This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Library of the University of Michigan
Bought with the income
of the
Ford - Messer
Bequest

G
11
.S682

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Tome Dix-huitième.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARENCIÈRE, N° 5.

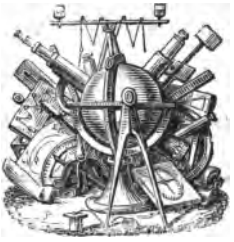
BULLETIN

113014

DE LA SOCIÉTÉ

DE GÉOGRAPHIE.

Tome Dix-Huitième.



PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

—

1832.

TABLEAU indicatif des jours de séance de la Commission centrale pour l'année 1832.

Janv.	Févr.	Mars.	Avril.	Mai.	Juin.	Juill.	Août.	Sept.	Octob.	Nov.	Déc.
6	3	2	6	4	1	6	3	7	5	2	7
20	17	16	20	18	15	20	17	21	19	16	21

Les séances s'ouvrent à 7 heures 1/2, rue et passage Dauphine, n° 36.

La Bibliothèque est ouverte tous les jours, de 11 heures à 4.

Les volumes I, II et III du Recueil des Mémoires se distribuent aux Membres à moitié prix.

La Société admet des Membres donateurs, en vertu d'un nouvel article réglémentaire.

Par ordonnance royale du 14 décembre 1827, les statuts de la Société ont été approuvés.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

N° 111. — JUILLET 1832.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

EXAMEN CRITIQUE *du voyage des frères* LANDER *sur le Niger, et de ses résultats géographiques,*

Lu à la Société de Géographie dans sa séance du 6 juillet 1832.

Dès l'année dernière, un des membres les plus distingués de la Société de Géographie, toujours empressé à signaler les résultats des explorations nouvelles dont l'Afrique septentrionale a été le théâtre, a, sous un titre modeste (1), donné un aperçu du voyage que les frères

(1) *Quelques remarques sur les nouvelles découvertes des frères Lander dans l'Afrique équatoriale, et des conséquences probables qui doivent en résulter*, par M. Jomard; 7 octobre 1831. Ce Mémoire est inséré au Bulletin de la Société de Géographie, et accompagné d'une copie de la carte de M. Becher.

Lander venaient d'accomplir, et exposé des considérations générales sur l'ensemble de la question que ce voyage a résolue.

Dans le mémoire que je viens de rappeler, le président actuel de notre Commission centrale, admettant les résultats géographiques immédiats, tels que le lieutenant Becher les avait à-la-fois oralement et graphiquement publiés, et repoussant comme lui l'identité du Schâry ou Tchâd de Fondah avec le Schâry ou Tchâd du Barnouh, s'est principalement appliqué à établir la liaison des découvertes nouvelles avec celles des précédens voyageurs, et à indiquer le parti que nos intérêts commerciaux pourraient tirer de nos connaissances actuelles touchant cette région de l'Afrique.

Aujourd'hui que la relation des deux explorateurs anglais a été complètement publiée à Londres, et qu'une traduction fidèle et animée vient de la reproduire à Paris (1), il est possible de se livrer à un examen plus précis des lumières nouvelles qu'elle procure à la géographie, et de secouer le joug du tracé fautif que la carte anglaise qui y est jointe avait imposé.

Deux parts bien distinctes sont à faire dans la publication du Voyage des frères Lander : l'une, celle des voyageurs eux-mêmes ; l'autre, celle du géographe qui a fait emploi des matériaux recueillis par eux, et qui a joint à leurs récits une introduction historique et critique.

(1) *Journal d'une expédition entreprise dans le but d'explorer le cours et l'embouchure du Niger, ou Relation d'un voyage sur cette rivière depuis Yaourie jusqu'à son embouchure;* par Richard et John Lander, traduit de l'anglais par madame Louise Sw.-Belloc; 3 vol. in-8°, avec cartes géographiques, dessins, et vignettes sur bois imprimées dans le texte; prix, 18 fr. A Paris, chez Paulin, éditeur, place de la Bourse, et chez Arthus-Bertrand, libraire de la Société de Géographie.

Je m'occuperai successivement de ces deux portions distinctes de la publication nouvelle, en commençant par un compte succinct des travaux des deux voyageurs. Dans cette analyse nécessairement fort rapide, la spécialité de notre institution me fait un devoir d'enregistrer surtout les indications géographiques : aussi n'est-ce guère qu'un résumé itinéraire de leur exploration que je vais insérer ici.

Esquisse sommaire du Voyage.

Arrivés le 19 mars 1830 au mouillage de Badagry, ou plus exactement Badagh, les frères Lander débarquèrent le 22; puis ils allèrent joindre, à un quart d'heure de distance, un marigot communiquant à la rivière de Badagh, branche de celle de Lagos; et c'est en suivant cette voie qu'ils arrivèrent bientôt, en canot, à la ville de Badagh.

De là, ils prirent leur route vers l'intérieur.

Quelques heures les conduisirent à Ouâou, dans la Yarriba, au pays d'Eyo, qui s'étend au nord-est jusqu'aux bords du Niger. Ils suivirent dans cette vaste contrée une route fort voisine de celle qu'à son dernier voyage Clapperton avait parcourue avec l'un d'eux, si bien que les deux lignes offrent de nombreux points de contact. Elles coïncident d'abord en effet à Bedgi, puis à Janna, traversent ensuite ensemble Betchy ou Badgi, Tchaou, et Egga, se séparent alors pour se retrouver à Engua, Chakka et Afoura, et se séparent de nouveau jusqu'à Accodou, où elles se confondent à travers Tudy ou Etudy, Tchotcho, Fudibo, jusqu'à Guendekki ou Bendekka; depuis là, les deux lignes se rencontrent successivement à Dâfo, à Chédou, peut-être à Râou ou Eraoua;

ensuite à Chéki et à Kousou. Les deux lignes, après avoir suivi pendant une soixantaine de milles des routes distinctes, se rejoignent à Bumbum ou Bongbong, continuent ensemble par Atepa ou Atoupa, Nama, Leogadda ou Leobadda, Itcho ou Tshow, et arrivent enfin, par des chemins divers à Katanghâ ou Eyo, capitale actuelle du vaste pays de Yarriba; les frères Lander en avaient traversé, entre Kousou et Atoupa, l'ancienne capitale Bâhou. Sur cette route, où les lieux habités se pressent comme dans notre Europe civilisée, il se trouve plusieurs grandes villes, la plupart fortifiées : tout y porte l'empreinte d'un état florissant naguère, mais en proie aujourd'hui aux dévastations des fanatiques Peuls ou Félâns, conquérans et apôtres modernes de la Nigritie, comme les Arabes, dont ils continuent la mission, le furent jadis du Maghreb; race cuivrée, étrangère au milieu des nègres qu'elle subjugue comme parmi les races blanches au nombre desquelles elle se compte; race puissante, dont les rameaux s'avancent dans la Sénégambie jusqu'au voisinage de l'Océan, et dans la Guinée jusqu'à trois jours au S. O. de Katanghâ.

Après un repos de huit jours dans cette capitale, les deux frères, revenant sur leurs pas jusqu'à Bumbum, se dirigèrent au nord pour atteindre Kayâma : ils traversèrent, vers la moitié du chemin, la petite rivière de Mousa, à laquelle Clapperton donne aussi le nom de Jufie, et qui marque la limite commune du Yarriba qu'ils quittaient, et du Barghou où ils entraient; au-delà de ce ruisseau, le langage, les mœurs, le caractère, la physionomie de la population, tout est complètement différent : ce ne sont plus des hommes indolens et poltrons, mais des gens actifs et guerriers. Kayâma est le chef-lieu d'un royaume ou d'une principauté de même nom,

formant une province dans l'empire de Barghou, dont la capitale est Niki, et qui s'étend jusquà' plus de vingt journées dans l'ouest. Kayâma est immédiatement à l'est de Niki, Bouoy au nord, Sandero au sud, Lougou au sud-ouest, puis Kingka, Korokou et Pundi successivement échelonnés vers l'ouest. Les Félâns se sont aussi introduits en grand nombre dans ces divers états, mais ils ne s'y sont point présentés en maîtres; et cependant, dit-on, Kayâma s'est détaché de Niki pour se soumettre à eux. Pundi, d'un autre côté, a décliné la suprématie de Niki pour se constituer état indépendant, et depuis lors ce pays est dans une complète anarchie.

Après une halte de huit jours à Kayâma, les frères Lander prirent une route détournée afin de se rendre à Bousâ, sur le Niger, sans traverser la ville de Ouaouâ, contre laquelle le roi de Kayâma manifestait un grand mécontentement. Ils parcoururent une contrée déserte, dans laquelle ils rencontrèrent la rivière Oly, ainsi que plusieurs autres ruisseaux affluens du Niger, et dépassant les villes de Coubly et de Zali, ils atteignirent Bousâ. Cette ville, capitale d'un royaume de même nom, auquel Niki et Ouaouâ paient tribut, est située, non dans une île du Niger comme on le dit communément, mais sur la rive droite de ce fleuve, et près du confluent de la petite rivière Ménai.

L'aspect du Kouârâ ne répondit point à leur attente: il n'était guère large en cet endroit que d'un jet de pierre, barré au milieu par des roches noires et rugueuses autour desquelles l'eau bouillonnait en tourbillons. C'est jusque-là que vingt-cinq années auparavant Mungo-Park était arrivé par l'ouest, explorant le cours du Niger depuis Bamakou, et naviguant sur le fleuve depuis Sansanding, dans cette même goëlette qu'il avait fait con-

struire en ce dernier endroit, et que son noble orgueil national avait nommée *le shooner de S. M. B. le Djoliba;* elle vint sombrer au pied de ces roches dangereuses, et l'infortuné voyageur crut trouver au fond des eaux une fin moins cruelle sans doute que les traitemens qu'il redoutait de la part d'une population inconnue.

S'étant embarqués sur le fleuve à Kagogie, petite ville peu distante de Bousâ, vers le nord, les deux frères le remontèrent en canot pour se rendre à Yâoury; son lit était fréquemment divisé en plusieurs branches par des roches ou des bancs de sable; sa largeur variait d'un à deux milles, et sa profondeur d'une quantité guéable au tirant d'une frégate. En résultat, Yâoury est situé droit au nord de Bousâ, et se trouve distant de cinq journées de route à l'égard de Sakatou, et de deux journées seulement à l'égard de Kolfou. La ville n'a pas moins de trente milles de pourtour: c'est la capitale d'un royaume étendu et compacte, ayant au nord et à l'est l'empire de Haousâ, à l'ouest celui de Barghou, au sud le royaume de Nyffé. Les turbulens Peuls, Félâns, ou Fellatas comme on les nomme vulgairement, ont aussi porté leurs armes dans le Yâoury; mais là, comme dans le Barghou, leurs tentatives de conquête ont été vigoureusement repoussées; et dans le Haousâ même, la puissance transmise par le mo'allem Otsmân Danfodio à son fils le solthân Mohammed Bello a éprouvé de nombreux échecs, par suite des efforts continus de la ligue ou taouyah, dans laquelle est entré Yaoury. Sous le nom de Haousâ, les informations recueillies par les deux frères comprennent seulement Kasynâ (1), Kabi, Gouari,

(1) Dont ils écrivent le nom Catshinah, et que le vulgaire continue d'appeler Kashna, malgré la juste observation de Rennel que le véritable nom est Kasynâ.

Zamfara, Kano, Gober, Kotonkora et Ouamba. De ces huit états, les deux derniers avaient échappé à la conquête; Kabi, Gouari et Gober se sont entièrement affranchis; Kasynâ même est, dit-on, parvenu à secouer le joug et à recouvrer son indépendance; à Zamfara, les naturels partagent l'autorité avec les vainqueurs; Kano seul subit une domination complète. En dehors du Haousâ, les Félâns ont encore perdu Zarya, capitale conquise du Zegzeg. En revanche, ils sont maîtres du Nyffé et de la portion limitrophe du Yarriba, englobant ainsi dans leurs possessions une étendue déjà considérable du cours inférieur du Niger; leurs missionnaires ont poussé des reconnaissances et jalonné la route des conquêtes futures jusqu'au sommet du delta que dessinent les branches par lesquelles ce grand fleuve débouche dans l'Océan. On peut prédire que les Félâns seront bientôt maîtres partout où ils se montrent aujourd'hui simples voyageurs, et que la navigation du Niger leur appartiendra, comme leur appartient celle du Sénégal, dont ils occupent les rives depuis Bakel jusqu'à Daghanah.

Revenons aux deux voyageurs anglais. Yâoury fut le terme de leur excursion vers le nord. Ils en repartirent le 2 août pour redescendre le Kouârâ; ayant gagné un marigot qui afflue à la rivière de Kebbi, ils s'y embarquèrent, et, après quelques milles en suivant le cours de cette dernière, ils entrèrent avec elle dans le Niger, qui les ramena promptement à Bousâ. Dans cette course, ils eurent le loisir d'examiner de plus près une population particulière qui habite les îles et les rives du fleuve, et qui est aussi disséminée dans le Haousâ et autres contrées, surtout dans le Yâoury, et particulièrement dans les montagnes d'Engarski, qui forment un état jadis indépendant, et aujourd'hui tributaire du royaume précé-

dent. Cette population, ilote dans les contrées qu'elle paraît avoir primitivement possédées, porte le nom de Cumbri; gens paisibles, indolens, invariablement attachés à leurs coutumes traditionnelles, parlant les langages divers de tous les peuples environnans, mais ayant leur idiome propre, subissant le joug sans murmure, mais brisant quelquefois, dans une juste impatience, la chaîne trop serrée dont on veut les étreindre. Ils occupent, à cinq milles au nord de Bousâ, le petite ville de Garnicassa, vis-à-vis de laquelle les diverses branches du Niger forment, en se réunissant, une belle nappe d'eau de sept milles de large.

Sur le conseil du monarque de Bousâ, les frères Lander allèrent faire visite à celui de Ouaouâ, avec lequel ils traitèrent de l'achat d'un canot. Sur la route, et à peu de milles au sud de Bousâ, une branche du Niger se détache vers l'ouest, et ne rejoint, dit-on, le lit principal qu'après avoir fait le tour du pays de Ouaouâ; d'autres disent qu'elle se jette dans la rivière Oly.

Revenus encore à Bousâ, les deux voyageurs s'y embarquèrent enfin le 20 septembre pour descendre le fleuve jusqu'à la mer. Le courant était de cinq à six milles à l'heure; ils dépassèrent bientôt la dernière ville appartenant à Bousâ, sur la rive gauche, et entrèrent ainsi dans le Nyffé. Les limites de Bousâ s'étendent plus loin sur la rive droite; de ce côté, Congie est la dernière ville du Nyffé; et Ingouazhilligee, que Clapperton a déjà mentionné sous les noms de Comie et de Wonjerqué, est la première ville dépendante de Ouaouâ dans cette direction. Un peu au-dessous sont les îles jumelles de Patâshy et de Tiah. De là, Richard Lander alla faire une nouvelle visite au souverain de Ouaouâ, dans l'espoir d'en obtenir un canot; mais il y fallut renoncer, et pousser jus-

qu'à Lever, plus communément appelée Layaba, ville peu éloignée, occupée en ce moment par les Félâns : là l'impuissance des monarques de Bousâ et de Ouaouâ était évidente, et nos voyageurs, n'ayant plus d'autre moyen de se procurer les embarcations que ces deux princes avaient promises, et même chèrement vendues, furent obligés de prendre le parti de s'approprier les deux canots que leur avait prêtés le chef de Patâshy, et c'est ainsi qu'ils purent continuer leur navigation. On leur avait dit à Patâschy que Rabba était à deux journées de Layaba; qu'il fallait ensuite trois jours pour atteindre Fondah, puis quatre jours encore pour arriver à la mer.

Les deux voyageurs mirent trois journées entières de navigation depuis Layaba jusqu'à l'île marécageuse de Zagôzhi, en face de laquelle est située la grande ville de Rabba, dans le Nyffé. Ils dépassèrent successivement, dans cette route, plusieurs villes considérables et beaucoup d'îles et de villages: ils nomment Bedjaybo, Litchi, Madjé et Bili. Le fleuve, encaissé entre des berges élevées, coulait majestueusement dans une direction graduellement contournée du sud au sud-est, offrant une largeur moyenne de deux à trois milles. A Zagôzhi, on leur apprit qu'Egga, dernière ville du Nyffé, était située à quatre journées plus bas sur le fleuve.

Tournant à l'est en quittant Fondah, les deux voyageurs virent le fleuve s'élargir jusqu'à quatre milles, n'offrant plus un courant que de trois à quatre milles par heure. Après une course effective de cent milles tout d'une traite, ils virent Dâcané; puis ils dépassèrent les îles de Gongo et de Tofo, par une route inclinant un peu de l'est vers le sud, offrant de nombreuses sinuosités, un courant tantôt rapide comme un torrent, tantôt lent et tranquille, entre des rives peu élevées, et parfois

même très-basses, dont l'écartement variait de deux milles à six milles. Là, on leur dit que le pays de Fondah était à une distance de trois journées, et que la ville de ce nom était éloignée aussi de trois jours des bords du Niger. Continuant leur navigation, ils aperçurent à son confluent la rivière de Coudounia venant du nord, la même que Richard Lander avait, à son précédent voyage, traversée près de Kottop, sur la route de Dunrorâ; ils arrivèrent bientôt après par le travers d'Egga, qui est à trois milles du rivage. Cette ville marque le terme du grand royaume de Nyffé et de la domination réelle des Félâns, mais non de leur influence politique et religieuse; de même que Layaba, Bedjaybo, Rakah, et nombres d'autres villes dépendantes de Nyffé, elle est bâtie sur la rive droite du Niger. Les Yarribans ont déserté cette plage devant l'invasion félâne.

Au-dessous d'Egga, le cours du fleuve se contourne graduellement vers le sud, offrant un lit sinueux, des rives basses, et un courant de quatre à cinq milles à l'heure. Kaconda, qui se trouve à une journée de distance, est la capitale d'un état complètement indépendant. Les honneurs de cette station furent faits aux deux voyageurs par un mo'allem musulman, qui leur apprit qu'une rivière fort considérable, nommée Tschadda ou Schâri, rejoint le Niger à une journée de Kaconda; que la ville de Cuttumcurrafie est située au confluent; que celle de Fondah est à trois journées de distance en remontant cette rivière, et que du reste on communique avec Barnouh par cette voie, la route étant de quinze jours de navigation.

Après avoir quitté Kaconda, le lit du Niger se dirige du sud-est au sud-sud-ouest, entre des berges qui s'élèvent graduellement à une hauteur fort considérable. On dépassa l'embouchure du Tschadda, large de trois milles,

et l'on atteignit la ville commerçante de Bocquâ. Là un vieux mo'allem de Fundah leur servit d'interprète; il leur confirma la communication par eau avec Barnouh en quinze journées, la situation de Fondah à trois jours dans les terres, et il leur apprit en outre que la mer était à dix journées de Bocquâ en descendant le Niger. Le chef du pays évaluait à sept journées seulement cette distance.

On continua la navigation vers le sud-ouest, en faisant beaucoup de détours; on passa en vue d'Attâ, qui est sur la rive gauche, puis on aperçut un bras du fleuve qui se détachait vers le sud un peu est, et l'on arriva à Abbazacca. Depuis Egga, tous les lieux où l'on abordait étaient habités par des populations diverses entre elles ainsi que des précédentes, et il était difficile de se comprendre mutuellement : la langue du Haousâ, familière aux mo'allems musulmans, avait heureusement fourni, en diverses rencontres, un heureux moyen de communication orale; ici ce fut le langage de Bonny qui rendit cet éminent service. Les indices certains de communications habituelles avec la côte devenaient de plus en plus nombreux. Le chef d'Abbazacca proposa aux voyageurs de les conduire à une grande ville éloignée d'un jour de route, et gouvernée par son frère, où ils trouveraient des gens de Bonny, de Calabar, de Brass, et de Béni ou Bénin, qui y viennent par eau au moyen des branches du fleuve, dont la principale est peut-être celle de Bonny.

Les frères Lander acceptèrent les offres de leur hôte, et ils se mirent en route précédés par le canot de ce chef, qui, moins chargé, eut bientôt une avance considérable. Le fleuve, large de quatre à cinq milles, inclinait vers l'ouest-sud-ouest; on dépassa l'ouverture d'un bras qui affluait vers le sud-est, et bientôt on fut obligé

de relâcher à Damôgou, dont les habitans voulaient à toute force voir nos deux Anglais. Ils trouvèrent dans ce village des nègres de Bonny, vêtus de haillons européens; ceux-ci leur apprirent en mauvais anglais que plusieurs navires de Liverpool étaient mouillés dans leur rivière, à cinq journées seulement de distance. D'un autre côté, le roi de Damôgou, qui n'avait jamais entendu parler d'autres pays au nord du sien que de Fondah et de Tackoua, c'est-à-dire Nyffé (1), mais qui avait des rapports commerciaux fréquens avec les pays du sud, leur assurait que huit jours de navigation les conduiraient à la mer. Il leur nomma, sur cette route, la ville de Kirri, distante d'une journée. Un Nyfféen, volontairement exilé à Damôgou, leur donna encore l'assurance que l'on communiquait fréquemment de Fondah avec Kouka dans le Barnouh, à travers le pays de Jacoba. Cette route, dit-il, est de dix-sept jours par terre, et de dix-neuf jours par eau en remontant le Tschadda jusqu'à Kouka.

Les voyageurs, parfaitement bien traités par le chef de Damôgou, repartirent, après une halte de huit jours, dans un canot que leur hôte mit à leur disposition avec des rameurs et un guide pour les conduire jusqu'à Bonny. Un peu avant Kirri, on rencontra un affluent de l'est, et peu après une branche qui effluait vers l'ouest pour se rendre, dit-on, à Bénin; c'est au bec compris entre le Niger et cette branche qu'est placé Kirri. Mais peu de temps après avoir dépassé cette ville, ils rencontrèrent une flottille de canots de guerre venant du sud,

(1) La relation de Clapperton donne le nom de Tappa comme synonyme de Nyffé; peut-être faut-il lire Tackwa (son écriture était fort peu lisible, au dire de M. John Barrow), ou peut-être est-ce ici qu'il faut lire Tappa, ce qui est beaucoup moins probable.

qui les attaquèrent, les pillèrent et les ramenèrent prisonniers à Kirri. Là ils trouvèrent des musulmans de Fondah qui prirent chaudement leur parti : un grand *palabre* ou conseil fut tenu à leur égard, et il fut décidé que le principal aggresseur avait mérité d'être puni de mort; que les effets existans encore d'entre ceux qui formaient le bagage des voyageurs blancs devaient leur être rendus, et qu'eux-mêmes, ainsi que les pillards qui les avaient assaillis, seraient conduits au roi d'Ebo, souverain de ces derniers, pour prononcer sur le tout une sentence définitive. On leur dit qu'Ebo était à trois journées de distance sur le fleuve. Dans leur désastre ils avaient perdu toutes leurs marchandises d'échange, leurs armes, leurs vêtemens, leur unique boussole et quelques cahiers de leurs journaux. Heureusement que les deux frères tenaient des journaux distincts, et que les lacunes de l'un ont pu être remplies au moyen de l'autre.

On partit de Kirri sous bonne escorte. Le fleuve n'était plus contenu entre de hautes berges; il coulait plus direct et plus tranquille entre des rives basses et monotones, se dirigeant d'abord au sud-ouest ou peut-être même un peu plus ouest, d'après l'estime conclue de la position du soleil, puis inclinant à l'ouest-sud-ouest. On se trouva le matin du troisième jour dans une espèce de lac où le fleuve se séparait en trois grosses branches ou rivières, l'une allant à l'ouest, l'autre au sud-est, et la troisième, que les voyageurs jugèrent être la principale, coulant au sud-ouest. On entra dans celle-ci, et l'on arriva bientôt à Ebo, où les voyageurs apprirent qu'une goëlette espagnole et un navire anglais étaient mouillés dans la *première rivière de Brass*, plus connue sous le nom de *rivière de Noun*.

Les gens de Bonny qui étaient venus de Damogou

avec les voyageurs, et les gens de Brass qui se trouvaient à Ebo, se disputèrent l'avantage de conduire les deux Anglais sur la côte, dans l'un ou l'autre de ces royaumes ; et le roi d'Ebo, instruit par ce débat du prix considérable que l'on s'attendait à recevoir à la côte comme une sorte de rançon, éleva aussi de grandes prétentions. Les gens de Brass furent obligés de le désintéresser à l'avance pour obtenir la faculté d'emmener avec eux les deux blancs, qui de leur côté promirent au chef qui les rachetait, de l'indemniser pleinement de ses débours.

Ayant quitté Ebo, on suivit le cours du fleuve vers le sud-ouest; on dépassa, le premier jour, une branche qui affluait vers l'ouest, puis le troisième jour une autre branche qui coulait à l'est-sud-est, tandis que le bras principal tournait au sud. On entra bientôt après dans un marigot qui se dirigeait vers le sud-est-1/4-est (1), et par lequel on se rendit lentement à la ville double qui porte le nom de Brass ; une autre ville de Brass, située à l'embouchure de la rivière de ce nom, et peuplée en majeure partie de pilotes, se trouve à soixante ou soixante-dix milles de distance.

Le conducteur, on pourrait dire le *maître* des deux voyageurs, laissant auprès du roi son père l'un de ses prisonniers, amena l'autre (c'était Richard) au mouillage des navires européens qui étaient dans la rivière de Noun ; la route, dessinée par des marigots dirigés vers l'ouest, coupait transversalement d'abord une branche assez large (sans doute la rivière de Juan Diaz), puis la seconde rivière de Brass, connue aussi sous les noms d'Oddy et de Santo Bento, et aboutissait à la première

(1) Et non *dans une direction sud-est, à l'est du bras principal*, comme porte la version française, qui traduit ainsi le *S. E. by E.* de l'original.

rivière de Brass ou rivière de Noun, laquelle coule vers le sud.

Au lieu d'un compatriote empressé de faire honneur aux engagemens des deux voyageurs, Richard Lander ne trouva dans le capitaine du brick anglais à bord duquel il arriva, qu'un grossier et brutal personnage qui refusa péremptoirement de rien donner pour le rachat des frères Lander; il consentit du moins à laisser entrevoir une récompense au chef de Brass pour amener John à la côte, et lorsque celui-ci fut arrivé à bord, le rébarbatif capitaine, qui voulait bien accepter les services des deux jeunes gens comme matelots, éconduisit rudement le prince nègre.

Les frères Lander étaient ainsi parvenus au terme de leur voyage de découvertes. Il y aurait peu d'intérêt à raconter ensuite leur relâche à Fernâo do Po, leur courte excursion au vieux Calabar, puis leur voyage à Rio de Janeiro, et enfin leur retour en Angleterre, où ils ont été honorablement récompensés de leurs fatigues.

Il est temps d'aborder les questions de géographie positive dont cette exploration intéressante a rassemblé des élémens de solution, et qui ont été traitées en première instance par M. Becher. Les bornes de ce mémoire, où l'esquisse du voyage (quelque brève que j'aie tâché de la faire) occupe déjà beaucoup de place, ne me permettent pas d'entrer à cet égard dans aucun développement raisonné; je suis donc obligé de me borner à quelques simples et rapides indications.

Examen rapide du travail du lieutenant Becher.

M. Becher a publié, à l'occasion du voyage des frères Lander, et pour être annexé à leur relation, un double travail. Il a, d'une part, construit une carte détaillée de

leur marche et de leur navigation sur le Niger; il a, d'un autre côté, dans une introduction à laquelle est jointe une petite carte générale, traité historiquement et géographiquement la question de l'ensemble des connaissances acquises jusqu'à ce jour sur le cours du grand fleuve.

J'examinerai en premier lieu la carte détaillée du voyage.

Et d'abord je rendrai justice à la modeste défiance avec laquelle l'officier anglais présente lui-même son œuvre graphique : « Cette carte, sous son plus favorable point « de vue, dit-il, doit être considérée seulement comme « une esquisse du fleuve appuyée sur des observations « naïves et individuelles ». Une telle abnégation d'amour-propre suffirait certes pour désarmer la critique, si dans les sciences la critique s'attaquait aux personnes; mais sa devise est *parcere personis, dicere de vitiis*; et c'est un devoir pour elle de n'épargner point les erreurs d'un travail fautif, de quelque source qu'il provienne.

Le premier reproche que j'adresserai à la carte de M. Becher, c'est de donner les côtes d'après des déterminations arriérées, sans égard aux derniers travaux hydrographiques faits dans le golfe de Bénin par les marins anglais et français. Les résultats d'Owen ayant été publiés par l'amirauté anglaise sur une carte générale dont le fond appartient à Demayne, beaucoup de cartographes, et M. Becher paraît être du nombre, ont accordé aux parties de remplissage le même degré de confiance qu'aux portions nouvelles, et n'ont pas songé à rectifier ce remplissage au moyen des déterminations plus récemment obtenues par les capitaines Purchass(1)

(1) Commandant *l'Est*.

et Kelly (1), et publiées par l'amirauté de Londres, dans un supplément aux tables qui portent le nom d'Owen.

Ainsi la carte de M. Becher donne à Badagh une longitude de 3° 22′ 30″ à l'est de Greenwich, tandis que les observations consignées dans les tables d'Owen ne varient que de 2° 43′ 30″ à 2° 54′ à l'est du même méridien; celle qui y est portée avec le nom de Purchass est de 2° 47′ 40″, en sorte que M. Becher a placé Badagh de plus d'un demi-degré trop à l'est. Il donne l'embouchure du Lagos par 4° 11′ est de Greenwich, tandis que les tables d'Owen portent 3° 22′ seulement; ce qui indique une exagération de 49′ vers l'est de la part de M. Becher. Enfin, cet officier marque le cap Formose par 6° 10′ environ à l'est de Greenwich, *entre les rivières de Noun et de Santo Bento;* il suffit de cette position relative pour démontrer que ce n'est point là le cap Formose, mais bien le cap Noun, le nom de Formose appartenant à une plage obtuse, sableuse, fort basse, et boisée, distante de quatre lieues à l'ouest de la rivière de Noun. Ici, il faut l'avouer, c'est au capitaine Vidal (2) bien plus qu'au lieutenant Becher que la méprise appartient, et elle a été partagée par le capitaine Kelly; mais l'étude attentive de cette côte, et l'examen comparatif des relations anciennes et des séries de déterminations géonomiques résultant des campagnes du *Barracouta* et de *l'Esk*, devaient mettre sur la voie d'une construction meilleure des abords de la rivière de Noun; il est d'ailleurs à remarquer que l'embouchure même de cette rivière a été fixée par le capitaine Purchass à 5° 53′

(1) Commandant *le Pheasant.*

(2) Commandant le sloop *Barracouta* dans la campagne d'Owen en 1826, et auteur des relèvemens faits sur cette partie des côtes.

40″ est de Greenwich. Je ne dis rien du surplus des côtes, attendu qu'elles ne sont ici qu'un remplissage, et non plus une base du tracé de la ligne de route des frères Lander.

De même qu'il n'a point établi avec tout le discernement désirable les points de départ et d'arrivée des deux voyageurs sur la côte, le lieutenant Becher n'a pas non plus profité comme il l'aurait dû, pour la construction de l'itinéraire entre Badagh et Bousâ, du guide que lui offraient les observations de Clapperton, et accessoirement la carte de ce voyageur. Ainsi M. Becher, en inscrivant la ville de Janna à 7°1′ N. et 3° 40′ E. de Greenwich, n'a point tenu compte d'une observation publiée par M. John Barrow dans la *Quarterly Review* d'après la correspondance de Clapperton, observation qui place la ville dont il s'agit à 6° 56′ N., et *sous le méridien de Lagos*, c'est-à-dire par une longitude d'environ 3° 25′ E. de Greenwich, Lagos (1) étant à 5′ E. N. E. à-peu-près de l'embouchure de la rivière de même nom; et cette position de Janna est confirmée par la distance d'une journée de route seulement entre le village de Labou, voisin de Jenna, et la ville de Lagos; distance énoncée par Clapperton, et que la carte de M. Becher ne fait pas moindre de cinquante milles!

La même carte donne Tchotcho par 7° 54′ N. et 4° 4′ E. de Greenwich; le cartographe a encore oublié ici que Clapperton a déterminé ce point par 8° 8′ N. et 4° 2′ E. de Greenwich. Quant aux autres points dont Clapperton a fixé astronomiquement la position, savoir : Katanghâ, Kayâma, Bousâ et Ouaouâ, ils sont exactement placés dans le travail graphique de M. Becher.

(1) Le nom véritable de cette ville est Aouany.

Quant au détail des gisemens successifs des diverses stations de cette longue route, il a complètement, et comme à plaisir, mis de côté toutes les indications de la carte de Clapperton, qui cependant méritait d'autant plus d'attention qu'elle avait été dressée sous la direction de M. John Barrow, et probablement d'après les croquis du voyageur. Aussi me semble-t-il que le tracé simultané des deux routes doit être établi d'une manière fort différente de celle qu'a adoptée le nouveau cartographe.

C'est surtout entre Katanghâ et Kayâma que les vices de la construction du lieutenant Becher frappent par leur évidence; car il a, malgré les indications concordantes du journal et de la carte de Clapperton, porté loin au sud de la rivière Mousa les villes de Namah et de Léogada, entre lesquelles cependant Clapperton déclare formellement avoir traversé cette rivière; et il est allé inscrire à plus de vingt milles de Ouatâto le village de Mousa, que Richard Lander lui-même, à son premier voyage, n'en avait trouvé éloigné que de deux heures de marche.

Au-delà de Bousâ, le cartographe n'avait plus d'autre guide que les indications fort incomplètes que fournit le journal de route des frères Lander : aussi n'y aurait-il nulle observation à lui adresser sur l'usage qu'il en a fait, s'il les avait fidèlement suivies; mais, à dire vrai, il ne s'y est conformé qu'à-peu-près; et, par exemple, il n'a tenu aucun compte de la différence d'orientation qui devait résulter, pour le cours du Niger, entre les gisemens relevés à la boussole au-dessus de Kinri et ceux qui ont été estimés d'après le soleil au-dessous de cette ville : il a uniformément rapporté les uns et les autres au nord vrai, ce qui altère assez notablement le tracé du fleuve.

Les distances ne sont pas mieux observées, car il a exagéré toutes celles qui sont au-dessus d'Ebo, et raccourci au contraire outre mesure celles qui séparent Ebo de la mer. En faisant un résumé exact du nombre d'heures de navigation employées pour chaque portion du fleuve, et de l'estime correspondante de la vitesse du courant, on est amené à conclure que le point de Kirri chasse trop au sud-ouest de plus de quarante milles. Le confluent du Tchadda se trouve pareillement trop poussé vers le sud. Il est remarquable en outre que le bas du fleuve depuis Kirri, que la relation du voyage énonce formellement couler plus uniformément, plus directement que dans les parties supérieures, est précisément représenté plus sinueux que celles-ci dans la carte de l'officier anglais.

Je n'en dirai pas davantage ici sur le tracé du cours du Niger, dont une critique minutieuse et détaillée exigerait un travail spécial fort étendu. Je me bornerai à ajouter qu'une estime raisonnée du chemin entre Bousâ et Yâoury, comparée aux indications de distances de cette dernière ville à celles de Sakatou au nord et de Kolfou au sud-est, milite pour un abaissement de la latitude que le lieutenant Becher a attribuée à Yâoury.

Puisque le géographe a pris soin d'insérer dans sa carte le précédent itinéraire de Richard Lander de Kano à Dunrorâ et retour, je ne puis me dispenser de faire remarquer qu'il s'est écarté des indications de la carte de Clapperton, avec aussi peu de scrupule pour cette partie de route que pour les précédentes; mais il est surtout à signaler qu'il a placé Dunrorâ à trente-six milles seulement et au nord-nord-est environ de Fondah, tandis que le récit de Lander lui-même place Dunrorâ directement à l'est de Fondah, et qu'une note inscrite sur la carte de Clapperton évalue la distance de ces deux villes

entre elles à *douze* journées de marche, à travers des terreins marécageux et coupés de nombreux torrens. Il a totalement perdu de vue (et c'est un reproche qu'il peut reporter à son tour aux deux cartes de Clapperton[1]) que Jacoba, qui n'est qu'à une demi-journée de Dunrora, est situé *au sud de Katagoum*, c'est-à-dire à plus de cent milles dans l'est de la position que lui attribue M. Becher.

Il est temps que j'arrive au mémoire servant d'introduction historique, et à la petite carte représentant l'ensemble du cours du Niger. Je n'en dirai que peu de mots.

Si, dans son travail spécial sur la route parcourue par les frères Lander, M. Becher semble n'avoir eu qu'une teinture fort légère des précédens sur lesquels il devait s'appuyer, il se montre bien plus superficiel encore dans l'inventaire général des lumières précédemment amassées sur tout le cours du fleuve. Je ne ferai remarquer que *pour ordre* l'anachronisme au moyen duquel il reproche à notre savant Guillaume Delisle, mort le 5 janvier 1726, des contradictions qu'il aurait commises en 1745. Je passe immédiatement à la géographie contemporaine. Non-seulement l'amour-propre national empêche M. Becher de rendre justice à l'exploration du français Caillié, auquel on doit cependant le relèvement d'une portion assez considérable du Niger; mais son bagage d'érudition ne contient même pas une mention de son compatriote Gordon-Laing, auquel la géographie est cependant redevable d'une détermination géonomique fort approximative de la source principale du grand fleuve.

On doit être dès-lors peu surpris de le voir reproduire,

(1) La même erreur n'existe point dans les cartes de notre consciencieux confrère et ami M. Brué.

dans sa petite carte d'ensemble, la carte anonyme qui accompagne le journal du dernier voyage de Mungo-Park, carte stigmatisée aujourd'hui par tous les géographes instruits, et où les erreurs de latitude comme celles de longitude se comptent non par minutes, mais par degrés, ainsi que je l'ai dès long-temps publié, et consigné d'ailleurs dans un mémoire spécial lu à la Société de Géographie. (1)

Il est moins surprenant encore de voir M. Becher proclamer que la science ne possède aucune lumière sur le cours du fleuve entre Ten-Boktoue et Yâoury. C'est en effet l'opinion commune. Mais une étude comparée de tous les documens recueillis jusqu'à ce jour sur l'Afrique occidentale, m'a conduit à reconnaître que l'on peut, au moyen d'itinéraires édits qui s'appuient sur la côte et sur les positions déterminées par Clapperton, établir un réseau de triangles susceptible de déterminer, avec une approximation qui n'est point à dédaigner ici, deux points principaux de ce vaste intervalle : l'un de ces points est Ghourouma, capitale de l'état de Magho; l'autre est Ghaou, capitale d'un état du même nom. Il ne faut point oublier en outre que Clapperton a indiqué à quatre journées au sud-ouest de Sakatou le point où s'opère la jonction du Kouârama au Niger, et que les frères Lander eux-mêmes ont marqué la distance et le

(1) Ce mémoire porte pour titre : *Examen et rectification des positions astronomiquement déterminées en Afrique par Mungo-Park*. Il fait partie d'une collection de mémoires réunis sous ce titre : *Considérations critiques sur la géographie positive de l'Afrique intérieure occidentale, et analyse comparée du voyage de Caillié à Ten-Boktoue, et des autres itinéraires connus*. Plusieurs de ces mémoires ont été lus à la Société de Géographie et à la Société Asiatique; quelques-uns sont depuis long-temps publiés.

gisement de la ville de Fogho (nommée ailleurs Fougah) à trois journées nord 1/4 nord-ouest de Yâoury. (1)

J'ai consigné dans diverses parties d'un autre travail plus considérable la discussion détaillée de tous les élémens que possède la géographie africaine pour le tracé général du cours du Niger; les développemens qu'exige une question aussi multiple ne sauraient trouver place dans cette simple *revue critique*, déjà trop longue peut-être pour une lecture, et que je me hâte de clorre ici.

* A.....

Paris, le 4 juillet 1832.

Esquisse du Sy-yu *ou des Pays à l'Ouest de la Chine, traduite et résumée du chinois par M.* Lamiot, *missionnaire lazariste.*

DEUXIÈME PARTIE.

Py-tchan.

Py-tchan, ville des *Houé*, est à 760 *ly* de *Ha-mi*. Sous *Yung-tchung*, les Eleuths s'étant emparés de la ville, les habitans, sous la conduite de leur chef, se retirèrent à *Koué-hoa-tchung* (2); ils s'en retournèrent ensuite à *Py-tchan* lorsque les armées du ciel eurent balayé *Y-ly* au net. Le chef en a été créé prince par l'empereur. La ville est petite, mais sa position sur la route du midi la rend très importante. Pour cette raison, on l'a environnée d'un rempart qui a 5 *ly* de circuit. On y a placé un

(1) *N. by W.*, et non pas N. O., comme le porte la carte jointe aux *Quelques Remarques* de M. Jomard.

(2) Voyez le Bulletin n° 110, page 33 note 4.

grand mandarin en chef avec six mandarins civils, six mandarins militaires, et 350 soldats; ils gardent six *tai*. (1)

Chang-eul-fan (2) a sous lui six villes des *Houé*, où il y a environ 3000 familles. La grande quantité de sable fait qu'en bien des endroits les arbres, et l'herbe même, ne croissent pas. En été la chaleur y est insupportable; en hiver on ne trouve pas moyen de se défendre du froid, qui y est excessif. Le pays produit du blé, du lin, du chanvre, des melons (3), des pastèques. Le raisin y croît fort bien, et il y en a un grand nombre d'espèces (4). A l'ouest de la ville, le terrein est très gras; il produit en abondance du coton (5), des pois, des fèves, etc.... A un *ly* au nord da *Tou-eul-fan* (6), 260 *ly* ouest de *Py-tchan*, il s'élève parfois des ouragans si violens, qu'ils font disparaître les ânes et les moutons sans qu'on puisse les retrouver. Au midi est un désert où il y a des chameaux et des chevaux sauvages qui se réunissent en troupes de centaines.

A 500 *ly* plus sud-ouest, est *Ho-pou-no-eul*. La tradition des siècles désigne *Sing-siu-hai* (6), comme l'origine du *Houang-ho*. Depuis *Py-tchan*, passant par *Ho-tcheu* et *Héou-tsang* après un trajet de 9000 *ly* un peu plus ou moins, on arrive à *Sing-siu-hai*. Dans un espace

(1) Petits forts.

(2) Nom du prince.

(3) Qu'on apporte à Pékin en hiver.

(4) On en apporte de séchés à l'empereur avec les melons; on ne vend aussi dans beaucoup de provinces de la Chine.

(5) Ce coton est le coton herbacé, plante si commune en Chine, et si précieuse par l'huile et le coton qu'en en tire. Elle pourrait être cultivée dans le nord et le midi de la France.

(6) Ville principale.

(7) Mer de constellations d'étoiles.

de 10 milles en circuit, il n'y a ni homme ni fumée. C'est là qu'est l'origine du *Houang-ho*. (L'auteur parle ensuite de montagnes de neiges, d'abîmes sans fond, de ruisseaux qui roulent comme des perles ou des étoiles, et ensuite il ajoute) : Ces diverses eaux se réunissent pour former un lac à *Ho-pou-no-eul;* elles prennent ensuite leur cours sous les montagnes; et quand elles paraissent en Chine, elles forment une rivière appelée *Houang-ho*. (1)

Deux villages s'appellent *Ho-pou-no-eul*. Les naturels du pays ne cultivent rien. Ils n'ont point de troupeaux;

(1) Les Chinois ont beaucoup de fables sur le *Houang-ho*, à-peu-près comme les Égyptiens sur le Nil. Et en effet, l'origine et les effets de l'un et de l'autre ont beaucoup de rapports entre eux, avec cette différence cependant que les débordemens du *Houang-ho* n'ont rien de fixe, et qu'on ne peut former aucune conjecture sur le temps où ils auront lieu.

Les vastes régions de *Sy-Yu*, des provinces de *Chen-si* et de *Chan-si*, sont à l'ouest de la Chine, et plus élevées que les plaines du *Ho-nan*, où le *Houang-ho* réunit toutes les eaux de l'ouest. Comme la mer en est fort éloignée, et qu'il y a peu de lacs ou de rivières, il y pleut assez rarement; aussi il n'est pas rare qu'il y ait peu d'eau dans le *Houang-ho*. Cependant peu-à-peu ces longues chaînes de montagnes s'engorgent de neige et de glaçons, peu-à-peu l'atmosphère se charge de vapeurs, les nuages grossissent, et on y voit parfois des pluies vraiment extraordinaires qui, réunies à la fonte des neiges et au dégorgement des montagnes, doivent nécessairement produire des débordemens affreux, surtout si ces causes agissent en même temps dans un espace considérable. En voyageant dans ces parages, je vis une ville subitement renversée par un dégorgement de ces montagnes; les eaux se jetèrent ensuite dans le *Houang-ho*, qui en était peu éloigné. Les habitans eurent à peine le temps de se sauver. Quant à la couleur jaune du *Houang-ho* (fleuve jaune), j'ai fait deux à trois cent lieues dans le *Chan-si* et la partie supérieure de ce fleuve; il n'y a presque point d'autre terre, même dans les grandes montagnes, qu'une argile très dure et d'un beau jaune. Comme il y pleut peu, toute l'atmosphère est chargée d'une poussière jaune très fine; elle remplit les

ils vivent de pêche, se font des habits avec une espèce de lin ou de chanvre sauvage; ils y emploient aussi le duvet de différens oiseaux.

Ils ont un *pé-ko* du cinquième ordre (1), qui dépend du grand mandarin de *Py-tchan*, où il va porter l'impôt annuel, qui est payé en poisson. Ils ont un langage particulier, et ne s'entendent pas avec les autres *Houé*.

yeux, le nez, les oreilles et la bouche : on ne peut pas faire une lieue sans avoir la figure et les habits tout teints en jaune (au reste, cette poussière ne cause pas de douleurs à la peau comme celle du *Pé-tchi-li*, qui est chargée de nitre et de soude minérale). Ainsi, non-seulement les rivières et les ruisseaux qui coulent sur un lit de cette argile sont jaunes, mais aussi toutes les eaux dont la surface communique avec l'atmosphère extérieure. Cette poussière jaune que le *Houang-ho* dépose dans ses inondations, donne aux terres une fertilité merveilleuse : dans le *Ho-nan* il y a deux bonnes récoltes par an, et la première est presque tout en blé. Nulle part je n'ai vu croître le blé avec tant de vigueur, ni manger de farine si délicate et si succulente : elle est employée à Pékin pour les fines pâtisseries. Quelquefois, après la seconde récolte, on se contente de semer le blé et de le recouvrir, sans donner aucun labour à la terre. Ailleurs on jetait du blé à mesure que les eaux jaunes se retiraient, sans autre travail. Il paraît que partout il venait très bien.

Le *Houang-ho!!!* quelle source merveilleuse de richesses!! Ah! sans doute, une gloire immortelle est assurée au génie heureux qui saurait dompter ses fureurs et profiter de ses faveurs; mais ce beau prodige n'est-il pas au-dessus de l'homme?

Tous les ans, le gouvernement fait des dépenses immenses pour le *Houang-ho*; s'il vient à surmonter les obstacles qu'on lui a opposés, ses fureurs n'en sont que plus terribles, et ses désastres plus étendus et plus affreux. Je suis porté à croire que ces torrens une fois lancés dans les plaines du *Ho-nan*, nulle force humaine ne pourrait les contenir. On pourrait peut-être les diriger, dès leur origine, dans les montagnes et les déserts; mais c'est un espace de plusieurs cents lieues carrées.

(1) Les *Pé-ko* sont les chefs ou les mandarins pris parmi les naturels du pays; il y en a aussi sept ordres.

Ha-la-cha-ta.

Ha-la-cha-ta, ville bâtie par les Chinois, est la résidence du grand mandarin chargé de l'administration. Elle a trois portes : l'une au sud, l'autre à l'est, et la troisième à l'ouest. Elle est environnée d'un fossé. Cette ville est à 870 *ly* de *Tou-lou-fan;* or *Tou-lou-fan* est à 240 *ly* de *Py-tchan.* Il y a quatre mandarins civils et 200 soldats. Originairement c'était une ville des *Houé.* Il y a encore différentes races de *Houé* qui, menant la vie pastorale, y trouvent beaucoup de gibier et tout ce qui leur convient. Le pays a mille *ly* de circuit. Les eaux y sont bonnes. Le terrein est fort gras et peut être arrosé facilement ; aussi la population y est très nombreuse. Il y a beaucoup de fruits, de blé, et de différens grains. On y fait du vin ou eau-de-vie avec du lait de vache ou de jument (1). Parmi une race de ces *Houé*, les mœurs sont horribles. Ils sont fainéans, voleurs, etc... Les femmes y sont sans pudeur, etc.... Les ouvrages des femmes y sont beaucoup meilleurs que chez les autres *Houé;* les métaux y sont aussi mieux travaillés. Comme le pays est pauvre, la plupart de ses habitans est vendue en esclavage aux autres *Houé*, et même dans l'Inde.

Cet endroit étant de grande importance, on y a placé un grand mandarin, et le *han* a été nommé *pei-lei* (2). Il y a aussi trois *chi-oue* pour surveiller le pays.

A 150 *ly* au sud-ouest est *Kou-eul-lo.*

Kou-eul-lo, vile des *Houé*, a 700 et plus de familles (3).

(1) Ce qui est commun dans tous ces pays.

(2) Prince du troisième ou quatrième ordre.

(3) On suppose que tant de monde et de troupeaux ne sont pas dans la ville même, mais dans son district.

Ils n'ont pour mandarins que des *pe-ko;* ils ont un *pe-ko* du troisième ordre, un du quatrième, un du cinquième, et un du sixième; les autres sont du septième ordre.

On y a pratiqué des canaux qui servent à arroser beaucoup de terres. On y pêche beaucoup de poissons; les raisins, les melons, les courges, les fruits, le blé, l'orge, le riz, y sont en grande abondance.

Ces *Houé* aiment beaucoup à chanter, mais ils n'ont aucune idée de cérémonie ni d'urbanité.

A 590 *ly* plus à l'ouest est *Pou-kou-eul.*

Pou-kou-eul avait autrefois plus de 2000 familles. Ayant été compromis dans une révolte, les grandes armées détruisirent tout, à l'exception d'une centaine de familles qui se retirèrent à *Kou-eul-lo.* 500 familles *Houé* venues d'ailleurs habitèrent le pays. Ils ne s'occupent qu'à paître des chevaux et des chameaux. Ils sont astucieux, aiment beaucoup à chanter et à badiner. Ils ont cinq *pe-ko* du quatrième, cinquième et sixième ordre; les autres *pe-ko* sont du septième ordre. Il n'y a point de mandarins envoyés de l'intérieur de la Chine. Les *pe-ko,* de même que ceux de *Kou-eul-lo,* dépendent du mandarin en chef de *Ha-la-cha-ta.* Le pays donne des pelleteries de *ché-lé-souun* et de mouton, et du cuivre rouge.

Au midi est un désert. Après quatre journées de cheval, il y a des montagnes et des vallées fort agréables, beaucoup de gibier, d'animaux sauvages. En allant vers le midi, on s'approche de *Sing-siu-hai.* Tous les *Houé* qui viennent de l'ouest doivent nécessairement passer par *Pou-kou-eul;* il n'y a point d'autre chemin.

Pou-kou-eul serait un pays riche et délicieux, mais ces *Houé,* paresseux, vagabonds, n'usent de leurs forces que pour voler et piller. Les femmes ne rougissent de

rien. Tel est l'état de dégradation auquel la barbarie ou les mœurs sauvages réduisent l'espèce humaine.

A 300 *ly* ouest de *Pou-kou-eul* est *Kou-tche.*

Kou-tche.

C'est une ville des *Houé.* Elle est carrée et a quatre portes. Elle a 9 *ly* et plus de circuit. Il y a un grand mandarin en chef, quatre mandarins civils, et 300 soldats pour garder la ville et dix *tai* (1). Il y a un *pé-ko* du troisième ordre, un du quatrième, deux du cinquième, et un du sixième; les autres *pé-ko* sont du septième ordre. Ces *pé-ko* commandent aussi les troupes. Les *Houé,* au-dedans et au-dehors de la ville, forment mille familles et plus qui paient l'impôt pour l'entretien des troupes. 1080 livres de cuivre sont portées à *Ou-chi* pour y être monnoyées; 200 livres de salpêtre, 300 livres de soufre, sont transportées à *Y-ly* pour y préparer la poudre. Cet endroit est comme la porte d'occident pour entrer en Chine. A quelques dixainesde *ly* au midi est un désert. En s'avançant à 3 journées de cheval, on trouve des montagnes, des vallées très agréables, et beaucoup de gibier; mais on n'y voit ni homme ni fumée. Plus au midi est *Sing-siu-hai.* Les productions du pays sont de la toile (*ta-leen*) forte et grossière, du salpêtre, du soufre et du cuivre.

Au nord de la ville, il y a beaucoup de montagnes où sont des grottes de pierres qui, en été, en automne et au printemps, paraissent la nuit tout enflammées. En hiver, la neige et le froid éteignent le feu; alors les *Houé* y entrent nus et en retirent du cinabre, ce qu'ils ne font pas sans grandes difficultés ni sans dangers. On n'y voit

(1) Petits forts.

que deux petites pluies chaque année; quelquefois toute l'année il ne pleut pas : toutes les ressources pour les moissons (1) sont dans un fleuve qui est à l'ouest de la ville, et qui sert à arroser beaucoup de terres. Le terrein par lui-même est très fertile, et produit beaucoup de grains et de fruits. A 20 *ly* au nord est une petite ville appelée *Siao-fo-tung-tchung*. A 60 *ly* à l'ouest sont 4 à 500 grottes qui ont toutes des idoles de *fo*, brillantes d'or de toutes couleurs.

Au sud-ouest, à 160 *ly*, est *Cha-ya-eul*.

Cha-ya-eul, petite ville des *Houé*, est sous la dépendance du grand mandarin de *Kou-tche*. Il n'y a point de mandarins; seulement il y a un *pé-ko* du quatrième ordre, un du cinquième et un du sixième; les autres sont du septième ordre. Au midi de la ville est un village où se trouvent 700 familles *houé* et plus. Le district de *Cha-ya-eul* paie à *Kou-tche*, chaque année: 1° mille et plus de sacs de grains; 2° les deux tiers de son cuivre, de son salpêtre et de son soufre. Le terrein, qui est humide et chaud, convient très bien au riz, aux courges, aux melons et à divers fruits; les poires surtout y sont bonnes et en grande abondance. Il y a beaucoup de tigres, de *ché-lé-souun* et de renards. Au-dehors de la ville il y a un étang recouvert de roseaux, d'où naissent beaucoup d'insectes très incommodes. Les *Houé*, pour s'en défendre, s'environnent jour et nuit d'un rideau de toile.... Il y a des chanteuses qui ne sont pas difformes; elles sont modestes et ont de bonnes couleurs. Au sud, *Ho-pou-no-eul* est peu distant. A 8 journées sud-est est

(1) Il n'y a ni puits ni fontaines.

Ho-tchen. A 28 journées de cheval, sud-est, est *Si-tsang.* (1)

Ou-chi ou *Yung-ning-tchung.*

Ou-chi est originairement une ville des *Houé.* Ses habitans s'appellent *Tou-eul-fou*, ce qui signifie en langue des *Houé* rendez-vous général. Il est à mille *ly* nord-ouest de *Kou-tche.* Au midi sont des montagnes où un fleuve fait divers circuits. Originairement les habitans de *Ou-chi* se montaient à quelques dixaines de mille familles; ils étaient soumis à *Tchouun-co-eul*, et faisaient grande figure. Leur prince, *Tei-ki-sse*, devait son élévation à *Ta-oua-tsi*, *han* ou roi de *Tchouun-ko-eul.* Les grandes armées ayant broyé *Y-li*, *Ta-oua-tsi* se réfugia à *Ou-chi.* *Lei-ki-sse*, usant d'astuce, s'empara de lui et de son fils. Les ayant livrés, il fut créé prince. Les *Houé*, indignés de la conduite de *Lei-ki-sse*, se révoltèrent contre lui, sans néanmoins exciter d'autres troubles. Il s'enfuit à *Ngo-ko-sou*, où il se fit tellement détester par ses cruautés, qu'il fut appelé à Pékin. Il fut remplacé par *Nga-pou-tou-la*, qui était un *houé* de *Ha-mi.* Il se fit abhorrer par ses cruautés et sa crapule, de même que le grand mandarin de *Ou-chi.* Les *Houé* se révoltèrent et les massacrèrent tous deux; les autres mandarins furent aussi assassinés. Alors le généralissime de *Y-li* et un autre grand mandarin, venant punir, et rétablir la tranquillité, firent massacrer tous les *Houé.* Comme il ne restait plus personne, le chef-lieu fut transféré ailleurs. On y plaça un

(1) Les Chinois divisent le Tibet, et probablement quelques états voisins en trois parties : 1° *Sy-tsang* (*Tsang* occidental); 2° *Tsien-tsang*, c'est-à-dire *Tsang* antérieur; 3° *Heou-tsang*, c'est-à-dire *Tsang* postérieur. Ces trois expressions reviendront ailleurs.

grand mandarin en chef avec six mandarins civils, six mandarins militaires et 200 soldats *man-tchou*. On y fait fondre (1) une monnaie en cuivre dont la valeur est un douzième de l'argent en lingot du même poids. Le territoire de *Ou-chi* est très étendu. Les habitans y mènent la vie pastorale. Ceux qui, tant du dedans que du dehors, y font le commerce, paient un dixième d'impôt.

L'empereur, par faveur, a accordé à *Ou-chi* le nom de *Yung-ning-tchung* (2). Ce pays, qui renferme six grandes villes, est de la plus haute importance. Les principaux mandarins en chef délibèrent entre eux sur le choix des *pé-ko* du troisième et quatrième ordre. Ils en écrivent ensuite à l'empereur pour avoir son agrément. Les mêmes mandarins déterminent aussi les six grands *pé-ko* qui doivent aller en députation à Pékin pour les six villes. Ils sont régalés avec du bœuf et du vin, et partent accompagnés de *chi-oué*. (3)

Un des mandarins en chef visite tout le pays. Il examine l'agriculture, punit ou récompense les cultivateurs selon leur mérite.

En la trentième année de *kien-lung*, les *Houé* ayant été totalement détruits à cause de leur révolte, il n'y restait plus que 400 soldats du drapeau vert, qui y cultivaient les terres. Alors, de quatre endroits différens, s'y rendirent 500 familles *houé* pour défricher et cultiver les terres. Ils en paient l'impôt annuel. Il n'y a ni ville ni maison, mais on commence à y élever des cabanes. Les arbres fruitiers y forment déjà des bosquets. Là, sans doute, règne la paix et la joie. A 200 *ly* à l'est de

(1) Les Chinois ne savent pas frapper.

(2) Ville d'éternelle tranquillité.

(3) Gardes impériales.

Yung-ning-tchung est *Ngo-ko-sou*, qui est sous sa dépendance.

Ngo-ko-sou est une grande ville des *Houé*. Elle renferme (1) 20 mille familles. Le pays produit du geor-gelin, du blé, de l'orge, des pois, des fèves, du millet, des pêches, des abricots, du raisin marbré, des courges et des melons. Les habitations des cultivateurs annoncent l'abondance et les richesses. Ils ont des grands troupeaux de bêtes à cornes, de moutons, de chameaux, de chevaux. Ils montrent beaucoup d'adresse et d'industrie à travailler le *yu*. Ils ont de la générosité et de la grandeur d'âme. Ils chantent et ridiculisent les travers et les lésineries des autres *Houé*. De tous côtés on s'y rassemble en foule pour commercer. Il s'y fait un commerce immense. Outre un mandarin, il y a un *pé-ko* du troisième ordre, deux du quatrième, deux du cinquième; les autres sont du septième ordre. A présent le grand *pé-ko* est du deuxième ordre. Le pays produit des poires délicieuses qui sont offertes à l'empereur.

A 450 *ly* à l'est est *Pai-tchung*.

Pai-tchung, petite ville de *Houe*, sur la grande route, renferme 4 à 500 familles. Les grains et les fruits y sont en petite quantité. Il n'y a point de mandarin envoyé de l'intérieur, mais il y a cinq *pé-ko* de différens ordres.

A 80 *ly* plus à l'est est *Han ly-mou*.

Cette ville est aussi sous la dépendance de *Ou-chi*, et à 210 *ly* nord-ouest de *Kou-tche*. Quand les grandes armées parvinrent à *Kou-tche*, les habitans de *Han-ly-mou* furent les premiers à faire leur soumission. *Han-ly-mou* est sur la grande route, dans la direction de *Siué-chan* (2). Aussi y fait-il grand froid. Il y a peu de fruits, parce qu'à

(1) Probablement avec ses environs.

(2) Montagne de neige.

la huitième ou la neuvième lune toutes les feuilles tombent des arbres ; il y a seulement du blé, de l'orge, des melons et des raisins. Le reste n'y croît pas. On en tire du cuivre, du salpêtre et du *yu*. Il y a un mandarin militaire, de plus onze *pé-ko* de différens grades. Leurs mœurs sont simples. Ils ne sont ni fainéans ni méchans comme les autres *Houé*. Ils aiment à chanter, boire et danser comme ceux de *Kou-tche*.

Ye-eul-kouang.

C'est une grande ville limitrophe du pays des *Houé*. La demeure des anciens princes, recouverte en *lieou-ly* vert (1), sert à présent de magasin aux grains. Leur maison de plaisance est la demeure ou le tribunal des mandarins en chef. La ville est entourée d'un fossé très profond et plein d'eau, qui a 10 et quelques *ly* de circuit. Dans l'arrangement pris pour les pays de ces frontières, le premier mandarin en chef a demeuré à *Nga-chi-ka-eul* et ensuite à *Ou-chi*. On a placé à *Yé-eul-Kouang* deux grands mandarins qui ont sous eux cinq mandarins civils et dix *chi-oué* répartis en huit endroits. Il y a treize *tai*, 300 soldats *man-tchou*, 655 soldats chinois. Le revenu des douanes est de 35,370 taëls. On perçoit 35,400 sacs de grains (2), 30 taëls d'or jaune, 800 livres de l'huile appelée *tsing-you* (3); on perçoit encore 1640 taëls qui servent aux mêmes besoins des soldats et des mandarins. Les *Houé* fournissent aussi 57,569 pièces de toile, 15,000 livres de coton, 1432

(1) Vert ou vernis grossier.

(2) Un sac est la charge ordinaire d'un homme.

(3) C'est peut-être du vernis.

sacs de toile, 1297 cordes de chanvre, 3000 livres de cuivre. Le tout est porté à *Y-li*.

Yé-eul-kouang.

Ye-eul-kouang a un territoire très étendu. A l'est est *Ou-chi;* à l'ouest, *Pa-ta-co-chan;* au midi est *Ho-tchen;* au nord, *Nga-chi-ko-eul* (1). Le grand mandarin de *Ye-eul-kouang* gouverne dix villes dont chacune a des *pé-ko* depuis le troisième jusqu'au cinquième ordre. *Ye-eul-kouang*, la plus grande de toutes, a cinq *pé-ko* depuis le troisième jusqu'au sixième ordre; les autres sont du septième ordre. La population est de 70 à 80 mille familles. Dans chaque ville il y a un millier de familles, des soldats ou des mandarins qui ont un quartier séparé. Les négocians des provinces du *Chan-si*, du *Kiang-nan* (2) et du *Tche-kiang*, se dévouent à tous les dangers de ce long trajet pour y aller commercer. Il y a aussi les négocians de divers pays non gouvernés par la Chine. On y voit une quantité prodigieuse de marchandises. Les Chinois y sont respectés et aimés; on leur donne des festins accompagnés de comédies où on fait chanter et danser les femmes. Il y a beaucoup de pauvres. Les mœurs y sont fort corrompues; on y retrouve les obcénités et les vices contre nature qu'on reproche aux habitans de Canton et de *Fo-kien*. Le pays produit tout ce qu'on trouve ailleurs chez les *Houé*. Dans une rivière, on tire

(1) *Yé-eul-kouang* doit être dans la carte entre *Ou-chi* et *Ho-tchen;* mais il n'y a pas de place suffisante, parce que les six pages de la carte sont égales et toujours remplies : ainsi *Yé-eul-kouang* est placé ailleurs, et on écrit qu'il est dans telle position : voilà les cartes chinoises !!!

(2) Nan-kin.

beaucoup de *yu;* les plus grands morceaux sont comme des jattes ou le boisseau chinois ; les plus petits, comme le poing ou un gobelet. Certains morceaux pèsent jusqu'à 400 livres. Il y en a qui est blanc comme la neige, d'autre jaune comme la cire ; il y en a aussi du noir et du rougeâtre. Toutes ces espèces sont de la première qualité. Deux mandarins sont préposés pour garder ce fleuve. Pour en tirer le *yu*, on se sert de *Houé* exercés à cela : ils marchent dans la rivière par bandes de vingt à trente ; ils sentent le *yu* aux pieds ; ils le retirent du fleuve, et battent la cimbale pour avertir le mandarin, qui vient prendre le *yu*.

A 230 *ly* de *Ye-eul-kouang*, il y a une montagne qui renferme des cent millions de livres de *yu* qui n'a aucune tache. Les hommes ne peuvent pas y monter, mais on exerce des bœufs qui y montent et en détachent des morceaux. (1)

Chaque année, au printemps et en automne, *Ye-eul-kouang* offre à l'empereur 7, 8, et jusqu'à 10 mille livres de *yu*. D'autres cantons en offrent aussi, mais il n'y a rien de fixe, ni pour le temps, ni pour la quantité.... Le commerce particulier de *yu* est sévèrement prohibé ; mais les marchands courent tous les dangers pour faire la contrebande, qu'on ne saurait empêcher.

A 700 *ly* au midi de *Ye-eul-kouang* est *Ho-tchen*.

Ho-tchen est une grande ville frontière. De là au *Heou-tsang*, il y a 20 journées sud. Elle est à 700 *ly* nord de *Ye-eul-kouang*. L'ouest est en montagnes. Il n'y a point de chemin pour communiquer avec les *fan* extérieurs. A l'est, ce sont des déserts, des marais. *Sing-siu-hai* n'en est pas bien éloigné. Il y a deux grands mandarins, 222

(1) Voilà bien une fable.

soldats du drapeau vert. Ces deux mandarins ont sous leur dépendance six villes qui ont toutes des *pé-ko* depuis le troisième jusqu'au cinquième ordre.... *Ho-tchen* est un pays plat ; le terrein en est gras, et a mille *ly* de circuit. Il produit plus de *yu* que *Ye-eul-kouang*. On retrouve à *Ho-tchen* toutes les productions des pays voisins. Leurs mœurs sont simples ; ils ne sont point fainéans et débauchés comme les autres *Houé*. Les hommes travaillent aux champs, les femmes à la maison. On y fabrique diverses étoffes estimées, et surtout des toiles très fines et d'un grand prix. (1)

Nga-chi-ka-eul.

C'est encore une grande ville frontière. Ce pays est à à l'extrémité nord-ouest de *Sy-yu*, au-delà de *Siué-chan*; ce sont les *Fan* extérieurs. Il y a deux grands mandarins en chef, et cinq mandarins civils. Les *Houé* donnent tous les ans en contributions 3,600 branches de *pou-eul* (2), 36,000 *taëls* en argent, 14,000 sacs de grain, 10,000 pieces de toile ; le tout est porté à *Y-ly*. Les marchandises paient un dixième à la douane : il y a 470 soldats et 15 *chi-oué* répartis en douze endroits. Le mandarin en chef gouverne neuf villes. Le pays est très fertile et produit en abondance toutes sortes de fruits et de grains.

(1) J'ai vu souvent des étoffes qui imitent celles d'or et d'argent, mais elles n'en sont pas ; c'est peut-être de la soie gommée. Je crois que les Chinois n'ont de vrais fils d'or et d'argent que ce qu'ils tirent d'Europe : il paraît qu'ils ne savent pas filer ces matières.

(2) *Pou-eul*, nom de la monnaie de cuivre usitée dans le pays; 36 mille branches sont sans doute 36 mille enfilades de cette monnaie trouée par le milieu. L'enfilade donnée ou reçue par l'empereur est de mille pièces.

On y fabrique diverses soieries, de même que des étoffes d'or et d'argent, qu'on offre à l'empereur, de même que des melons, des poires de coing, de la marmelade de coing, des raisins secs et des pommes.

A *Nga-chi-ka-eul* et à *Tchen-tchung*, ville voisine, on travaille le *yu* avec beaucoup d'industrie et d'adresse. Leurs mœurs ont une apparence d'élégance et de politesse; les femmes dansent et chantent dans les réunions de famille; ils savent craindre et respecter les mandarins et les supérieurs; ils n'ont pas l'air sauvage et indiscipliné des *Houé* de *Kou-tche*. On y a placé des *Pé-ko*, depuis le troisième ordre jusqu'au septième. Le grand grand *Pé-ko* a la dignité de *kung*. (1)

Huit autres villes qui dépendent du mandarin de *Ka-chi-ka-eul*, savoir :

1° *Ing-nga-lung-eul*, à 200 *ly* sud de *Nga-chi-ka-eul;* c'est par là que tous les étrangers entrent dans le pays des *Houé*. Ce poste est de la plus haute importance; on y a placé un officier-général. Le pays, très fertile, produit en abondance du riz, du blé, de l'orge, des pois, des fèves, des courges, des melons et beaucoup de fruits. Son *pé-ko* est du deuxième ordre.

2° *Pei-tsi-pa-té*, 30 *ly* à l'est de *Nga-chi-ka-eul;* il produit des champignons noirs, etc. (2), morilles.

3° *Ta-chi-pé-ly-ko*, à 200 *ly* nord-ouest de *Nga-chi-ka-eul* et près de *Pou-lou-té*. Il y a un *pé-ko* du quatrième ordre. Le pays produit du blé, de l'orge et des pommes.

4° *Nga-la-tou-chi*, à 80 *ly* nord-est de *Nga-chi-ka-eul*. Le terrein est très gras et très fertile.

5° *Pié-chi-ko-ly-mou*, à 10 *ly* est de *Nga-chi-ka-eul*.

(1) Ce qui répond à celle de comte ou de marquis.

(2) Je crois que c'est une espèce de ceux qui croissent sur les arbres, et qu'on mange dans toute la Chine.

Les mœurs et les habitudes sont les mêmes qu'à *Nga-chi-ka-eul.*

6° *Sou-na-eul-tou-chi*, à 30 *ly* nord-ouest de *Nga-chi-ka-eul*, près de *Siné-chan ;* aussi y fait-il grand froid.

7° *Nga-eul kou*, à 190 *ly* nord-est de *Nga-chi-ka-eul*, près de la montagne de Neige. Il y a des poules de neige, dont les naturels se régalent à pleine marmite; il y a d'autres animaux de neige, dont ils ne savent pas tirer parti.

On peut aller en quatre jours de *Siué-chan* à *Y-ly*. Les chemins ne sont pas praticables au printemps, en automne et en hiver; en été, ils sont praticables, mais très peu fréquentés.

8° *Ouo-pé-eul*, à 180 *ly* nord-ouest de *Nga-chi-ka-eul*, près de *Pou-lou-té.* (1)

Nga-lung-ko.

A la 21e année de *Kien-lung*, les grandes armées balayèrent ses trous et ses tanières. Le *han* (ou roi) fit sa soumission, et fut créé prince. Les habitans n'ont point de maisons; ils habitent sous des tentes, et ne s'occupent que de leurs troupeaux, qui sont prodigieusement nombreux, et qui s'engraissent très vite en mangeant une racine blanche, de quatre à cinq pouces. Quand ils vont à un festin, même dans les plus grandes chaleurs de l'été, ils se mettent huit à neuf habits sur le corps. Ils font grand cas du thé et de la porcelaine de Chine; ils ont peu de lois, et elles ne sont pas observées bien rigoureusement. Les tourmens n'y sont point en usage;

(1) Ici finit ce qui regarde les *Fan* intérieurs gouvernés par la Chine. Suivent les *Fan* extérieurs qui ne sont pas gouvernés par la Chine.

les petits délits sont punis par une amende payée en bestiaux. Les grands criminels sont mis à mort. Tout se délibère en commun ; le roi ne fait pas violence à ceux qui ne sont pas de son avis. Auparavant, le centième cheval, la centième bête à cornes, la millième brebis, étaient donnés en contributions à la Chine ; mais les *Houé* réfléchissant que les animaux étaient le produit de leurs soins, que les herbes étaient données par le ciel, ils conclurent qu'il n'y avait pas lieu à contributions ; ils les refusèrent et secouèrent le joug. A cela près, ils se disent toujours sujets de l'empereur. Ils échangent leurs bestiaux, aux frontières, contre les marchandises de Chine. C'est une nation qui n'est pas soumise à l'empire, et vraiment formidable.

Pou-lou-té

C'est une tribu des *Houé* vagabonds avec leurs troupeaux. Voisins de *Nga-chi-ka-eul*, autrefois ils tuaient et pillaient de toutes parts. Ils sont contenus par la crainte depuis que les grandes armées ont établi la paix dans *Sy-yu*. Chaque année, ils vont saluer respectueusement le grand mandarin de *Ou-chi*, et offrent des chevaux à l'empereur. On y fait aussi de l'eau-de-vie avec du lait de jument ou de vache. (1)

Ngan-kieu.

Autre tribu des *Houé*, qui est composée de 60 à 70 mille familles. Dans la partie qui est à l'ouest de *Pou-lou-té*, la terre est cultivée ; elle produit les grains et les fruits ordinaires de *Sy-yu*. Ils avaient entrepris le commerce avec la Chine ; ils l'ont ensuite interrompu.

(1) Ce qui est commun dans tous ces pays.

Fou-lo-eul.

Race de *Houé*, à l'ouest de *Yé-eul-kouang;* ils habitent des barraques de terre; ils n'ont ni livres ni écritures; ils ne s'entendent pas avec les autres *Houé;* ils vivent pêle-mêle, hommes et femmes, comme des troupeaux d'animaux (1); ils sont adonnés au vol et au pillage; ils vendent leurs enfans pour être esclaves.

[L'auteur parle d'autres royaumes à l'ouest qui sont, ou imaginaires, ou absolument méconnaissables.

Ce qu'il dit de la Russie et de l'Inde est faux, inexact ou sans intérêt. Les Chinois sont dans la plus profonde ignorance sur ce qui regarde les pays étrangers].

L'auteur dit que si on use de politesse ou de cérémonie envers les *Houé*, ils s'imaginent qu'on les craint et deviennent arrogans; mais qu'en montrant de la sévérité et de la rudesse, on leur imprime de la crainte et du respect : alors ils sont souples et traitables. Cette réflexion est aussi applicable aux compatriotes de l'auteur.

L'auteur désigne les distances par les journées de cheval. Les chevaux du *Petchi-ly* sont faibles : dans un voyage continué on ferait difficilement plus de cent *ly* par jour. Il vient des chevaux de *Sy-Yu* et de la Tartarie orientale, qui sont plus vigoureux.

Les Chinois exilés à *Y-ly* et dans *Sy-yu* le sont ordinairement à vie, et condamnés à un esclavage qui ne paraît pas bien rigoureux, et dont on se rachète assez facilement avec une somme médiocre. Il y a certains crimes désignés par la loi, pour lesquels les exilés à vie n'ont jamais de part aux grâces de l'empereur; les *xeeus* (chrétiens) qui, interpelés devant les tribunaux, ont refusé d'apostasier, sont de ce nombre. Ceux qui ne sont pas dans la loi d'exception sont délivrés dans les grandes amnisties, qui sont assez fréquentes. Ainsi, ceux qui se comportent bien ont l'espérance d'être rendus à leurs familles. Les châtimens les plus rigoureux sont aussitôt infligés aux réfractaires; c'est ainsi qu'ils sont contenus dans le bon ordre, et retournent ensuite pour finir leur vie en paix.

(1) En ces choses-là il ne faut pas croire les Chinois.

GRANDES ROUTES DE SY-YU.

I. *Depuis* KIA-YU-KOUAN *jusqu'à* HA-MI, *vers l'ouest*, 1470 *ly*.

Lieux intermédiaires.

Chouang-kin-tse	40 *ly*.
Houei-ko-pou	50
Tsi-kin-hou	70
Tsi-kin-kia	40
Cha-kin-tse	30
Yu-men-hien	30
San-tao-keou	50
Pa-tao-keou	50
Pou-lung-ki	40
Choang-ta-pou	30
Siao-man	60
Ngan-si-tcheou	70
Pé-toun-tse	90
Hung-lieou-yuen	70
Ta-tsiuen	80
Ma-leen-kin-tse	70
Sing-sing-tsié	80
Cha-tsuen-tse	90
Kou-choui	80
Ko-tse-yen-touun	140
Tchang-lieou-choui	70
Houang-lou-keng	70
Ha-mi	70

II. *Depuis* HA-MI *jusqu'à* PY-TCHAN, *vers l'ouest*, 910 *ly*.

Lieux intermédiaires.

Teou-pou	60 *ly*.
San-pou	60
Ya-tse-tsuen	70
Leao-touun	80
Lo-pa-tsuen	40
Tao-lei-tsuen	60
Ou-tung-ouo	140
Yen-tchi	120
Tsi-ko-tang-mo	180
Sou-lou-yuen	50
Py-tchan	40

III. *Depuis* HA-MI *jusqu'à* PA-LI-TAN, *vers le nord*, 330 *ly*.

Lieux intermédiaires.

Nan-chan-keou	110 *ly*.
Sung-pé-tang	70
Koué-sou	80
Pa-li-tan	70

IV. *Depuis* PY-TCHAN *jusqu'à* TOU-EUL-FAN, *vers le nord*, 240 *ly*.

Lieux intermédiaires.

Lou-pou-py	120 *ly*.
Ha-ta-houo-tcho	50
Tou-eul-fan	70

V. *Depuis* TOU-EUL-FAN *jusqu'à* HA-LA-CHA-TA, *vers l'ouest*, 860 *ly*.

Lieux intermédiaires.

Pou-kan	70 *ly*.

Yen-ko-suun.	60 *ly*.
Sou-pa-chi.	90
Nga-ha-la-pou-la-ko.	60
Tchou-mou che-nga-ha-ma.	180
Ou-chi-ta-la.	240
To pé-eul-ko.	100
Ha-la-cha-ta.	90

VI. *Depuis* TOU-EUL-FAN *jusqu'à* OU-LOU-MOU-TSI, *vers le nord*, 490 *ly*.

Lieux intermédiaires.

Keu-té-ko	50 *ly*.
Ngan-py-eul-han-pou-ta-ko.	100
Ha-la-pa-eul-ko-suun.	110
Nang-ki-eul-tou-tcho-eul	110
Ou-lou-mou-tsi.	110

VII. *Depuis* HA-TSA-CHA-LA *jusqu'à* KOU-TCHÉ, *vers l'ouest*, 960 *ly*.

Lieux intermédiaires.

Ha-eul-ha-ngai-mang.	90 *ly*.
Kou-eul-lo	60
Ha-la-pou-la-ko.	70
Kou-eul-tchou	100
Tché-ta-ya-eul	160
Yang-sa-eul	60
Pou-ko-eul.	100
Nga-la-pa-té.	100
To-ho-nei.	160
Kou-tché	60

VIII. *Depuis* KOU-TCHÉ *jusqu'à* NGA-KO-SOU, *vers l'ouest*, 690 *ly*.

Lieux intermédiaires.

Ho-ché-eul	160 *ly*.
Sai-chung-choui	40
Pai	80
Ya-eul-kan	90
Ya-eul-ha-li-ko	40
Ha-la-ouang-eul-tai	40
Kung-mou	80
Nga-ko-sou	80

IX. *Depuis* NGA-KO-SOU *jusqu'à* YÉ-EUL-KOUANG, *vers l'ouest*, 1350 *ly*.

Lieux intermédiaires.

Ngai-y-eul	80 *ly*.
Yang-nga-ly-ko	60
Tou-tsi té	100
Ing-la-siu	60
Ou-eul-tou-sse-ko-man	55
Siang-nga-la ko	40
Kou-kou-tche	50
Pa-eul-tchou-ko	80
Ty-ko-té-ly-ko-to-hai	80
Sai-eul-sou-nou-sse	70
Py-tsa-koty	70
Nga-ko-tsa-ko-ma-la-eul	60
Nga-léang-ko-eul	60
Mai la-té	70
Lei-ly-ko	70
Ngai-ki-té-hou	90
Yé-eul-kouang	70

X. *Depuis* NGA-KO-SOU *jusqu'à* Y-LY, *vers le nord*, 970 *ly*.

Lieux intermédiaires.

Kung-mou	80
Te-ko-ho-lo	120
Ho-lo-'houo-lo-ko	40
Tou-pa-la-ko	80
Hou-sse-tou-to-hai	80
Ta-mou-ha-ta-chi	....
Ka-ko-tcha-ha-eul-hai	120
Cha-tou-nga-man	80
Nga-ko-sse	70
In-chi-ka-eul-ti	60
Ki-lin-tché-ko-té	110
Y-li	40

XI. *Depuis* NGA-KO-SOU *jusqu'à* OU-CHI, *vers le sud-ouest*, 240 *ly*.

Lieux intermédiaires.

Tché-eul-ko-ki-ko-té	120 *ly*.
Ou-chi	120

XII. *Depuis* YÉ-EUL KOUANG *jusqu'à* KA-CHI-KA-EUL, *vers l'ouest*, 420 *ly*.

Lieux intermédiaires.

Kai-la-kou-tcha-chi	50 *ly*.
Ko-py-lai-tchan	....
Ho-pa-eul-tcha-mou-lung	70
Tcha-pou-la-ko	50
Kou-lin-ta-sse-houun	80
Ka-chi-ka-eul	90

XIII. *Depuis* YÉ-EUL-KOUANG *jusqu'à* HO-TCHEN, *vers le sud*, 670 *ly*.

Lieux intermédiaires.

Po-sse-tsien.	70 *ly*.
Ko-ho-ko-léon-ko-eul	110
Kou-ma-tais	180
Kung-te-ly-ko	90
Pien-eul-man	90
Ho-tchen.	110

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

Nouvelle expédition de Richard Lander en Afrique.

Un journal anglais fait connaître que les préparatifs de cette intéressante expédition sont poussés avec activité, et que très probablement elle quittera prochainement les rivages d'Angleterre. On n'en peut prévoir les résultats, mais elle est sous tous les rapports, observe le journal, digne de la nation anglaise, pleine d'avenir, importante à-la-fois pour le commerce, la civilisation et la politique.

Sir John Tobin est, dit-on, un des principaux promoteurs. Le but immédiat est de remonter le Niger, d'établir un commerce d'échanges avec les natifs, et d'étendre nos connaissances géographiques sur ces contrées. Si l'on considère combien est nombreuse la population que les frères Lander ont décrite dans leur journal, on ne peut douter de l'importance d'un tel débouché pour les produits manufacturés de la Grande-Bretagne : les retours se feront en or, ivoire, dents d'hippopotame, bois, pelleteries, gommes, et plus tard peut-être en indigo.

La civilisation de l'Afrique offre encore une bien plus belle et plus noble perspective.

Cette fois, Richard Lander emmènera dans ce troisième voyage le plus jeune de ses frères. Il paraît que

John restera pour occuper à sa place l'emploi qu'il a obtenu dans l'administration.

Une souscription a été faite sous les auspices de sir John Tobin, pour ce qui concerne la spéculation mercantile. On espère que l'amirauté accordera tout son appui à l'expédition, et que même elle lui adjoindra une personne instruite qui serait chargée des observations et des relèvemens.

C'est sur un bâtiment à vapeur que les voyageurs doivent s'embarquer, et son chargement est calculé avec toute la prévoyance qui caractérise nos voisins. Il remontera aussi haut qu'il sera nécessaire, et deviendra alors une sorte de dépôt, tandis qu'un bateau à vapeur plus léger, en fer, et susceptible de naviguer avec seulement quatre pieds d'eau, s'aventurera dans les portions supérieures du fleuve; et comme l'expérience de Richard Lander l'a déterminé à choisir, pour effectuer ces courses, l'époque où le Niger est grossi par les pluies, on espère qu'il surmontera aisément les difficultés que peuvent offrir les rapides, les courans, les basses, et qu'il poussera son excursion jusqu'à la fameuse Ten-Boktoue.

D'après des nouvelles plus récentes, l'expédition doit mettre sous peu de jours à la voile. Elle se compose du brick *Columbine* et des bateaux à vapeur *Quorra* et *Elburka*. Ces deux derniers bâtimens ont été *construits* exprès pour cette destination : c'est une nouvelle preuve de l'activité que mettent nos voisins à profiter des découvertes de leurs voyageurs.

Paris, 20 juillet 1832.

* A.....

Extrait d'une lettre de M. Corroy, *fils, médecin.*

Tabasco, 10 novembre 1831.

..... Après un séjour de trois mois sur les lieux mêmes, je vous dirai que Palenqué est une petite ville de 3 à 4000 âmes, en l'état de *las Chiapas.*

Les blancs du pays, au nombre de 300 à-peu-près, descendent de deux familles seulement. La majeure partie des habitans sont des Indiens, et très peu gens de couleur.

La ville moderne, dont la fondation ne remonte qu'à un siècle et demi, s'est peuplée par les soins d'un moine de saint François, missionnaire chez les sauvages ou Indiens Lacandons, qui, réunissant sept familles de ces individus, en forma d'abord une espèce de hameau près de la petite rivière de Mitchol, à une demi-lieue des ruines de l'antique cité de Palenqué, d'où l'énorme quantité de chauve-souris provenant de ces ruines les obligèrent de se retirer à deux lieues plus loin, là où la petite ville existe aujourd'hui.

Le palais, fort ou temple (car il y a incertitude) qu'on y aperçoit d'abord, est sur une élévation qui paraît faite de la main des hommes. Une petite montée rapide, pour y parvenir, oblige de se soutenir après les arbres qui s'y trouvent. D'en-bas on n'aperçoit presque rien ; mais une fois en-haut, on est bien dédommagé, et l'on tombe de surprise.

Ce palais se compose de cinq corps de bâtimens d'environ mille pieds de circonférence chacun. On pourrait encore y loger dix mille hommes à présent.

Il y a des souterrains d'au moins quatre cents pieds

de long, très bien conservés, et dans lesquels se trouvent des bas-reliefs en pierre.

On voit une grande tour dont la majeure partie est écroulée. Il y reste cependant cinq à six étages d'un escalier qu'on peut encore monter; et le sommet de cette tour, ainsi que les toits des bâtimens du palais, qui sont en pierre de taille, se trouvent garnis de très grands arbres.

Tous ces monumens sont en pierre de taille, et d'une symétrie admirable.

Dans l'intérieur des ruines il n'y a aucune bête féroce ni dangereuse; on y rencontre seulement quelques dindes sauvages, et de petits oiseaux d'un chant agréable.

On y voit des figures colossales de douze à quinze pieds de haut, sculptées en pierre.

A l'extérieur du palais est un long pérystile ayant cinq entrées ou portes, entre lesquelles sont aussi sculptés des personnages gigantesques et des figures de femmes allaitant leurs enfans.

Aux côtés latéraux se trouvent quelques petits bas-reliefs en *plâtre* (1), encadrés en pierre.

Une petite rivière souterraine passe sous le palais.

La figure de l'adoration de la croix, dont parle le capitaine del Rio, est là, et des plus curieuses à voir.

Quant aux fouilles à faire sur le terrein immense où est enfouie l'ancienne ville de Palenqué, l'on attend la réponse positive de l'état de Las-Chiapas et du gouvernement supérieur de Mexico, sans l'approbation desquels on ne peut rien entreprendre, ni même enlever la moindre des choses.

Le climat de Palenqué est très sain, un des meilleurs.

(1) Ce passage a besoin d'explication (*N. D. R.*).

de l'Amérique : la preuve en résulte aussi de deux opérations médicales qu'on n'avait osé entreprendre à Tabasco, dans la crainte de non-succès et d'accidens graves dans les suites, à cause du climat, et qui, entreprises par le docteur Corroy, réussirent à souhait à Palenqué même, où en quinze jours il guérit radicalement deux personnes, l'une d'un polype, l'autre d'un cancer.

Il y règne cependant quelques fièvres intermittentes, et quelques pleurésies qui attaquent les Indiens, adonnés à la boisson d'eau-de-vie, et qui généralement prennent peu de soin d'eux.

Il n'y a pas de commerce; les productions ne consistent qu'en bêtes à cornes et chevaux. Par conséquent, le pays est pauvre; mais il n'en est pas moins susceptible d'une infinité de productions de première nécessité: blés, vignes, bois, cacao, cannes à sucre, etc., tout y abonderait, les terres étant propres à toute culture.

Un bœuf gras y vaut 15 piastres au plus; un taureau de cinq ans, 8 à 10 piastres; et lorsqu'on achète une ferme, tous les bestiaux sont comptés à raison de 6 piastres l'un dans l'autre.

Les débouchés et communications sont assurés et facilités par la rivière de *Chacamas*, à une demi-lieue de Palenqué, et par un bon chemin à Las Playas de Catasaja, grand étang d'eau douce, portant goëlettes de 60 tonneaux, aboutissant par le fleuve d'Usimasinte, navigable à la barre de Tabasco, à Saint-Pédro, à la Isla del Carmen ou Laguna.

L'ananas y est en si grande quantité, qu'une forêt, à une demi-lieue de Palenqué, en est remplie.

Nota. Le docteur Corroy s'étant fait des connaissances utiles, et des amis même, en cette province, y est at-

tendu, et doit y retourner en mars 1832. Il a déjà visité et parcouru la Nouvelle-Orléans, la Havane, Guatemala, Yucatan, Coban, le Pécan, et la province de Nicaragua.

Excursion d'un missionnaire français dans l'Afrique méridionale.

Le missionnaire Rolland, envoyé chez les Kafres de l'Afrique méridionale par la Société des missions évangéliques de Paris, s'est avancé, l'année dernière jusqu'à la capitale des Baharutzis, située à environ 76 lieues au N. E. de la ville de Lattakou, la plus avancée vers l'intérieur que l'on connût jusqu'alors.

Il est parti de la station fondée par les missionnaires évangéliques au Kuruman, dans le pays des Béchuanas.

Nous ne pouvons mieux faire connaître sa curieuse exploration qu'en insérant ici un extrait étendu de son journal.

« *Vendredi* 27 *mai* 1831.—Après avoir pris congé de nos amis, je partis pour Mosika, ville principale des Baharutzis. Notre caravane se composait de huit voitures et d'environ quarante hommes. Six de ces voitures appartenaient à des marchands anglais et à quelques Griquas qui allaient dans l'intérieur, pour faire la chasse aux éléphans et faire des échanges avec les naturels du pays ; la septième était à un officier de la compagnie des Indes-Orientales, qui s'était rendu au Cap pour sa santé, et qui desirait visiter l'intérieur avant son retour à Bombay; la huitième était à nous. Nous fîmes dix lieues le premier jour, et ce ne fut qu'à onze heures du soir que nous arrivâmes à *Thorn-Fontain*, où nous passâmes la

nuit. La fontaine des épines est située est-nord-est du Kuruman.»

Samedi. 28—«Après le culte domestique du matin nous nous mîmes en route pour Lattakou, où nous arrivâmes après quatre heures de marche N. E. Nous campâmes près de la rivière, à un quart de lieue de la ville, afin d'avoir de l'eau et de l'herbe près de nous. D'ailleurs il est presque impossible d'aborder Lattakou avec une voiture, à cause des pierres et des rochers dont elle est environnée. Je visitai cet endroit dans la soirée. La plupart des habitans étaient occupés à préparer des peaux de jakals, de chevreuils, de chats sauvages, etc., pour faire des voitures, des souliers et des vêtemens.»

« *Lundi* 30.— Nous partîmes de Lattakou après déjeûner, et vînmes coucher à une lieue du petit Chuaie. Nous fîmes sept heures ce jour-là, la première heure N. E. et le reste de la journée E. N. E. Nous nous trouvâmes alors sans eau et sans bois; et nous commençâmes dès ce jour à attacher nos bœufs aux roues de nos voitures, à cause des lions qui se trouvent dans ces déserts et qui auraient pu en tuer un grand nombre durant la nuit. Il y a quelques mois qu'une troupe de voyageurs aussi nombreuse que la nôtre, allant à la chasse aux éléphans, fut arrêtée en plein jour par une quantité de lions qui se jetèrent sur leurs bœufs et les dispersèrent en divers endroits. Ils furent obligés de demeurer là quinze jours sans bœufs et sans moyens de revenir avec leurs voitures. Quand les bœufs sont attachés durant la nuit, il y a moins de danger. Le terrein, depuis le Kuruman jusqu'au Chuaie, est sablonneux, sec et aride.»

Mardi 31.—« Après une heure de marche E. N E., nous arrivâmes au petit Chuaie où nous trouvâmes de l'eau, et où nous nous arrêtâmes pour déjeûner. Les habitans

de Lattakou ont choisi cet endroit pour en faire un pâturage ; ils y envoient tous les bestiaux dont ils peuvent se passer à la maison. A onze heures nous nous remîmes en route pour le grand Chuaie. Ce nom vient du mot sichuan, *lichuaie*, qui signifie *sel*. Nous fîmes encore six heures et demie en suivant la même direction que le matin. Une partie des chasseurs qui avaient pris les devans à cheval, afin de découvrir quelque vallée où il y eût de l'eau et où ils pussent tuer quelques pièces de gibier pour le moment où nous arriverions, s'égarèrent dans la plaine. Nous tirâmes plusieurs coups de fusil dans la soirée pour nous faire entendre, mais ce fut en vain ; ils ne nous rejoignirent que le lendemain au soir. Ils avaient passé la nuit sous un buisson, avec leurs chevaux attachés près d'eux. Le sol dans cet endroit est sablonneux, mais la plaine offre une vue plus belle, étant parsemée de distance en distance d'accacia girafæ, et entrecoupée de petites collines. »

1er *juin*. — « Ayant marché six heures N. E., nous nous arrêtâmes sous un arbre pour y passer la nuit. Nous trouvâmes dans cet endroit du bois et de l'herbe en abondance, mais point d'eau, ce qui fit que nous nous remîmes en route de bon matin, après avoir fait six heures et demie N. E. En arrivant au grand Chuaie, nous n'y trouvâmes que très peu d'eau, et nous fûmes obligés de creuser dans le sable afin d'en avoir un peu pour nos bœufs. Le Chuaie est un grand fond plat de forme circulaire et d'environ un mille de diamètre, qui a, à ses extrémités, quelques sources d'eau douce et une d'eau salée. La surface du Chuaie ressemble de loin à celle d'un lac, à cause d'une mince croûte de sel qui réfléchit les rayons de la lumière. Je pense que dans quelques années on pourra y ramasser du sel : ce serait un grand avantage

pour nous qui sommes obligés de faire venir le nôtre d'un endroit qui est à deux journées plus loin que Campbell's Dorp. Le Chuaie n'est rempli d'eau que dans la saison des pluies, et je crois qu'alors l'on pourrait déjà parvenir à y recueillir un peu de sel. Nous vîmes dans cet endroit plusieurs traces de lions, de buffles, de girafes, de daims, d'ânes sauvages et de différentes espèces d'antilope qui avaient croisé le Chuaie dans toutes ses directions en venant boire à ses sources. Aren, l'un de nos chasseurs, ayant tué deux ânes sauvages ou Quaggas, nous mangeâmes tous de cette viande qui nous parut très bonne. »

Vendredi 3.—« Nous fîmes ce jour-là sept lieues et demie, savoir, deux N. N. E., une et demie N. E. et quatre E. N. E., après quoi nous arrivâmes à *Sitlagoli River*. Cette rivière, comme plusieurs autres qui portent ce nom en Afrique, n'est qu'un simple ruisseau d'eau de pluie, qui, pendant l'été, est entièrement à sec. Cependant, comme l'eau est très-rare dans ce pays, on n'hésite pas à qualifier du nom de rivière le moindre ruisseau ou torrent que l'on rencontre; il suffit pour cela qu'il ait un banc profond et de l'eau en quelques endroits.

« Près de cette rivière se trouve un village de Béchuanas de trois à quatre mille habitans qui appartiennent à la tribu des Barolongs. »

Samedi 4.—« Nous marchâmes sept heures et demie N. E., et nous arrivâmes à *Tauani-Werfe*, ou ville de Tauani. Environ mille hommes entourèrent aussitôt nos voitures pour nous saluer et nous demander du tabac, des grains de collier, etc. Après avoir mis paître nos bœufs; nous nous rendîmes au village, pour visiter, comme c'est l'usage, le principal chef ou roi des Barolongs. Celui-ci nous reçut très amicalement, nous félicita de notre ar-

rivée, et nous offrit aussitôt du lait. Le lait est la seule nourriture que les Béchuanas aient toujours prête, et qu'ils offrent aux étrangers. Tauani vint à son tour nous rendre visite à nos voitures, et comme c'était l'heure du dîner, nous lui offrîmes du riz qu'il trouva excellent. Il me dit : « Le blé des Européens est meilleur que le nôtre; je voudrais que vous pussiez m'en donner une certaine quantité pour ensemencer mes champs. » Je lui répondis que cette sorte de blé ne croîtrait pas dans son pays, vu qu'il n'avait point d'eau pour arroser ses terres, et que, par conséquent, de la semence lui serait inutile. Cette conversation sur le riz nous conduisit à un autre entretien plus important. Je lui fis part du projet que nous avions de nous établir chez les Baharutzis, et de l'avantage qu'il trouverait à venir se fixer sur les bords de la Malopou, afin de jouir de nos instructions. Il me manifesta alors son desir d'avoir des missionnaires qui demeurassent avec lui, afin d'être plus à portée d'être instruit, lui et son peuple. »

Lundi 6. — « Nous partîmes de cet endroit après déjeuner, et fîmes cinq lieues et demie N. E. pour arriver à *Moritsani River*, où nous passâmes la nuit. Nous ne pûmes partir le lendemain, à cause du froid excessif qu'il faisait, et de la neige qui tomba durant toute la matinée. »

Mercredi 8. — « Nous continuâmes notre route après déjeuner, et fîmes six lieues et demie, une lieue N. E., deux lieues N. O., trois lieues et demie N. N. E. Nous couchâmes à *Loutlakani Fontain*. Le froid avait considérablement diminué, et la campagne nous parut plus belle que celle que nous venions de traverser; il y a en cet endroit une grande forêt d'accacia girafæ. »

Jeudi 9. — « Nous marchâmes six heures, une heure

N. E., deux heures E. N. E. et trois heures N. N. E., et nous arrivâmes à la rivière Malapou, qui prend sa source non loin de l'endroit où nous la traversâmes. Elle coule à l'ouest. Cette rivière n'est point formée par les pluies, et l'on y trouve toujours de l'eau en abondance. On pourrait facilement la détourner de son cours en plusieurs endroits, au moyen d'une charrue seulement. Il y a sur ses bords une grande quantité de terres qui peuvent être cultivées et arrosées. Je crois que cet endroit serait propre, sous ce rapport, pour y établir une mission. Le bois seulement y est rare.»

Vendredi 10. — « Nous fîmes six lieues et demie N. N. E., et arrivâmes à *Mamoric Fontain* (ou, d'après la carte de M. Campbell, *Philips Fontain*). Elle se trouve au fond d'une très belle vallée, toute parsemée de grands arbres de différentes espèces. Le terrein dans cet endroit est noir et sablonneux, et la colline qui l'environne est couverte de grosses pierres détachées. La route pour y arriver est très mauvaise. »

Samedi 11. — « Nous partîmes de Mamoric, après le déjeuner, pour Mosika. Après avoir marché une demi-heure E., nous traversâmes une petite rivière nommée Mani, qui est bordée de très-beaux arbres, et sur les bords de laquelle l'herbe est abondante. Cette rivière est très profonde, et il serait difficile de la détourner de son cours. Nous continuâmes notre route en suivant la même direction, et après deux heures de marche, nous arrivâmes dans une charmante vallée, le long de laquelle coule un ruisseau, qui fait entendre un doux murmure, en tombant de temps en temps de cascade en cascade. Nous pensâmes que nous ne pourrions trouver un plus bel endroit pour y passer le temps que nous avions à rester à Mosika, et comme nous n'étions qu'à

cinq minutes de la ville, nous dressâmes là notre camp. après avoir mis paître nos bœufs dans les champs de blé qui couvrent la vallée, et qui se trouvaient alors non ensemencés. Nous allâmes ensuite visiter le chef Mokatla. Il nous reçut de la manière la plus amicale. »

« Il m'a paru, d'après les observations que j'ai pu faire avec la boussole, que Mosika se trouve à environ soixante-seize lieues E. N. E. du Kuruman. J'espère vous donner une idée plus exacte de la situation de cet endroit lorsque nous aurons reçu les instrumens nécessaires pour cela. »

Le chef des Baharutzis s'est empressé de céder au frère Rolland un terrein assez considérable pour la fondation d'un établissement; et ce missionnaire, qui était revenu au Kuruman au commencement de juillet 1831, en est reparti au commencement d'octobre pour aller se fixer au milieu de ses nouveaux catéchumènes.

(*Extrait du Journal des Missions évangéliques*).

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 6 *juillet* 1832.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le général Brisbane, membre souscripteur de la Société, est admis, sur sa demande, au nombre des membres donateurs.

M. Fontanier, vice-consul de France à Trébizonde, propose l'admission du prince Malek-Kassem-Mirza, frère puîné du prince royal de Perse, qui lui a exprimé le desir de faire partie de la Société et de recevoir son Bulletin. Ce prince s'est appliqué à l'étude de la langue française, qu'il parle avec une grande facilité, et dans laquelle il peut écrire très correctement.

La Commission centrale accueille avec empressement la proposition de M. Fontanier, et prononce l'admission du prince Malek-Kassem-Mirza.

M. le ministre de la marine adresse à la Société le troisième volume du *Pilote français*, et les diverses publications faites depuis 1827 par le dépôt général de la marine. — Remercîmens.

La Société royale des antiquaires de Copenhague, en exprimant à la Société sa reconnaissance pour les communications dont elle lui est redevable, la prie d'agréer

les ouvrages suivans : *Fornmannà Sogur*, ou *Sagas historiques sur les évènemens arrivés hors d'Islandè* (tome VI); *Scripta historica Islandorum* (ou le même recueil de Sagas traduit en latin, tomes I, II et III.— Remercîmens.

La Société philosophique américaine de Phhiladelphie adresse la première partie du tome IV de ses *Transactions*.— Remercîmens.

M. Grand-Pierre, directeur de la Société des missions évangéliques chez les peuples non chrétiens, adresse un exemplaire complet du journal publié sous la direction du comité de cette honorable association.

La Commission centrale accueille cette offre avec un vif intérêt, et décide qu'elle adressera en échange à la société des missions, un exemplaire de son Bulletin périodique.

M. Warden offre, de la part de M. Mac Culloch, un ouvrage intitulé : *Researches philosophical and antiquarian*, etc. — M. Roux de Rochelle veut bien se charger d'en rendre compte.

Le même membre communique pour le Bulletin une analyse qu'il a faite du voyage de M. W. Coxe.

Sur sa demande, la notice biographique sur le docteur Mitchill est renvoyée au comité du Bulletin pour un nouvel examen et l'insertion de la partie géographique s'il y a lieu.

M. Francis Lavallée écrit du Port-au-Prince qu'il a rassemblé des documens intéressans sur l'histoire, la géographie et la statistique de l'Amérique, et qu'il se propose de les communiquer à la Société aussitôt sa réponse. En attendant, il lui offre un exemplaire d'un tableau historique, géographique et statistique des États-Unis, qu'il vient de publier en deux grandes feuilles grand-monde.

M. Morin fait hommage à la Société du cinquième Mémoire qu'il vient de publier au sujet de sa correspondance météorologique, qui s'étend, dit-il, chaque jour; il desire que les sociétés savantes veuillent bien la recommander à leurs correspondans sur les divers points du globe. Il sollicite, à cette occasion, l'appui de la Société, en même temps que la communication des ouvrages de sa bibliothèque, dont il aurait besoin pour son travail.

M. Alex. Barbié du Bocage communique une lettre de M. le baron Walckenaer, par laquelle il exprime le regret que des circonstances fâcheuses le privent depuis long-temps d'assister aux séances de la Société, qui a bien voulu l'appeler aux fonctions de vice-président. M. Walckenaer donne quelques détails sur la carte originale de Juan de la Cosa, le meilleur des pilotes de Christophe Colomb, et le véritable conducteur de l'expédition d'Ojeda; entre autres résultats de ce monument géographique, on en tire une connaissance certaine des découvertes de Jean et de Sébastien Cabot, et de leur étendue. M. Walcknaer a fait à ce sujet diverses recherches et rapprochemens, et il se propose d'en entretenir la Société.

M. Roux de Rochelle communique de nouveaux détails sur le sondage de la mine de sel de Salins.

M. d'Avezac lit un *Examen critique du voyage des frères Lander sur le Niger, et de ses résultats géographiques.*—Renvoi au comité du Bulletin. (Voyez page 5.)

Séance du 20 juillet 1832.

Le procès-verbal de la séance du 6 juillet est lu et adopté.

M. Jomard communique une lettre de M. Corroy, neveu du docteur François Corroy; cette lettre contient des détails intéressans sur une première excursion qu'il a faite au Palenqué.

Renvoi au Comité du Bulletin. (Voyez page 54.)

M. de Pommeuse offre à la Société un exemplaire de l'ouvrage qu'il vient de publier sous le titre de: *Des Colonies agricoles et de leurs avantages*, etc.

M. Isambert est chargé d'en rendre compte.

M. Jomard entretient la Société de la perte douloureuse qu'elle vient de faire dans la personne de M. Brué, l'un de ses membres fondateurs les plus distingués, et il rappelle les nombreux services rendus à la science par ce géographe. Sur sa proposition, une députation de la Commission Centrale, composée de MM. Eyriès et d'Urville, est chargée d'aller présenter à sa veuve, l'expression des regrets de la Société.

M. d'Urville rappelle la proposition faite précédemment de décerner des médailles dans certaines circonstances, et il pense que la Société ne peut mieux honorer la mémoire de M. Brué qu'en lui consacrant une de ces médailles.

Cette proposition est appuyée par plusieurs membres et l'on demande de l'étendre aux divers cas analogues.— Renvoyé à l'examen de la section de comptabilité qui est invitée à s'adjoindre M. d'Urville.

M. Jomard annonce à la Société que M. Jaubert a repris la traduction de l'Edrisi, destinée aux Mémoires de la Société.

M. d'Avezac donne quelques détails à la Société, sur la nouvelle expédition de Richard Lander en Afrique. —Renvoi au Comité du Bulletin. (Voyez page 52.)

Le même membre lit la traduction qu'il a faite de la

relation d'un voyage dans l'intérieur de l'Afrique, à Mely et Ten-Boktoue (Temboctou), pendant les années 1352 et 1353 par Mohhammed Ebn Bathouthah.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 juillet 1832.

S. A. le prince MALEK-KASSEM-MIRZA.

M. le lieutenant-général BRISBANE, *membre donateur.*

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 juillet.

Par M. le Ministre de la marine : *Pilote français*; 3e partie. — *Cartes et plans hydrographiques*, publiés par le dépôt de la marine, depuis 1827 jusqu'à 1832. 123 feuil. — *Instructions nautiques* publiées par le même dépôt; 13 brochures in-8°.

Par la Société des antiquaires de Copenhague : *Fornmanna Sögur*, ou Sagas historiques sur les évènemens arrivés hors d'Islande (en Islandais ou normannique ancien) tome VI. — *Scripta historica Islandorum*, etc., (ou le même recueil de Sagas traduit en latin, tomes I, II et III.)

Par M. Rafn : *Fœreyinga Saga*, ou histoire des îles Fœroer : 1 vol. grand in-8°.

Par la Société philosophique américaine de Philadelphie : *Transactions de cette société*; vol. 4, 1re partie in-4°.

Par la Société des missions évangéliques : les années 1826, 1827, 1828, 1829, 1830 et 1831 de son journal, 6 vol. in-8°.

Par MM. Lapie père et fils : 18e et 19e *livraisons de leur Atlas Universel.*

Par M. F. Lavallée : *Tableau historique géographique*

et statistique des Etats-Unis; 2 feuilles grand monde.

Par M. Mac-Culloch : *Researches philosophical and antiquarian.* 1 vol. in-8°.

Par M. Morin : *Correspondance pour l'avancement de la météorologie*, 5e mémoire.

Par M. Gide : *Nouvelles annales des voyages* (juin).

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales* (cahiers de mai et juin).

Par la Société Asiatique : *Nouveau journal asiatique.* (Juin).

Par le directeur : *Mémorial encyclopédique* (cahier de juillet).

Par la société d'agriculture de Rouen : *Trimestre de janvier de ses mémoires.*

Par la société de la Charente : *Annales de cette société ;* mars et avril.

Par les directeurs : *Plusieurs numéros du Moniteur Ottoman, du journal de Smyrne et du Courrier de la Grèce.*

Séance du 20 juillet.

Par M. de Pommeuse : *Des colonies agricoles et de leurs avantages*, etc. 1 vol. in-8°.

Par M. d'Urville : *Analyse du voyage au Congo et dans l'Afrique équinoxiale* de M. Douville: in-8°.

Par la société royale des sciences de Lille : *Mémoires de cette société* (vie de Linné). 1 vol. in-8.

Par la société d'agriculture de Versailles : *Mémoires de cette société* pour 1831. 1 vol. in-8°.

Par la société des missions évangéliques : *Plusieurs livraisons de son journal* (1832).

Par le directeur : *Bibliothèque universelle rédigée à Genève*, cahier de mai.

Par M. de Moléon : *Recueil industriel;* cahier de juin.

NÉCROLOGIE.

Notice nécrologique sur le docteur Mitchill, membre correspondant de la Société de géographie.

Le docteur Samuel L. Mitchill naquit dans l'année 1763, à Long-Island, état de New-York. Il fit des études en médecine au collège d'Edimbourg, et revint dans son pays en 1786. Il fut nommé, en 1792, professeur de chimie au collège de Columbia, dans sa ville natale; et, en 1808, il échangea la chaire de chimie pour celle d'histoire naturelle. S'étant acquis l'estime publique par ses connaissances exactes et variées, toutes les sociétés scientifiques des États-Unis s'empressèrent de le posséder comme membre, et plus de vingt sociétés savantes de l'Europe lui firent le même honneur.

Il a publié un grand nombre de dissertations sur différens sujets; on y remarque un rapport fait à la société d'agriculture de New-York, *sur ses excursions géologiques et minéralogiques sur les bords de l'Hudson*, dont le principal but était de chercher du charbon de terre. Ce rapport, publié en 1796, est cité avec éloges par le comte Volney, dans son *Tableau du climat et du sol des États-Unis.*

Comme homme public, en qualité de membre de l'assemblée législative de l'état de New-York et de sénateur au congrès des États-Unis, le docteur Mitchill a rendu de grands services à son pays. En 1788, il fut

nommé commissaire par l'état de New-York pour l'exécution du traité fait au fort Schuyler, d'après lequel les Mingos ou Indiens des cinq nations avaient fait la cession d'une grande étendue de pays à cet état. En 1798, il fut rapporteur pour le Bill qui accorda à M. Robert R. Livingston, ancien chancelier, et ministre plénipotentiaire à Paris, le droit de la navigation du fleuve Hudson, par le moyen des bateaux à vapeur.

Il présenta en 1804 à la chambre des représentans des Etats-Unis, le rapport d'après lequel l'expédition de Lewis, et Clarke fut organisée pour franchir les montagnes Rocky, et descendre jusqu'à l'Océan pacifique.

En 1808, il encouragea Robert Fulton à continuer ses expériences sur les bateaux à vapeur, et fit avec lui le premier voyage heureux à bord du bateau *le Fulton*, que ce grand mécanicien venait de construire.

L'année suivante il fut nommé membre du comité pour examiner les moyens d'ouvrir une communication, par des canaux, entre le fleuve Hudson et les grands lacs; et en 1823 il se trouva comme maître des cérémonies à la fête qui se donna pour célébrer l'exécution de ce vaste projet, et il y présida au mariage des eaux des lacs avec celles de l'Océan, usage renouvelé en imitation des Vénitiens.

Je n'ai rappelé, dans la courte notice qui précède, que ceux des travaux du docteur Mitchill, qui peuvent intéresser directement la société de géographie. L'ayant connu personnellement, et ayant été en correspondance avec lui pendant plus de vingt ans, j'aurais à dire beaucoup sur son caractère, son esprit, et les services éminens qu'il a rendus à son pays : je me bornerai a ajouter ici qu'il a exercé la plus grande influence sur les progrès des sciences et de l'économie publique aux Etats-Unis.

Ce savant est mort le 7 septembre 1831, dans sa soixante-huitième année. Son beau-frère le docteur Dekay, se propose de publier à son sujet un mémoire biographique fort étendu.

(*Extrait de la notice nécrologique communiquée par M. Warden.*)

ERRATA DE LA 110e LIVRAISON.

Page 357; il faut rectifier ainsi le 3e alinéa :

M. Jomard annonce la publication de deux ouvrages de géographie nouvelle, imprimés à Londres : l'un est la grande Carte de l'Indostan, de Hall, par la compagnie des Indes, dont la 138e feuille vient de paraître; l'autre est la Carte des possessions britanniques en Amérique, publiée en 17 feuilles par le colonel Bouchette, et accompagnée d'une description statistique en 2 vol. in-4°.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

N° 112. — AOUT 1832.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

ITINÉRAIRE *de Constantinople à Sivas ou Sewas; voyage entrepris en* 1807, *et de Sivas à Alep; communiqué à la Société de Géographie par M.* B. DU B.

Cet itinéraire, rapporté à Paris par M. Th. de Lesseps, n'a pas été dressé par ce voyageur, qui n'a visité le Levant que dans les années....; mais il lui a été donné à Halep par la personne qui a fait elle-même le voyage en 1807. Cet itinéraire, très intéressant pour la géographie de l'Asie, donne des détails curieux sur tous les lieux qui ont été visités par le voyageur.

De Constantinople à Ismit, on compte 3 *journées de caravane par terre* (18 *lieues*), *et* 8 *à* 10 *heures par mer, avec un vent favorable.*

Ismit, ville de 20,000 âmes de population, est située sur

une colline assez escarpée, et se prolonge jusqu'au bord de la mer, au fond du golfe de Nicomédie à son extrémité septentrionale. Chef-lieu d'un pachalik, elle offre un séjour agréable par la variété de son sol, mais peu sain en été. C'est le lieu de passage pour toutes les caravanes qui partent de Constantinople, et pour celles qui se rendent de cette capitale dans la partie orientale de l'Asie Mineure.

D'Ismit à Sapandjé, 6 lieues d'une heure de chemin, pas de caravane.

Route des plus agréables, variée par des sites pittoresques et des ruisseaux d'une eau fraîche et limpide; passant de temps en temps sur une chaussée ancienne, qui par sa beauté paraît être un ouvrage des Romains.

Sapandjé est un pauvre village turc dont la position, au milieu d'une forêt d'arbres de haute futaie, est des plus champêtres.

De Sapandjé à Guèïvé, 7 lieues.

Arrivé sur les hauteurs de *Sapandjé*, l'on découvre le superbe lac qui porte le même nom, situé au milieu de la forêt. Il peut avoir environ 3 à 4 lieues de long sur une et demie de largeur, à l'endroit le plus spacieux.

Après avoir passé la *Saccaria* sur un pont fort ancien de quatorze arches, l'on arrive à *Guèïvé*, village qui n'est qu'un lieu de relai, et où il n'y a du monde que les jours de bazar (marché), les habitans résidant, la plupart du temps, à *Bey-Keuï*, sur une hauteur voisine, pour éviter le mauvais air de *Guèïvé*.

De Guèïvé à Torakleu, 5 lieues.

Route difficile, la plupart du temps dans des montagnes escarpées et rocailleuses, couvertes de pins et de mélèzes, d'un aspect triste quoique pittoresque.

Torakleu. Village assez considérable, au milieu des bois de sapin; presque entièrement habité par des Turcs

assez polis et hospitaliers envers les étrangers, et fort industrieux. Tous ceux qui ne sont point agriculteurs fabriquent des peignes (en langue turque *torak*), des cuillères en bois, des cure-dents et autres petits objets en corne ou en ivoire, passablement travaillés, qui sont vendus aux voyageurs ou débités à Constantinople et autres lieux circonvoisins.

De Torakleu à Torbaleu, 5 *lieues*.

Pays inégal, très fertile, et d'un aspect riant. Avant d'arriver à *Torbaleu*, l'on entre dans des gorges arides, et l'on suit un chemin tortueux, resserré et pénible, devenant quelquefois dangereux par les excavations que cause un torrent qui occupe le fond du vallon.

Torbaleu est infiniment plus considérable que *Torakleu*. Les habitans paraissent à leur aise. Ils fabriquent une quantité prodigieuse de sacs de crin (en turc *torba*) qui ont donné leur nom au village.

C'est ici que l'on voit pour la première fois les femmes porter un voile blanc au lieu du *féradjé* ou manteau de drap en usage à Constantinople et en Turquie d'Europe.

De Torbaleu à Moderni, 10 *lieues*.

Pays raboteux, presque toujours couvert de pins qui souvent rendent les chemins difficiles, la plupart inondés par les eaux d'une petite rivière qui coule au fond d'un vallon entouré de montagnes escarpées couvertes de bois.

Moderni est une petite ville recommandable par des manufactures d'aiguilles à coudre et de grosses aiguilles à emballage de qualité médiocre, et préférées cependant, pour certains ouvrages, aux aiguilles d'Europe, à cause de la manière dont elles sont percées.

De Moderni à Bolleu, 10 *lieues*.

Avant d'arriver à Bolleu, l'on rencontre aux pieds

d'une colline une source d'eau minérale que l'on dit être très efficace pour certaines indispositions.

Depuis *Sapandjé* jusqu'à *Bolleu* presque, l'on aperçoit sur les nombreux ruisseaux ou petites rivières qui coupent ou longent le chemin, une infinité de moulins à scies. Les planches et autres bois de charpente qui en sortent sont transportés par la mer Noire à *Ereklié* ou Héraclée à Constantinople, où ces objets éprouvent une consommation considérable.

Bolleu est une petite ville de 4 à 5000 âmes à-peu-près de population, située au centre d'une vaste et belle plaine, et sur le penchant d'une petite colline. Une petite rivière qui sillonne le long de cette plaine la traverse. Ses bazars ou marchés sont bien bâtis et fournis d'abondantes denrées. Ses édifices se font distinguer par leur régularité, et ses maisons prouvent l'opulence de ses habitans. Il y a dans cette ville, ainsi qu'à *Sewas*, une horloge publique, ce qui est assez remarquable en Turquie.

Son terroir est prodigieusement fertile en grains, et susceptible de toute espèce de productions. Avant d'atteindre la ville de *Bolleu*, l'on aperçoit, du haut d'une haute montagne d'où il faut descendre, l'étendue de la plaine où elle est placée, l'immense quantité de villages qui offrent par leur position un aspect infiniment varié.

Quoique la ville de *Bolleu* soit florissante par la richesse de son sol, l'on s'aperçoit néanmoins qu'elle n'est plus ce qu'elle a été jadis, car on voit de tous côtés, et surtout dans le principal cimetière turc et aux environs de la ville, des débris de colonnes antiques d'un bel ordre, des cippes en marbre, et de faibles restes de monumens qui attestent que le canton a été fort peuplé et qu'il a tenu un rang parmi les contrées les plus célèbres de l'Asie Mineure.

De Bolleu à Kérédé, 12 *lieues.*

Pays assez semblable à la belle plaine de *Bolleu*, mais inégal, en ce qu'il est coupé par divers petits lacs qui alimentent de vastes plantations de riz.

Ce village n'est habité que par des Turcs entièrement livrés au travail des cuirs de buffles et de bœufs, ainsi qu'à la tannerie des maroquins.

De Kérédé à Hamamleu, 9 *lieues.*

Pays de collines couvertes de pins, qui rendent la route assez difficile par le nombre d'arbres renversés.

Hamamleu, ainsi nommé à cause de ses bains d'eaux minérales, est un hameau turc tout nouveau, considéré aujourd'hui (1807) comme une petite bourgade dont le *mutsellim* ou gouverneur qui y commande s'occupe essentiellement de sa prospérité et non de la spoliation du peuple, ce qui est en Turquie assez commun parmi les autres gouverneurs.

Ce hameau a un *khan* vaste et commode. Il est situé à l'entrée d'un défilé très étroit formé par des montagnes fort élevées des deux côtés, entre lesquelles coule le torrent de *Tcherkès*, chemin dangereux par les nombreux repaires de voleurs que l'on y rencontre, et difficile, à cause des rochers ou pierres énormes que la pente des montagnes précipite au fond de ce défilé.

De Hamamleu à Tcherkès, 6 *lieues.*

Tcherkès, mauvais village turc où l'aspect de la misère s'offre aux regards du voyageur. C'est à ce village que commence le territoire dépendant de Tchiapan Oghlou, le plus riche comme le plus puissant seigneur de l'Asie Mineure, dont le gouvernement s'étend jusque sur les bords de l'Euphrate.

De Tcherkès à Karadjiran, 6 *lieues.*

Pays plat, sec, pierreux et dépourvu d'arbres, mais

riche en pâturages. Ce canton, peu distant d'Angora, fournit aussi les beaux troupeaux de chèvres à poil blanc et soyeux dont la toison sert à la fabrication des camelots connus sous le nom de châli. A mesure qu'on s'éloigne de ce lieu, les troupeaux qu'on rencontre diminuent de beauté.

Karadjiran est un village malpropre, et dont les maisons sont toutes aussi mal bâties de lave grossièrement entassée. Non loin de là, l'on voit le cratère d'un volcan éteint.

De Karadjiran à Tossiah, 16 *lieues.*

Pays coupé par de nombreux torrens ; le plus remarquable est le *Deli-Dewrez*, dont les eaux vont se réunir à celles du *Kizil-Irmak*, autre rivière assez considérable.

L'on voit de tous côtés des villages plus ou moins considérables, l'un desquels est *Tcheurekdji-Keuï*, dont les habitans sont très hospitaliers, et offrent à manger aux voyageurs, pour une très modique rétribution, des *tcheureks*, espèce de pain de fleur de farine, des œufs, du fromage frais, du yuoghourt (lait aigre), et des fruits.

Tossiah, ville de 7 à 8000 âmes, dont les habitans, Turcs et janissaires, sont très méchans et fanatiques. Quoique triste et sale, elle est remarquable cependant par sa belle tannerie, ses manufactures de camelots à l'imitation de ceux d'Angora, et par la grande quantité de grains et de riz que produisent ses environs.

De Tossiah à Hadji-Hamzé, 8 *lieues.*

Superbe pays, soigneusement cultivé, et très peuplé. L'on observe surtout avec admiration le soin que mettent les habitans à observer l'irrigation de leurs champs de riz, et à faire monter les eaux du Deli-Dewrez à la hauteur du terrein qu'ils veulent arroser.

L'on arrive ensuite au confluent du Deli-Dewrez et

du *Kizil-Irmak*, rivière la plus large de toutes celles de ces contrées, et remarquable par la couleur rouge de ses eaux. L'on parvient par un défilé à Hadji-Hamzé, espèce de petite forteresse turque garnie de quelques mauvaises pièces de canon mal montées et aussi mal gardées.

De Hadji-Hamzé à Osmandjé, 8 *lieues*.

Pays montagneux. Avant que d'arriver à Osmandjé, l'on passe par un chemin en forme de galerie, dominé d'une haute montagne taillée à pic. Le grand-visir Derede'i Méhémet pacha conçut cette entreprise, et la fit exécuter sous le règne du sultan Abd-ul-Hamid. Ce projet est plus digne des Romains que d'un Turc.

Ce canton paraît avoir éprouvé de violentes secousses de tremblement de terre, et peut fournir beaucoup d'observations minéralogiques.

Osmandjé, petite ville bien bâtie d'un aspect agréable, est située sur les deux rives du *Kizil-Irmak*, et dominée par un château bâti sur un rocher presque à pic de tous les côtés. Pour se rendre à *Hadji-Keui*, il faut traverser la rivière sur un magnifique pont de quatorze arches que des voyageurs prétendent avoir été construit sous les premiers empereurs romains.

D'*Osmandjé à Hadji-Keui*, 8 *lieues*.

Hadji-Keui, village situé au milieu d'une assez belle plaine bien cultivée et abondante en diverses productions.

De Hadji-Keui à Amassiah, 12 *lieues*.

La route laisse à droite la ville de *Marseran*, que l'on aperçoit de loin, située dans une vaste plaine dépouillée d'arbres, presque inculte. L'on rencontre de distance en distance d'anciens cimetières, des tronçons de superbes colonnes en granit, et d'autres monumens antiques remarquables qui servent de pierres sépulcrales.

Quelques heures avant d'arriver, le chemin est affreux ;

il faut presque toujours descendre par des sentiers très étroits, pierreux et rocailleux. Au fond d'une espèce d'entonnoir, on aperçoit *Amassiah*, ville fort ancienne, connue jadis sous le nom d'*Amasie*. Rien n'atteste plus son ancienneté que la quantité de médailles et de pierres gravées qui servent maintenant d'ornemens aux paysannes des environs. Elle est située dans un vallon, sur les bords du fleuve *Irmak*, l'Iris des anciens.

C'est une ville bien bâtie. On y distingue plusieurs édifices remarquables; mais, par sa position, le climat est malsain. *Amassiah* est recommandable par le rang qu'elle occupe encore aujourd'hui. Elle a de 15 à 20,000 âmes de population. Son territoire, quoique fort resserré, est soigneusement cultivé, et produit beaucoup de soie.

Son château, situé sur le sommet d'une haute colline, isolée de forme conique, domine d'une extrémité de la ville à l'autre; on y monte par un chemin à degrés, pratiqué dans le roc.

D'Amassiah à Tokat, 18 *lieues*.

On passe, avant d'arriver à *Tokat*, par *Ainah-Bazar*, qui n'est qu'un simple khan et à *Turkat*, mauvais village presque ruiné.

Pays dégarni d'arbres, cependant riche en pâturages.

Ici l'on commence à rencontrer des *kurdes*.

Tokat est située dans les sinuosités d'une vallée. Cette ville a près de 30,000 habitans, Turcs, Arméniens, Grecs et Juifs. Il faut observer que depuis *Ismit*, *Tokat* est la première ville où l'on trouve des familles de cette dernière caste. On remarque aussi que depuis *Amassiah* les Arméniens sont plus nombreux et beaucoup plus influens que les Grecs, ce qui est le contraire avant d'arriver à cette distance.

Tokat est une ville très importante par son commerce.

Elle est l'entrepôt de tout celui qui se fait dans la partie orientale de l'Asie Mineure. Elle sert aussi d'entrepôt à tout le cuivre que produisent les mines de *Maâden*, d'où il passe à la capitale et dans l'intérieur de l'Asie. Les autorités qui commandent à *Tokat* sont, sinon de droit, du moins de fait, sous l'influence de Tchiapan Oghlou.

Les jardins qui entourent la ville produisent une assez grande quantité de bons fruits.

De Tokat à Sewas, 18 *lieues*.

Pays montagneux et aride, remarquable seulement par la bonté de ses eaux et de ses pâturages que quelques vallées produisent en abondance.

Résumé des distances.

Constantinople.			
Ismit	18 lieues.	Tossiah.	16 lieues.
Sapandjé. . . .	6	*Confluent du Deli-Dewrez et du Kizil-Irmak.*	
On passe la Saccaria, R.			
Guèïvé	7	Hadji-Hamzé. . .	8
Torakleu	5	*Chemin en forme de galerie.*	
Torbaleu	5	Osmandjé. . . .	8
Moderni.	10	*Pont sur le Kizil-Irmak.*	
Source minérale.		Hadji-Keuï . . .	8
Bolleu.	10	Amassiah. . . .	12
Kérédé	12	*Aïnah-Bazur Khan.*	
Hamamleu . . .	9	*Turkat, village demi ruiné.*	
Tcherkès.	6	Tokat.	18
Karadjiran. . . .	6	Sewas	18

Total, 182 lieues de caravane.

(*La suite au prochain cahier.*)

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Seconde tentative du missionnaire ROLLAND *pour fonder une mission au milieu de la tribu des Baharutzi.* (1)

Nous avons donné dans le cahier précédent un extrait étendu du journal du missionnaire Rolland, envoyé chez les Cafres de l'Afrique méridionale. Ce voyage, entrepris aux mois de mai et juin 1831, fut renouvelé par le même missionnaire au mois d'octobre suivant. Le frère Rolland partit, comme la première fois, de la station fondée par les missionnaires évangéliques au Kuruman, dans les pays des Béchuanas.

Voici les nouveaux détails que l'on trouve dans la septième livraison du Journal des Missions évangéliques sur cette nouvelle tentative infructueuse :

..... La fondation de l'établissement missionnaire au milieu de la tribu Mokatla a été pour la seconde fois retardée : les ruses de Mahura, roi de Lattakou (2), la pusillanimité de Mokatla, prince des Baharutzi, et pardessus tout la crainte de devenir les victimes de Mosolekatzi, roi des Zoulas, homme sanguinaire, véritable tyran de ces contrées, ont forcé le frère Rolland à revenir sur ses pas, et l'ont empêché de pénétrer dans l'intérieur d'un pays désolé par la guerre. Ce n'est qu'au

(1) Quelques géographes écrivent ce mot *Marutzis*, d'autres *Morutzis*, d'autres enfin *Mourutzis*. Nos frères l'ont toujours écrit *Baharutzi*. Le *b* et l'*m* paraissent se confondre dans la langue des Béchuanas. (*Réd.*)

(2) Voyez sur ce chef et son peuple la sixième année du *Journal des Missions évangéliques*, pages 299 et suivantes.

commencement de l'année 1832 qu'il a dû faire, pour la troisième fois, une tentative dont nous ignorons encore les résultats.

Avant que de mettre sous les yeux de nos lecteurs le récit de ce voyage remarquable, il importe de reprendre le fil des évènemens d'un peu plus haut, en donnant, sur le sujet de la guerre qui a éclaté et qui règne encore dans l'intérieur de la contrée habitée par les Béchuanas, des renseignemens plus complets que ceux que nous avons pu donner jusqu'à présent.

Dans le courant de l'été de 1831, un chef de Griquas, nommé Barend, ayant envoyé une expédition de trois cents hommes armés, avec ordre d'attaquer Mosolekatzi, roi des Zoulas, ceux-ci, au lieu de se conformer aux instructions qu'ils avaient reçues, s'amusèrent à lui enlever ses troupeaux. D'abord ils ne rencontrèrent aucun obstacle, et leur succès fut complet; déjà même ils avaient emporté plusieurs postes, pris un nombre considérable de bestiaux, et mis à mort tous ceux qui s'opposaient à leurs déprédations, quand les Cafres fondirent sur eux à l'improviste, durant la nuit, et en firent un si horrible carnage, qu'à peine quelques-uns de ces malheureux purent-ils s'échapper à la faveur des ténèbres. Il n'en fallut pas davantage pour répandre le trouble dans tout le pays; les uns prirent parti pour Mosolekatzi, les autres pour les Griquas, quelque injuste que fût la cause qui les avait portés à attaquer Mosolekatzi. Mais ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que ce dernier, soupçonnant les blancs d'avoir été les instigateurs de cette guerre, ceux-ci n'osèrent plus visiter son pays, de peur de devenir victimes de sa vengeance; et comme Mokatla, chef des Baharutzi, est tributaire de Mosolekatzi, nos frères jugèrent qu'il serait imprudent de se

rendre dans l'intérieur, dans des circonstances aussi peu favorables à l'établissement d'une Mission, et ajournèrent leurs projets à des temps meilleurs.

Cependant deux mois s'étaient déjà écoulés depuis ce triste évènement, et il tardait à nos frères de mettre la main à une œuvre déjà trop long-temps différée, au gré de leurs desirs; et comme des chasseurs venus de l'intérieur leur avaient annoncé que Mosolekatzi, qu'ils avaient vu, était fort bien disposé pour toutes les personnes qui avaient des relations avec la station du Kuruman, les missionnaires français, encouragés par leurs frères Moffat et Hamilton, crurent pouvoir se disposer au départ. En conséquence, deux waggons furent chargés d'outils, de semences, de plantes et de provisions de différentes espèces; et le 12 octobre, le frère Rolland, accompagné d'un maçon anglais et de sa femme, d'un interprète et de plusieurs Béchuanas, se mit en route pour Lattakou, où il devait aller demander à Mahura, chef des Béchuanas de cette contrée, l'autorisation d'emmener plusieurs de ses gens avec lui dans l'intérieur. Quant au frère Lemue, comme sa santé n'était pas encore entièrement rétablie, il fut résolu, d'un commun accord, qu'il demeurerait encore quelques semaines au Kuruman, et qu'il viendrait plus tard rejoindre son compagnon d'œuvre. Ce fut une heure solennelle que celle où les missionnaires anglais et le frère Lemue ayant accompagné leur cher Rolland à quelques lieues du Kuruman, se séparèrent de lui après l'avoir recommandé à la grâce de Dieu par une fervente prière.

Le vendredi 14, à midi, la caravane missionnaire avait déjà atteint Lattakou, où devait commencer pour notre missionnaire une longue suite de contrariétés. Mahura, jaloux de voir les tribus de l'intérieur sur le point d'avoir

des missionnaires, tandis qu'il n'en avait point encore, eut recours à toutes sortes de ruses pour empêcher M. Rolland d'exécuter son projet. D'abord, feignant une grande affection pour lui et un intérêt sincère pour sa sûreté personnelle, il le conjura de ne pas aller plus avant, sous prétexte que la désolation était dans l'intérieur du pays ; il lui dit que Mosolekatzi le soupçonnait, d'après des rapports qui lui avaient été faits, d'être l'auteur de l'assassinat de trois de ses gens, et qu'il ne manquerait pas de faire ressentir les redoutables effets de son courroux à tous les blancs qui tomberaient entre ses mains. Mahura eut même recours à un singulier stratagème, pour donner plus de poids à ses paroles : dans une assemblée publique, à laquelle assistaient MM. Rolland et Baillie, on vit arriver un messager tout haletant de fatigue et tout couvert de poussière et de sueur, qui, après avoir causé quelques instans en particulier avec Mahura, se tourna vers les missionnaires, et leur dit d'une voix forte et menaçante : « Vous autres Makouas (blancs), vous ne voulez donc pas croire les nouvelles que nous vous apportons, et que le chef Mahura vous a communiquées. Eh bien, partez ; nous vous avons avertis des dangers qui vous attendent ; si vous périssez, vous ne pourrez pas nous accuser de vous avoir caché le péril qui vous menaçait ». Tout ceci n'était, de la part de Mahura, qu'une ruse à laquelle Rolland ne se laissa pas prendre. Aussi, voyant que le missionnaire était inébranlable dans sa résolution d'aller annoncer l'Évangile aux Baharutzi, le chef des Béchuanas lui déclara que, s'il voulait partir, il partirait seul, mais que jamais il ne permettrait que ni l'interprète, ni aucun de ses sujets, allassent avec lui ; enfin, jetant le masque, il manifesta clairement ses intentions, et finit par faire connaître à

Rolland qu'il ne le laisserait pas partir lui-même, et qu'il le retiendrait de force chez lui. En vain notre frère employa-t-il tous les argumens imaginables pour lui faire sentir l'odieux de pareils procédés, jusqu'à lui mettre sur la conscience la responsabilité dont il se chargeait devant Dieu, en privant les Baharutzi d'entendre la prédication de la bonne nouvelle du salut; toutes ses remontrances furent inutiles, et il ne lui resta d'autre parti à prendre que de s'en retourner au Kuruman, pour chercher MM. Moffat et Hamilton, et les inviter à s'interposer en sa faveur auprès du chef de Lattakou. Ceux-ci arrivèrent, et après une longue discussion avec Mahura, à la suite de laquelle ils lui réitérèrent la promesse qu'ils lui avaient déjà faite précédemment, de lui procurer un missionnaire dès qu'ils le pourraient, celui-ci consentit enfin au départ de M. Rolland et de sa suite; il poussa même la politesse jusqu'à l'accompagner avec une trentaine de ses gens à une lieue de Lattakou, et en prenant congé de lui, il lui donna l'assurance qu'il ne manquerait pas d'aller lui faire une visite dans le pays des Baharutzi, une fois qu'il y serait établi.

Partis le 24 de Lattakou, où ils avaient été retenus une dizaine de jours, tant par les obstacles que leur avait suscités Mahura, que par diverses réparations qu'il avait fallu faire aux voitures, nos voyageurs continuèrent pendant cinq jours leur route à travers le désert, sans éprouver d'autres embarras que le manque d'eau qui les fit quelquefois souffrir. Mais à une journée du chuaie des Barolongs, et avant d'atteindre la rivière Sitlagoli notre frère Rolland fit une rencontre qui faillit lui coûter la vie. Laissons-le parler lui-même :

« Le vendredi 28, ayant oublié quelque chose dans l'endroit où nous avions passé la nuit, et ne m'en étant

aperçu qu'après une demi-heure de marche, je résolus de revenir seul, à cheval, sur mes pas, pour chercher l'objet que j'avais perdu. Comme, pendant toute la route, nous n'avions point été inquiétés par les bêtes féroces, je ne m'étais muni d'aucune arme. Après avoir longtemps cherché l'objet en question, je remontai à cheval, et me disposai à rejoindre mes voitures. Mais à peine avais-je fait quelques pas, que j'aperçus à ma gauche, et à trois cents pas de moi environ, deux énormes lions qui se tenaient près d'un buisson, où ils paraissaient s'être reposés des fatigues de la nuit précédente. Dès qu'ils m'aperçurent, et avant que je fusse arrivé en face d'eux, ils s'élancèrent de leur retraite, et cherchèrent à me couper le chemin en me séparant de mes voitures. Heureusement que je ne m'avisai point de leur tourner le dos et de quitter le sentier où mon cheval pouvait courir à toute bride sans risquer de s'abattre, car, arrivé vis-à-vis d'eux, mon cheval, qui les avait vus, s'effraya tellement, et m'emporta avec une telle violence, que bientôt je les eus devancés. Ils gagnèrent ensuite le sentier, et me poursuivirent de près, jusqu'au moment où je franchis comme l'éclair une petite colline, et où ils me perdirent de vue. Je n'étais plus alors qu'à la distance de cinq minutes de mes voitures, dont la vue dissipa toutes mes craintes. C'est ainsi que la Providence m'arracha à la gueule de ces animaux féroces. » (1)

Arrivé à la rivière Sitlagoli, le samedi 29 octobre,

(1) Les amis de la Société apprendront avec plaisir que le cheval dont Dieu s'est servi dans cette occasion pour délivrer son serviteur d'un péril imminent, a été donné à notre frère Rolland par M. Murray, pasteur de l'église réformée de Graaff-Reinet, qui, connaissant par expérience combien une pareille monture est utile aux missionnaires, a fait présent d'un cheval à chacun de nos deux amis, comme

Rolland ayant eu une entrevue avec le chef Gontzi, celui-ci lui donna, sur l'état de l'intérieur du pays, des nouvelles qui étaient si obscures, et qui paraissaient si peu s'accorder avec celles qu'il avait reçues précédemment (1), que le missionnaire ne jugea pas qu'il dût continuer son voyage avant que de s'être procuré des renseignemens certains et positifs sur les dispositions de Mokatla et de Mosolekatzi. En conséquence, il résolut d'envoyer une députation au premier, afin de savoir à quoi s'en tenir à cet égard. Comme cet épisode est l'un des plus intéressans du journal, nous allons laisser le missionnaire nous le raconter lui-même :

« Embarrassé par les nouvelles toutes contradictoires que je venais d'apprendre, je demandai à Gontzi s'il pouvait me donner deux hommes de confiance, pour les envoyer en ambassade à Mokatla. Il ne fit aucune difficulté d'accéder à ma demande, et au bout d'une demi-heure, nous vîmes paraître trois hommes armés d'assa-

une marque de l'intérêt qu'il porte à la Société des Missions évangéliques de Paris.

(1) Gontzi dit entre autres choses à M. Rolland que Mosolekatzi, après avoir défait les Griquas, avait été battu lui-même à son tour et mis complètement en déroute par la tribu de Chaka, ayant pour auxiliaire une autre tribu demeurant à l'est, et qui fait usage, dans les combats, d'éléphans, de lions et d'autres bêtes féroces domptées et dressées à l'art de la guerre. Le docteur Sparman parle en effet d'une pareille tribu, sous le nom de Hensaquas (*Voyage au Cap*, traduction de Le Tourneur, tome III, page 288). Mais M. Rolland pense que cette tribu n'existe point, et que les indigènes n'ont eu recours à la fiction d'une armée aussi redoutable que pour s'expliquer à eux-mêmes une puissance guerrière qui leur semble invincible, ou que pour diminuer la honte des défaites qu'ils ont souvent essuyées de sa part.

(*Rédacteurs.*)

gaies et de boucliers, et prêts à partir. Voici le contenu du message dont je les chargeai pour Mokatla : « Les nouvelles qui viennent de me parvenir de l'intérieur sont si étranges et si mauvaises, qu'elles ont complètement découragé les gens de ma suite, et je me trouve dans l'impossibilité de poursuivre ma route, si vous ne me faites promptement savoir ce qui se passe dans votre pays. Je vous aurais bien prié de venir vous-même m'en informer, mais comme je sais qu'un chef principal ne doit pas quitter son territoire, veuillez m'envoyer, pour répondre aux diverses questions que j'ai à vous faire, Bogacho, votre fils aîné, et Moïlé, votre neveu; je n'ai de confiance qu'en eux; eux seuls peuvent me satisfaire ». Je chargeai ensuite les trois messagers d'un présent pour le chef des Baharutzi, et ils partirent aussitôt.

« Au bout de quelques jours, le 6 novembre, nous découvrîmes, dans le lointain, une troupe de Béchuanas, armés de lances, qui venaient du pays des Baharutzi : c'était Moïlé (1) et les fils de Mokatla, accompagnés d'un nombre assez considérable de guerriers, qui arrivaient de la part de Mokatla, pour répondre à mes questions. Après leur avoir fait les félicitations d'usage, et leur avoir offert quelques rafraîchissemens, je leur témoignai ma satisfaction de ce que Mokatla avait montré tant d'empressement à se rendre à mes vœux, et nous entrâmes en pourparler. Je leur demandai d'abord si tout était tranquille dans l'intérieur, et si je ne courais aucun danger en allant m'établir chez eux. Moïlé me répondit que la paix dont ils jouissaient actuellement ne serait probablement pas de longue durée; que depuis la dernière affaire

(1) Moïlé est le chef légitime de la tribu des Baharutzi; Mokatla est son tuteur, et gouverne pendant la minorité du jeune chef.

que Barend avait eue avec Mosolekatzi, on ne pouvait avoir aucune confiance en ce dernier; qu'il avait déjà détruit un grand nombre de villes autour d'eux, et qu'il était fort à craindre que le tour des Baharutzi ne vînt bientôt, vu qu'ils étaient les seuls qui eussent été épargnés jusqu'à présent; que quant à ma sûreté personnelle et à celle de ma suite, Mokatla me faisait dire que si nous étions assez forts et assez nombreux pour soutenir une attaque, nous pouvions venir hardiment, mais que, dans le cas contraire, il nous conseillait de retourner sur nos pas, attendu que notre arrivée à Mosika (1) serait le signal de sa perte et de la nôtre. Je demandai ensuite à Moïlé quelle raison pouvait avoir Mosolekatzi d'en agir ainsi à notre égard, puisque après la défaite des Griquas, il avait envoyé un messager à Mokatla, pour lui dire de remercier les chasseurs qui m'avaient accompagné dans mon précédent voyage, de ce qu'ils n'avaient point touché à ses troupeaux, et que d'ailleurs Mosolekatzi, sachant très bien que nous n'avions pris aucune part, ni directe ni indirecte à la guerre qu'il avait eue avec les Griquas, il saurait faire une différence entre les habitans du Kuruman et ces derniers. « Si Mosolekatzi, répondit Moïlé, a montré précédemment de si bonnes dispositions pour vous, il n'en est plus ainsi maintenant. Depuis qu'il a vaincu les Griquas armés de fusils, il se croit seul le maître de la terre. Dans son orgueil, il dit qu'il ne doit y avoir que deux rois dans l'univers, l'un pour régner au ciel, et l'autre pour dominer sur la terre; qu'il est, lui, le maître absolu d'ici-bas; que bientôt il viendra visiter le roi des blancs, et lui apprendre qu'il ne craint plus ni ses fusils, ni sa mitraille, qui n'a fait que donner la

(1) Ville des Baharutzi.

petite-vérole à ses guerriers (1); et qu'il lui tarde de savoir ce que c'est que ces gros boulets, dont il a entendu raconter tant de prodiges. De plus, ajouta Moïlé, Mosolekatzi ne fait maintenant aucune différence entre les Européens et les Griquas; il accuse les premiers d'avoir fourni à ceux-ci des armes contre lui, il a même donné ordre à ses soldats de s'emparer des premiers waggons qui viendraient sur ses terres; dans ce but, il envoie, chaque semaine des espions chez Mokatla, pour savoir si les voitures qu'il attend sont arrivées.

« A l'ouïe de ces nouvelles, ajoute le missionnaire Rolland, je conclus que je ne pouvais pas aller plus loin; et ayant appris que Moïlé avait averti Gontzi en secret, qu'un parti de Zoulas, commandé par l'un des fils de Mokatla, devait bientôt fondre sur lui à l'improviste, je me décidai à retourner au Kuruman. C'est pourquoi, ayant pourvu les Baharutzi de quelques provisions de bouche et de quelques présens en verroterie, je les renvoyai à Mokatla. Quant à moi, je me mis en route pour la station missionnaire, où j'arrivai le 16 novembre, c'est-à-dire un mois après l'avoir quittée. Le lendemain 17, j'eus une conférence avec les frères du Kuruman, dans laquelle je leur exposai l'état des affaires, et leur demandai leur avis. Après avoir ardemment imploré le secours du Seigneur, et l'avoir prié de mettre fin aux guerres dévastatrices qui désolent l'intérieur de l'Afrique, d'arrêter les terribles effets de la tyrannie du chef des Zoulas, ce destructeur de tant de tribus, et surtout d'ouvrir une large porte à sa parole, qui est seule capable de pacifier ces contrées livrées à la fureur de cet

(1) Dans leur guerre contre Mosolekatzi, les Griquas ont fait usage de petit plomb.

homme sanguinaire, il fut arrêté à l'unanimité qu'il y avait pour le moment impossibilité à mettre à exécution le projet de fonder une mission chez les Baharutzi, et que ce que nous avions de mieux à faire pour le moment, le frère Lemue et moi, c'était de visiter les différens villages ou *werfs* de Batlaras, aux environs du Kuruman, en attendant qu'il nous fût permis de pénétrer dans l'intérieur. »

On va voir, par le post-scriptum de la lettre du frère Rolland, que quinze jours après cette conférence fraternelle, tous les obstacles paraissaient levés; l'espérance et la joie avaient commencé à renaître dans le cœur des missionnaires.

5 *décembre.* — « Au moment où j'allais fermer mon Journal pour vous l'envoyer, un chef des Baharutzi, accompagné de douze hommes, est arrivé au Kuruman. Il nous est envoyé par Mokatla, pour nous apprendre que tous les obstacles qui s'opposaient à ce que nous allassions fonder notre station sont levés, et que nous pouvons nous mettre en route en toute sûreté. Nos cœurs, comme vous devez le comprendre, ont tressailli de joie à cette nouvelle; et, quoiqu'elle fût comme une réponse aux requêtes que nous avons si souvent adressées, elle nous a paru, dans le premier moment, si extraordinaire, qu'à peine nous pouvions ajouter foi à la parole des messagers. Voici la teneur du message que Mosolekatzi a fait faire à Mokatla : « J'ai lieu de croire, Mokatla, que depuis la guerre qui a eu lieu entre moi et Barend, personne n'osera plus venir me visiter; mais gardez-vous bien de rien dire qui puisse effrayer ceux qui en auraient le desir. Faites savoir à Moffat qu'il est toujours mon ami; que je n'ai rien contre les habitons du Kuruman, et que quiconque est en relation avec

lui peut venir librement sur mes terres, soit pour y faire la chasse aux éléphans, soit pour s'y fixer; surtout dites à Moffat que j'attends sa visite. »

« Nous demandâmes ensuite aux messagers comment tout ce que Mokatla nous avait dit auparavant de Mosolekatzi pouvait se concilier avec ce qu'il nous faisait dire maintenant. Ils nous répondirent que si, dans le principe, le chef des Zoulas avait confondu dans un même sentiment de vengeance les Griquas et tous les habitans des environs, il avait, plus tard, été persuadé que ni les missionnaires du Kuruman, ni aucun de ceux qui étaient en rapport avec eux, n'avaient pris part à cette guerre. Nous desirons accélérer notre départ autant qu'il nous sera possible, mais au retour de mon voyage, mon interprète et presque tous les Bechuanas qui m'avaient accompagné ont été atteints de la petite-vérole, et aucun d'eux n'est encore en état de marcher (1). Il faudra donc attendre leur rétablissement. »

(1) Il paraît que l'année passée la petite-vérole a fait d'horribles ravages dans l'intérieur de l'Afrique; la station de Bootchwap seule a perdu cinquante personnes par cette maladie. Dans celle du Kuruman, plusieurs personnes en ont été atteintes, mais aucune n'est morte, grâce à la vaccine, que, depuis plusieurs années, les missionnaires ont introduite dans le pays. Cependant, comme dans cette dernière circonstance ils manquaient de virus (cowpox), ils n'ont pu arrêter les progrès du mal. Le Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris se propose de mettre les premiers missionnaires qui partiront en état de propager efficacement la vaccine dans le pays des Béchuanas. (*Rédacteurs.*)

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

EXTRAIT *du Mémoire du capitaine Vidal, sur la vigie nommée* Aitkins Rock, *lu à la Société de Géographie de Londres le* 13 *décembre* 1830.

Parmi les nombreuses vigies dispersées dans l'océan Atlantique, il n'en est peut-être aucune qui ait excité autant de crainte, et qui ait été l'objet de plus de recherches que celle qui est connue sous le nom de *Aitkins Rock*. Elle est placée, dit-on, au large de la côte N. O. d'Irlande, exactement sur la route des bâtimens qui font le commerce des ports de l'ouest à ceux du nord de la Grande-Bretagne. Les différentes positions qui lui ont été assignées la placent entre 55° et 55° 18′ de lat. N., et entre 9° 38′ et 14° de longitude ouest de Greenwich.

Le premier rapport sur ce danger fut fait en 1740 par le capitaine Aitkins qui, le 12 septembre, vit à 40 ou 50 verges de son navire un rocher qu'il estima à quatre pieds sous l'eau, par 55° 18′ N., et 11° 14′ O.

Le 29 août 1766, le capitaine Dunlope vit, par 55° 0′ N. et 14° 5′ O., un rocher élevé de sept à huit pieds au-dessus de l'eau, qu'il regarda comme étant la vigie vue par Aitkins.

En 1793, tout l'équipage du navire *le Nestor* vit, par 55° 19′ N., et 9° 53′ O., et à moins de cinq toises du bâ-

timent, un rocher à quatre pieds sous l'eau. Cependant ayant mis sur-le-champ un canot à la mer, on ne put le retrouver.

Plus tard, le capitaine Hugh Faulknor aperçut, par 55° 15′ N., et 11° 40′, un rocher élevé de quatre à cinq pieds au-dessus de l'eau; il sonda autour et trouva, dit-il, à 4 brasses du rocher, 35 à 40 pieds; et à 30 brasses, point de fond avec 150 brasses de ligne.

En 1826, le capitaine J. Reid, du *True-Briton*, vit, par 55° 18′ N. et 9° 43 O., un rocher à fleur d'eau, long de 90 pieds, et large de 40.

En 1827, le 25 juillet, le second du navire *le Paddy-Carry* aperçut, par 55° 8′ N., et 12° O., un objet qui lui parut être un bateau chaviré, mais que le capitaine pensa pouvoir être le rocher Aitkins, sans pourtant l'affirmer.

Enfin, M. Anthony Carrol, qui a un petit bâtiment occupé à la pêche dans ces parages, a déclaré l'avoir vu deux fois, en juillet 1820 et en juin 1821, à la distance d'environ 300 verges, et le décrit comme étant élevé de 3 pieds au-dessus de l'eau.

Tous ces renseignemens, et la disparition de plusieurs navires de Glascow, que l'on attibuait à ce danger, engagèrent la chambre de commerce de ce port à demander à l'Amirauté de faire constater la position de ce rocher. En conséquence, le sloop *le Gannet* fut employé à cette recherche en 1824. La même mission fut confiée, en 1827, aux deux bâtimens *le Barrier* et *le Badger*, et en 1829, au *Pilade* et au *Dispath*, mais toujours sans succès; le rocher ne fut point aperçu.

L'Amirauté, ayant résolu de faire continuer ces recherches pendant l'été de 1830; *l'Onyx* et *le Leveret*, bricks de 10 canons, commandés par les lieutenans Dawson

et Worth, furent choisis pour cette exploration, dont la direction fut confiée au capitaine Vidal.

Après avoir déterminé l'état et la marche de leurs chronomètres à Buncrana, les deux bâtimens mirent à la voile le 6 juin et parcoururent, jusqu'au 31 août, tout l'espace assigné pour ce danger, c'est-à-dire entre 55° et 55°30′ de lat. N., et entre 9° et 14° de longit., croisant et recroisant leur route de manière à ne laisser aucun point sans être exploré; sondant continuellement, et employant même, dans les endroits où avait été indiquée cette vigie, une méthode particulière recommandée par le capitaine Beaufort, hydrographe de l'Amirauté, et qui consistait à joindre les deux bâtimens au moyen d'une corde de 1,400 verges de long, soutenue au milieu par des barils vides, et à dériver ainsi tous les deux.

Le résultat de cette exploration fut de constater qu'il n'existe certainement aucun rocher dans ces parages. A quoi donc doit-on alors attribuer les illusions qui ont donné lieu aux rapports des marins qui ont cru le voir? C'est ce qu'il est difficile de déterminer. Cependant le capitaine Vidal remarque que pendant le mois de juin les hommes placés au haut des mâts furent plusieurs fois trompés par le souffle des baleines qui, à cette époque, étaient très nombreuses, et que, dans le mois d'août, un gros tronc d'arbre, dont les racines s'élevaient d'environ trois pieds au-dessus de l'eau et étaient couvertes de coquillages et de plantes marines, avait produit une illusion complète jusqu'à ce qu'on l'eût examiné de près. Il cite aussi ce qui est arrivé à une frégate qui, naviguant à l'embouchure de la Plata, aperçut un point noir semblable à un rocher; tout le monde à bord en était convaincu; le capitaine seul, persuadé que dans ces parages un rocher découvert serait certainement connu, refusa

de croire que ce fût un danger et fit porter dessus. Ce n'était en effet qu'une baleine endormie, qui, réveillée par le mouvement du bâtiment, plongea et disparut. Une raison qui prouve encore la non-existence de ce danger, c'est que, s'il existait réellement, il produirait certainement un brisant énorme dans les mauvais temps, et cependant tous les rapports faits sur lui disent qu'il ne brisait pas.

Au reste, si cette exploration n'a pas atteint le but qu'on en attendait, de déterminer la position du prétendu danger, nommé *Aitkins Rock*, elle a servi du moins à fixer, dans ces latitudes, la limite du banc de Sondes qui entoure l'Irlande, et qui est encore inconnu, tant sous le rapport de la nature du fond, que sous celui de son étendue.

Extrait *d'un rapport de M. le capitaine Ireland, commandant le brick* l'Adhemar.

Le 31 août 1831, nous sommes partis de Valparaiso ayant intention de relâcher à l'île d'Otaïti. Le 30 septembre, nous avons eu connaissance des îles Barclay de Tolly et Wolchonski, dont les positions s'accordaient avec notre chronomètre et nos observations prises peu de jours auparavant. Nous fîmes route vers l'ouest, et le 1er octobre, étant par 16° de latitude sud et 146° 55′ de longitude à l'ouest de Paris, nous aperçûmes au coucher du soleil, dans l'ouest quart sud-ouest du compas, une île basse très boisée paraissant s'étendre dans l'ouest. Cette île n'étant pas portée sur les cartes anglaises de l'archipel Dangereux, je fis tenir en travers toute la nuit pour ne pas m'exposer à de nouveaux dangers, et pour en bien déterminer la position.

Le lendemain 2 octobre, au jour, nous fîmes route au sud-sud-ouest pour approcher la terre que nous avions vue la veille; elle était basse, bien garnie d'arbres moins élevés que les cocotiers, qui paraissaient en petit nombre. A 7 heures 10 minutes, étant nord et sud du monde de son extrémité est, une série de hauteurs me donna par le chronomètre 147° 7′ de longitude occidentale de Paris.

Nous fîmes route pour la longer à une petite distance, toute cette côte du nord paraissant saine; à sept heures 20 minutes, on eut connaissance d'une autre île dans le ouest-nord-ouest, qui doit être Carlshoff.

Une seconde série de hauteurs, étant dans le nord du monde de l'extrémité ouest de la première île, donna 147° 26′ de longitude occidentale, ce qui lui donne une étendue de 19 milles dans une direction est et ouest. Comme toutes les îles de cet archipel, elle renferme une lagune qui communique avec la mer par des passages étroits; elle est d'une forme elliptique, paraissant large d'environ 10 à 12 milles, vers son centre, dans une direction nord et sud.

A neuf heures, laissé arriver à l'ouest quart sud-ouest; à 9 heures 45 minutes, la partie la plus nord nous restait à l'est 7° nord du compas et Carlshoff au nord du monde. Peu après ce relèvement, nous les avons perdues de vue dans le nord-est quart est. Jusqu'à midi, nous avons bien estimé le chemin fait, d'après lequel et la latitude observée à midi, qui a été de 16° 13′ sud, la partie nord de l'île aperçue par nous est par 16° 3′ de latitude sud.

La carte dont je me servais était un plan de l'archipel des îles Basses, publié en 1826 par Arrowsmith.

L'île Carlshoff m'a semblé être plus sud qu'elle n'est portée sur ce plan.

La délinéation de la côte occidentale de l'île Wittgenstein ne m'a pas parue correcte : elle prend une direction plus sud-ouest que ne le porte le plan.

Nous passâmes la nuit du 2 au 3 octobre en panne, à petite distance ouest de cette île. Le lendemain, au jour, nous aperçûmes l'île Greig. A 7 heures 16 minutes, étant dans le sud du monde de son extrémité sud-est, une série de hauteurs du soleil nous plaça, d'après le chronomètre, par 148° 45′ ouest, 3 à 4 minutes plus ouest que sa position sur le plan. Cette différence est la même que celle que nous avons trouvée entre la position de Barclay de Tolly et nos observations.

Nous fîmes route au sud-ouest quart ouest du compas, et nous eûmes connaissance de Otahiti le lendemain à une heure de l'après-midi. Nous gouvernâmes à passer au nord de cette île ; le soir, tard, nous vîmes la pointe Vénus, et tînmes en travers à petite distance de la côte, pour attendre le jour, ne pouvant entrer de nuit dans le port de Pepeeti, qui est formé par un récif de corail. La latitude de ce port est de 17° 31′ sud, et il gît dans le sud 57° ouest du compas de la pointe Vénus. Variation observée par azimut, 7° 30′ nord-est.

L'île nouvelle que nous avons vue, n'étant portée sur aucune carte, peut ne pas être connue en Europe. D'après ce que j'ai su à Otahiti, les Indiens, qui en ont eu connaissance en y faisant la pêche de la nacre, la nomment Raraka.

Nota. Pour faire connaître avec plus d'exactitude la position de la nouvelle île découverte par le capitaine Ireland, nous donnons ici la copie d'une portion de la carte des îles Pomotou, dressée en 1824 par le capitaine Duperrey. Nous y avons tracé la route de *l'Adhemar* d'après un calque du plan de l'archipel des îles Basses,

publié par Arrowsmith en 1826, et sur lequel le capitaine Ireland avait marqué sa route. Nous y avons ajouté aussi les routes de Billingshausen en 1820 et de Kotzebue en 1824, ainsi que l'île Carlshoff telle qu'elle était placée sur le calque du plan d'Arrowsmith, et comme le capitaine Ireland l'a vue. Krusenstern et Duperrey supposent que l'île appelée Carlshoff par Roggewein, et située, suivant ce navigateur, à 12 lieues d'Allemagne, dans l'est des îles Pernicieuses, est la même que celle qui a été vue en 1824 par Kotzebue, par 15° 27′ sud et 145° 31′ de longitude ouest de Greenwich. Cependant l'île nommée par M. Duperrey île Kotzebue, et qui se trouve dans cette position, ne peut pas avoir été aperçue par *l'Adhemar*, qui en est passé à 40 milles au moins. Il est donc probable que l'île vuè par le capitaine Ireland, et nommée par lui Carlshoff, est différente de l'île nommée Kotzebue sur la carte des îles Pomotou.

Les rapports *suivans ont été faits le* 20 *juillet dernier au commissaire de marine de Bayonne par deux capitaines, sur un phénomène qu'ils ont observé en mer le* 29 *juin.*

Le Bret, capitaine du brick *l'Union*, déclare que le 29 juin 1832, à 11 heures du soir, étant à 2 lieues dans le sud du feu de Saint-Mathieu, une chose assez surprenante lui a apparu, quand tout-à-coup il lui a semblé être enveloppé dans un gouffre de feu qui lui semblait être de toutes couleurs. Cette apparition a duré à-peu-près 2 minutes, qu'il croyait son navire tout en feu. Il y avait aussi une fumée très noire, qui avait une mauvaise odeur. 3 ou 4 minutes après, il lui a semblé que l'on faisait sur lui une décharge de coups de canons,

À cette époque, le vent était à l'est, le ciel étoilé, beau temps, faible brise.

Bayonne, le 20 juillet 1832.

Signé Le Bret.

Constant Legrand, capitaine de la goëlette *le Henry-Louis*, déclare que, le 29 juin 1832, étant par 49° 10′ de latitude nord, et par 5° 45′ de longitude ouest, les vents à l'est, faible brise, beau temps, le ciel serein et étoilé, les hommes qui étaient de quart sur le pont m'ont dit avoir vu comme un ballon de feu qui a tombé dans la mer, dans la partie du sud-ouest, et qui a laissé une clarté dont le navire semblait tout en feu pendant l'espace de 2 minutes.

Bayonne, le 20 juillet 1832.

Signé Legrand.

QUESTIONS GÉOGRAPHIQUES.

Empire de Marok.

Un consul général étranger, membre de la Société de Géographie, avait demandé que des instructions lui fussent soumises dans le but de diriger ses recherches pour l'éclaircissement des difficultés ou des incertitudes qui forment, quant aux points placés sur sa route vers Marok, le *desiderata* de la science.

M. d'Avezac, invité par la Commission centrale à préparer, sous un bref délai, une série de questions applicables à la contrée que M. Carr allait traverser, remit à la Société, dans sa séance du 4 mai dernier, le *memorandum* sommaire que voici :

« Quel est le nom propre du ruisseau de Fês? Est-il encore appelé *Ouâd-al-Mafrousyn?* Le nom de *Resalme*

ou *Resaline*, inscrit sur quelques cartes, n'est-il pas une simple corruption de l'indication *Râs-al-mâa* ou *Râs-al-a'yn?*

« Existe-t-il une ville nommée *Tâfilêlt?* ou bien Tâfilêlt est-il seulement un canton, et dans ce cas quel est le nom propre du chef-lieu?

« Quelle est la position où se trouve l'emplacement de l'ancienne *Segelmêsâ* relativement à la ville actuelle de *Tâfilêlt?*

« Recueillir des itinéraires détaillés de toutes les routes qui coupent le grand Atlas, spécialement de *Fès*, *Marok* et *Taroudânt*, à *Tâfilêlt*, à *Dara'ah*, à *Tatta;* de Marok aux sources de *Molouyah* et aux villages *Aqssâby-al-scherfâ;* de *Taroudânt* à *Noun*, et de *Noun* vers l'est et vers le sud.

« Tous les itinéraires allant au pays de *Touât* seront précieux, de même que ceux allant à *Ouarqâlah* et à *Tahort.*

« Multiplier le plus possible les lignes itinéraires, de manière à former une sorte de réseau de triangulation.

« Recueillir des indications sur le cours du ruisseau appelé *Gighou*, sur la route de *Fès* à *Tâfilêlt;* sur le cours général de la rivière de *Dara'ah*, de celle de *Tâfilêlt*, de celle de *Noun;* éclaircir la question de leurs communications mutuelles.

« Recueillir des notions précises sur la consistance et la situation actuelles de l'état de *Sidy Hescham Ebn Ahhmed Ebn Mousay*, chef réputé indépendant d'une partie de la province de *Sous-al-aqssay.*

« Recueillir des renseignemens sur le nom véritable et la généalogie générale des tribus qui habitent *Noun* et le pays voisin au sud, notamment sur les *Moslemyn* (ou

Mosæylamyn?), les gens de *Diknah* (ou *Tiknah?*), et ceux de *Modjat*.

« Quel est le nom général et quels sont les noms particuliers des tribus qui occupent l'oasis de *Touât?*

« Une tribu du nom de *Labos* existe-t-elle dans le *Sâhhel* ou le *Qeblah?* ou bien n'est-ce qu'un nom corrompu ou défiguré, et dans ce cas quel est le nom véritable?

« Avoir, autant que possible, le soin de faire écrire tous les noms propres en caractères arabes, par des personnes instruites, et en déterminer la prononciation exacte en employant, comparativement pour chaque nom, les orthographes anglaise, française, allemande, espagnole et italienne.

« Recueillir, autant que possible, les itinéraires en heures de marche, avec indication approximative des directions de chaque marche; les compter au moins en quarts de journée d'après la division qui résulte de la série des prières légales. »

Paris, 4 mai 1832.

* A.....

Afrique méridionale.

La Société des Missions évangéliques de Paris a fait remettre à la Société de Géographie une collection de cahiers du Journal qu'elle publie mensuellement : notre Bulletin a déjà emprunté à cet intéressant recueil la relation du voyage du frère Rolland au pays des Baharutzi, dans l'Afrique méridionale.

Le président de la Société évangélique, en nous envoyant de nouveaux cahiers, a demandé à la Société de Géographie des instructions propres à diriger, dans l'intérêt de la science, les observations des missionnaires

au milieu des contrées où les conduit la ferveur de leur zèle.

Il sera, en effet, éminemment utile pour l'avancement de nos connaissances géographiques sur ces régions presque inconnues, que ces voyageurs intrépides, tout en accomplissant leur apostolat, réunissent, dans un ordre méthodique et continu, les lumières que leur fournissent leurs propres excursions et les récits des indigènes sur la position relative des lieux, sur leurs distances mutuelles, sur les noms, la situation, la puissance, l'ethnologie des états voisins, en étendant aussi loin que possible la limite des informations à recueillir à cet égard de la bouche des indigènes.

Une instruction générale, rédigée de manière à offrir aux missionnaires évangéliques dans le sud de l'Afrique, un guide constant, une sorte de manuel où se trouveraient méthodiquement classées les questions de divers ordres auxquelles leur position les met à portée de répondre, serait un travail d'un grand intérêt.

Si nos souvenirs sont exacts, un travail de cette nature a été préparé, il y a plusieurs années, sur un patron généralement applicable à tous les voyages à l'étranger, par notre collègue et ami M. Guillaume Barbié du Bocage, conservateur du dépôt géographique des Affaires Étrangères. Nous pensons qu'aucun document meilleur en ce genre ne pourrait être recommandé au zèle obligeant de la Société des Missions évangéliques de Paris.

Quant à présent, et dans l'espoir que le travail que nous venons de citer recevra dans notre Bulletin une publicité que réclame l'intérêt de la science, nous nous bornerons à réunir ici en deux préceptes généraux tous les conseils à adresser aux missionnaires évangéliques de l'Afrique australe pour rendre profitables à la géogra-

phie les excursions et les résidences qui résultent de leurs travaux apostoliques :

1° Relever, dans chaque voyage, les distances consécutives des diverses stations, soit en heures de marche, soit en toute autre mesure connue ou appréciable, avec la direction de chaque marche d'après la boussole, ou même d'après le soleil et les étoiles, à défaut de boussole, et marquer exactement le nom indigène de chaque station. Ces conditions se trouvent remplies dans le journal du voyage du frère Rolland chez les Baharutzi.

2° Interroger les indigènes, dans chaque résidence, sur les pays qui se trouvent au nord, à l'est, à l'ouest, au sud, ou dans les directions intermédiaires; sur la distance de ces pays à l'égard d'un point connu, sur leur étendue, sur leur puissance, sur leurs relations politiques ou commerciales, sur les autres pays ou peuples qui sont au-delà, et ainsi de suite jusqu'aux contrées les plus éloignées dont les indigènes aient connaissance. C'est dans cette nature d'investigations que Bowdich et Lyon ont su trouver des notions géographiques d'un grand intérêt.

Paris, 6 août 1832.

* A.....

Détails *de l'accident arrivé sur les Alpes à M. le colonel* Buchwalder.

Le 5 juillet, M. Buchwalder, lieutenant-colonel du génie fédéral, et un nommé Gobat, qui l'aidait dans ses opérations trigonométriques, étaient au sommet du Sentis, canton d'Appenzel, lorsqu'à six heures du matin éclata un orage épouvantable, accompagné de pluie et

de grêle. Un vent impétueux versait sur eux des torrens d'eau ; on entendait des mugissemens, des craquemens, qui semblaient annoncer que la montagne allait s'écrouler. Ils étaient réfugiés sous leur tente, lorsqu'à dix heures et un quart la foudre éclata sur leur abri, tua Gobat, et paralysa presque la jambe gauche du colonel.

M. Buchwalder resta sans éprouver aucun sentiment de vie pendant trois quarts d'heure. Enfin il réfléchit que les douleurs cruelles qu'il éprouvait occasionneraient une telle enflure qu'il ne pourrait plus se mouvoir, et qu'il périrait faute de tout secours ; il était à deux lieues des chalets les plus rapprochés. Abandonnant à regret son compagnon, pour lequel il ne pouvait absolument rien faire, après l'avoir toutefois recouvert de toutes ses pelisses et couvertures, et avoir assujéti la tente avec de grosses pierres, le colonel se mit en marche au milieu de l'ouragan qui persévérait dans sa violence et l'empêchait de reconnaître aucune route. Il descendit par les plus horribles précipices, pouvant à peine se soutenir sur ses jambes, et atteignit les chalets à deux heures et demie. De là il envoya des secours au malheureux Gobat, qui était resté mort sur le coup, et qu'on apporta à neuf heures du soir. M. Buchwalder fut transporté à Saint-Jean (Toggenbourg), d'où il a donné de ses nouvelles le 6 juillet. Elles sont heureusement rassurantes.

(*Le Temps.*)

FRAGMENT INÉDIT SUR LA VILLE DE SMYRNE.

Suite et fin. (1)

En 1424, le sultan Amurat II chassa Kinéït et nomma à sa place, pour gouverner Smyrne, un de ses favoris dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous. Ce fut à ce même Amurat II que Smyrne dut le privilège de battre monnaie au nom du sultan, privilège qui par la suite fut aussi accordé à l'Égypte et à Andrinople.

Quelques années plus tard, les Turcs relevèrent plusieurs des édifices détruits par Tamerlan, entre autres le fort Saint-Pierre qu'on voit encore aujourd'hui. L'autre fort, désigné sous le nom de château de mer, et situé à l'entrée du golfe près les Fourmis, vis-à-vis l'embouchure de l'Hermus ou Ghédisi, fut construit en 1656, pour servir de défense à la ville après la destruction de la flotte ottomane, dans l'Hellespont, par les Vénitiens. Ce château se nomme en turc *Sandjack-Bournou*, Bout de Pavillon, peut-être à cause du pavillon que les Turcs ont l'habitude d'y faire flotter.

Depuis le règne du sultan Amurat, Smyrne a toujours demeuré au pouvoir des Turcs, sans que sa possession ait été disputée par aucune puissance. Cependant, en 1694, le sultan Ahmet II occupant le trône, les Vénitiens déjà maîtres de Scio et de plusieurs autres îles de l'Archipel, se présentèrent avec une flotte formidable devant Smyrne, et se préparèrent à l'assiéger; mais les consuls des puissances européennes résidant dans cette ville, et surtout ceux de France, d'Angleterre et de

(1) Voyez le n° 110 du Bulletin.

Smyrne avaient fait construire pour défendre cette ville contre les attaques du rebelle Saribéoglou.

Dans l'endroit de la ville appelé par les Turcs *Namazghiabassi* à cause des nombreux sépulcres dont il est environné, sont amoncelés les débris d'un ancien temple. Divers fragmens de marbre d'un assez bon travail, et cinq hautes colonnes encore debout, attestent la magnificence de cet antique monument qu'on présume avec vraisemblance avoir été l'église de Saint-Jean-Théologue.

A *Epanomakala*, haut quartier habité par les Grecs, vers l'endroit appelé *Croufé Panaya* (Notre-Dame cachée), il existe un immense conduit souterrain qui communiquait jadis avec les arcades qu'on rencontre sur la route de Boudgia, lesquelles soutenaient un ancien aqueduc.

Tout près des Bains de Diane, ou *Chalcabounar*, dans la direction des moulins, on voit une grande quantité de marbres et quelques colonnes qu'on peut juger avoir appartenus à un superbe édifice. C'est de là qu'a été prise, pour être transportée dans la mosquée de Bournabat, la belle colonne sur laquelle sont gravés des vers grecs dont voici la traduction :

« Je rends grâce au dieu Mélès, mon sauveur, dont la bonté a fait cesser l'épidémie et la disette. »

Le lieu de sépulture des anciens habitans de Smyrne était derrière les murs de la ville, dans l'espace appelé en latin *Post Muros*. En 1615, le voyageur Pournello découvrit un grand nombre d'inscriptions et de pierres tumulaires dans les environs du village d'Issiclar, au-delà du Mélès, vers la route de Magnésie.

Des restes des murs du théâtre et des autres antiques monumens de Smyrne, on a construit des maisons, des bains publics, des khans, entre autres *Visir-Khan*, et l'ancien *Bézestein*, qui en 1575 n'était pas encore ter-

miné. Chandler assure qu'à cette époque on voyait encore sur l'emplacement du *Tristrato*, ou Trois-Coins d'aujourd'hui, des ruines remarquables de l'ancien gymnase, que Strabon et Pausanias placent effectivement en cet endroit. Encore aujourd'hui, on trouve souvent, en creusant la terre pour faire de nouvelles constructions, des colonnes, des statues, des urnes, des vases, des marbres, témoins irrécusables de l'antique splendeur de Smyrne, que Chandler affirme avoir plus contribué qu'aucune autre ville grecque à enrichir les cabinets d'archéologie. Aucune autre ville en effet n'a offert plus de monnaies, de statues, d'inscriptions que la malheureuse Smyrne.

Malgré tous ses désastres, Smyrne a cependant commencé à fleurir de nouveau. Un peu plus d'un siècle avant l'époque actuelle, en 1717, Tournefort y comptait 15,000 habitans ottomans, 10,000 Grecs, 1800 Juifs, 200 Arméniens et autant d'Européens. De nos jours, le nombre de ses habitans s'élève à 150,000, dont près des deux cinquièmes sont des Grecs. La beauté du ciel, la douceur du climat de l'Ionie, l'abondance et la variété des alimens, la liberté des cérémonies religieuses, l'aménité des mœurs, et enfin un grand commerce, contribuèrent puissamment à augmenter la population de Smyrne et à donner une nouvelle étendue à l'industrie. On y compte aujourd'hui quatre-vingt-quinze corps de métiers, qui pour la plupart sont exercés par des Grecs.

La moderne Smyrne a la forme d'une ellipse comprimée d'un côté par le golfe et de l'autre par l'irrégularité des sommets du Pagus. Vers sa partie occidentale sont les cimetières juifs, et plus loin des collines cultivables, ornées de jolies maisons de campagne. En avançant, dans la même direction, jusqu'à la distance de cinq milles, on

arrive aux célèbres bains d'Agamemnon, si fréquentés jadis par les Smyrnéens. Ils sont situés près les ruines d'un ancien temple d'Apollon.

Smyrne n'est éloignée d'Ephèse que de douze lieues de France. Alexandre-le-Grand, voulant faciliter les communications entre ces deux villes, qu'il appelait *les yeux de l'Asie*, ordonna que l'isthme du Chersonèse, qui sépare leurs golfes, fût creusée; mais les ouvriers chargés de cet immense travail ayant rencontré de grands obstacles, surtout dans les endroits pierreux, durent l'abandonner. On voit encore dans les champs près du chemin de Vourla, autrefois Daphnos, ou selon d'autres Chitryum, les excavations commencées pour opérer la jonction des eaux des deux golfes.

C'est du côté du nord-est qu'est le mont Sipylus, d'où l'ancienne Smyrne était appelée Sipyline, nom qu'on donnait aussi à la Cybèle honorée par les Smyrnéens et les habitans de Magnésie. On lit sur le deuxième marbre de Paros un traité passé entre les citoyens de Smyrne et de Magnésie, contenant ce serment : « Je jure par Jupiter, par la Terre, Mars, Bellone, Tauropole et par la mer *Sipyline* ». C'est en l'honneur de cette déesse que les Smyrnéens avaient frappé une monnaie représentant d'un côté une tête de femme surmontée d'une tour, avec l'inscription grecque *Sipyline*, et sur le revers, l'image d'un lion portant un tambour, avec les mots *des Smyrnéens ;* ces attributs sont ceux de la mère des dieux.

Smyrne est gouvernée par un *Kodjiakian* ou gouverneur, et par un *Ayan Bachi*. Les quatre nations ottomane, juive, arménienne et grecque, ont chacune leurs communautés particulières, et toutes ensemble une association appelée *Kazan*, par l'entremise de laquelle elles paient au prorata les taxes imposées par le gouvernement.

La communauté grecque est composée de cinq démogérontes et de douze éphores ou *Dodécades*, qui sont renouvelés tous les ans.

Quant aux Européens, ils sont sous la protection immédiate de leurs consuls respectifs.

NOUVELLES D'ÉGYPTE.

DE L'APTITUDE DES ÉGYPTIENS POUR LES ÉTUDES SCIENTIFIQUES.

Extrait d'une lettre à M. le docteur CLOT, *directeur de l'hôpital d'Abouza'bel* (1) *et de l'école de médecine, et de la réponse de M.* CLOT.

Monsieur, l'instruction médicale, grâces à votre nouvel établissement, paraît destiné à faire de grands progrès, et à porter ses fruits en Egypte; je le vois avec d'autant plus de plaisir, que ce genre d'instruction est le plus puissant auxiliaire que la civilisation puisse trouver; par là, doivent prospérer nécessairement l'étude et le goût des sciences d'observation. La médecine, dans ses développemens les plus étendus, les embrasse et les suppose presque toutes; et au sort des sciences naturelles est enchaîné étroitement celui de toutes les sciences exactes. Si vos nombreux élèves, monsieur, font des progrès dans les études médicales, et montrent une aptitude véritable, vous serez bien aise d'apprendre que leurs compatriotes élevés en France, réussissent également bien dans cette profession... Je tiens beaucoup à connaître la marche ascendante de l'institution d'Abouza'bel, vos moyens

(1) Village à 5 lieues au nord-est du Kaire.

d'enseignement, et les nouveaux résultats que vous avez obtenus.

Le Cheykh Refah aura l'honneur de vous remettre, la *description* de la ville du Kaire, telle qu'elle était au commencement du siècle. Je voudrais apprendre si cette ville a gagné sous les rapports de l'hygiène, et sous les autres rapports de la topographie civile et médicale. Il serait bon de comparer les deux époques, pour plus d'un motif. J'ai fait demander plusieurs fois qu'on établît dans le Kaire des *registres de naissance et de décès*. J'ignore si cette utile pratique a été enfin adoptée. C'est la santé publique, et surtout la science médicale qui profiteraient de cette innovation. Vous savez, monsieur, que nous avons publié, dans la *description de l'Egypte*, des tables de décès, que l'on doit à M. le docteur Desgenettes; mais on n'avait pu décider les habitans à déclarer les naissances.

L'émulation n'a pas produit tout de suite son effet chez les jeunes gens arrivés d'Egypte ici. Les récompenses éveillaient médiocrement leur attention, et le stimulus de l'amour-propre était resté plus faible que je ne l'aurais voulu. Je serais curieux de savoir quel est à cet égard, monsieur, le résultat de vos propres observations. L'apathie orientale est-elle la même dans votre école, que dans le reste de la population?

Une autre question que je me permettrai de vous adresser, est celle de savoir, si, parmi vos bons élèves, vous comptez des *Osmanlis;* et si ces hommes, en général, font plus ou moins de progrès que les *indigènes*, appelés *Arabes* communément. Je me suis appliqué ici, autant que je l'ai pu, à ce que les individus des deux races fussent traités sur le pied d'une égalité parfaite.....

J.

Réponse de M. le docteur Clot, *en date d'Abouza'bel, le* 31 *mai* 1832.

..... L'amitié que vous avez pour le Cheykh Refah, m'engage à vous en parler avant tout : je le vis au Kaire lors de son arrivée, je fus convaincu qu'il avait très bien profité du temps qu'il était resté en France, et que ce serait un sujet précieux pour l'établissement d'Abouza'bel, d'autant plus qu'il réunit à ses connaissances le desir sincère de travailler à la civilisation de son pays, et le caractère qui convient à l'enseignement de la jeunesse ; je m'empressai de le demander au vice-roi qui l'attacha de suite à notre école. Je lui ai confié l'instruction particulière de quinze de nos meilleurs sujets, que je destine à être professeurs de médecine, auxquels il enseigne le français, les élémens de cosmographie, de géographie, d'histoire, de rhétorique, etc. Il est de plus chargé de l'enseignement des mêmes parties à de jeunes élèves de l'école préparatoire ; il travaille outre cela à la traduction en arabe d'un grand dictionnaire de la langue française. Vous voyez, monsieur, que nous avons mis à profit les connaissances de votre élève, de la manière la plus convenable (je crois), aux progrès de la civilisation de l'Egypte, à laquelle vous vous intéressez si vivement.

Une chose qui vous intéressera également beaucoup est le résultat des examens généraux des élèves de l'école de médecine de cette année, qui ont été plus brillans que jamais. Vous en serez convaincu par le *procès-verbal*, auquel se trouvent annexés les divers discours qui ont été prononcés dans cette occasion. (1)

(1) Voir le procès-verbal de l'examen des élèves de l'école de médecine pour l'année scolaire 1247, 5e de la fondation.

Vous voyez, monsieur, que nous n'avons point limité nos élèves aux connaissances qu'ils pouvaient acquérir dans l'école ou dans les livres que nous devions traduire : nous avons songé à leur donner les moyens de les étendre et de les perfectionner en leur enseignant la langue française. Aujourd'hui nous en avons plusieurs qui comprennent parfaitement les ouvrages français et qui les traduisent en langue arabe; l'un d'eux a très bien traduit un ouvrage fort difficile, qui est la Physiologie de M. Magendie.

Ayant d'abord paré aux premiers besoins, nous avons songé à préparer une génération d'élèves mieux instruits et mieux disposés à l'étude des sciences. C'est la formation de ce que j'ai appelé école préparatoire. Ce sont cent jeunes gens de l'âge de dix à quatorze ans, que l'on appliquera pendant trois ans à l'étude des sciences élémentaires d'arithmétique, de géométrie, de cosmographie, de géographie, d'histoire, de langue française, etc. etc. C'est le Cheykh Refah, comme je vous l'ai déjà dit, qui est spécialement chargé de la direction de ces études; par ce moyen, les élèves arriveront tout préparés aux études médicales, ce qui nous fournira sans doute un plus grand nombre de bons sujets.

Après vous avoir parlé de nous, je vais tâcher de répondre de mon mieux aux autres questions que vous me faites.

Vous desirez savoir s'il a été établi au Kaire des registres de naissance et de décès. Jusqu'à présent, rien n'a été fait à cet égard : je doute même qu'on y parvienne de long-temps, surtout pour les naissances. Quant aux tables de mortalité, j'ai fait copier et traduire les tableaux de M. Desgenettes, et les ai remis moi-même au *divan* du Kaire, à l'époque du choléra; ils ont été

mis en usage pendant ce temps, et je ne crois pas que l'on ait continué à s'en servir.

Tous les élèves que nous avons sont Arabes, et généralement pris parmi les jeunes gens élevés dans les mosquées, surtout dans la grande mosquée Al-azhar, parce que c'est là que l'on trouve les sujets les plus lettrés, condition sans laquelle on ne peut être admis dans notre école. Quant à leur caractère, ils se ressentent tous de l'apathie des habitans du pays. Ils ne sont pas sans amour-propre, mais il a besoin d'être stimulé, aussi j'ai mis tout en œuvre pour y parvenir. C'est pourquoi j'ai établi des classes, des sections, subdivisions et escouades, ce qui a multiplié le nombre des élèves gradués, et pour les grades de sous-aides, d'aides, etc., j'ai fait donner des insignes. Tout cela excite et entretient parmi eux l'émulation et l'amour-propre, à tel point qu'aujourd'hui, ne pas obtenir de l'avancement dans un concours est une humiliation tellement grande, que, cette année, un jeune docteur de la première classe, qui n'a pu obtenir le grade de sous-aide, s'est écrié qu'il préférait la mort à cette honte, et a demandé avec instance à sortir de l'école, ce qui lui a été accordé, mais avec le grade de sous-aide dans un régiment. Ceux qui sont couronnés sont transportés de la joie la plus vive, et sont couverts des embrassemens et des applaudissemens de tous leurs camarades, ce qui présente le spectacle le plus attendrissant. J'ai eu soin d'exalter cet enthousiasme par l'effet de la musique militaire.

Les Arabes ont beaucoup d'aptitude pour l'étude des sciences: ils sont doués d'une excellente mémoire, de beaucoup d'imagination; mais ils se laissent facilement aller à la négligence, et oublient promptement ce qui leur a été enseigné. Quoi qu'il en soit, c'est un peuple

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 3 *août* 1832.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Madame veuve Brué écrit à la Société pour la remercier de l'intérêt qu'elle veut bien lui témoigner et de la démarche bienveillante faite près d'elle par deux de ses membres : elle réclame le secours de ses lumières pour la publication des travaux laissés inachevés par feu M. Brué, qui se trouvent encore entre les mains des artistes.

M. le ministre de la marine informe la Société qu'il vient d'autoriser son département à souscrire pour six exemplaires de la collection de son Bulletin et de son recueil de Mémoires.

La commission centrale décide qu'il sera écrit à M. le comte de Rigny pour le remercier du nouvel encouragement qu'il veut bien accorder à ses travaux.

La Société royale asiatique de la Grande-Bretagne adresse la première partie du tome III de ses *Transactions*. Remercîmens.

M. Grand-Pierre, directeur de la Société des missions évangéliques, remercie la Société de l'envoi de la collection de son Bulletin ; il appelle l'attention de ses membres sur le récit de quelques voyages de découvertes entrepris par les missionnaires de cette associa-

tion, et demande les instructions de la Société pour trois nouveaux missionnaires qui doivent partir incessamment pour visiter les tribus de Bechuanas qui habitent la contrée au-delà de Lattakou, pays presque entièrement inexploré.

M. Peyré, juge au tribunal civil de Villefranche écrit à M. Jomard pour lui annoncer l'envoi d'une brochure qu'il vient de publier sur la civilisation de l'Afrique centrale. Sa lettre renferme des considérations à l'appui de l'idée qu'il propose, et il prie la Société de la prendre sous son patronage. — Renvoi de la lettre et de la brochure au comité du Bulletin.

M. Jomard communique des nouvelles de l'arrivée des élèves Égyptiens instruits en France et l'extrait d'une lettre de M. le docteur Clot, directeur de l'hôpital d'Abouza'bel, en réponse à plusieurs questions sur la statistique de la ville du Kaire et sur les facultés comparées des Arabes et des Osmanlis. Renvoi au comité du Bulletin. (Voir page 113.)

M. le capitaine d'Urville demande la parole pour annoncer à ses collègues qu'il vient de recevoir d'un de ses amis, M. Cunningham, botaniste distingué, qui a résidé dix années à Port Jackson, une lettre de Londres où il lui fait part de ses travaux. Entre autres, M. Cunningham annonce à M. d'Urville qu'il a terminé un mémoire important, accompagné d'une carte sur les progrès de la géographie dans l'intérieur de l'Australie, travail qui paraîtra incessamment dans le second volume des Mémoires de la Société de géographie de Londres. M. Cunningham en ayant promis un exemplaire à M. d'Urville, celui-ci se fera un véritable plaisir d'en rendre compte à la commission centrale.

Séance du 17 août 1832.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le capitaine d'Urville dépose sur le bureau l'introduction de l'atlas de la campagne de *l'Astrolabe*, ainsi que le tableau des positions géographiques des stations principales déterminées pendant ce voyage.

M. Bianchi adresse à la Société plusieurs numéros du journal de Smyrne, du Moniteur ottoman et du journal du Kaire, et appelle son attention sur quelques articles insérés dans ces journaux.

M. Albert-Montémont lit pour M. Warden une notice sur le récit d'une navigation dans les eaux de la Colombie et d'un séjour de six années sur le versant occidental des montagnes Rocheuses, au milieu de tribus indiennes, inconnues jusqu'à ce jour, avec des détails sur un voyage à travers le continent américain, par Ross Cox.

Renvoi au comité du Bulletin.

M. Roux de Rochelle entre dans quelques développemens sur les motifs qui doivent augmenter, pour les État-Unis, l'intérêt d'une description des rives de la Columbia. Ce territoire, quoique séparé des états de l'Union par les montagnes Rocheuses et par de nombreuses tribus indiennes, sera d'abord lié par différentes routes aux autres parties de la confédération; et l'affaiblissement progressif des nations sauvages fait prévoir que ces pays seront un jour contigus.

Dans les relations maritimes des États-Unis, ce territoire doit acquérir la même importance : ses rivages deviennent des points de relâche pour les navires américains qui fréquentent la mer Pacifique et qui s'élèvent vers le nord.

Astoria, premier établissement formé sur les rives de

la Columbia, doit sa fondation à l'un des plus honorables négocians de l'état de New-York. Créer une cité devient un titre d'illustration, un bienfait, dans un pays qui peut recevoir une population si nombreuse, et il est sans doute glorieux pour M. Astor d'avoir attaché son nom au berceau d'une ville destinée à devenir un jour le centre du commerce le plus étendu.

M. d'Aussy communique l'extrait d'un rapport de M. le capitaine Ireland, commandant le brick l'*Adhemar*, sur la découverte d'une île nouvelle appelée *Raraka*. Il joint à cette note la copie d'une portion de la carte des îles Pomotou, par M. le capitaine Duperrey, sur laquelle il a tracé la route de l'*Adhemar*.

Le même membre communique les rapports faits au commissaire de marine de Bayonne, par les capitaines Le Bret et Legrand, sur un phénomène météorologique qu'ils ont observé en mer le 29 juin.

Renvoi de ces deux pièces au comité du Bulletin (voir page 97).

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 17 août.

M. le comte Anatole de Montesquiou, chevalier d'honneur de la reine.

M. le comte Alfred de Montesquiou.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 3 août.

Par la Société royale asiatique de Londres : *Transactions philosophiques de cette Société*, vol. III, première partie.

Par M. Vander Maelen : 27, 28, 29 et 30e livraisons de son *Atlas de l'Europe.*

Par M. Delacroix : *Considérations sur le projet d'une distribution générale d'eau dans Paris.* 1 vol. in-8°.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahier de juillet.

Par M. le directeur : Cahier d'août du *Mémorial encyclopédique.*

Séance du 17 août.

Par M. d'Urville : *Introduction à l'atlas hydrographique et tableau des positions géographiques des stations principales observées pendant le voyage de* l'Astrolabe. Grand in-folio.

Par MM. Lapie père et fils : 20e livraison de leur *Atlas universel.*

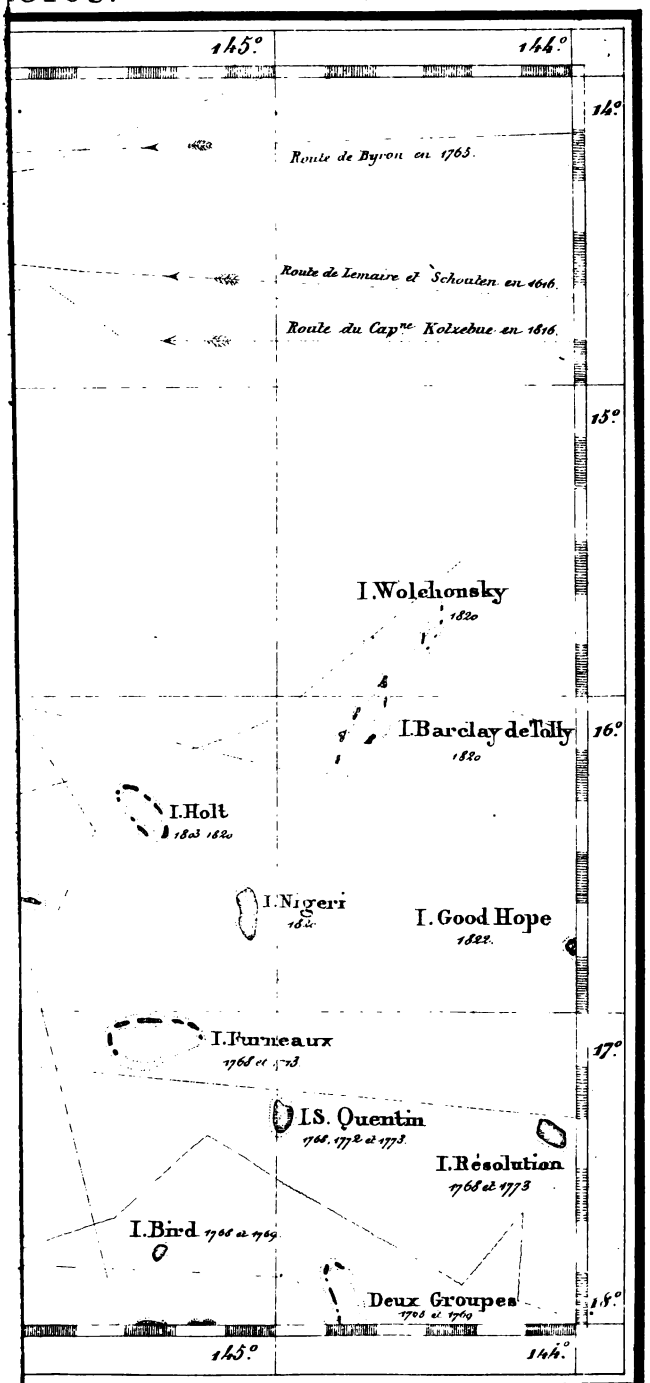
Par la Société de géologie : Feuilles 22, 23 et 24 de son *Bulletin.*

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier de juillet.

Par M. de Férussac : *Bulletin des sciences géographiques*, cahier de décembre 1831.

Par la Société des Missions Évangéliques : Cahier d'août de son *Journal.*

Par les directeurs : Plusieurs numéros du *Moniteur Ottoman*, du *Journal de Smyrne*, du *Journal du Kaire* et du *Miroir grec.*



Imp. Litho. de P. Bineteau, rue des Mathurins St Jacques, N°. 18.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

N° 113. — SEPTEMBRE 1832.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

ITINÉRAIRE DE SEWAS A ALEP.

(Deuxième article.)

De Sewas à Oulatch, 6 lieues.

Sewas ou Siwas, anciennement Sebaste, chef-lieu d'un pachalik, conserve encore aujourd'hui quelques restes de son ancienne splendeur. En y arrivant, le voyageur est d'abord frappé, du haut des montagnes qui l'entourent, de la beauté de son sol dont la fécondité offre à ses yeux un tableau vraiment ravissant. Le *Kizil-Irmak* ou rivière Rouge, ainsi nommé par les Orientaux à cause de la couleur roussâtre que ses eaux contractent à la fonte des neiges, et dont la source est à *Zara*,

douze lieues plus haut, arrose la superbe plaine qui peut avoir trois ou quatre lieues d'étendue, où cette ville est située. Rien n'est plus imposant ni plus flatteur à la vue que la variété de ses sites.

Une fois que la fonte des neiges a cessé, les eaux du Kizil-Irmak se déchargent des parties argileuses dont elles s'imprègnent, et se clarifient à mesure qu'on avance dans la belle saison ; ce sont alors les meilleures et les plus saines peut-être qu'on boive dans l'Asie. Après avoir arrosé la plaine de Sewas, elles traversent une bonne partie de la Natolie, et se déchargent ensuite dans la mer Noire.

Sewas est peut-être de tous les pays de Constantinople à Alep, celui dont la température est telle, qu'en exceptant le blé que son sol fournit abondamment, on n'y trouve ni fruits ni légumes, qu'il tire de Tokat, dix-huit lieues au-dessus. Pour se garantir du froid, les habitans prennent quelquefois la fourrure au mois d'août, et ils sont forcés, pour s'en préserver pendant l'hiver, de bâtir leurs maisons avec d'épaisses murailles de trois ou quatre pieds d'une terre argileuse cuite au soleil.

En partant de Sewas pour se rendre à Alep, on se dirige vers l'est, et, à une lieue de distance, on traverse à gué le Kizil-Irmak. Cette rivière coule au pied d'une chaîne de hautes collines qu'il faut franchir pour arriver à *Oulatch*, petit village habité par des chrétiens à six lieues de Sewas, et situé dans une plaine assez bien cultivée.

D'Oulatch à Kazi-Maghara, 5 *lieues*.

Le lendemain on part d'*Oulatch* : on fait cinq lieues, et, après avoir gravi plusieurs monticules assez élevés, on descend par un chemin très rapide, et on arrive à

Kazi-Maghara, autre village de chrétiens situé au bas d'une haute colline de forme conique, d'où l'on aperçoit à perte de vue une plaine inculte.

De Kazi-Maghara à Khourmarli, 6 *lieues.*

De Kazi-Maghara on arrive après six lieues de marche à Khourmarli, où l'on campe en rase campagne, près d'une source d'eau délicieuse.

De Khourmarli à Mandjelik, *trois lieues.*

De Khourmarli, traversant toujours cette vaste plaine, on aboutit à Mandjelik, trois lieues distant de ce gîte, où on campe également au-delà d'un pont bâti sur la petite rivière de *Kazi-Toutmak*, près d'une source dont l'eau est délicieuse, et d'où il faut faire encore huit lieues pour arriver à Gurun.

De Mandjelik à Gurun, 8 *lieues.*

On est tout étonné, après avoir parcouru sur cette plaine un espace de dix-sept à dix-huit lieues, de descendre par d'affreux précipices et une pente excessivement rapide, un vallon fort étroit, au fond duquel se trouve situé Gurun.

La ville de Gurun est bâtie sur le penchant de deux hautes montagnes, et séparée par un large vallon où coule le *Guyedely*, rivière assez considérable dont les eaux, plus limpides que le cristal, fertilisent une superbe prairie ornée de beaux arbres, sous lesquels on campe en été, et où le voyageur, en se délassant, contemple avec admiration la sombre nature des hautes montagnes qui l'environnent.

La première division du Gurun, exposée au midi, comprend la partie que les habitans occupent en hiver,

et qu'ils quittent ensuite dans les fortes chaleurs pour venir habiter celle qui est située au nord. L'une et l'autre, quoique assez mal bâties, ne laissent point de flatter la vue et de mériter l'attention des voyageurs.

De Gurun à Tchag-Iaghan, huit lieues.

Pour se rendre de Gurun à *Tchag-Iaghan*, gros village situé sur les bords d'un ruisseau provenant du *Djihan-Irmak* à huit lieues distant, il faut d'abord traverser le Guyedely sur un pont de bois, et s'enfoncer insensiblement dans une étroite gorge de six lieues que deux hautes montagnes dominent et resserrent tellement, qu'à peine peut-on en plein midi apercevoir les rayons du soleil. Le chemin rocailleux, les montées et les descentes qu'il faut sans cesse faire, jointes à l'aspect sombre et monotone des sites, attristent et fatiguent le voyageur.

De Tchag-Iaghan à Albistan, 5 *lieues.*

L'impatience égale le desir que l'on a de sortir un instant plus tôt de ce gouffre affreux; mais combien les regards ne sont-ils point agréablement flattés, lorsque d'une certaine hauteur ils aperçoivent l'espace de sept lieues qu'il y a encore à franchir pour arriver à *Albistan*. Pour se faire une juste idée du superbe paysage que représente la plaine où cette ville est placée, il faut se figurer un tableau sorti des mains du plus habile dessinateur dans l'art de peindre la nature.

Aucune partie de l'Asie, si l'on en excepte *Boly*, n'offre peut-être un aspect plus riant : arbres de haute futaie, champs labourés, jardins et prairies, tout concourt à-la-fois à rendre cette contrée un lieu de délices au voyageur, qui ne semble en regretter le séjour enchanteur que parce qu'il pressent déjà les dangers, les

dégoûts sans nombre, et les obstacles qu'il devra surmonter sur la route qu'il lui reste encore à faire.

Avant d'arriver à Albistan, qui contient huit à neuf mille âmes la plupart Kurdes, on traverse, sur un beau pont de pierre, le *Djihan-Irmak*, rivière assez considérable dont la source est à quelques lieues au-delà ; et, après avoir arrosé la plaine d'Albistan, elle parcourt les sinuosités des hautes montagnes du Taurus, d'où elle va se jeter dans le golfe d'Alexandrette, près d'Agusse.

En partant d'Albistan et se dirigeant vers le sud-est, on laisse la plaine, et on commence dès-lors à gravir de montagnes en montagnes jusqu'à *Marach*.

D'Albistan à Djéley, 3 *lieues*.

La première couchée est à trois lieues distante d'Albistan au village de Djéley, peuple de chrétiens gémissant sous le joug tyrannique des Kurdes, qui en infestent continuellement le territoire. Rien au monde n'est si beau ni plus riant que la perspective des vallons que l'on découvre du haut de la colline où est adossé le village, et sur le vaste plateau de laquelle les caravanes campent ordinairement. Par sa position, ce lieu domine pour ainsi dire les plus hautes montagnes, qui, chacune en particulier, offrent à l'admirateur de la nature de nouveaux charmes. Qui croirait jamais que des lieux aussi pittoresques, et où la sécurité la plus parfaite devrait régner, soient un repaire de voleurs Kurdes, lesquels mettent à contribution les caravanes et dépouillent celles qui refusent de leur payer un droit de transit qu'ils exigent à main armée ?

De Djéley à Itch-Oglounun-Khanèh, 3 *lieues*.

De Djéley on continue la route par des chemins qui, quoique dominés par des montagnes et entourés de pré-

cipices, ne laissent pas néanmoins d'être assez beaux et agréables. On arrive, après avoir gravi un certain temps par un sentier fort étroit bordé d'arbrisseaux, de chênes et de broussailles, à *Itch-Oglounun-Khanèh*, distant de cinq lieues. On y trouve un gîte qui est aussi sauvage que le précédent est agréable et champêtre. Il est situé parmi de hautes montagnes couvertes de broussailles épaisses. Une fois que l'on est entré dans cette gorge étroite et tortueuse, le voyageur ne sait plus comment en sortir. Les caravanes aiment cet endroit à cause d'une source d'eau délicieuse, fraîche et limpide, qui jaillit du pied de la plus haute montagne des environs.

De Itch-Oglounun-Khanèh à Hadji-Ismaïl-Agha, 5 *lieues.*

De Hitch-Oglounun-Khanèh l'on continue toujours à gravir sans presque descendre. Le chemin est beau, large et bien battu ; on rencontre par intervalle d'immenses coteaux bordés de vignes, où l'on aperçoit quelques masures éparses situées sur le penchant de ces montagnes, et qui servent d'abri aux cultivateurs. Le raisin y est excellent, et les propriétaires de ces vignes, turcs de religion, dont l'hospitalité est sans exemple, émus à la vue d'un voyageur accablé de fatigue et de soif, leur distribuent gratuitement des fruits de leurs pénibles travaux.

Avant d'arriver à Hadji-Ismaïl-Agha, il faut descendre par un beau chemin battu dont la pente est extrêmement rapide, bordé des deux côtés de pistachiers sauvages. Le *Djihan-Irmak*, rivière dont on a déjà fait mention, se découvre de très loin roulant au fond d'un large vallon. Son aspect imposant, joint au mugissement de ses eaux et à l'aspérité des lieux, saisit d'abord le voyageur ; mais à peine campé sur les bords, il contemple

avec admiration la cime des montagnes qui l'entourent couronnées de sapins.

Quoique les gorges de ces montagnes, que l'on considère comme branches du Taurus, soient propres à servir de repaire aux voleurs, on les traverse cependant en toute sûreté. Un chrétien arménien nommé *Zéïtoun*, qui prend le titre de *Déré Bey* (prince des vallons), y maintient le bon ordre. Il commande en maître absolu et est inaccessible à l'avidité des Turcs, qui ont souvent tenté de le détruire.

De Hadji-Ismaïl à Ahour-Dagheu, 8 *lieues.*

En partant de Hadji-Ismaïl, on se dirige toujours vers l'est, longeant le *Djihan-Irmak*, dont le cours est si resserré et si rapide, qu'on le prendrait plutôt pour un torrent que pour une grande rivière. Du haut de ces montagnes qu'il faut continuellement gravir, le voyageur est effrayé de l'espèce d'antre qu'il aperçoit; il tremble en songeant qu'il doit franchir cet espace dangereux. Rien dans la nature n'offre en effet un spectacle plus effrayant que les précipices qu'il voit sous ses pieds, et les défilés où dix hommes pourraient disputer le passage à une troupe nombreuse d'ennemis : aussi les Orientaux appellent-ils le chemin de ces défilés *Chéïtan-Yollou* (chemin du diable). Tout le monde met pied à terre et marche pendant cinq lieues. Si quelqu'un était assez téméraire pour demeurer à cheval, il serait exposé à de grands dangers; car, que l'on se figure un glacis de roches vives de trois ou quatre pieds environ de largeur, dominé à gauche par des montagnes taillées à pic; à droite est un précipice de trois cents pieds de profondeur, au bas duquel coule le *Djihan-Irmak*, l'on aura pour lors une idée précise du danger que l'on rencontre pendant ce rude et pénible trajet.

Harassé de fatigue, les pieds et les jambes meurtris, on arrive à *Ahour-Dagheu*, situé sur une petite plaine assez riante, couverte d'arbres et de gazons. On campe en rase campagne sur les bords du *Djihan-Irmak*, où les eaux, étant moins resserrées, coulent assez paisiblement. C'est en cet endroit que se termine le département où commande *Zéïtoun;* aussi y est-on quelquefois inquiété par de petites bandes de voleurs.

D'Ahour-Dagheu à Marach, 6 lieues.

D'Ahour-Dagheu, longeant toujours vers l'est le *Djihan-Irmak*, on gravit légèrement et l'on se trouve subitement rendu sur le plateau d'une des plus hautes montagnes de l'Asie mineure, aux pieds de laquelle est placée la ville de *Marach*, que l'on aperçoit au-dessous à plus de deux lieues, située au commencement d'une superbe plaine bien cultivée, qui peut avoir cinq à six lieues d'étendue. Vers le sud-ouest, on voit la longue et haute chaîne du *Kouly-Dagheu* (montagne du Sang, qui borde la côte de Caramanie). Les Orientaux lui donnent cette dénomination à cause des fréquens meurtres que les Kurdes y commettent.

Ce n'est pas sans peine qu'on parvient, d'une si prodigieuse hauteur, à atteindre *Marach*, chef-lieu d'un pachalik. Quoique le chemin soit large et bien battu, il a néanmoins une pente si rapide qu'il est difficile de se tenir à cheval. Les voyageurs, qui, par précaution, mettent pied à terre, glissent souvent et sont entraînés malgré eux jusqu'à une certaine distance; mais il n'y a pas d'exemple que des voyageurs soient tombés dans l'affreux précipice qui borde la partie gauche du chemin, parce qu'il est large et commode.

Arrivé à Marach, on est frappé de l'abondance qui

règne dans les marchés de cette petite ville, fournis d'une prodigieuse quantité de blé, de légumes, de fruits et de raisin entre autres, dont le goût excelle celui des autres parties de l'Asie.

La population de Marach n'excède guère celle de dix à onze mille âmes, tandis qu'à proportion de son étendue, elle pourrait en contenir le double peut-être; mais la mutinerie de ses habitans les force d'abandonner le beau sol qui les a vu naître pour éviter les châtimens des gouverneurs, et vont s'enrôler dans les régimens de cavalerie connus en Orient sous le nom de *Dilely* ou *Deby* (fou), espèce de hussard portant un long bonnet noir cylindrique de peau d'agneau d'Astrakan.

Le *Djihan-Irmak* traverse la ville et la divise au centre en deux portions égales que l'on traverse sur deux jolis ponts, l'un de bois et l'autre solidement bâti en pierres.

De Marach à Korot-Kouyou, 7 lieues.

En sortant de Marach, on parcourt pendant un espace de six lieues une vaste plaine où, comme on l'a déjà fait remarquer, la nature n'a point épargné ses dons; on traverse ensuite pendant une lieue des collines rocailleuses couvertes d'arbrisseaux de chêne et de broussailles épineuses qui fatiguent le voyageur, et on arrive à *Korot-Kouyou* (puits noir), endroit fort sauvage, qui prend son nom d'un grand puits dont l'eau est délicieuse. Plusieurs misérables cabanes éparses l'entourent, habitées par des paysans dont la pauvreté n'atteste que trop les fréquentes excursions des Kurdes.

De Korot-Kouyou à Aïntab, 8 lieues.

Quoique le chemin soit beau et la pente des collines assez douce, cependant le voyageur tremble quelque-

fois à l'aspect des nombreux glacis de roches vives qu'il rencontre sur son passage. Cette route est d'ailleurs si étroite dans certains endroits, et tellement incommode dans d'autres, que, si on ne fait attention, on court risque de se froisser les jambes contre les chênes épais et fourrés qui bordent le chemin.

La ville de *Aïntab* est dominée par un château, et située sur une petite plaine dont le terrein inégal est entouré de collines gypseuses. Elle contient environ de vingt-cinq à trente mille âmes. Ses marchés, aussi beaux que ceux d'Alep, abondent en tous genres de fruits et de comestibles que l'on vend à un prix très modique. Tout annonce que son commerce a dû être jadis très florissant; mais elle se ressent aujourd'hui des fréquentes querelles intestines qui ont encore lieu maintenant parmi ses habitans. Aïntab renferme de belles mosquées et d'autres édifices publics assez remarquables, de beaux jardins bien cultivés et fertilisés par diverses sources qui jaillissent des montagnes voisines. Le *Sadjour* traverse cette ville, et le *Koïk*, petite rivière qui coule à peu de distance, vient sillonner à travers les jardins d'Alep.

De Aïntab à Toumba, 5 *lieues.*

De *Aïntab* pour se rendre à *Alep*, on couche la première journée à *Toumba*, distant de cinq lieues, et on campe en rase compagne, au pied d'une haute colline de forme conique, sur la cime de laquelle on place ordinairement une vedette pour annoncer l'approche des Kurdes qui infestent cette route, et qui, lorsqu'ils sont ou qu'ils se croient être les plus forts, détroussent impitoyablement les caravanes et les voyageurs.

Le chemin d'Aïntab est aussi inégal que celui de *Kara-Kouges*, à la différence près que celui-ci est plus

beau et plus commode. La vaste plaine qui se prolonge du côté d'Alep à vingt-cinq lieues serait des plus fertiles si elle était cultivée, mais on ne peut que gémir lorsqu'on songe que cette superbe plaine, jadis si fertile, manque aujourd'hui de cultivateurs. Couverte anciennement de nombreux villages, on ne rencontre plus en ce moment que ruines. Les malheureux cultivateurs, continuellement exposés au pillage des Kurdes, et opprimés par l'insatiable avidité de leurs agas, ont abandonné leurs foyers pour venir chercher dans les villes circon voisines leur sûreté et embrasser d'autres professions.

De Toumba à Ahktarin, 8 lieues.

De *Toumba*, on fait encore huit lieues et on arrive à *Ahktarin*, grand village à dix lieues d'Alep, à cinq cents pas duquel on campe, près d'un moulin bâti sur le Koïk, petite rivière qui prend sa source au-dessus de Aïntab, et vient ensuite se perdre à *Meth*, quatre lieues plus bas qu'Alep, dans une profonde excavation de terre.

D'Ahktarin à Alep, 12 *lieues.*

La journée d'*Ahktarin* à *Alep* est plus pénible que les précédentes, en ce qu'elle est d'abord plus forte, et qu'il faut faire une bonne partie de la route sur un terrein rocailleux; mais en revanche, on est bien agréablement dédommagé lorsqu'une fois on atteint *Hailan*, village abandonné, à trois lieues au-dessus d'Alep, et dont la position est vraiment pittoresque. C'est de cet endroit qu'on commence à découvrir les nombreux et superbes jardins qui environnent cette ville, et qui, sans trop exagérer, sont les plus beaux que l'on rencontre dans l'empire ottoman. Ils méritent l'attention du voyageur, et on pourrait ajouter qu'ils sont dignes de tenir un rang

distingué parmi les jardins d'Europe, où assurément l'art brille plus que la séduisante beauté de la nature.

N. B. On observera ici qu'il a été impossible au rédacteur de cet itinéraire de déterminer au juste la direction des différentes routes, la position des montagnes et le cours des rivières, parce que n'ayant à sa portée, lorsqu'il entreprit ce voyage, ni boussole ni cartes de géographie propres à le seconder dans ses recherches, il s'est essentiellement attaché à la relation succincte et topographique des lieux, afin de les reconnaître un jour.

ITINÉRAIRE DE KAISSERY A ALEP.

Pour se rendre de *Kaïssery* à Alep, on suit ordinairement la même route de *Gurun* à cette dernière ville ; on compte donc, en partant de Kaïssery, huit lieues de marche pour se rendre à *Sultan-Hani*, où se fait la première couchée.

De Sultan-Hani à Guèmerék, il y en a cinq autres.

De *Guèmerék*, on continue toujours sa route sur une plaine magnifique qu'on ne quitte point du lieu de départ à *Gurun*, et on se trouve rendu à *Ebessy*, six lieues de la troisième couchée.

D'Ebessy, on fait encore huit lieues, et on vient camper à *Kara-Bounar*, d'où l'on compte encore huit lieues pour arriver à Gurun.

N. B. Ainsi qu'on l'a déjà fait remarquer ci-dessus, la route de Kaïssery à Gurun se fait à travers une immense et magnifique plaine de trente-cinq lieues d'étendue ; elle est des mieux cultivées. De toutes parts on n'aperçoit que des villages dont les habitans chaque année s'enrichissent des abondantes moissons que son sol leur procure.

Résumé des distances.

De Sewas			De Kaïssery		
à Oulatch.	6 lieues.		à Sultan-Hani.	8 lieues.	
Kazy-Maghara. ..	5		Guèmerék.....	5	
Khourmarli.	6		Elbessy	6	
Mandjelik	3		Kara-Bounar	8	
Gurun	8		Gurun.....	8	
	28 lieues.			35 lieues.	
De Gurun					
à Tchag-Iaghan. ...	8		.....	78	
Albistan	5				
Djéley	3				
Itch - Oglounun - Khanèh.....	3				
Hadji-Ismaïl-Agha.	5				
Ahour-Dagheu....	8				
Marach.....	6				
Korot-Koyou	7				
Aïntab	8				
Toumba	5				
Ahktarin.	8				
Alep.	12				
	106 lieues.			113 lieues	

Récit d'une navigation *dans les eaux de la Colombie et d'un séjour de six années sur le versant occidental des montagnes Rocheuses, au milieu de tribus indiennes inconnues jusqu'à ce jour, avec des détails sur un voyage à travers le continent américain; par* Ross Cox. — 2 vol. in-8°. Londres, 1831. (1)

En vertu d'une charte donnée en 1670 par Charles II, la compagnie de la baie d'Hudson eut le privilège exclusif d'établir des comptoirs dans cette baie et ses affluens. En 1770, Hearne fut chargé d'explorer l'intérieur du pays baigné par l'océan Arctique; mais avant cette époque, des marchands canadiens avaient pénétré bien au-delà du lac supérieur et formé divers établissemens, tels que le fort Dauphin, le fort Bourbon, etc. La conquête du Canada ouvrit à la compagnie de la baie d'Hudson ce débouché, qui fut ensuite monopolisé par la compagnie *Nord-Ouest du Canada*, composée de marchands anglais et canadiens, qui, à l'aide des conducteurs de canots français établis dans le pays, acquirent une grande influence sur les tribus indiennes, et renversèrent tous les projets des agens de l'autre compagnie.

Les directeurs de cette dernière, dans le but d'arrêter les progrès de leurs rivaux, réclamèrent le droit exclusif de trafiquer non-seulement sur la rivière anglaise et ses tributaires, mais aussi sur la Saskatshawan, la rivière

(1) *Adventures on the Columbia river, including the narrative of a residence of six years on the western side of the Rocky mountains among various tribes of Indians hitherto unknown; together with a journey across the American continent, by* Ross Cox. — 2 vol. in-8°. London, 1831.

Rouge et tous les affluens du grand lac Winepic, dont les eaux se déchargent dans la baie d'Hudson par les rivières Nelson et Severn. La compagnie Nord-ouest, sans égard pour cette prétention, éleva de nombreux comptoirs, à Athabasca, sur la rivière de la Paix, les Grands-Lacs, dans la Nouvelle-Calédonie, et sur la Columbia, au moyen desquels ils devinrent maîtres de l'intérieur du pays, dans une étendue de près de deux mille milles.

Vers ce temps, John Jacob Astor, négociant de New-York, invita la compagnie Nord-ouest à s'unir à lui pour créer un établissement sur la Columbia, mais cette proposition fut rejetée. En 1809, il forma une société sous le nom de *compagnie des fourrures de l'océan Pacifique* (*Pacific fur company*), dont il fut le directeur en chef, et à laquelle vinrent se joindre plusieurs membres de la compagnie Nord Ouest. De ce nombre fut M. Alexandre Kay, qui avait accompagné sir Alexandre Mackenzie dans son voyage à travers le continent jusqu'à l'océan Pacifique.

Le Tonquin, armé par cette société, fit voile, le 6 septembre 1810, de New-York pour la rivière Columbia, avec une cargaison pour les Indes et la Chine, et ayant à bord quatre sociétaires, neuf commis et plusieurs mécaniciens et voyageurs. Vers le même temps, une expédition composée de MM. Hunt et Mackenzie, intéressés dans ce commerce, de trois commis et de soixante-dix autres personnes, s'avançait par terre de Saint-Louis sur le Missouri à la rivière Columbia par la route de Lewis et Clarke.

L'année suivante, le *Beaver* de quatre cent quatre-vingts tonneaux, mit en mer pour la même destination,

avec un sociétaire, six commis, l'auteur de cet ouvrage, et un certain nombre d'artisans et de voyageurs.

Les trois premiers chapitres (de cinquante pages) tracent la route de ce navire autour du cap Horn, des îles Falkland, Juan-Fernandez, Massafuero et Sandwich, dont il serait hors de sujet de s'occuper ici.

Le Tonquin, dont il est question ci-dessus, avait fait voile de la Columbia le 5 juin 1811, et s'était avancé vers le nord jusqu'à la rivière de Cook. M. Mc Kay, qui était à bord de ce navire, était malheureusement en divergence d'opinions avec le capitaine Thorn. Le premier avait avec lui un interprète parfaitement versé dans tous les dialectes des habitans de la côte, qui fit le récit suivant de la destruction de ce bâtiment et de son équipage. Le commandant, capitaine Thorn, avait jeté l'ancre vis-à-vis un gros village nommé *New-Whitty*, dans le voisinage de Nootka, où il fut parfaitement reçu, et dont les naturels apportèrent au navire quantité de fourrures; mais l'un des principaux d'entre eux ayant été surpris au moment où il commettait un larcin, fut battu par le capitaine. En conséquence, un complot fut tramé pour s'emparer du bâtiment et le détruire. Les Indiens vinrent dans de grands canots offrir leurs fourrures, et furent reçus à bord. Le capitaine, soupçonnant quelque trahison, les pressait de se retirer, quand, à un signal donné par l'un des chefs, ces sauvages se précipitèrent sur les gens de l'équipage avec des cris affreux, et les massacrèrent à coups de sabre, de couteaux et de bâtons; trois matelots seulement réussirent à gagner la cabine, où ils se barricadèrent, et les Indiens, sachant qu'ils étaient maîtres d'un grand nombre d'armes à feu, consentirent à les laisser partir sur une chaloupe. Ces trois hommes y descendirent par l'une des fenêtres de la ca-

bine, et gagnèrent l'entrée de la baie; mais avant leur départ ils avaient attaché une mèche au magasin à poudre, qui fit explosion au moment où les Indiens y pénétraient, en fit sauter plus de deux cents et en blessa grièvement un pareil nombre. Malheureusement, l'état du vent et la marée ne permirent pas aux trois marins de gagner la pleine mer, et les contraignirent à se réfugier dans une petite crique, où ils furent découverts et tués par les sauvages.

FORT ASTORIA.

L'établissement de la compagnie sur le fleuve Columbia renfermait cinq propriétaires, neuf commis et quatre-vingt-dix artisans et conducteurs de canots. *Tonquin* y avait amené trente-six individus, parmi lesquels plusieurs natifs des îles Sandwich : total cent quarante hommes.

Le 12 avril, on choisit un lieu convenable pour bâtir un fort, à *Point-George*, sur le bord méridional du fleuve, et à douze milles du cap. En même temps, l'on s'occupa de la construction d'une goëlette de trente tonneaux, dont la carcasse avait été amenée de New-York.

En juillet, M. David Thompson, astronome de la compagnie Nord-Ouest, arriva avec neuf hommes à Astoria, accompagné de M. David Stuart, de trois clercs et d'un parti de Canadiens. Stuart avait découvert un lieu propre à faire un port commercial à environ sept cent milles en haut de la Columbia, à l'embouchure d'une rivière appelée *Oakinagan*, près d'une tribu amie, et où se trouvaient des castors en abondance.

Le 18 janvier 1812, deux canots arrivèrent de l'intérieur, ayant à bord MM. Donald Mac-Kenzie, Mac-

Lellan et Read, un propriétaire, un clerc et dix hommes. Ainsi qu'on l'a dit plus haut, ils avaient quitté Saint-Louis en août 1810, et avaient passé l'hiver de la même année dans un lieu appelé *Nadwau*, sur les bords du Missouri, où ils furent rejoints par M. Me Lellan, Crooks et Miller, tous trois Américains, voyageant pour le compte de M. Astor. Au printemps de 1811, il remontèrent le Missouri, dans deux grandes barques, jusqu'au territoire des Arkansaw, où ils firent rencontre d'un commerçant espagnol qui acheta leurs chaloupes et une grande partie de leurs marchandises.

Ayant fait l'acquisition de cent trente chevaux, ils se remirent en route au commencement d'août pour franchir les montagnes Rocheuses; et afin d'éviter une peuplade d'Indiens très hostile aux blancs, ils s'avancèrent jusqu'au 40e degré de latitude méridionale, se dirigeant ensuite vers le nord-ouest. L'expédition arriva à un ancien port marchand sur une petite rivière qu'on espérait devoir conduire dans la Columbia, et des canots furent construits pour la descendre. Cependant M. Miller refusa d'aller plus loin, et retourna aux Etats-Unis, escorté de quelques hommes. Le reste de l'expédition, comprenant environ soixante individus, s'embarqua; mais ayant perdu un homme et une partie des bagages, à cause de la grande rapidité du courant, on résolut de prendre terre et de continuer en côtoyant les deux rives. En conséquence, on se divisa en quatre détachemens, qui marchèrent trois semaines le long de rochers très élevés qui bordaient ce torrent. Ceux qui suivaient le côté gauche eurent bientôt épuisé leurs provisions, et se virent réduits au cuir de leurs chaussures; à peine s'ils pouvaient descendre la pente rapide qui conduisait à l'eau, pour étancher leur soif. Les gens qui étaient sur

la rive droite éprouvèrent des souffrances moins vives, ayant trouvé à se soutenir avec quelques chevaux appartenant à des Indiens qui avaient fui à leur approche. Les Canadiens nommèrent cette rivière la *maudite rivière enragée*.

Après une séparation de plusieurs jours, les voyageurs se retrouvèrent en vue les uns des autres; et au moyen d'un canot fait de la peau d'un cheval, M. Hunt fit passer quelque nourriture à ses amis affamés. Ces derniers espéraient se servir de cette frèle embarcation pour gagner un à un, l'autre rive, mais le premier qui s'y aventura perdit la vie; on fut donc obligé de poursuivre sa route chacun de son côté. Les gens de M. Mac-Kenzie rencontrèrent une rivière considérable, qui fut ensuite reconnue pour celle de Lewis, et où des Indiens amis leur vendirent quelques chevaux. Il se trouva aussi parmi cette tribu un vieillard blanc, dans un état d'aliénation mentale, mais qui lui laissait quelques momens lucides; dans l'un de ces intervalles, il déclara que son nom était *Archibald Petton;* qu'il était natif de Connecticut; qu'ayant remonté le Missouri avec M. Henri, négociant américain, qui avait formé un établissement dans la partie supérieure de la rivière *Mad;* ils furent attaqués (il y avait à-peu-près trois ans) par les sauvages, qui massacrèrent tout leur monde et que lui seul échappa à ce carnage. M. Mac-Kenzie l'invita à se joindre à lui.

Parvenu à la jonction de la rivière Lewis avec la Columbia, il échangea, avec les natifs, quelques chevaux pour des canots, et arriva à Astoria le 18 janvier 1812. M. Hunt ne toucha cette place que le 15 février suivant; après sa séparation de l'autre parti, il avait séjourné pendant dix jours chez une peuplade hospitalière pour faire reposer son monde. M. Hunt avait laissé M. Crooks

et cinq hommes, incapables de continuer le voyage, au milieu de ces Indiens qui promirent de les bien traiter et de les remettre dans leur bon chemin; mais après le départ de l'expédition, ces sauvages (qu'on croit être une branche de la nation *Snake*) les dépouillèrent totalement et ne leur laissèrent à chacun qu'une mauvaise chemise pour se couvrir. Ils arrivèrent dans cet état à Astoria.

En juin 1813, seize agens de la compagnie Nord-Ouest débarquèrent à Astoria, et apportèrent la nouvelle de la guerre qui venait d'éclater entre les États-Unis et la Grande-Bretagne, par suite de laquelle cet établissement était cédé à la compagnie Nord-Ouest, sous la condition de prendre les fourrures, marchandises et provisions à une certaine évaluation, et de transporter aux États-Unis, soit par mer, soit par terre, ceux des citoyens qui voudraient y retourner.

Le 5 juillet, MM. Ross-Cox et la Rocque montèrent dans deux canots, accompagnés de seize hommes, pour faire connaître cette cession à Oakinagan et à Spokan, et se rendre ensuite, en traversant les montagnes Rocheuses, au fort Williams, entrepôt général à la tête du lac supérieur. Après une navigation pénible et ennuyeuse de deux mois, en luttant contre le courant, les voyageurs atteignirent l'une des sources de la Columbia. Ils y furent rencontrés par trois associés de la compagnie Nord-Ouest, escortés de vingt hommes, qui se rendaient à Astoria, munis de pleins pouvoirs pour traiter de la remise de l'établissement. Les deux troupes s'étant réunies, entrèrent à Astoria le 11 octobre, après un voyage de 2300 milles.

Les propriétaires ayant résolu d'envoyer un fort parti dans l'intérieur, pour étendre leurs relations commerciales, l'auteur de cet ouvrage avec six agens de la com-

pagnie et cinquante-cinq hommes furent dépêchés à ce sujet. Arrivés à la hauteur des rapides et du premier partage de la Columbia, ils aperçurent cinquante ou soixante Indiens qui étaient postés pour disputer le passage, et qui réussirent même à s'emparer de quelques ballots de marchandises; mais plusieurs de leurs femmes et enfans ayant été faits prisonniers, ils consentirent à rendre ce qu'ils avaient pris et à mettre bas les armes. L'expédition continua sa route, et lorsque les provisions commencèrent à s'épuiser, on acheta une vingtaine de chiens dont les Canadiens préféraient la chair à celle du cheval; on s'en procura encore cent cinquante autres dans divers villages, avant d'arriver à la rivière Wallah-Wallah.

M. Ross-Cox, accompagné de cinquante-quatre canotiers, fut attaqué, une autre fois, sur la route d'*Oakanagan*, au-dessus de l'entrée de la Wallah-Wallah, par un parti de cent cinquante guerriers, tous bien armés de fusils, de tomahawks, d'arcs et de flèches, et qui voulaient venger la mort de deux Indiens. L'auteur et ses compagnons eussent probablement été battus sans l'intervention d'un jeune chef, âgé de 25 ans et nommé *Étoile du matin*, qui effectua la réconciliation. Dix-neuf chevelures, qui avaient appartenu à des ennemis tués de sa main, pour venger la mort de son père, étaient suspendues autour du cou de son cheval de guerre; il ne lui manquait plus qu'une tête à scalper pour atteindre le nombre vingt, qui est l'apogée de la gloire pour un guerrier. — Ces Indiens appartenaient aux tribus des Chimnanpum, Yackamans, Sokulks et Wallah-Wallahs, qui parlent à-peu-près la même langue. En temps de guerre ils se réunissent contre les Shoshonnes ou Serpens.

Le 1er décembre 1813, le capitaine Black, commandant le sloop de guerre le *Racoon*, débarqua à Astoria

dans le but de détruire cet établissement; n'ayant point connaissance de la convention conclue entre les deux compagnies, il s'empara de la place au nom de sa majesté britannique et en changea le nom en celui de *Fort-George*.

Un détachement de dix-sept hommes, sous le commandement de deux agens de la compagie, sortit du Fort-George avec une cargaison de marchandises pour l'intérieur, fut vivement attaqué par les natifs entre le premier et le deuxième portages, et forcé de rétrograder en abandonnant ses marchandises, cinquante fusils et une grande quantité de munitions; mais le tout fut ensuite ressaisi, avec l'aide de quelques chefs amis.

Une colonie d'Écossais et d'Irlandais a été établie sur la rivière Rouge du lac Winepic, par feu le comte de Selkirk, dans un terrein fertile et sous un climat tempéré. Cette place étant le grand dépôt de la compagnie Nord-Ouest, pour son commerce de peaux de buffle, elle s'opposa à cet établissement; il s'ensuivit des hostilités qui cessèrent en 1821, par l'association des deux compagnies Nord-Ouest et de la baie d'Hudson. Les préliminaires furent signés en mars de cette année, et confirmés au fort Guillaume en juillet suivant.

La compagnie a créé une autre factorerie sous une plus grande échelle que celui de Fort-George, dans un site agréable, à la *Pointe de Bellevue*, au nord et à environ 80 milles de la bouche de la Columbia. Cette pointe avait été ainsi nommée par le lieutenant Broughton, qui avait remonté le fleuve par ordre de Vancouver: c'est en l'honneur de ce fameux navigateur que le nouvel établissement a été appelé *Fort-Vancouver*.

RIVIÈRES.

La *Columbia* est navigable sans rapides, pendant

170 milles et pendant 100 milles, pour les navires de trois cents tonneaux. Elle a rarement moins d'un mille de large, et dans quelques endroits elle a jusqu'à 2 et 3 milles. Ses bords sont en général escarpés et couverts de bois épais de diverses sortes d'arbres, tels que le chêne blanc, le frêne, le bouleau, le peuplier, l'aune et l'érable. Au-dessous des rapides, la navigation est obstruée par des bancs de sable, qui sont à sec au temps des basses eaux; dans ces endroits, les rives sont peu élevées, et offrent à la vue de vastes et riches prairies bordées de mûriers et autres arbustes fruitiers. Au-dessus des rapides, se trouvent des îles d'un à 3 milles de longueur, les unes couvertes de bois, les autres d'un riant gazon; les canots qui naviguent trop rapidement sont en danger de se briser contre des arbres (nommés *chicots* par les Canadiens) qui avoisinent ces îlots et qui sont cachés à fleur d'eau.

La longueur des premiers rapides est de 3 à 4 milles: la partie supérieure est une chute perpendiculaire de seize pieds de haut environ. Le canal n'excède pas deux cents yards (verges) (1) en largeur; au-dessus du portage le fleuve a près d'un demi-mille, et est embarrassé par des rochers et des îlots partiellement boisés. Depuis les premières chutes jusqu'aux plus resserrées, ou les *dalles* (comme les appellent les Canadiens), les eaux sont profondes et le courant très rapide, avec des brisans souvent funestes aux canots. A partir de ce point, on ne voit plus au lieu d'arbres qu'un sol sablonneux couvert d'une faible végétation.

A mi-chemin, entre les premiers rapides et l'étroit canal, s'élève un hardi promontoire formé de rochers,

(1) La masure de la verge est de 3 pieds anglais.

noircis et très élevés, qui s'avancent dans le fleuve à distance considérable, et qu'on a nommé le *Cap-Horn*.

A partir des dernières chutes, le lit de la Columbia est resserré dans un canal étroit qui n'a guère au-delà de soixante à soixante-dix verges de large, et qui n'offre qu'une continuité de gouffres et de tourbillons. Au-delà, pendant quatre ou cinq milles, le fleuve coule comme un torrent jusqu'à un point où deux masses de rochers escarpés, qui partent de chaque rive, ne laissent plus qu'une espèce de détroit de cinquante verges de large au plus; le courant s'y précipite, et pendant un demi-mille ne présente plus qu'un monceau d'écume.

Entre les premières chutes et la rivière Lewis, il y a plusieurs rapides, mais avec de longs intervalles de courans paisibles.

La *rivière des Canots* (*Canoe-River*), l'une des principales sources de la Columbia est située sous le 52° 7′ 9″ de latitude nord. Dans l'été, elle est large mais pleine d'écueils; des bancs de sable obstruent son entrée.

Dans la partie la plus unie d'un plateau des montagnes Rocheuses sont situés deux petits lacs, ayant chacun cent pieds de circonférence, et séparés l'un de l'autre de vingt-cinq à trente pieds. Deux rivières, qui prennent leur source dans ces lacs, vont par des directions opposées se perdre dans deux océans différens. La première est un affluent de la Columbia qui se jette dans la mer Pacifique septentrionale; l'autre, appelée *Rocky-Mountain-River*, est un affluent de l'*Athabasca*, qui, après avoir fait sa jonction avec l'*Unjiga*, ou rivière de la Paix, coule dans le grand lac des Esclaves (*Great-Slave-Lake*), lequel, par la rivière Mac-Kenzie, épanche ses eaux dans l'océan Arctique.

L'*Athabasca*, à sa jonction avec la *Rocky-Mountain*,

a une largeur de quatre cents verges environ; son courant est rapide et franchit souvent ses limites naturelles. A l'endroit nommé *Rocky-Mountain-House*, par le 53° 18' 40'' de latitude nord, sont deux lacs ayant environ trois milles de long et deux milles de large, formés par les inondations de cette rivière.

La distance par terre de la Columbia à *Rocky-Mountain-House* est estimée être de quatre-vingt-cinq à quatre-vingt-dix milles ou à dix jours de marche. Cette maison est située près d'un ruisseau connu sous le nom de *Rivière du Volcan*, quelques chasseurs ayant affirmé avoir vu un volcan près sa source.

L'auteur de cette relation descendit l'Athabasca, qui arrose de riches pâturages et un pays bien boisé, sans rencontrer de chutes ni de rapides. A cent vingt milles, au-dessus de sa jonction avec la *rivière de l'Elan* (*Elk-River*), la navigation est facile et le pays environnant est riche et fertile.

La *Flat-Head-River* (*Rivière Tête-Plate*), sort des montagnes Rocheuses, arrose les terres des Indiens du même nom, ainsi que celles des *Pointed-Heart*, *Spokans* et des *Chaudières*, et joint la Columbia à neuf cent milles de son embouchure. Sa direction est généralement à l'ouest. Quand l'expédition la traversa elle avait quatre cents verges de largeur et un courant paisible, qui devint plus rapide par les froids qui survinrent et la neige qui tomba sans discontinuer pendant quatorze jours. Les bords en sont très escarpés.

La *Wallamat* ou *Multnomak* fait sa jonction à environ cent milles de la mer. Son cours qui se dirige généralement vers l'est, traverse un pays uni et couvert de forêts, dans une longueur de plus de soixante milles, et jusqu'à une chute considérable qui intercepte la navi-

gation. Au-dessus de cette chute, le canal de la rivière se resserre, et ses bords deviennent plus élevés et moins boisés.

La *Coweliskee* entre dans la Columbia, à environ demi-jour de marche plus bas que le confluent de la Wallamat. Elle vient du nord et son courant est embarrassé par des rapides. Ses rives sont hautes et couvertes d'arbres épais.

La *Wallah-Wallah*, qui se jette dans la Columbia à environ quatorze milles au-dessous de la rivière *Louis*, est presque un torrent de quarante-cinq verges de large et de plus de six pieds de profondeur. Ses eaux transparentes coulent sur un lit de sable et gravier. On suppose qu'elle prend sa source dans une chaîne de hautes montagnes qui se dessinent sur l'horizon à une très grande distance, dans la direction du sud-est. Les Canadiens les appellent *montagnes Bleues* à cause de leur couleur.

La rivière *Louis* a plus de six cents verges de large à son confluent avec la Columbia; son courant est rapide et ses eaux profondes, blanchâtres et légèrement topiques; celles de la Columbia sont transparentes et froides; à sa jonction avec la rivière Louis, ce fleuve a mille verges de largeur. Le pays environnant est riant et agréable.

GRAND RAVIN.

A environ quarante milles au-dessus de la rivière Louis, près l'endroit nommé *Spokan-House*, notre auteur traversa un ravin d'environ quatre-vingt milles de longueur et qu'on croit avoir été autrefois un bras de la Columbia. Il est bordé de rochers et de précipices. Le fond est un terrein solide et blanchâtre coupé de petits

lacs et de rochers isolés, qui ont plus d'un quart de mille de circonférence, et dans les flancs desquels sont de petites cavités horizontales qui indiquent l'action de l'eau.

MONTAGNES.

Le plateau des montagnes Rocheuses est à environ onze mille pieds au-dessus du niveau de la mer; leur base a environ huit mille pieds au-dessus de celui de l'océan Pacifique. Du niveau de la rivière des Canots jusqu'à la partie unie des montagnes de sable, on compte trois mille pieds; des sommets beaucoup plus élevés sont couverts de neiges et de glaces éternelles.

CLIMAT.

Depuis l'embouchure de la Columbia jusqu'aux chutes, le climat est doux; le mercure descend rarement au-dessous de zéro et ne monte jamais au-dessus de 80° (Fahr.) (26° 66′ centigrades). Les vents d'ouest dominent pendant le printemps et l'été, et sont remplacés par ceux du nord-ouest qui se font sentir assez vivement durant l'automne. D'octobre à janvier règnent les vents du sud, et les pluies ne cessent guère avant la fin d'avril : pendant plusieurs semaines le soleil est invisible.

Depuis les chutes jusqu'au territoire de Spokans, le climat est sain, chaud en été et froid en hiver; on voit rarement un nuage sur l'horizon.

A Spokan-House, dans l'été de 1815, le thermomètre (de Fahr.) monta de 84 (28° 88 cent.) à 96 (35° 55 cent.), et, le 5 juillet, jusqu'au 111° à l'ombre, mais la chaleur était modérée par les brises du soir. A la fin d'août et durant le mois de septembre le mercure s'élevait, vers midi à 86° (30 cent.), tandis que le matin et le soir il n'était qu'à 25° ou 30° (3, 88 cent.) (1° 11 cent.).

Vers le milieu de février 1816, la neige et la glace commencèrent à se fondre sous les rayons du soleil; en moins d'une semaine on vit succéder aux frimas une verdure riante et délicieuse. En mars, la Columbia n'était plus qu'un torrent non interrompu.

La réflexion des masses de neige congelées ou en partie dissoutes sur la vue, cause des maux d'yeux assez violens et rend aveugle près de la moitié de la tribu d'Indiens appelés *Têtes-Plates*, qui vivent au pied des montagnes Rocheuses. Là, le climat est généralement humide, en raison des vents de l'ouest et du sud-ouest qui y dominent constamment huit mois de l'année. Les masses de nuages amoncelées sur les hauteurs qui bordent la côte viennent fondre et éclater sur la base occidentale de ces montagnes.

SOL.

Au-dessus des chutes, le sol est improductif et présente une surface sablonneuse et jaunâtre. Les plaines sont couvertes d'une herbe courte, entremêlée d'arbustes épineux et de grandes touffes d'herbes pendantes, qui ont jusqu'à trois ou quatre pieds de haut. Çà et là sont des pièces de trèfle, auprès desquelles on trouve la *Chappalêl* et le *Camas* ou *Quamash*, mentionnés par Lewis et Clarke. Sur les bords du fleuve, croissent en abondance des petits ognons sauvages; on y rencontre aussi, de temps en temps, le cotonier, le saule rabougri, le sumac et la salsepareille, mais principalement depuis les chutes jusqu'à la rivière Spokan. Pendant cinq cents milles, il n'existe pas de grands arbres.

Dans de certaines vallées, le sol fertile et riche est

composé d'une première couche d'un terreau noirâtre de six pouces de profondeur, reposant sur une terre grise très froide, sous laquelle est un sable graveleux et enfin un lit de cailloux très durs. Dans les parties élevées, on découvre sous une couche de terre végétale très légère de bonnes carrières de pierre. Au midi de la pointe Adams, il se trouve un banc de terre blanche ressemblant à de la craie, et un peu plus loin, dans la même direction, des masses de terre rouge, grise et jaune, et une espèce d'argile lourd et épais assez semblable à de la mine de plomb. Il n'y a point de pierres calcaires aux environs d'Astoria.

ARBRES.

Sur le versant oriental des montagnes Rocheuses les arbres sont très petits, tandis que du côté opposé les pins et les cèdres sont aussi majestueux que ceux qui croissent à l'embouchure de la Columbia; ce qui est dû à la grande humidité produite par les vents du sud et du sud-ouest.

Les pins de la plus grande espèce acquièrent des dimensions extraordinaires. Il en existe un près le fort, de quarante-six pieds de circonférence, mesurée à dix pieds du sol et cent cinquante pieds de tronc sans les branches; le sommet a été brisé par la foudre, et on prétend qu'avant cet accident, sa hauteur totale était de trois cents pieds. Cet arbre était surnommé par les Canadiens *le roi des pins*. Dans le pays appelé *Umpqua*, au sud de la Columbia, on admire un pin magnifique de deux cents seize pieds de haut sans branches et de cinquante-sept pieds de circonférence; il n'est pas rare de voir des pins de deux cents à deux cent quatre-vingts pieds de haut, et de vingt à quarante pieds de circonfé-

rence. Il y a cinq ou six différentes espèces de pins, excellentes pour la construction et les usages domestiques.

Au-dessus des chutes, les pins décroissent en grandeur et sont entremêlés avec d'autres arbres parmi lesquels domine le noisetier.

Les cèdres, dans le voisinage d'Astoria, ont vingt à trente pieds de circonférence et une hauteur proportionnée; les aunes ont douze à vingt pouces de diamètre. A quelques lieues du fort, on trouve le frêne et le chêne, le premier de dimensions ordinaires et le second très chétif.

VÉGÉTAUX.

Les navets acquièrent une grosseur extraordinaire. Un seul pesait quinze livres et demie et avait trente-trois pouces de circonférence. La pomme-de-terre manque souvent, en raison de l'humidité du terrein.

D'immenses quantités de salsepareille croissent sur la pointe d'Oakinagan.

Le *wappito* vient au-dessous des rapides. Cette plante excellente ressemble à une petite pomme-de-terre, qu'elle remplace avec succès quand elle est grillée ou bouillie. Les naturels en font d'amples provisions pour leur consommation et pour faire des échanges.

Le tabac découvert chez les Wallamas, il y a quelques années, est de bonne qualité.

Fruits sauvages. En juin, il mûrit des fraisiers d'un goût agréable, qui viennent dans des terreins à l'ombre et dans des buissons de dix à quinze pieds.

En juillet, août et septembre, on récolte des groseilles, des mûres, des cerises sauvages et des espèces de poires et de pommes sauvages.

Le pays abonde en plantes nutritives, dont quelques-unes sont anti-scorbutiques.

ANIMAUX.

Les principaux quadrupèdes sont l'élan, le daim rouge, le daim à queue noire, les ours noirs, bruns et gris, la panthère, le loup, le chat-tigre, le chat sauvage, la marmotte, le castor, la loutre de terre, le rat musqué, le rat des bois et la loutre de mer le plus estimé de tous les animaux portant fourrure.

Entre les chutes et la rivière Spokum, il existe des chevaux, des petits daims, des loups, renards rouges, blaireaux, fouines, lièvres et des chiens. On ne trouve point de castors. Les Indiens prétendent que le buffle abondait autrefois dans les plaines qui ont été abandonnées par l'élan et la brebis montagneuse.

Les chevaux vivent en grande partie parmi les Têtes-Plates, les Cootonais, les Spokans, etc., dont les terres sont couvertes d'épaisses forêts, en nombre suffisant pour les besoins de ces peuples. Mais chez les Wallah-Wallahs, les Nez-Percés et les Shoshonis, qui possèdent de vastes prairies bien arrosées et peu boisées, ces animaux y bondissent par milliers dans un état sauvage. Leur hauteur ordinaire est d'environ quinze palmes. Il n'est pas rare d'en voir des bandes de sept cents à mille; et dans le pays appartenant à la tribu du serpent (*Snake Indians*) on prétend qu'il en a été aperçu une troupe de quatre milles, par l'expédition qui traversa le continent par la route du Missouri (1). Ils sont doux et facilement

(1) Des Espagnols de San Francisco informèrent nos voyageurs, qu'en 1812, ils furent obligés de tuer plus de trente mille chevaux dans la Californie, afin de conserver des pâturages pour les buffles, dont la dépouille forme un article important de commerce.

domptés; on ne les ferre ni ne les attache. Ceux qui travaillent continuellement sont usés avant l'âge de dix à onze ans.

Les renards rouges et les loups sont très nombreux dans les plaines. Les loups des prairies sont d'une taille inférieure à ceux des bois; ils voyagent par bande de cinquante à cent. Leurs peaux n'ont pas de valeur; ils ne sont pas si féroces qu'en Europe. On ne trouve point de renards noirs sur les bords de la Columbia; mais il y en a d'un poil gris argenté à Oakinagan et Spokan, dont la fourrure est très estimée des mandarins de la Chine.

Les lynx sont moins nombreux, mais plus farouches; ils ne vont que deux à deux.

Les ours sont en grande quantité dans le voisinage des forêts et des lacs; quand ils sont blessés, ou que leurs petits sont en danger, ils terrassent un homme bien armé. Un de ces animaux, d'une grosseur prodigieuse, s'étant avancé jusqu'auprès d'une douzaine de Canadiens, qui prenaient leur repas autour d'un grand feu, saisit un de ces hommes qui tenait un os à la main, l'enleva par la ceinture avec ses deux pattes de devant et courut l'espace de cent cinquante pieds, appuyé seulement sur celles de derrière. L'animal lâchant une griffe pour s'emparer de l'os, le malheureux Canadien tenta de s'échapper, mais en vain; pendant que l'ours l'étranglait, il criait *tue! tue! à la tête!* Un de ses compagnons nommé Leblanc, très habile chasseur, ajusta et étendit l'animal d'une balle à travers les tempes.

L'élan est très commun dans les parties inférieures; il est d'une belle espèce et d'une bonne consommation pour la table. Sa peau est à l'épreuve de la flèche, et à

quatre-vingt ou quatre-vingt-dix verges, à l'épreuve de la balle.

La *brebis des montagnes rocheuses* (appelée *big-horn*) *Ovis Montana* de M. Geoffroy, a une chair délicieuse, ressemblant à celle du mouton, mais plus délicate.

Les *serpens* à *sonnettes* sont aperçus au-dessus des chutes, à environ quatre ou cinq milles de distance. Ces animaux ne sont pas très dangereux et on les détruit facilement avec un long bâton ployant; ils ont une extrême répugnance pour l'odeur du tabac. Leur chair, qui est blanche, a, dit-on, un goût exquis; mais si cet animal n'est pas tué du premier coup, il se mord lui-même, et cette nourriture, ainsi empoisonnée, est fatale à ceux qui la mangent.

Au-dessous des chutes, on trouve dans quelques endroits un petit serpent noir, dont le venin est plus mortel que celui des serpens à sonnettes. Il y a un grand nombre de serpens de diverses couleurs tout-à-fait inoffensifs.

Les *moustiques* sont très incommodes. Au fort construit au confluent de l'Oakinagan et de la Columbia, de nombreux essaims arrivaient matin et soir. A table, on était obligé de placer à chaque extrémité, un pot de fer remplie de sciure ou de bois pourri, pour les chasser par la fumée. Les chevaux souffrent beaucoup de leurs piqûres, ainsi que de celles des taons. Ces animaux, qui ont la queue et la crinière courtes, s'enfuient jusque dans les feux allumés, où ils se brûlent les sabots et les jambes, pour éviter les attaques de ces insectes.

Le *saumon*, qui a un goût exquis, est pêché en abondance depuis juin jusqu'à la fin d'août. Il est si commun, qu'il cause quelquefois des dyssenteries qu'on prévient par les qualités astringentes de l'assaisonnement.

En août et septembre, on pêche des esturgeons en quantité considérable. Quelques-uns ont jusqu'à onze pieds de long et pèsent trois cents ou quatre cents livres.

Au printemps, les rivières abondent en une espèce de petits poissons, que Lewis et Clarke appellent anchois; séché à la fumée, il est échangé contre des légumes avec les Indiens des parties hautes du fleuve.

On trouve de la *truite* et de la *carpe* dans la rivière Spokan.

Les *oiseaux* habitent principalement les forêts immenses qui bordent la Columbia, près son embouchure. Les principaux sont l'aigle noir et brun, l'épervier, le pélican, le cormoran, le cygne, le héron, la grue, l'ouarde, l'oie blanche et grise, le canard sauvage, etc.

INDIENS.

Les Indiens qui habitent près l'embouchure de la Columbia, diffèrent peu les uns des autres sous le rapport du caractère et des usages. Toutefois les *Cathlamaks* sont généralement plus doux; les *Killymucks* plus rusés; les *Clatsops* plus civils, et les *Chinooks* plus continens. Les *Chitts*, petite tribu de la côte, au nord du cap Désappointement, réunissent une partie de ces qualités et de ces défauts.

Tous ces peuples maintiennent l'usage d'aplatir la tête des nouveau-nés. Aussitôt sa naissance, l'enfant est placé dans un berceau rempli de mousse et dont la partie qui soutient la tête est plus élevée. On pose ensuite, sur son front, une espèce de coussin, recouvert par un morceau d'écorce de cèdre, et au moyen de cordes traversant de petits trous pratiqués de chaque côté du berceau, la pression s'opère. L'enfant reste dans cette

position pendant une année, et dans cet état ses petits yeux noirs ressemblent assez à ceux de la souris prise dans un piège. Au moyen de ce procédé, la tête est tellement aplatie, qu'elle excède rarement un pouce d'épaisseur. Toutefois cette difformité, qui reste pour la vie, est considérée comme un degré essentiel de beauté, et elle sert à distinguer ces naturels de leurs esclaves, qui ont la tête ronde et dans sa forme naturelle.

Les hommes varient en grandeur de cinq pieds à cinq pieds six pouces; les femmes ont ordinairement six ou sept pouces de moins. Les deux sexes ont le nez plat avec les narines enflées; la bouche rarement fermée, les dents courtes, noires et irrégulières. Les hommes sont biens formés. Les femmes, en raison des ligatures dont elles font usage, ont les jambes de travers, avec la cheville grosse et le pied large et plat; leurs mamelles sont flasques et pendantes; elles ont les oreilles fendues et le nez percé. Leur tête est remplie de matières grasses et leur peau barbouillée d'huile de poisson.

Les bonnes qualités de ces peuples sont l'industrie, la patience et la sobriété; leurs vices, la prodigalité, le mensonge, le goût des femmes et du jeu, et souvent la cruauté.

Ils achètent des esclaves aux nations voisines en échange de peaux de castors et de loutres, de graines, etc. Quand un malheureux captif est malade, il est abandonné, et périt de la manière la plus misérable. Son corps est jeté au pied d'un arbre ou dans la forêt la plus voisine.

Il y a environ trente ans, la petite-vérole causa de grands ravages parmi ces Indiens; ce fléau s'étendait alors du Missouri à l'océan Pacifique. Ceux qui en étaient atteints se plongeaient, au plus fort de la fièvre, dans une rivière, ce qui amenait une mort instantanée; des

milliers se pendirent eux-mêmes aux arbres; tous les villages furent dépeuplés, et ces malheureux croyaient « que le grand être les avait livrés au mauvais esprit, à cause de leurs fautes. »

Quant à leurs croyances, ils pensent que les hommes bons iront dans un lieu de délices, où ils trouveront du poisson et des fruits en abondance, tandis que les méchans seront condamnés à vivre dans un pays froid et stérile, où ils n'auront pour subsistance que quelques mauvais fruits et de l'eau salée. Pour ce qui est de l'origine du monde, ils croient que l'homme fut créé par une divinité, nommée *Etalapass*, mais dans un état très imparfait: sa bouche et ses yeux étaient clos; ses mains et ses pieds immobiles. Une autre divinité moins puissante, mais plus bienfaisante, nommée *Ecannum*, eut pitié de cet être, et au moyen d'une pierre aiguë, ouvrit sa bouche et ses yeux, et imprima le mouvement à ses membres. Elle lui enseigna ensuite à construire des canots, des corbeilles, des filets et des ustensiles domestiques. Ces peuples n'adorent aucune idole.

Le *mariage* est célébré dans la cabane, préparée pour la résidence future du jeune couple, où sont échangés les présens qui consistent en esclaves, grains, chaudières, *haiqua* (1), bracelets et ornemens de cuivre, etc. Un mari peut répudier sa femme, qui, dans ce cas, a le droit d'épouser un autre homme; il peut aussi avoir autant de femmes qu'il est capable d'en entretenir, et

(1) Le *haiqua* est un coquillage blanc et rond, d'une extrême dureté, de un à quatre pouces de long, et de trois à quatre huitièmes de pouce de diamètre, creux et légèrement recourbé sur les bords. Cet objet forme un article important de commerce local : une brasse des plus gros égale en valeur dix peaux de castor. On trouve ce coquillage dans le voisinage de Nootka.

quelques-uns en ont jusqu'à quatre et cinq, qui vivent dans une parfaite union.

Chaque village est sous l'autorité d'un chef, qui est respecté en raison du nombre de ses épouses et de ses esclaves. Lorsqu'il meurt, toute la tribu, en signe de deuil, coupe ses cheveux et chante, pendant plusieurs mois, des espèces d'hymnes funèbres en sa mémoire.

Les *Chinooks*, dont il est parlé ci-dessus, notifient à leurs ennemis le jour où ils commenceront les hostilités. Ils combattent dans des canots, que les femmes aident à manœuvrer. Leurs armes sont l'arc et la flèche et une épée de bois à double tranchant, de deux pieds et demi de long et six pouces de large. — Pour se garantir des coups, ils ont deux chemises en peau d'élan, qui descendent jusqu'à la cheville et sont à l'épreuve des flèches. Leurs canots, taillés dans le tronc d'un cèdre ou d'un sapin, ont plus de cinquante pieds de long et peuvent porter vingt à trente personnes.

Leurs ustensiles de cuisine consistent en une grande chaudière carrée en bois de cèdre, quelques plats de bois et quelques cuillers en frêne. La cuisson s'opère en versant une certaine quantité d'eau dans la chaudière; et, en y jetant des pierres rougies au feu, qui déterminent promptement l'ébullition; quand le degré de chaleur est convenable, on met le poisson ou tout autre objet dans la chaudière qu'on recouvre d'une petite nappe, afin d'empêcher l'évaporation. Par ce procédé, le saumon est bouilli en moins de vingt minutes.

Avec un ciseau fait avec une vieille lime, une espèce de pierre oblongue dont ils se servent comme de marteau et un maillet fait d'un bois noueux, ces naturels coupent des arbres de trente à quarante pieds de circonférence.

Chez les Chinooks, on soigne toutes sortes de maladies de la manière suivante. Le docteur, appelé « *l'homme fort en médecine* », fait étendre le malade sur le dos en présence de ses parens et amis, qui, avec un bâton long et un court, battent la mesure d'un air de bravoure que chante le docteur et qu'ils accompagnent par intervalles. Ensuite celui-ci se met à genoux et presse fortement avec ses poings l'estomac du malade, de manière à lui causer une grande douleur, tandis que les assistans entonnent à tue-tête « *le chant de médecine* ». A la fin de chaque strophe, l'opérateur presse les mains du patient et souffle dessus; il continue ce manège jusqu'à ce qu'une petite pierre blanche qu'il a eu le soin de placer dans la bouche du malade vienne à tomber, et il la montre alors aux parens et amis, en les assurant que celui qu'il a ainsi soigné sera bientôt rendu à la santé. Que sa prédiction s'accomplisse ou non, il n'en est pas moins récompensé.

Quand un Chinook vient à mourir, son corps est enveloppé dans des peaux ou nattes et déposé dans un petit canot avec son arc, ses flèches, etc. Il est ainsi placé sur une plate-forme élevée par le cours de la rivière ou sur des rochers à l'abri de l'action de la marée, et il est recouvert par un canot plus grand ou par des nattes. Ses femmes, parens et esclaves commencent la journée par se couper les cheveux, et se rendent pendant quelque temps dans le bois le plus voisin, au lever et au coucher du soleil, pour exécuter des chants funéraires en l'honneur du défunt.

Les *Chaudières* (ou *Kettle Indians*), tribu peu nombreuse qui réside sur le côté nord de la chute du même nom, la plus forte de la Columbia, à environ sept cents milles de son embouchure, et quatre-vingt-dix de *Spo-*

kan-house. Cette chute, située sous le 48° 37′ de latitude et vers le 116° de longitude ouest de Greenwich, à soixante ou soixante-dix pieds de hauteur perpendiculaire aux basses eaux, et environ quarante-cinq, dans le printemps et une partie de l'été.

Cette petite peuplade, d'une quinzaine de familles, occupe quelques huttes entre Spokan-House et la chute des Chaudières.—Leur chef porte un vêtement féminin, couvert de grains, de dés et de petits coquillages; mais on reconnaît son sexe à ses formes musculaires, à sa barbe touffue et au son de sa voix. Il ne s'associe jamais avec aucune femme; deux ou trois enfans le servent ordinairement, prennent soin de ses chevaux, recueillent les provisions et préparent ses mets. Lorsqu'ils deviennent assez grands pour se marier, le chef leur fait un présent et les congédie pour en prendre d'autres. Son habitation était propre, couverte de larges peaux de daims et tapissée de nattes. Les femmes le considèrent comme un être surhumain.

Les *Yackamans*, nation nombreuse qui habite la rive septentrionale de la Columbia, depuis son confluent avec la rivière Louis, jusqu'auprès d'un autre affluent qui vient du nord et qui porte le nom de cette tribu. Les Indiens qui la composent vivent en paix avec les *Chohoptins* et les *Wallah-Wallahs*, et ils font cause commune contre les *Shoshonès*.

Les *Sinapoils* occupent un territoire sur le côté nord de la Columbia entre les rivières Spokan et Oakinagan. Ils se nourrissent principalement de saumon et de *cammas*, leurs terres étant peu fertiles. Ils sont sales et paresseux, joueurs et querelleurs. Leur principale demeure est à quarante-cinq milles au-dessous de la jonction de la rivière Spokan et de la Columbia.

Les *Crees supérieurs* vivent dans le voisinage de la rivière d'Athabasca.

Les Cœurs-Pointus (Pointed-Hearts) les *Cœurs-d Alênes* (Hearts of Awl) sont peu nombreux et habitent près d'un lac à cinquante milles de Spokan-House, un pays abondant en castors, daims, etc.

Les *Cootonais* sont établis dans une plaine agréable, quoique peu étendue, au pied des montagnes Rocheuses à 60 milles au nord-est des terres des Têtes-Plates (*Flat Heads*) et presque entièrement environnée de monts sourcilleux couverts d'épaisses forêts, où abondent le castor, le daim et la brebis montagneuse. Ces Indiens, reste d'une tribu guerrière et autrefois puissante, sont d'une taille moyenne et infiniment supérieurs sous le rapport physique, aux autres nations voisines. Leur principal établissement commercial est par le 49° 30′ de latitude nord et le 115° de longitude ouest de Greenwich.

Leur langage n'a point d'affinité avec celui des tribus de l'ouest et est beaucoup plus doux. Ils ont récemment fait une alliance offensive et défensive avec les Têtes-Plates afin de forcer les *Pieds-Noirs* (Black-Feet) à leur laisser librement chasser le buffle, dans les plaines qu'occupent ces derniers. Les Cootonais sont honnêtes, fidèles à leurs engagemens et ennemis du mensonge, qualités peu communes chez les Indiens. La polygamie est inconnue parmi eux ; on les voit rarement se livrer à la gaîté et ils paraissent jaloux des blancs. Ils sont propres sur leurs personnes et dans leurs habitations.

Les *Kamloops* occupent un district d'environ cent cinquante milles au nord-ouest de la rivière Oakinagan, dans la direction de celle de Thompson, avec laquelle on peut communiquer par terre ou par le canal de l'Oa-

kinagan et du lac du même nom. Ces Indiens sont malpropres, fripons et querelleurs.

Les *Wallah-Wallahs*, qui habitent les bords de la rivière du même nom, sont bien faits, bons chasseurs et excellens cavaliers. Ils montrèrent aux voyageurs qui les visitèrent beaucoup d'amitié et de bienveillance. Aucune de leurs femmes ne montrait cette familiarité repoussante qu'on remarque chez celles des tribus situées au-dessous des chutes.

Les *Nez-Percés*, ainsi appelés par les Canadiens, forment une nation nombreuse et puissante, dans la partie haute de la rivière Louis. Ils ressemblent beaucoup aux Wallah-Wallahs pour le vêtement et le langage, mais ils sont moins communicatifs. Leurs habitations, ont depuis vingt jusqu'à soixante-dix pieds de longueur et dix ou quinze en largeur; elles sont couvertes de grandes nattes fixées sur des perches, avec une ouverture dans le sommet qui sert de fenêtre et de cheminée; leur forme est carrée, oblongue et conique. Les femmes portent des robes de cuir qui descendent jusqu'aux genoux et couvrent les épaules, la poitrine et partie des bras. Les hommes en ont de semblables, mais plus courtes, avec des espèces de bas montant à mi-cuisse et attachés à la ceinture. Les deux sexes sont parfaits cavaliers. Ils possèdent des troupeaux innombrables de chevaux sauvages ou domptés.

La tribu des *Spokans* occupe un territoire à près de cent cinquante milles de la rivière Louis, en allant vers le nord-est. La compagnie Nord-Ouest y avait formé un comptoir. La route qui conduisait à ce district depuis la rivière Louis était une plaine continue, rocailleuse et sablonneuse, avec quelques touffes de gazon long et épais répandues çà et là.

Les Spokans sont civils et inoffensifs; leurs femmes remplissent bien leurs devoirs d'épouse et de mère. On trouve chez eux beaucoup plus de propreté que chez les autres Indiens de la côte. Les maisons, de forme oblongue ou conique, sont couvertes en nattes ou en peaux suivant la fortune des individus. Leur principale richesse consiste en chevaux, qu'ils sont obligés d'acheter aux Nez-Percés en échange de divers articles, parce que les loups détruisant les poulains, ils ne peuvent élever de ces animaux. Ils sont grands joueurs et risquent souvent tous leurs chevaux.

Quand un Spokan est mort, on tue plusieurs chevaux, dont les peaux sont attachées au bout de perches plantées sur les tombeaux. Dans le cimetière et aux alentours on suspend des peaux semblables, des robes de buffles et de daim, de morceaux d'étoffe bleue, grise et écarlate, des chemises de cuir, des couvertures, des bandes de calicot, des mocassins, des vivres et des armes; toutes choses qu'on suppose être indispensables au défunt dans le séjour des esprits.

Les *Têtes-Plates* (*Flat-Heads*) sont établis au pied des montagnes Rocheuses, dans un pays où le buffle abonde, situé à deux cent quarante milles nord-est du confluent des rivières Spokan et Pointed-Heart, où se tenait le comptoir de la compagnie Nord-Ouest. Ils sont continuellement en guerre avec les *Pieds-Noirs* (*Black-Feet*) qui demeurent sur le versant oriental des montagnes Rocheuses, et qui s'opposent à ce que les tribus du côté opposé, viennent y chasser le buffle dans l'été et dans l'automne; prétention qui donne lieu à de sanglans conflits.

Les Têtes-Plates sont francs et hospitaliers, propres et braves. Les deux sexes sont beaux, comparés aux

autres Indiens des bords de la Columbia. Leur teint est légèrement cuivré; leur taille svelte et bien prise.

L'habillement des hommes consiste en longs pantalons appelés *mittasses*, par les Canadiens, et qui descendent depuis les hanches jusqu'à la cheville, et sont retenus par une ceinture de cuir au milieu du corps; ils ont en outre une chemise de peau de daim bien dressée, avec de larges manches pendantes jusqu'aux genoux. Les femmes portent une ample robe de même peau, ornée de franges, de grains de coquilles et de dés. Chaque individu a deux ou trois habits de rechange, tous appropriés avec la terre de pipe, très commune dans ces parages. Ils n'ont pas de coiffure généralement adopté; dans les mauvais temps, ils la couvrent avec un pan de peau de buffle.

Leurs cabanes, de forme conique, bien abritées par des peaux, sont tenues avec propreté; le foyer est au milieu et entouré de nattes ou de fourrures arrangées avec soin.

Le principal chef de cette tribu exerce une autorité héréditaire; mais le chef des guerriers est élu chaque année. Ce dernier a auprès de lui deux espèces d'aides-de-camp, choisis parmi les plus actifs; il conduit les hommes au combat; et, au retour, il commande l'arrière-garde. Ce chef est armé d'un long fouet, dont le manche est orné de chevelures et de plumes, et qui lui sert à infliger des corrections pour des fautes de discipline. Celui qui exerçait ces fonctions, lorsque notre auteur visita ce peuple, avait été cinq fois réélu et était âgé de trente-cinq ans; il avait tué, de sa propre main, vingt Pieds-Noirs dont les chevelures scalpées étaient suspendues à la porte de sa cabane.

Les Têtes-Plates soignent les fractures ordinaires en

entourant la partie malade par de légers bandages et des morceaux de bois placés en longueur, et assujétis par des liens en cuir. Pour les contusions, ils pratiquent des saignées aux tempes, aux bras ou à la cheville, avec un caillou aigu ou la pointe d'une flèche. En cas de rhumatisme aigu, on plonge le malade chaque matin dans l'eau de la rivière la plus voisine, même quand elle est couverte de glace, et on le frotte fortement; il est ensuite enveloppé dans une couverture, et placé auprès d'un bon feu; ce traitement est continué pendant vingt-cinq jours. Les rhumatismes chroniques sont traités, en mettant celui qui en est atteint dans une pièce conique dans laquelle sont des pierres qu'on fait chauffer à un haut degré; on verse de l'eau sur ces pierres, et la vapeur qui s'en exhale amène chez le malade une forte transpiration; après quoi on l'enveloppe de couverture, et on le met au lit.

Quant aux idées religieuses, les Têtes-Plates croient à l'existence d'un bon et d'un mauvais esprit, et à une vie future, avec des châtimens et des récompenses. Les justes iront dans un lieu où ils jouiront d'un printemps perpétuel, où ils retrouveront leur femme et leurs enfans, où les rivières abonderont en poissons, et les plaines seront couvertes de buffles; leur temps se passera à chasser et pêcher, sans jamais avoir à craindre la guerre, le froid et la famine. Les méchans seront exilés dans un pays couvert de neiges éternelles, où ils seront glacés de froid, en présence de feux ardens; où ils verront de l'eau, sans pouvoir étancher la soif qui les dévorera, et des troupeaux de buffles et de daims qu'ils ne pourront atteindre, lorsqu'ils seront affamés. Suivant les mêmes croyances, les bons sont séparés des coupables par une forêt impénétrable peuplée de loups, de pan-

thères et de serpens. Toutefois les peines ne durent pas pendant l'éternité; elles sont plus ou moins abrégées, suivant la gravité des fautes; et après cette expiation, on va retrouver ses amis dans l'Elysée.

Natifs d'Oakinagan.—Ils comptent environ 200 guerriers. Ils sont amis des Kamloops, Sinapoils et autres petites tribus peu éloignées. — Ces naturels, simples et tranquilles, s'occupent principalement de la pêche du saumon; ils chassent peu le daim et le castor.

Leur position est très favorable à un établissement commercial, le sol étant fertile et le climat salubre. La rivière est aussi très poissonneuse. Les chevaux seraient avantageusement employés pour les transports par terre. On communiquerait à la mer par la Columbia, et dans l'intérieur par ce fleuve et la rivière Oakinagan.

Ces Indiens ont une croyance assez singulière. Ils se représentent le malin esprit, comme un être ayant la figure, les bras et les jambes d'un homme, avec une longue queue et des oreilles de cheval; ils prétendent qu'il saute d'arbre en arbre, armé d'un fort bâton pour rosser les coupables.

Des Oakinagans guérirent la jeune fille de l'un des propriétaires, qui était réduite, dit-on, au dernier degré de phthysie, en plaçant ses pieds et ses jambes dans le corps d'un chien tué à l'instant, et les y laissant jusqu'à ce que la chaleur de l'animal fût éteinte; ensuite on eut soin de les envelopper avec de la flanelle brûlante. Cette opération répétée chaque jour pendant un mois amena par degré la guérison.

On terminera cette notice en faisant remarquer que les femmes sont traitées d'une manière bien différente parmi les diverses tribus dont on vient de parler. Chez les Indiens des parties hautes du fleuve, où les hommes

se chargent seuls de fournir, la femme est condamnée à une vie bien pénible. Elle rapporte le gibier au logis, ramasse le bois pour entretenir le feu, prépare les mets, fabrique et nettoie les vêtemens, etc. Chez les Indiens des parties inférieures, où les femmes s'occupent de la récolte de la racine appelée *wappitoo*, elles ont un certain air d'indépendance, et dans des cas d'importance les matrones sont consultées comme les hommes.

Quant au langage, les naturels voisins de l'embouchure de la Columbia parlent un dialecte des plus difficiles à prononcer, composé entièrement de gutturales, qui servent le plus ordinairement à l'expression des pensées humaines. Une des personnes de la compagnie, qui avait le plus d'habitude de leur langue, assure que les lettres F, V et plusieurs autres ne sont pas articulées dans leurs mots, la lettre R manque aussi, mais quelques mots prononcés avec un accent fortement guttural, tels que *chubait*, approche du son de cette consonne; les terminaisons en *tl*, *thl*, *lt*, sont aussi très fréquentes, comme elles le sont dans la langue mexicaine.

On concevra facilement les avantages qu'on peut retirer en commerçant avec ces diverses tribus par les exemples suivans : vingt peaux de castors, valant au moins 25 livres sterling, ont été données pour un fusil dont le prix est d'une livre 7 shillings; un autre marchand échangea contre six ou huit peaux semblables, valant 8 ou 10 livres, deux aunes de drap coûtant à peine 12 shillings.

NOUVELLE CALÉDONIE.

Ce pays situé sur le versant occidental des montagnes Rocheuses, communique avec celui d'Athabasca, par la rivière de la Paix, et s'étend depuis le 51° 30′ jusque

vers le 56° de latitude septentrionale; sa limite le plus à l'ouest est sous le 124° 10′. Au sud et au sud-est, la tribu *Atnah* ou *Chin* occupe une étendue de terrein d'environ cent milles; à l'est, une chaîne de lacs et de montagnes bordent la rivière Thompson; à l'ouest et au nord-ouest sont les terres des Indiens *Naskotins* et *Clinches.*

Le principal établissement est situé sur la rivière de Frazer, vers le 53° de latitude nord· est et nommé *Alexandria*, en l'honneur du célèbre sir Alexandre Mac-Kenzie qui s'arrêta dans ce lieu, lors de son voyage de découverte, en 1793. Il voulait s'y embarquer pour descendre la rivière jusqu'à son embouchure, mais en ayant été détourné par les conseils des Indiens, il navigua jusqu'à celle appelée *West-Road*, d'où il gagna ensuite par terre les bords de l'océan Pacifique. Le pays qui environne Alexandria présente un aspect agréable et pittoresque. Cependant le sol est en général peu fertile; la couche de bonne terre n'a que huit pouces de profondeur sur un lit de sable et de gravier.

Climat.—Le printemps commence en avril et vers la fin de mai la température est délicieuse; il pleut beaucoup en juin avec les vents du sud et de l'est; en juillet et août la chaleur est insupportable; les brouillards règnent en septembre et octobre, et occasionnent des maladies; en novembre, les lacs et la plupart des rivières gèlent, et en janvier le thermomètre de Farenheit tombe quelquefois à 25 degrés au-dessous de zéro. La neige a jusqu'à vingt - quatre pouces de profondeur. Généralement, le climat de la Nouvelle-Calédonie est malsain et désagréable.

Rivières et lacs.—Les rivières les plus considérables

sont celles de *Frazer*, *Quesnel*, *Rough-Poplar*, *Chilcotin* et *West-Road*. La première est seule navigable, la seconde et la troisième qui s'y jettent viennent des petits lacs situés à l'est.

La rivière Chilcotin prend sa source dans le lac du même nom et se dirige vers le sud-sud-est; son cours est de cent quatre-vingts milles; sa largeur varie de quarante à soixante verges; son cours est embarrassé de beaucoup d'écueils et de rapides.

Le lac, de soixante milles de long et d'un demi-mille de large, est environné de montagnes escarpées d'où s'échappent un grand nombre de sources. Il contient de la truite, un petit poisson nommé *sucet* et du poisson blanc.

Suivant le rapport des Chilcotins, on peut se rendre en six jours, en franchissant une chaîne de montagnes, du lac ci-dessus à une rivière qui se jette dans l'Océan, et à l'embouchure de laquelle les Indiens viennent trafiquer avec les Européens. Le voyage d'Alexandria au lac Chilcotin exige dix-huit jours.

Animaux. — Quadrupèdes. — Le daim sautant (*jumping-deer*) ou chevreuil, le renne et le cerf de Virginie fréquentent les environs des montagnes; dans l'été ils descendent souvent sur les bords des rivières et dans le plat pays adjacent.

La marmotte et le rat des bois sont très communs. La chair du premier de ces animaux est excellente; on fait des vêtemens avec sa peau. Le rat des bois est un animal très destructeur.

Les chiens de petite stature ressemblent à ceux des Esquimaux; ils ont le museau allongé, les oreilles petites et la queue courte.

Animaux à fourrures. — Les castors, les ours noirs, bruns et gris; les loutres, lynx, martres, renards rouges. Les lapins sont en si grand nombre que les naturels en font leur principale nourriture quand le saumon vient à manquer.

Oiseaux. — Les *bustards* ou outardes canadiennes (oies sauvages), les cygnes, canards, éperviers, pluviers, grues, les aigles à tête blanche, les pies, corneilles, vautours, grives des bois, mouettes, pélicans, perdrix, faisans, oiseaux de nuit, etc.

Le *saumon* manque ordinairement d'une année à l'autre, et si complètement chaque quatrième année, que les naturels, qui sont paresseux et indolens, périssent souvent de faim faute de pouvoir se procurer un autre aliment.

Arbres. — Les arbres qui croissent dans ce pays sont le peuplier, le cyprès, l'aune, le cèdre, le bouleau et diverses espèces de pin et de saule. Les fruits sauvages n'y sont pas aussi abondans que sur les bords de la Columbia. — On y trouve des sorbiers, groseillers, fraisiers, etc., ainsi que diverses sortes de végétaux que les Indiens font sécher et conservent pour la saison des sécheresses. On remarque aussi la racine appelée *tzachin*, qui a un goût amer; la plante appelée *herbe de Saint-Jean;* un arbuste toujours vert avec de petites graines ramassées en forme de grappes; la *salsepareille* et l'*elleborè*, dont une forte décoction, avec les graines, a été employée avec succès dans des maladies vénériennes.

Minéraux. — La terre blanche abonde dans le voisinage du fort, et on a découvert beaucoup de charbon de terre. On trouve aussi une espèce de lave qui paraît être d'origine volcanique; du quarz, du cristal de

roche, du cobalt, du talc, du fer, de la terre à foulon, du granit, de beaux échantillons de marbre noir, enfin des pierres calcaires qui semblent venir des montagnes.

Indiens. — De nombreuses peuplades habitent des villages, semblables à ceux des Indiens vivant sur les bords inférieurs de la Columbia. Ces naturels ressemblent aux Chinooks pour l'extérieur et les manières; leur nom national est *Carriers*, mais les habitans de chaque village ont une dénomination distinctive. En général, leur langage varie peu de celui parlé sur la côte; ils sont hospitaliers, mais paraissent enclins à la violence et à la colère.

Ceux qui habitent les bords supérieurs de la rivière Frazer se divisent en plusieurs tribus, sous les noms suivans : *Slowercuss*, *Dinais*, *Nascud*, *Dinne* et *Talkotin*, toutes issues évidemment d'une même origine.

Plusieurs familles vivent dans la même habitation, qui est proportionnée au nombre des occupans et divisée en plusieurs cases. Ces peuples, sales et indolens, sont couverts d'une vermine qu'ils se plaisent à manger; ils ne connaissent point l'usage des bains, et prétendent que la crasse les préserve du froid pendant l'hiver et de l'ardente chaleur pendant l'été. Les femmes pour paraître belles se frottent les cheveux avec de l'huile de saumon, et les couvrent ensuite de duvet d'oiseaux; elles se peignent aussi avec de l'ocre rouge mêlé d'huile. Ces Indiens sont en général d'une taille médiocre; il y en a peu qui atteignent cinq pieds neuf pouces (anglais). Ils ont le teint légèrement cuivré, les cheveux longs et plats, et les yeux noirs. Les femmes sont plus petites et plus malfaites que les hommes. Le vêtement des deux sexes consiste en une robe faite de fourrures de marmottes ou de peaux de lapin, attachée autour du cou

et descendant jusqu'aux genoux; dans l'été les hommes vont nus. Ces naturels aiment passionnément la danse et les jeux, et invitent à leurs fêtes les habitans de villages amis à trente ou quarante milles à la ronde.

La polygamie est permise parmi eux, mais ils n'ont guère plus d'une femme. Il n'y a point de cérémonie matrimoniale. Beaucoup de femmes sont stériles en raison des rudes travaux auxquels elles se livrent, et les avortemens sont fréquens. La prostitution est ordinaire parmi les jeunes femmes et la lèpre est commune aux deux sexes.

La manière de guérir les maladies est la même que chez les peuples des bords de la Columbia; mais en cas de mort du malade, il est rare que ses parens ne sacrifient pas le médecin ou quelqu'un des siens.

Ils traitent leurs prisonniers avec une cruauté inouïe.

Les funérailles se célèbrent d'une façon particulière. Chez les Talcotins, le corps de l'individu décédé est gardé pendant neuf jours dans son habitation; le dixième jour, il est transporté sur une espèce de bûcher formé par des branches de cyprès, dans les intervalles desquelles on place une grande quantité de bois gommeux; on dispose tout à l'entour les objets qui ont appartenus au défunt. Pendant la neuvaine prescrite, la veuve est obligée de coucher côte à côte du cadavre de son mari depuis le coucher jusqu'au lever du soleil; et pendant que le médecin fait une dernière tentative pour ressusciter le mort, elle s'étend sur le bûcher jusqu'à ce que son corps soit couvert d'ampoules; aussitôt que l'opérateur est éloigné, elle doit passer lentement ses mains à travers les flammes et se frotter la figure et le corps avec de la graisse liquéfiée qui s'échappe du cadavre. Enfin, la cérémonie achevée, elle suspend der-

rière elle les principaux ossemens, enveloppés dans une écorce de bouleau, qu'elle garde ainsi quelques années, et elle est ensuite traitée comme esclave. Lorsque les os sont retirés de leur enveloppe, ils sont placés dans une boîte taillée, qui est clouée ou attachée à une porte de douze pieds de haut; un homme couvre ensuite la tête de la veuve de duvet d'oiseaux, tandis qu'un autre verse sur elle le contenu d'une vessie pleine d'huile; elle est libre alors de contracter une nouvelle union, mais il y a peu de femmes qui veulent courir le risque d'être encore assujétie aux cérémonies du veuvage.

Les hommes sont soumis aux mêmes lois; mais beaucoup d'entre eux s'enfuient dans des régions éloignées pour se soustraire à ce traitement barbare. W.

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

ANCIENNES NAVIGATIONS DES NORMANDS

En Afrique, aux Indes, et en Amérique.

M. Estancelin, membre de la chambre des députés, vient de publier un volume qui porte ce titre : *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands, en Afrique, dans les Indes Orientales, et en Amérique.* C'est l'œuvre d'un homme studieux, jaloux de constater les gloires nationales, de *célébrer les faits domestiques* (1). Déjà ce culte de la terre natale lui fit écrire, il y a quelques années, une histoire des comtes d'Eu; le même attachement au foyer paternel se décèle aujourd'hui dans le livre où il rassemble les fastes nautiques de Dieppe.

(1) ..... *Celebrare domestica facta.* — Horatius.

Les barbares appelés Normands ne se firent d'abord connaître à l'Europe civilisée que par leurs courses maritimes, qu'ils poussaient jusqu'en Espagne, et peut-être au-delà, dès le commencement du neuvième siècle. Devenus possesseurs paisibles de la Neustrie, ils ne renoncèrent point sans doute à tout jamais à la vie aventureuse de la mer et des vaisseaux; les Maures d'Espagne, ou les Espagnols eux-mêmes, leur enseignèrent la plage africaine, et leurs vaisseaux, familiers aux périls de l'Océan, allèrent probablement jusqu'à de grandes distances explorer la côte occidentale, bien avant que les navigateurs portugais ou ceux de la Méditerranée osassent se risquer à doubler chacun de ces caps que leur méticuleuse inexpérience regarda successivement comme des barrières insurmontables.

Les récits de Villaut de Bellefond offrent l'histoire détaillée des expéditions que les Dieppois envoyèrent, dès 1364, jusqu'au-delà de Sierra-Léone, à l'embouchure du Rio dos Cestos, où ils établirent dès-lors le comptoir ou loge du Petit-Dieppe; des explorations qu'ils poussèrent l'année suivante jusqu'à la Côte-d'Or, dans ce *Quanqârah* des Maures si obstinément cherché depuis à l'intérieur du continent africain (1), et des comptoirs qu'ils échelonnèrent ensuite le long de la côte, depuis

(1) Le schéryf Edrysi avait le premier signalé cette riche *Terre de Ouanqârah, pays de l'Or, île* immense, *entourée par le Nyl des Nègres*, et située, d'après Ebn-al-ouârdy, *au bord de la grande Mer*. Le consul anglais Joseph Dupuis est le premier Européen qui ait reconnu et déclaré formellement, d'après les explications qu'il avait reçues, dans le pays même, de la bouche des Musulmans qui y sont établis, que le *Ouanqârah* de la géographie mauresque n'est autre chose que la *Guinée* des Européens depuis et y compris la Côte-d'Or jusqu'au Vieux-Kalbar aussi inclus. Bowdich avait déjà recueilli les élémens de la même solution, mais sans en apprécier la portée réelle.

le Cap-Vert jusqu'à *la Mine*, où ils bâtirent, en 1383, une église que l'on y voyait encore en 1669.

Vainement des étrangers envieux élèvent, contre la véracité de ces récits, des doutes intéressés; en vain l'esprit de détraction qui caractérise nos jaloux voisins d'outre-Manche se rue contre la prétendue forfanterie de Villaut et des auteurs qui, avant comme après lui (1), ont répété les mêmes faits : les noms de *Baie de France*, de *Petit-Dieppe*, de *Petit-Paris*, de *Bastion de France* à la Mine, de *Château des Français* à Aschem (2), et les souvenirs locaux subsistant encore sur la côte deux siècles après, sont des témoignages que la critique éclairée de nos jours ne peut dédaigner, et dont un scolastique pyrrhonisme conteste vainement l'autorité. Peut-être, au surplus, les archives de Rouen, à défaut de celles de Dieppe, offriraient-elles quelques preuves contemporaines de ces navigations.

Quoi qu'il en soit, c'est une vraie dérision que de mettre encore aujourd'hui sur le compte des Portugais les premières reconnaissances au long des côtes occidentales d'Afrique, lorsque les dates de leurs voyages sont bien connues et fort postérieures non-seulement aux navigations des Normands, mais même à divers monumens géographiques où ces prétendues découvertes portugaises se trouvent à l'avance consignées. Tel est le portulan dessiné sur vélin et collé sur bois (3) qui existe à la bi-

(1) La Popelinière, Barbot, Desmarchais, même l'Anglais Tuckey, l'Écossais Pinkerton, etc.

(2) Axim, suivant l'orthographe portugaise, qui a prévalu dans l'usage vulgaire.

(3) M. Walckenaer le dit *dessiné sur bois;* Bowdich, *gravé sur bois :* en réalité, c'est un superbe manuscrit sur vélin, richement enluminé, et collé sur douze ais de bois se repliant à charnières comme les feuilles d'un paravent. Malte-Brun lui attribue expressément la date

bliothèque du Roi, et où l'on voit les détails de la côte jusqu'au *Rio do Ouro :* cette pièce, que M. Walckenaer et Malte-Brun ont reconnue pour être du milieu du quatorzième siècle, et dont je crois pouvoir fixer la date précise à l'année 1375, a donc représenté, 42 ans, 59 ans, 67 ans d'avance, les découvertes faites en 1417, en 1434, et jusqu'en 1442, sous le patronage direct du prince dom Enrique de Portugal!... Tel est encore le manuscrit génois dont M. Graaberg de Hemsoe a transcrit (1), entre autres passages, la mention de l'envoi d'une galéace, par le Catalan *Joan Ferne*, jusqu'au *Rio do Ouro*, en 1346, c'est-à-dire 96 années avant qu'Antonio Gonçalez arrivât au même point. (2)

Au reste, c'est chose avérée que les hommes auxquels la vulgaire renommée attribue tout l'honneur d'une découverte, en sont rarement les premiers et véritables auteurs : presque toujours d'autres hommes, moins avides de célébrité, leur ont frayé la voie.

Ainsi, toute la gloire de la découverte de l'Amérique est restée attachée au nom de Colomb ; et pourtant d'autres Européens y avaient abordé avant lui : sans compter

de 1346, et le suppose écrit en *castillan*, tandis qu'il est en langue *catalane* ou *provençale*.

(1) *Annali di geografia è di statistica, tomo* II.

(2) Je profite de l'occasion pour consigner ici un rapprochement curieux qui peut-être n'avait point échappé à la sagacité de Malte-Brun. Le manuscrit de Gênes contient, à propos du *Rio do Ouro*, dont il vient de parler, à raison de l'expédition envoyée par le *Catalan* Joan Ferne, la phrase suivante : *Istud est caput finis terrarum Africæ occidentalis.* La carte de la bibliothèque du Roi est rédigée en *catalan ;* et près de l'entrée de rivière qui représente le *Rio do Ouro*, on voit une légende de six lignes, effacée et pénible à lire en quelques parties, mais dont le commencement, bien conservé, se lit clairement : *Cap de Finistera occidental de Africha.* Ne semble-t-il pas qu'il y ait rapport intime entre cette carte et l'armateur Joan Ferne?

la navigation de Leif Erikson et de Biorn à la terre inconnue qu'ils nommèrent *Vinland*, au commencement du douzième siècle; sans parler de celle des frères Zéni à *Estotiland*, en 1380; sans faire cas de celles des marins basques à des époques que leurs compatriotes disent fort anciennes; sans s'arrêter non plus aux indications des îles *Antilia* et *Brazil* ou *Berzil* dans les cartes de Francesco Picigano, en 1367 d'Andréa Bianco en 1436, de Fra Mauro, et autres, les Normands ont aussi leur part à revendiquer de cette découverte importante.

Les mémoires de Dieppe racontent qu'en l'année 1488 un capitaine de navire, nommé *Cousin*, s'étant élevé fort au large dans l'océan Atlantique, fut porté vers l'ouest sur une terre inconnue, à l'embouchure d'un grand fleuve, qui ne serait autre que le *Rio Maranhão* ou bien *am;* il avait avec lui un étranger appelé *Pinçon*, marin insubordonné, qu'à son retour à Dieppe il fit renvoyer du service de la ville.

Et ce fut avec trois frères du nom de *Pinçon* que Colomb entreprit, quatre ans après, sa découverte du Nouveau-Monde : c'étaient des marins expérimentés, qu'il consultait fréquemment, et dont le plus habile donnait ses avis comme un pilote qui connaît d'avance sa destination. Et il devait la connaître en effet, si cet homme, qui se montra de même fort insubordonné au Génois, était le même *Pinçon* qui avait navigué sous les ordres de Cousin, comme il est assez naturel de le croire.

Ainsi encore, tout l'honneur de la première navigation aux Indes Orientales est dévolu à Vasco de Gama; et cependant les annales de Dieppe citent un voyage de ce même *Cousin*, antérieur de sept années à la célèbre expédition chantée par Camoëns.

Enfin, la *terre inconnue* où Paulmier de Gonneville

aborda en 1503, en se dirigeant au *sud*, après qu'une tempête dont il fut assailli près du Cap de Bonne-Espérance, l'eût jeté hors de la route des Indes, paraît à M. Estancelin ne pouvoir être que l'*Australie*; et les Normands se trouveraient ainsi être encore les véritables auteurs de la première découverte de cette autre partie du monde.

Mais les détails et les pièces justificatives de ces aventureuses expéditions, où les trouver aujourd'hui?... Non plus aux archives de Dieppe, détruites par le bombardement de 1694; mais peut-être dans les vieux papiers des Archives de la Marine, peut-être dans des collections particulières. Espérons que dans ce siècle où les recherches historiques ont repris faveur, des géographes laborieux, des amateurs zélés de l'histoire nationale et des *gloires de nos aïeux* (1), tenteront efficacement la découverte des titres justificatifs de ces honorables traditions : c'est un appel que je fais ici au patriotisme de tous mes confrères.

Un heureux hasard a procuré à M. Estancelin une pièce de ce genre, qu'il s'est hâté d'arracher à un long oubli par une publication textuelle : c'est le *Voyage du capitaine Parmentier à Sumatra* en 1529. Ramusio en avait donné un résumé, comprenant aussi le récit succinct des voyages à Terre-Neuve et au Brésil, effectués par le même capitaine; mais le nom du navigateur était resté inconnu au compilateur italien.

Faisons des vœux pour que nos fastes nautiques soient enrichis par de nombreuses publications de cette nature.

Paris, le 16 septembre 1832.

* A.....

(1) *Gloriæ majorum*, devise de la Société royale des Antiquaires de France.

ÉTATS-UNIS. — *Tableau de la population de chaque Etat e*
revu et rectifié par l

ÉTATS ou TERRITOIRES.	BLANCS		
	MALES.	FEMELLES.	TOTAL.
Maine	200,687	197,573	398,260
New-Hampshire	131,184	137,537	268,721
Massachusetts	294,685	308,674	603,359
Rhode-Island	45,333	48,288	93,621
Connecticut	143,047	146,556	289,603
Vermont	139,986	139,790	279,776
New-York	951,441	916,620	1,868,061
New-Jersey	152,529	147,737	300,266
Pensylvanie	665,812	644,088	1,309,900
Delaware	28,845	28,756	57,601
Maryland	147,340	143,768	291,108
Virginie	347,887	346,413	694,300
Caroline du nord	235,954	236,889	472,843
Caroline du sud	130,590	127,273	257,863
Géorgie	153,288	143,518	296,806
Alabama	100,846	89,560	190,406
Mississipi	38,466	31,977	70,443
Louisiane	49,715	39,516	89,231
Tennessée	275,066	260,680	535,746
Kentucky	267,123	250,664	517,787
Ohio	478,680	447,631	926,311
Indiana	175,885	163,514	339,399
Illinois	82,048	73,013	155,061
Missouri	61,405	53,390	114,795
Arkansas	14,195	11,476	25,671
Michigan	18,168	13,178	31,346
Floride	10,236	8,149	18,385
District de Colombie	13,647	13,916	27,563
TOTAUX	5,354,088	5,171,144	10,524,232

[1] Y compris 125 individus non comptés dans les classes, et remis d'après
[2] Y compris 210 *idem* *idem*.

rritoire de l'Union, d'après le cinquième dénombrement en 1830, *crétaire d'état.*

ESCLAVES.			GENS DE COULEUR LIBRES.			TOTAL GÉNÉRAL de la POPULATION.
MALES.	FEMELLES.	TOTAL.	MALES.	FEMELLES	TOTAL.	
»	6	6	600	571	1,171	399,437
»	5	5	279	323	602	269,328
»	4	4	3,360	3,685	7,045	610,408
3	11	14	1,544	2,020	3,564	97,199
8	17	25	3,850	4,197	8,047	297,675
»	»	»	426	455	881	280,657
12	64	76	21,465	23,404	44,869	1,913,131 [1]
1,059	1,195	2,254	9,501	8,802	18,303	320,823
172	231	403	18,377	19,553	37,930	1,348,233
1,806	1,486	3,292	7,882	7,973	15,855	76,748
53,442	49,552	102,994	24,906	28,032	52,938	447,040
239,077	230,680	469,757	22,387	24,961	47,348	1,211,405
124,313	121,288	245,601	9,561	9,982	19,543	737,987
155,469	159,932	315,401	3,672	4,249	7,921	581,185
108,817	108,714	217,531	1,261	1,225	2,486	516,823
59,170	58,379	117,549	844	728	1,572	309,527
33,099	32,560	65,659	288	231	519	136,621
57,911	51,677	109,588	7,230	9,480	16,710	215,739 [2]
70,216	71,387	141,603	2,130	2,425	4,555	681,904
82,309	82,904	165,213	2,652	2,265	4,917	687,917
1	5	6	4,788	4,779	9,567	935,884
»	3	3	1,857	1,772	3,629	343,031
347	400	747	824	813	1,637	157,445
12,439	12,652	25,091	284	285	569	140,445
2,293	2,283	4,576	88	53	141	30,388
22	10	32	159	102	261	31,639
7,985	7,516	15,501	383	461	844	34,730
2,852	3,267	6,119	2,645	3,507	6,152	39,834
1,012,822	996,228	2,009,050	153,243	166,333	319,576	
						12,853,193

e nouveaux renseignemens. W.

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 7 septembre 1832.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Alexandre Barbié du Bocage écrit à la Société pour lui annoncer son prochain voyage en Italie, nécessité par l'état de sa santé; il offre en même temps ses services à la Société, et promet de répondre à toutes les questions qu'elle jugerait à propos de lui adresser.

Cette lettre est renvoyée à la section de correspondance, avec l'invitation de satisfaire aux desirs de M. Barbié du Bocage.

M. Julian-Robert Jackson, colonel d'état-major au service de Russie, qui a fait de nombreux voyages en Asie, en Turquie, et un séjour prolongé dans les Indes orientales, écrit de Saint-Pétersbourg à la Société pour lui exprimer le desir d'être reçu au nombre de ses membres. La Commission centrale s'empresse de l'admettre sur la proposition de MM. Jouannin et Roux de Rochelle.

M. le professeur Rafinesque remercie la Société de la médaille d'or qu'elle a bien voulu lui décerner pour son mémoire sur l'*origine des races nègres asiatiques*, et il témoigne le desir que cet écrit soit publié parmi les Mémoires de la Société.

MM. Vander-Maelen et Meisser adressent à la Société un exemplaire du dictionnaire de la province de Namur, de la carte de la Belgique, et du relevé de la population de ce royaume, qu'ils viennent de publier; ils font connaître en même temps le plan de leur travail sur la Belgique, et expriment le desir qu'en considération des difficultés qu'ils ont eu à vaincre, la Société veuille bien inviter un de ses membres à lui rendre compte de ces ouvrages.

M. C. Moreau, chargé par les auteurs de présenter ces ouvrages à la Société, est invité à lui en rendre compte et à lui donner des renseignemens sur l'établissement géographique fondé à Bruxelles par M. Vander-Maelen.

M. Warden adresse à la Société le tableau de la population générale des Etats-Unis et l'éloge du docteur Mitchill par M. Pascalis.

M. Eyriès annonce à la Société la mort récente de M. le baron de Zach, et rappelle les grands services qu'il a rendus à la science.

Séance du 21 *septembre* 1832.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

MM. les comtes Anatole et Alfred de Montesquiou adressent leurs remercîmens à la Société, qui vient de les admettre au nombre de ses membres.

M. Barbié du Bocage communique plusieurs lettres de M. Ch. Guys, ancien consul de France à Tripoli; une entre autres est relative à ses excursions dans la Syrie et à la publication prochaine de son voyage.

Renvoi d'un extrait de ces lettres au comité du Bulletin.

M. Jomard communique une lettre de M. A. Cochelet, aujourd'hui consul-général près la république du Guate-

mala, datée de Philadelphie, le 8 août 1832, annonçant le voyage de M. Galindo aux ruines de Palenqué, et renfermant plusieurs itinéraires détaillés du Mexique à Guatemala. M. Cochelet fait remarquer l'activité qui règne sur les bords du Mississipi, et le nombre des constructions nouvelles qui s'élèvent journellement sur ses rives comme par enchantement. — Renvoi au comité du Bulletin.

M. le colonel Juan Galindo adresse une description des ruines de Palenqué, datée du lieu même, 27 avril. Sa lettre est accompagnée de plusieurs esquisses des monumens de cette ancienne ville. M. Galindo entre dans de grands détails sur les monumens de Palenqué, et donne des éclaircissemens sur la topographie du lieu. La Société entend avec un vif intérêt cette description, et arrête qu'elle sera insérée dans le plus prochain numéro du Bulletin. Des remercîmens seront adressés à M. le colonel Galindo pour cette communication.

M. Jomard fait un rapport favorable sur la première livraison de l'ouvrage relatif aux antiquités mexicaines, publié par MM. Baradère, Lenoir et Farcy, et accompagné d'une dissertation par M. Warden, contenant la relation de l'expédition du capitaine Dupaix et les dessins de Castañeda, artiste de l'expédition. On doit ces matériaux à M. Baradère. Le rapporteur conclut en émettant le vœu que cette intéressante publication soit continuée et reçoive des encouragemens du public. Le rapport est adopté et renvoyé au comité du Bulletin.

M. d'Avezac lit une notice sur les anciennes navigations des Normands, à l'occasion de l'ouvrage de M. Estancelin, membre de la chambre des députés, intitulé : *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands en Afrique, dans les Indes orientales et en Amérique.*

Après quelques observations de MM. Jomard et Eyriès, sur les anciennes cartes attribuées à ces navigateurs, antérieures au seizième siècle, cette notice est renvoyée au comité du Bulletin. (Voy. page 176.)

M. Albert-Montémont communique de la part de l'auteur, M. Richard, de Remiremont, un mémoire manuscrit sur la coutume judiciaire de la Bresse, département des Vosges, dans le moyen âge, écrite sous le règne de Charles III, duc de Lorraine, en 1595, et qui a subsisté jusqu'en 1789.

L'heure avancée ne permet pas d'entendre la lecture de ce mémoire; elle est ajournée à la prochaine séance.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 7 septembre.

M. le chevalier Julian-Robert Jackson, colonel d'état-major au service de Russie.

Séance du 21 septembre.

M. Chanut, professeur d'histoire et de géographie au collège royal de Henri IV.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séances des 7 et 21 septembre.

Par M. Vander-Maelen : *Dictionnaire géographique de la province de Namur*, 1 vol. in-8°. — *Relevé de la population du royaume de Belgique par province et par circon-*

scription judiciaire au premier janvier 1831, 1 vol. in-8°. — *Carte du royaume de Belgique*, une feuille.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahiers d'août et septembre.

Par M. le directeur : Cahier de septembre du *Mémorial encyclopédique*.

Par M. Eyriès : *Carte du Loffode Nordland.*

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*, cahiers de juillet et août.

Par la Société d'agriculture du département de Seine-et-Oise : 32e *volume de ses Mémoires.*

Par la Société de Civilisation : premier numéro de la *Revue sociale.*

Par la Société des méthodes d'enseignement : Cahier d'août de son *Bulletin.*

Par M. Boucher : *Opinion de M. Christophe sur les prohibitions et la liberté du commerce*, 3e *partie.*

Par les directeurs : Quatre numéros du *Moniteur Ottoman* et quatre numéros du *Courrier de Smyrne.*

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

N° 114. — OCTOBRE 1832.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

DOCUMENS NOUVEAUX

SUR LES MONUMENS DE PALENQUÉ, DANS L'AMÉRIQUE CENTRALE,

Et sur les routes qui conduisent de Mexico à Guatemala.

LETTRE DE M. COCHELET, *consul général et chargé d'affaires de France près le gouvernement de la république de l'Amérique centrale,*

A M. JOMARD, *membre de l'Institut.*

Philadelphie, 8 août 1832.

..... Je vous dirai, comme une chose certaine, que l'expédition scientifique de M. Waldeck (1), s'était em-

(1) Voir le Bulletin de la Société, n° 106, p. 101.

barquée à la Vera-Cruz, deux jours avant mon départ de ce port, qui a eu lieu le 7 avril dernier, et qu'elle s'était dirigée sur l'état de Tabasco, pour atteindre les ruines de Palenqué par le plus court chemin.

Il faut espérer, cette fois, que le monde savant, qui desire depuis si long-temps obtenir des faits plus positifs sur ces ruines mystérieuses, ne sera pas encore frustré dans son attente. Car indépendamment du docteur Corroy, dont vous me parlez encore dans votre lettre, et qui a dû, dites-vous, retourner à Palenqué dans le mois de mars dernier, pour y faire des fouilles, il paraît qu'un officier supérieur de l'Amérique centrale, nommé J. Galindo, s'est aussi rendu au commencement de cette année à Palenqué dans un but d'exploration. C'est au moins ce que je viens de lire dans un journal français, qui s'imprime à New-York, et qui a inséré, à cet égard, un assez long article, que je crois devoir vous envoyer ci-joint, parce que je suppose qu'il intéressera la Société de géographie, si elle n'en a pas déjà eu connaissance.

Ce que vous apprendrez sans doute avec plaisir, monsieur, c'est que je serai bientôt plus à portée d'offrir mes services aux explorateurs de Palenqué, et de rendre compte de leurs succès à la Société de géographie. Mes fonctions diplomatiques au Mexique ont cessé depuis le mois de mars, et il a été décidé que j'irais les remplir auprès du gouvernement de la république de l'Amérique centrale. J'étais déjà arrivé à la fin de mars à la Vera-Cruz, où je croyais trouver un de nos bâtimens de guerre de la station de la Havane, qui devait me conduire dans le golfe de Honduras. Mais les circonstances de la guerre civile du Mexique ont rendu sa présence indispensable sur les côtes de ce pays, afin de protéger efficacement les intérêts de nos nationaux, et j'ai dû

aller forcément aux Etats-Unis du nord de l'Amérique, pour y chercher les occasions d'aller prendre possession de mon poste.

Cette direction inattendue m'a fait faire un long et beau voyage; car, après avoir été chercher à la Nouvelle-Orléans un navire de commerce, que je n'y ai pas trouvé, pour me conduire à Omoa ou Belise, je me suis acheminé vers le nord des États-Unis, seul point où l'on en trouve quelquefois, et j'ai remonté le Mississipi et l'Ohio jusqu'à Pittsburg, par Louis-Ville, Cincinnati et Wheeling, c'est-à-dire pendant 2,034 milles, ou six cent soixante-dix-huit lieues. Je ne vous parlerai point de tout ce que ce voyage offre de remarquable, car des milliers de personnes le font tous les ans, et parmi elles il y en a beaucoup qui publient des narrations autrement intéressantes qu'un simple récit comme celui que je pourrais vous faire. Qu'il vous suffise donc de savoir qu'il n'y a aucun des nombreux pays que j'ai parcourus dans l'ancien et le Nouveau-Monde où j'aie vu un tel mouvement ascendant et qui présente un cadre d'activité et de prospérité comme dans la partie des États-Unis que j'ai traversée. J'ai vu de tous côtés les rives du Mississipi et de l'Ohio se couvrir de villages, de bourgs et de villes. J'ai vu de tous côtés des fondations nouvelles et des édifices publics sortir de dessous terre comme par enchantement. La fureur des spéculations sur les terreins où l'on bâtit s'est emparée de toutes les têtes, comme il y a quelques années à Paris. Afin de vous citer un seul exemple entre plusieurs, je vous dirai que Cincinnati, qui n'avait que cinq cents habitans en 1795, et quatre mille en 1813, renferme aujourd'hui une population de trente mille âmes. Il paraît que cette ville n'en restera pas là, car j'y ai vu adjuger pour cent ans,

devant moi, la nue-propriété d'un terrein où l'on voulait bâtir à raison d'une location par an de douze piastres (63 fr., 60 c.) le pied de terre de face sur une certaine profondeur pour la bâtisse. L'adjudicataire était un riche propriétaire auquel le jeu des terreins a fort bien réussi, car il y a fait une énorme fortune.

Ce qu'il y a d'aussi remarquable que l'agglomération des populations sur les bords des grands fleuves des Etats-Unis, c'est l'activité que l'on remarque parmi elles. Cette activité est merveilleusement entretenue par les nombreux bateaux à vapeur qui sillonnent les fleuves en remontant et en descendant. Ces bateaux qui ressemblent à des maisons flottantes richement ornées, et où l'on trouve toutes les commodités de la vie, semblaient déjà avoir atteint le dernier degré de perfection, et cependant on en construit de tous côtés, et surtout à Wheeling et à Pittsburg, le Birmingham des Etats-Unis, de plus grands et de plus somptueux, où le luxe le dispute à l'art. On ne peut se faire une juste idée du mouvement qui règne sur toutes les parties des rives du Mississipi et de l'Obio, au moyen de ces machines ambulantes qui distribuent de chaque côté du fleuve, non-seulement tous les gens actifs et industrieux employés à un commerce d'échange entre le nord et le midi, ou qui se livrent aux travaux de l'agriculture, mais encore les habitans des villes malsaines du midi, qui vont respirer dans le nord un air plus pur, ou chercher des distractions nouvelles.

Ce mouvement et cette activité de tous les jours, à l'exception du dimanche, où tout rentre dans un calme profond, sont surtout remarquables quand on sort du Mexique. Je dois dire cependant que l'aspect de ce dernier pays est changé sous quelques rapports depuis 1829,

époque à laquelle j'y suis arrivé, et que l'on voyage surtout avec plus de facilité et moins de danger sur la route de Mexico à la Vera-Cruz. Je serais bienheureux si dans l'Amérique centrale les moyens de transport étaient aussi bien organisés. Il paraît qu'ils sont des plus difficiles. Je viens encore de recevoir une lettre du 10 mai, d'un ancien officier français, M. Mercher, que les évènemens politiques de 1815 avaient jeté dans le commerce, et qui a eu l'obligeante et malheureuse idée de venir depuis Guatemala à ma rencontre jusqu'à Belise, où il supposait avec raison que je devais arriver à l'époque où il m'écrit : « Lorsque j'ai quitté Guatemala, l'entrée du golfe d'Izabal était occupée par les nègres et les galériens d'Omoa, commandés par Dominguez. Ce fâcheux évènement m'a forcé de faire un détour de trois cents lieues que j'ai parcourues en vingt-six jours. C'est le plus affreux voyage que j'aie jamais fait, et j'ai voyagé beaucoup. Nulle trace de civilisation, et un climat mort. Le lendemain de mon arrivée, je suis tombé dangereusement malade des suites des fatigues de mon long et pénible voyage, qui rencontre bien des incrédules. Je suis maintenant bien faible, mais en pleine convalescence. »

Je suppose que M. Mercher aura fait la route de Guatemala à Belise par le district de Peten, dont je vous ai déjà envoyé l'itinéraire. Quant à moi, mon intention est toujours d'aller par Izabal, afin de rendre autant que possible le voyage moins long et moins pénible. Voici la route qui m'a été donnée, et que je suivrai probablement.

De Belise (colonie anglaise au sud de la presqu'île du Yucatan), on se rend à Izabal, petit port de la république de l'Amérique centrale au fond du golfe *Dulce*, il

y a environ deux jours de navigation sur un petit canot sans abri;

D'Izabal à Mico (en sortant d'Izabal, on trouve immédiatement une très haute et très difficile montagne à traverser, qui n'est praticable que dans les temps de sécheresse); on met presque un jour à faire ce trajet;

De Mico, si on a été favorisé par le pas des montures dans le passage de la fameuse montagne, et si on n'a pas éprouvé d'accident, on peut aller le même jour coucher à Iguana;

D'Iguana à Gualan (Gualan est un bourg que l'on regarde comme le premier endroit assez salubre de la route);

De Gualan à Zacapa, dix lieues (Zacapa paraît être le meilleur gîte de la route pour les voyageurs et les mules);

De Zacapa à Chimalapa, huit lieues;

De Chimalapa à Guastatoya, onze lieues;

De Guastatoya à Omoyta, neuf lieues;

D'Omoyta à San Jose, huit lieues;

De San Jose à Guatemala, huit lieues.

Vous savez, monsieur, que d'Omoa, qui est l'autre port sur le golfe de Honduras le plus rapproché de Guatemala, il y a cent soixante-trois lieues jusqu'à cette capitale. Peut-être la Société de géographie n'a-t-elle pas un itinéraire complet de cette distance, je vais mettre sous ses yeux celui qui m'a été communiqué :

D'Omoa à San Pedro	16 lieues.
à la Cofradia	10
à Quimistan	10
à Sala.	8
à la Venta	13
à la Entrada	4

à la Boca del Monte 5
à Santa Rosa 16
à la Borea 7
à Llano Grande 6
à Jocatan 11
à Chiquimula 7
à Zacapa 6

(Ici on rejoint la route d'Izabal à Guatemala.)

à Guatemala (selon l'itinéraire ci-dessus) 44

Distance d'Omoa à Guatemala . . . . . 163 lieues.

J'aurais bientôt composé un almanach des postes ou plutôt des stations de cette Amérique presque sauvage, si je vous envoyais, monsieur, tous les itinéraires qui m'ont été donnés pour me rendre à Guatemala par des amis bienveillans que le sort réservé à ma famille dans ce pénible voyage intéressait vivement. Les uns, d'accord en cela avec mon desir, voulaient que j'allasse m'embarquer à Acapulco, sur l'océan Pacifique; mais il n'y avait pas un seul navire au port, et il s'y en trouve rarement. Les autres m'engageaient à aller par la lagune de Terminos à Peten, en suivant ensuite la nouvelle route dont vous avez l'itinéraire; mais je crois que cette route n'a été fréquentée jusqu'à présent, dans quelques parties, que par les Indiens Caraïbes, et il serait par trop imprudent d'aller faire voyager une jeune femme et un enfant en bas âge au milieu de peuplades encore sauvages. Les troisièmes (et le nombre de ceux-ci était considérable, parce qu'il représente les peureux du Mexique, qui n'aiment pas la mer et toutes ses chances) me conseillaient d'aller droit sur Guatemala par le chemin de

terre, en traversant les Cordillières. J'ai hésité quelque temps si je suivrais cet avis, mais j'étais arrêté par l'incertitude et les dangers pour ma famille d'une longue route à faire à dos de mulets, et que j'aurais été plusieurs mois à parcourir. Je m'y serais cependant résigné, si j'avais pu prévoir que le bâtiment de guerre ne pouvait pas me conduire à Bélise dans la seule saison de l'année où le chemin d'Izabal à Guatemala paraît être praticable.

Vous serez sans doute curieux d'avoir quelques renseignemens sur cette route fort peu connue, mais dont l'itinéraire sera utile aux négocians, aux voyageurs et aux géographes qui s'occupent d'une nouvelle carte du Mexique. Je vous l'adresse donc, partant de Guatemala.

De Guatemala à		De Amatenango à	
Mixco.	3 lieues.	Ciudad Real.	7 lieues.
Santiago.	2	Iztapa.	8
Sampango.	3	Chiapas.	5
Pasoa.	10	Tuxtla.	3
San Andrés.	6	Ocosocantla.	7
Argueta.	5	Sintalapa.	10
Totonicapan.	9	Macuilapa.	8
San-Francisco.	3	Dolores.	8
Agua Caliente.	5	Tapána.	8
Guigietenango.	10	Sanatepeque.	7
Rosario.	5	Niltepeque.	7
Todos Santos.	7	La Venta.	7
San Martin.	5	Iztalpeque.	7
Jacaltenango.	6	Tehuantepec.	7
San Andrès.	3	Yerba Santa.	7
Yalisjao.	4	Tequisistlan.	7
San Jose.	8	Las Vaccas.	7
Iuncana.	6	San Bartolo.	8
Comitan.	5	San Carlos.	8
Amatenango.	12	Tapanala.	7

De Tapanala à		De San Sebastian à	
Tototapa.	7 lieues.	Teguacan.	4 lieues.
San Dionisio.	5	Tepango.	5
San Lucas.	2	Hacotepeque.	6
Oaxaca.	7	La Venta de Alcorta.	3
San Juan del Rey.	6	Tepiapa.	4
Ataclanta.	5	Mosoge.	5
Dª Domingaillo.	4	San Martin.	6
Quiclacan.	3	Las Tablas.	6
Tiotepeque.	5	Rio Frio.	4
Los Cois.	3	Chalco.	5
San Antonio.	4	Mexico.	6
San Sebastian.	6		

Chemin de terre de Guatemala à Mexico. 371 lieues.

Me voilà, monsieur, bien éloigné actuellement de ce chemin; mais quand je pense à toutes les aventures qui auraient pu m'arriver dans une si longue route et au milieu de tels gîtes, en voyageant seul avec ma famille et quelques domestiques du pays, qui sont souvent les premiers à dévaliser leurs maîtres, comme cela m'est arrivé au Mexique, je préfère encore mon long trajet par mer et mes huit à dix journées par terre d'Izabal à Guatemala, quelque pénibles et fatigantes qu'elles soient. Je ne manquerai pas de faire un examen attentif du pays que je parcourrai, et je le soumettrai à la Société de géographie....

Signé Ad. Cochelet.

Errata *d'une lettre précédente de M. Cochelet, insérée dans le cahier de février* 1832.

Page 102, ligne 23, au lieu de : demandé aux évêques, lisez : *demandé au congrès.*

Page 107, ligne 21, au lieu de : son sommet, lisez : *Sonsonnate.*

Mémoire de M. Galindo, *officier supérieur de la république de l'Amérique centrale, adressé à M. le secrétaire de la Société de géographie de Paris.*

Ruines de Palenqué, 27 avril.

Monsieur le secrétaire,

Au milieu de ces ruines admirables, qui annoncent fièrement au monde, la haute civilisation de ces pays dans les temps passés, et sauvent l'Amérique ancienne du reproche de barbarie, à qui puis-je m'adresser plus justement, pour faire connaître à l'Europe nos droits à sa considération, qu'à votre Société honorable et renommée!

La chaîne de montagnes, sur le sommet de laquelle s'étendent ces ruines, traversent le continent de l'orient à l'occident, depuis la source du Yalchilan, petite rivière tributaire des eaux de l'Usumasinta jusqu'à quelques lieues à l'ouest d'où j'écris : elle sépare politiquement les républiques centre-américaine et mexicaine, et naturellement les plaines unies et chaudes de Tabasco, des pays élevés et tempérés du Peten, qui restent au sud. De son extrémité occidentale, la chaîne tourne vers le sud et sépare encore la province centre-américaine du Peten de l'état mexicain de Chiapas; un morceau de ce dernier état pénètre aussi au nord de ces ruines, et là se trouve la ville de Santo Domingo del Palenqué (Saint-Domingue de la Lice), qui a eu l'honneur, chez l'étranger, de donner son nom à ces ruines, qui ici sont connues généralement sous celui de « Las Casas de Piedra. »

Cet endroit se trouve à l'orient de l'isthme de Tehuan-

tepec, un des points qui unissent les deux grands continens du nord au midi : l'état de Tabasco occupe les vastes plaines entre les ruines et le golfe de Campêche, entrecoupées par l'Usumasinta, et ses tributaires des canaux naturels et des bouches nombreuses, qui forment tout ensemble (1) le Suez, l'Egypte, la Méditerranée, le Nil et le Delta de cette Thèbes américaine.

Une tribu des Mayas sauvages appelés Lacandons, qui habitent un district immense dans le centre du continent, embrassent toute la partie occidentale du Peten; errent sur les bords supérieurs de l'Usumasinta et le pays qui se trouve au sud de l'endroit d'où j'écris. C'est l'unique reste des nombreuses tribus des Mayas indépendans, qui, à l'époque de la conquête espagnole, occupaient la partie orientale de Tabasco, toute la péninsule de Yucatan, et ce qu'on appelle aujourd'hui les provinces de Honduras britanniques, Livingston et le Peten, qui s'étendent sur les côtes depuis le lac de Terminos jusqu'à Omoa.

Les Lacandons sont fort peu civilisés, néanmoins ils ne sont pas trop féroces; ils emploient la langue de leurs ancêtres, qui se parle aussi chez les Indiens conquis, et même chez plusieurs autres habitans des pays qu'occupaient les Mayas au temps de la conquête. Ils s'habillent de coton et de l'écorce de l'arbre qui produit la gomme élastique, et se fient à la pêche et à la chasse pour leur principale nourriture; à la chasse, ils emploient des flèches de canne ayant des têtes de cailloux. Ils cultivent aussi des petites quantités de maïs, de cacao et de tabac, celui-ci d'une qualité fort supérieure,

(1) On a cru devoir conserver le style de cette lettre, malgré les tournures étrangères qu'on y remarque de temps à autre.

(*N. D. R.*)

et qu'ils échangent pour le sel. Ils ne possèdent aucune tradition de l'antiquité, et ont presque oublié la conquête du Peten, qui n'a eu lieu qu'au commencement du siècle passé.

Les Espagnols trouvèrent les Mayas de Yucatan dans un état avancé de civilisation. Un peuple qui parlait la langue puctunc ou chol, qui n'est qu'une corruption légère du maya, possédait le pays de ces alentours; mais il n'avait aucune idée des fabricateurs de ces anciens édifices. Les Puctuncs ne furent jamais, depuis qu'ils sont connus, aussi civilisés que les Mayas, et à présent qu'ils restent conquis, ils sont dans un grand état d'abrutissement; si on leur demande qui bâtirent ces édifices, ils répondent « le diable », et ils les regardent avec une espèce de crainte superstitieuse. Les autres habitans du pays, voyant la stupidité des Indiens, et ne connaissant d'habileté que parmi les blancs, croient qu'une race de blancs fut l'auteur de ces bâtimens et des autres antiquités du pays; mais je suis décidément d'un avis contraire.

Les Espagnols fondèrent une ville qu'ils appelèrent Santo Domingo del Palenqué, il y a un peu plus d'un siècle, parmi ces ruines, attirés par la beauté du climat et l'absence des maringouins et d'autres insectes incommodes; mais ils trouvèrent les chauves-souris si nombreuses et nuisibles, qu'ils changèrent la situation de la ville à une lieue au nord et dans la plaine; c'est à présent un très joli endroit : ses belles femmes ont une grande réputation, et la longue vie de ses habitans est aussi remarquable, comme preuve de l'excellence du climat.

Les pays voisins de Tabasco et le Peten contiennent de nombreux restes d'antiquités qui prouvent qu'à une époque éloignée, cette contrée était la plus civilisée de

l'Amérique; je juge cette époque beaucoup plus reculée que la fondation de la ville de Mexique, au commencement du quatorzième siècle, et pour différentes raisons : premièrement, je vois que les anciens peuples de ce pays possédaient l'art de représenter les sons par des signes, ce qui était ignoré par les Mexicains, et jusqu'à présent, je croyais qu'aucuns Américains avant la conquête ne savaient écrire : les Mexicains, qui auraient été nos voisins, et qui n'étaient point dépourvus de talent, auraient infailliblement appris d'ici l'art de l'écriture, si supérieur aux hiéroglyphes qu'ils employaient. Encore je suis d'avis que cette nation ancienne fut détruite par une irruption de barbares du nord-ouest, ce qui est une raison pour leur donner une époque beaucoup plus éloignée que la fondation de la ville de Mexique, en 1342, puisque j'ignore si aucune ancienne histoire ou tradition parle d'une telle irruption, ni avant ni après cette année; son antiquité doit ainsi être plus reculée que toutes nos connaissances historiques sur cette partie du monde.

Quelques lieues à l'ouest et dans la direction de la ville de Mexique, se trouve un pont de pierre sur la rivière Tulija (tributaire de l'Usumasinta); ses arches sont cachées sous l'eau, qui a séparé la rive droite du pont (*sic*); la rivière a environ cinq cents pas de large en cet endroit. Ce doit être cet objet qui a donné origine à la ville fabuleuse de Pulha, dont parle M. Juarros dans son histoire de Guatemala. Les deux paragraphes de cet auteur sont la seule chose que j'aie vue écrite sur les antiquités de ce pays : comme c'était un ecclésiastique qui ne sortit jamais de sa ville natale, toutes ses descriptions hors de là, sont fondées sur des rapports, et ses informations sur cet endroit-ci sont fort incorrectes. Il dit

que ces ruines d'où j'écris étaient inconnues avant le milieu du dix-huitième siècle, ce qui est absolument faux; puisque je suis persuadé, que depuis la conquête, ces édifices ont été connus des Espagnols, quoiqu'ils n'aient jamais pu rien décider sur leur origine. Au lieu de n'avoir que six lieues de circonférence, cette ville ruinée a plus que cela de large. Le nom de Culhuacan que M. Juarros lui donne est sans autorité, puisque nous ne connaissons point ce nom-là dans tout le voisinage. Il y a une ville près de la mer dans l'état de Tabasco, appelée Cundoacan, mais à plusieurs journées d'ici.

Au nord-est, à sept lieues de distance, se trouve une cuvette circulaire, de vingt pieds de diamètre, et deux au-dessus de la plaine, mais elle en a huit de profondeur en dedans, et est à présent peuplée de crocodiles.

A une lieue de Tenosique sur le bord de l'Usumasinta, se trouve une pierre monumentale, remarquable par les caractères qu'elle contient.

Plus haut sur la rivière Usumasinta, et dans un grand souterrain sur la rive gauche, il y a des ruines extraordinaires et magnifiques que je n'ai pas vues.

Beaucoup plus loin, à l'autre côté de la ville de Flores (chef-lieu du Peten), se trouve le lac de Yachá de deux lieues de largeur, qui contient quatre petites îles, une desquelles, qui est pierreuse et élevée, ayant plus de mille pas de diamètre, est couverte de débris de pierres; le plus remarquable, c'est une tour carrée de cinq étages, chacun de neuf pieds de haut, la base a vingt-deux pas sur chaque côté, et les étages entre deux pieds en dedans de tous les bords : il n'y a aucune entrée ni fenêtre dans les premiers quatre étages; mais du côté de l'ouest, un escalier de sept pieds de largeur conduit jusqu'en haut. Les marches de l'escalier n'ont que quatre

pouces chacune ; deux portes fort basses dans le cinquième étage, permettent d'y entrer à quatre pattes ; et cet étage consiste en trois chambres sans toit, jointes par de semblables petites portes ; quoiqu'il y ait apparence, par le son, qu'il y a au-dessous un vide, cependant il ne paraît aucune entrée aux premiers étages : les pierres dont la tour est construite sont un peu plus grandes que celles employées dans le Palenque, mais d'une même forme, qui est la seule ressemblance que je trouve entre l'architecture d'ici et celle de Yachá : soit que les édifices de Yachá soient plus modernes, ou son atmosphère moins corrodante, ou pour d'autres causes ; là, des parties des poutres, des portes restent encore, d'un bois qu'on appelle *jabin;* mais ici, toute espèce de bois a déjà disparu, et il ne reste que des pierres et du plâtre.

L'endroit où je me trouve était sans doute la capitale de l'ancienne nation ; les œuvres de ce peuple forment à présent son unique histoire ; le géographe le moins instruit verra d'un coup-d'œil les grands avantages que possédait cet endroit pour être le siège du gouvernement d'une nation civilisée, commerciale et étendue : la température la plus agréable par l'élévation du lieu ; en arrière un pays tempéré, capable de produire tout ce qu'on ne trouve point dans les pays chauds ; et devant les immenses plaines fertiles de Tabasco et Yucatan. Sans parler de sa position sur le globe, entre les deux continens de l'Amérique et les deux grands océans, à une petite portée de chacun, on remarque que ce lieu est au fond du golfe de Mexique, la plus enfoncée des mers américaines, mais assez retiré de la côte pour ne pas éprouver sa chaleur incommode ni ses maladies, et possédant dans les plaines qui se trouvent à ses pieds, un réseau d'eaux navigables qui traversent l'état de Ta-

basco dans tous les sens; la rivière Chacamas, qui pour ainsi dire, baigne les pieds de ces murailles est navigable et tombe dans l'Usumasinta; les rives du Catasajá, qui communique aussi à l'Usumasinta, sont à peu de lieues de distance : enfin les canaux et rivières profondes de Tabasco, et leurs embouchures nombreuses dans le golfe de Campêche, offrent toutes les facilités pour le commerce.

Je ne puis que proclamer avec enthousiasme que le héros américain, fondateur de cette métropole, devrait voir son nom placé à côté ou au-dessus de ceux d'Alexandre, de Constantin et de Pierre-le-Grand.

Le peu de curiosité des habitans actuels de ces environs fait que les ruines sont peu explorées; il n'y a que deux chasseurs indiens, Pedro Lopès et Victorio Basques, qui en connaissent quelque chose, et ils les montrent avec difficulté, soit par superstition, soit une autre cause inconnue. Toutes les ruines se trouvent enveloppées dans une forêt épaisse, et on pourrait passer des mois entiers à les observer de la manière la plus intéressante.

Les débris de cette ville ancienne s'étendent jusqu'à près de sept lieues sur le sommet de la chaîne; les édifices principaux se trouvent sur les endroits les plus élevés, et des escaliers conduisaient jusque-là, en partant des vallons. Il me paraît que la ville était une continuation de maisons sur la chaîne, assez séparées les unes des autres, ne contenant peut-être dans toute sa grande étendue qu'un même nombre d'habitans qu'aurait une ville moderne d'une lieue de large.

Les maisons se composent de galeries (Voy. fig., n° 1er, qui en représente le profil) de huit pieds de large, séparées par des murailles de trois pieds d'épaisseur;

deux rangs de galeries complètent l'édifice; la hauteur des murailles jusqu'aux bords des toits, est de neuf pieds; et de là, il y a neuf pieds de plus jusqu'au haut, qui est couvert de pierres horizontales d'un pied de largeur. Les vides entre les deux toits intérieurs se trouvaient toujours remplis, quoique contenant des grandes niches (Voy. fig. n° 2); à présent ils sont généralement couverts de buissons et d'arbres de la plus grande proportion. L'épaisseur de la forêt, même dans les cours et anciennes habitations, empêche de faire l'esquisse d'une maison entière, sans compter que je suis un artiste des plus mauvais.

Les pierres dont sont construites toutes les maisons ont dix-huit pouces de long, neuf de large et deux d'épaisseur, jointes par du plâtre fin; elles sont toujours placées horizontalement, et se portent peu-à-peu vers l'intérieur en formant le toit: les bords extérieurs des toits posent sur des grandes pierres qui sortent de plus de deux pieds.

Il y a plusieurs portes dans toutes les salles ou galeries, et les parties qui contenaient les poutrelles sont conservées, quoique tout le bois ait disparu, là et partout dans les ruines; on ne trouve d'autres restes qu'en pierre et en plâtre. Les habitations doivent avoir été fort obscures, si les portes étaient de bois et fermées, puisque les fenêtres ne sont que de petites embrasures circulaires et carrées, sans règle. On peut bien remarquer que ces architectes évitaient la symétrie, non par ignorance, mais avec préméditation.

Outre les niches dans les toits et les fenêtres, les mu-

railles se trouvent percées par des trous de cette forme,

chacun, de près de deux pieds de large; et quoiqu'ils traversent les murailles, ils sont toujours partagés au milieu par une partie de plâtre; je ne puis imaginer leur usage; néanmoins ils sont fort nombreux. Plusieurs creux dans les murailles contiennent des petits piliers d'un pouce à six de haut, quelques-uns capables de retenir l'animal le plus fort, et d'autres d'une petitesse délicate; il y a de ces piliers en haut et en bas, et pas toujours l'un vis-à-vis de l'autre.

Des *alto-relievos* (reliefs en ronde bosse), représentant des figures humaines, se trouvent en dehors, sur les colonnes qui séparent les portes (*sic*); et dans plusieurs, il est assez difficile de distinguer les hommes des femmes, puisque leur habillement paraît le même : la tête ornée de hautes plumes, la poitrine et les bras nus, avec des colliers et bracelets, quelquefois couverts d'une palatine courte, la ceinture et les cuisses dans une enveloppe pleine d'ornemens, et ses bouts, finement travaillés, pendant entre les jambes qui restent nues comme les pieds. Quelques figures se distinguent par la hauteur bizarre de leurs coiffes, et la projection horizontale des archets et des bouts de la ceinture qui attache l'enveloppe au milieu. Tous les visages sont de profil. Plusieurs portent de longs bâtons dans les mains, surmontés par quelques objets que l'on ne peut définir. On voit aussi quelques figures assises, apparemment de plébéiens, à la suite des autres; ils ont des enveloppes, mais sans ornemens ni coiffes. Les ceintures, etc. de plusieurs paraissent avoir été colorées, et même l'écriture était peinte.

L'édifice le plus remarquable que j'ai rencontré et que j'appelle le palais (Voy. fig. n° 3), se trouve près de l'extrémité occidentale des ruines : sa latitude, 17° 19′ nord et longitude 74° 52′ occidentale du Ferrol (1); il est composé de plusieurs carrés; les galeries principales courent du nord-nord-est au sud-sud-ouest, calculant la variation de la boussole, qui est de 9° à l'est. Cette direction et sa perpendiculaire se conservent exactement dans tous les édifices que j'ai vus, ce qui est extraordinaire, puisqu'elle ne provient pas de la position des rues, attendu qu'il n'y eut jamais de ces communications régulières entre les maisons. La façade du palais contenait cinq portes, hautes et larges comme dans tous les édifices; sur chacune des colonnes qui les séparaient, se trouve une figure humaine de plâtre en *alto relievo* (Voy. fig. n° 4, qui est celle du nord) (2). J'imagine que c'est une épée qu'elle tient dans la main droite, ou une arme pareille à celles employées par les anciens Mexicains, c'est-à-dire de bois, ayant des morceaux de cailloux enchâssés dans la lame. C'est d'autant plus probable, que les anciens habitans de cette ville ne connaissaient point le fer, et qu'on trouve partout des morceaux de cailloux bien travaillés, semblables (mais plus grands) à ceux qu'emploient les Lacandons d'aujourd'hui pour armer leurs flèches.

(1) Cette longitude est défectueuse (Voyez les cartes les plus récentes). (*N. D. R.*)

(2) Cette figure et toutes celles qui ont été jointes ici laissent à desirer pour la correction. Nous nous bornerons à renvoyer à l'ouvrage de M. de Humboldt sur les monumens de l'Amérique; à celui qui a paru à Londres en 1822, sous le titre de *Description of the ruins of an ancient city discovered near Palenqué, etc.*, in-4°, 16 pl.; au nouvel ouvrage de M. Baradère (voyez page 218 ci-dessous le rapport sur cet ouvrage), et au tome II des Mémoires de la Société.

La grande entrée centrale du palais qui unit ses deux galeries de front, et sous laquelle j'ai bivouaqué, n'eut jamais de porte; son sommet est circulaire. Vis-à-vis de la seconde galerie un escalier descend à une cour intérieure, et de chaque côté se trouvent trois *bustes* gigantesques en *alto relievo* sur des pierres penchées ; un est dessiné sous le nº 6 : la croix, placée sur la poitrine de cette figure, et qu'on voit si souvent dans toutes les ruines, est une circonstance fort singulière.

Dans une autre cour on voit une tour carrée, mais tout-à-fait différente de celle de Yachá, puisque celle-ci a une suite régulière de portes ou fenêtres; les degrés sont rectangulaires et conduisent en dedans jusqu'en haut; le sommet est tombé, mais la tour a encore une hauteur de cent pieds.

Dans une des galeries du palais, il y a un tableau sur une pierre ovale de six pieds de diamètre, les figures sont en *alto relievo*, et gardent encore les vestiges de la peinture. Une dame, vêtue à l'ordinaire et avec des pendans d'oreille, est assise, les jambes croisées, sur un sofa ou banc, qui, je crois, représente un banc de pierre, ayant à chaque bout la représentation d'une tête d'animal, comme de tigre, avec des colliers : une vieille femme, vêtue d'une palatine et enveloppe, les deux d'une étoffe bigarrée, offre à genoux, à la dame assise, une tête humaine ornée d'une seule plume : le derrière de la tête est tourné vers la dame, qui la regarde fixement; pendant que l'expression de sa douleur et de son horreur est bien représentée, sa main droite est près de son cœur et la gauche reste sur sa cuisse. Quelques tablettes carrées sont inscrites dans la partie supérieure du tableau : la muraille à l'entour est de différentes couleurs; et une inscription est peinte sur la corniche en haut, formée

de deux lignes horizontales de petites tablettes carrées.

Près d'ici se trouve l'entrée principale des souterrains, qui courent sous le palais, et que j'ai traversés avec des chandelles, quoique fort incommodé des grandes chauves-souris qui infestent toutes les ruines. En dessus de cette même entrée sont travaillées, en *alto relievo*, la figure d'un lapin d'un côté, et celle d'une figure humaine difforme de l'autre; toutes les deux environnées de filigrane, qui imite apparemment des rameaux et des plumes. L'architecture des souterrains est semblable à celle des bâtimens en dessus : il y en a deux étages; quelques habitans des villages voisins y ont creusé en divers endroits pour chercher des trésors, mais sans succès. Une tête en dessus d'un des passages des souterrains (Voy. fig. n° 5), indique la douleur ou le sommeil (1) : de cette circonstance, et de ce que les souterrains contiennent plusieurs lits de pierre, je juge qu'ils servaient de dortoirs : cependant peut-être, c'étaient des prisons, puisque leurs entrées sont en petit nombre, petites et faciles à garder.

A l'ouest du palais, dans le vallon en bas, je vois une pierre circulaire laissée comme par hasard; elle a six pieds de diamètre et un d'épaisseur, et est tout-à-fait semblable à une pierre de moulin; mais sans trou dans le milieu; je ne puis découvrir de caractère dessus, ni crois-je qu'elle en a eu, puisque ceux de ce peuple s'écrivaient toujours dans des carrés comme ceux d'un échiquier. Je ne puis pas déterminer son usage.

Près de deux cents pas à l'est du palais, se trouve l'origine d'un ruisseau limpide; il sort parmi des ro-

(1) Le même sujet, plus complet, est figuré dans l'ouvrage publié à Londres, 7e planche.

chers, et depuis sa source il est couvert d'une galerie, qui suit son cours pendant cent pas : ce doit être l'aqueduc (faussement nommé ainsi), dont parle M. Juarros. A l'endroit où se termine la galerie, se trouve une continuation d'édifices jusqu'à cinquante pas plus loin en suivant le cours du ruisseau, et où je suppose que furent des bains; la galerie protégeait la source de toute souillure.

L'édifice que j'appelle l'*étude* se trouve sur une colline voisine et plus haute que celle du palais; sa montée est fort escarpée, mais facilitée par des degrés qui paraissent entourer toute la colline. L'*étude* a vingt-quatre pas de long, et a cinq portes, dont la boiserie a disparu en laissant ses traces; les piliers ou murailles qui les séparent, contiennent chacun des figures humaines de six pieds de haut; deux d'entre elles portent des enfans nus sur le bras droit, et une de celles-ci a une robe tombant presque jusqu'aux chevilles. Les murailles intérieures de l'*étude* contiennent trois grands quadrangles de pierre, chacun divisé par des lignes en deux cent quarante compartimens égaux, de six pouces en carré; douze de haut en bas, et vingt d'un côté à l'autre, et contenant différens caractères en bas-relief (Voy., n° 9, la copie d'un caractère). Les mêmes caractères paraissent rarement répétés dans les différentes tablettes.

Un autre édifice consacré à la religion se trouve à l'est du palais, et sur une colline encore plus haute que celles des précédens; il est formé de deux galeries, celle du devant occupe toute sa longueur, celle de derrière est séparée en trois pièces : la plus orientale a l'air d'un cachot; cependant son entrée, qui est petite, n'a aucun signe de porte : celle de l'occident est une chambre toute simple; la pièce du centre n'a point de porte; mais, à

cause des *piliers* qui se trouvent dans la muraille, je suppose qu'elle se fermait avec des rideaux : cette pièce contient une petite chapelle bâtie en dedans avec un toit plat; la façade de la chapelle est formée de deux *dosses* (1) de pierres jaunes, qui laissent entre elles une grande entrée. Sur la pierre occidentale est représenté un homme qui est tourné vers la porte; sa tête est ornée de plumes et de rameaux; sur un de ceux-ci est assise une petite grue avec un poisson à la bouche; il a une palatine, des pantalons jusqu'à mi-jambe, des bandes autour des gras de la jambe et une espèce de bottes sans semelles qui couvrent seulement le derrière de la jambe : une figure d'homme horrible, assise, le dos tourné à celui qui est debout, n'a pas de pieds; mais ses jambes finissent en queue : onze tablettes de deux pouces et demi carrés sont inscrites en haut et en face de l'homme qui est debout, sur la même *dosse* (Voy. fig., n°s 7, 8 et 10). L'autre *dosse* de pierre contient un vieillard hideux avec une sorte de rameau ou pipe dans la bouche. Vis-à-vis de ces deux figures, il y a des piliers pratiqués dans la muraille, tant en haut qu'en bas, auxquelles, peut-être, on attachait des victimes ou des criminels. En dedans, sur le dos de la chapelle, parmi du filigrane (*sic*), il y a deux figures humaines, hautes de trois pieds; la plus grande place la tête d'un homme sur le sommet d'une croix, exactement comme celles qu'employaient les chrétiens! l'autre figure est apparemment un enfant : toutes les deux ont les yeux fixés sur la tête (*sic*), les pieds nus et les chevilles ornées. Derrière les deux figures, il y a

(1) On pourrait interpréter ce mot d'après les glossaires, avec le sens de *dais*, si M. G. ne l'employait une page plus loin pour exprimer une pierre à moudre (page 212). (*N. D. R.*)

des petites tablettes qui contiennent des caractères bien travaillés. (Voy. fig. nos 11 et 12.)

Peut-être ai-je tort de croire que c'est ici une chapelle, et qu'on y sacrifiait des victimes humaines; ces sacrifices devaient, à ce que l'on croit, s'exécuter devant de grandes assemblées du peuple; or, que peu de gens pourraient en avoir été témoins, s'ils s'étaient faits dans ce lieu; peut-être était-ce un dais sous lequel siégeaient des magistrats en administrant la justice.

Au-dessus de toutes ces chambres s'élèvent deux murailles parallèles et étroites, jusqu'à une hauteur de quatre-vingts pieds de terre; elles sont percées par des trous carrés, et on monte *entre elles*, par des pierres saillantes jusqu'en haut, d'où il y a une vue des plus étendues sur les plaines, vers le nord.

La physionomie des figures d'hommes sur les *alto relievos* indique qu'ils étaient d'une race non différente des Indiens modernes, peut-être plus hauts de taille que ceux-ci qui sont d'une stature médiocre, ou plutôt petite, en comparaison des Européens.

On trouve aussi parmi les ruines, des pierres pour moudre le maïs, de la même forme que celles qu'emploient les Indiens centre-Américains et Mexicains d'aujourd'hui, c'est-à-dire une *dosse* de pierre de trois pieds, travaillée du même morceau, et un manche de pierre rond comme une règle, mais plus épais, avec lequel les femmes moudent le maïs sur la *dosse*.

Quoique la langue maya ne se parle pas dans toute sa pureté dans ces environs, je suis d'avis qu'elle dérive plus particulièrement de l'ancienne nation de ces ruines, et qu'elle est une des grandes mères-langues de l'Amérique; elle est parlée encore par la plupart des Indiens, et même par les autres habitans de la partie orientale de

Tabasco, du Peten et de Yucatan. On imprime des livres en maya, et les curés prêchent et confessent les Indiens dans la même langue. L'oraison dominicale et le symbole des apôtres sont comme il suit en maya :

Cayum; yanech ti Caanob, cilich cunabac a kaba : tac â uahaulil c okel, utzcinabac á uolah, ti luum, baix te ti caane; sa ca zamal kin uah toon helelae; zatez ix ca zipil, bay ca zatzic u zipil ah ziplob toone : maix a uilic calubul ti tumtabale : heuac lukezon ichil lobil, Amen.

Ocan ti uol Dios Yumbil, uchuc tumen tu zinile, yah menul Can, yetel luum. Ocanix ti uol ca Yumil ti Jesu-Cristo : ú ppelel megenile, lay hichnabi ti Espiritu Santo, zihi ix ti Zuhui ixcilich Maria; tali tu chi Poncio Pilato : numci ti ya, zini ix ti Cruz; cimitun, ca ix muci, caix emi tu kazal metnal, limbo ú cabac : Tu yoxkin caput cuxlahi ichil cimenob. Ca naci ti Chan. Ti ix culan tu noh Dios Yumbil uchuch tumen tu zinil. Ti tum likul cabin tac, ú xotob ú kin cuxanob, yetel cimenob. Ocanix ti uol Espiritu Santo; yetel Santa Iglesia Catolica baix ú mul otmal Santoob. Uzatzalix kebanxan. U caput cuxtalix ca bakel yetelix hunkul cuxtal. Amen.

Je copie l'orthographe usitée ; voici les nombres :

1 hunppel.	6 uacppel.
2 cappel.	7 uucppel.
3 yoxppel.	8 uaxacppel.
4 camppel.	9 bolonppel.
5 boppel.	10 lahunppel.

Plus loin est un vocabulaire de la langue maya, écrit par un Indien de la ville de Flores ; s se prononce *ts*, x, *ch*, et c, *q*.

La langue puctunc est parlée par les Indiens de la ville

moderne du Palenqué, et vers le sud-ouest, aussi loin que Tila, Guistan, etc., plus près de l'océan Pacifique; les mots suivans sont de cette langue :

King..... Soleil.
Uh..... Lune.
Ek..... Étoile.
Ha..... Eau.
Kak..... Feu.

La langue kachiquel se parle dans l'intérieur de l'état de Guatemala; elle était celle du peuple le plus civilisé que les Espagnols trouvèrent entre le Mexique et le Pérou, sans excepter les Moscas de Cundinamarca. M. Juarros parle longuement de leur histoire et de leurs coutumes. Je suis aussi persuadé que leur langue, comme celle des Quichés et Pocomans, est dérivée du maya, et peut-être encore plusieurs des autres nombreuses langues centre-américaines que j'ignore. Voici les nombres de la langue kachiquel :

1	hoon.	16	waklahoo.
2	kai.	17	wuklahoo.
3	oshee.	18	wakshaklahoo.
4	kahee.	19	balaklahoo.
5	woó.	20	hoobinak.
6	wakakee.	21	hoobinah hoon.
7	wooku.	22	hoobinak kai.
8	wakshakee.	30	hubinaklahoo.
9	balahá.	40	cabinak.
10	lahoo.	50	lahoooshkal.
11	hulahoo.	60	oshkal.
12	cablahoo.	70	lahooum.
13	oshlahoo.	80	umuk.
14	caklahoo.	90	laboowokal.
15	wolahoo.	100	wokal.

Il me sera toujours de la plus grande satisfaction, en tout ce que je puis, de répondre à chaque demande, ou satisfaire la curiosité de votre sage Société.

Signé Juan Galindo.

VOCABULARIO

DE LAS LENGUAS CASTELLANA Y MAIA.

Sol.	Kin.
Luna.	Vh.
Estrellas.	Ek.
Nube.	Mullal.
Llubia.	Kanha.
Trueno.	Humcaan.
Relampago.	Lemba.
Lus ó claridad.	Sasil.
Obscuridad.	Ekhocher.
Fuego.	Kak.
Frio.	Ceel.
Calor.	Kilcab.
Tierra.	Luum.
Temblor.	Cicilancil.
Arbol.	Che.
Casa.	Ná.
Pueblo.	Cah.
Agugero.	Hol, *anglice*.
Camino.	Vé.
Tabaco.	Kuz.
Agua.	Haa.
Mar.	Kanab.
Canoa.	Chem.
Pescado.	Cai.
Caiman.	Ahaucai.
Hombre.	Xib.
Muger.	Chup.
Indio.	Maseval.
Hombre blanco.	Jul.
Padre.	Llum.
Madre.	Ná.
Mi hijo.	Inmehen.
Mi hija.	In vixmehen.
Mi hermano maior.	In sucun.
Mi hermano menor.	In vizin.
Mi hermana.	In cic.

Rei.	Ahau.
Esclabo.	Pentac.
Culebra.	Can. } *campéche.*
Garrapata.	Pech. } *campéche.*
Tigre.	Chacmol.
Danta.	Ziminche.
Miedo.	Sahcil.
Valor.	Thahil.
Bueno.	Malob.
Malo.	Kas.
Grande.	Nohoch.
Chico.	Chichan.
Blanco.	Sasac.
Negro.	Eek.
Colorado.	Chachac.
Amarillo.	Kankan.
Asul.	Yayax.
Verde.	Yaxichen.
Lindo.	Cichcelem.
Feo.	Kas.
Mucho.	Yab.
Poco.	Sesec.
Amar.	Yacunah.
Yo amo.	Tencinyacunah.
Tu amas.	Techcayacunah.
Aquel ama.	Teycuyacunah.
Nosotros amamos.	Toonyacunah.
Vosotros amais.	Teexcayacunahex.
Aquellos aman.	Leyobticuyacunaob.
Yo amé.	Ten yacunahnahen.
Tu amaste.	Techyacunahnahéc.
Aquel amó.	Leyyacunahnahi.
Nosotros amabamos.	Toonyacunahnahon.
Vosotros amasteis.	Texyacunahnahex.
Aquellos amaron.	Leytiobyacunahnahob.
Yo amare.	Tenvinyacunahnacen.
Tu amaras.	Techvinyacunahnacech.
Aquel amara.	Leytivinyacunahnac.
Nosotros amaremos.	Toonvinyacunahnacon.
Vosotros amareis.	Texvinyacunahnacex.
Aquellos amaran.	Leytiobvinyacunahnacob.
Vaylar.	Vkot.
Brincar.	Sit.
Correr.	Alcab.
Comer.	Hanal.
Yo como.	Tencinhanal.

Veber.	Vkul.
Pegar.	Loxtanbá.
Escribir.	Jib.
Leer.	Xoc.
Oir.	Vyah.
El olle.	Teiticuyubic.
Ver.	Ilah.
Aborrecer.	Pectah.
Morir.	Cimil.

---

1 humpel.	22 calahunkal.
2 capel.	23 oxlahunkal.
3 oxpel.	24 canlahunkal.
4 canpel.	25 holhunkal.
5 hópel.	26 vaclahunkal.
6 vacpel.	27 vaxaclahunkal.
7 vucpel.	28 vuluclahunkal.
8 vaxacpel.	29 volonlahunkal.
9 volonpel.	30 hotukal.
10 lahunpis.	40 cankal.
11 hunlahunpis.	50 lahuncankal.
12 lahcapis.	60 oxkal.
13 oxlahunpis.	70 vaxackal.
14 canlahunpis.	80 vuluckal.
15 holhunpis.	90 volonkal.
16 vaclahunpis.	100 hokal.
17 vuclahunpis.	200 lahunkal.
18 vaxaclahunpis.	500 holhunkal.
19 volonpis.	1,000 hunbak.
20 humkal.	10,000 hunpic.
21 humlahunkal.	

Flores, vebrero, 18, an. 1831.

PERFECTO BAEZO.

RAPPORT *sur un nouvel ouvrage contenant la relation des trois expéditions du capitaine Dupaix en* 1805, 1806 *et* 1807, *pour la recherche des antiquités mexicaines, etc.*

La Société a bien voulu me charger d'un rapport sur un nouvel ouvrage contenant la *Relation des trois expéditions du capitaine Dupaix en* 1805, 1806 *et* 1807, *pour la recherche des antiquités mexicaines, accompagnée des dessins de Castañeda et d'une carte du pays, suivie de plusieurs dissertations par M. Warden et par MM. Alex. Lenoir et Ch. Farcy, avec des notes explicatives par M. Baradère, etc.* Ces mots sont l'abrégé d'un titre fort étendu que porte la première livraison de cet ouvrage. Quoique la publication n'ait pas marché avec autant de célérité que les auteurs s'en flattaient, je n'ai pas cru devoir cependant différer de remplir la mission dont j'étais chargé par la Commission centrale, et je viens m'en acquitter devant elle. Les découvertes se multiplient sur le sujet des antiquités mexicaines; les monumens s'accumulent, les publications se succèdent. Il doit en jaillir des lumières sur l'histoire des aborigènes, et même sur l'ethnologie générale : aucune question ne peut donc intéresser la Société de Géographie à un plus haut degré sous le rapport historique. La Société peut se féliciter d'avoir donné l'impulsion à ces recherches, par le programme qu'elle a publié en 1826. Il faut donc encourager les voyageurs et les amis des sciences géographiques qui ne craignent pas de faire des sacrifices dispendieux pour faire jouir le public du fruit de leurs recherches sur cet important sujet.

L'ouvrage que nous annonçons est dédié au congrès

général de la fédération mexicaine. M. Baradère, le zélé voyageur à qui l'on doit les matériaux, adresse au congrès, dans sa dédicace, de justes actions de grâces pour l'avoir rendu possesseur des dessins et des manuscrits originaux des expéditions de Dupaix, et il fait des vœux pour que le gouvernement mexicain ordonne l'exploration ultérieure et complète de toutes les antiquités du pays. Dans un discours préliminaire dont on ne possède encore qu'une partie, M. Ch. Farcy expose l'historique de la découverte des *casas de piedras*, c'est-à-dire, des monumens singuliers et pleins d'intérêt de Palenqué, qu'on trouve dans le district de Carmen, province de Chiapa.

Selon un voyageur encore peu connu, M. Galindo, dont un journal de New-York vient de faire connaître l'excursion toute récente, ces ouvrages de l'art américain occupent le sommet de la crête qui sépare le pays des Indiens sauvages, dans le district de Peten.

On sait que ce n'est qu'en 1786 que le roi d'Espagne ordonna l'exploration de ce lieu, et la confia à Antonio del Rio, qui fit, à ce sujet, un rapport succinct daté du 24 juin 1787, et traça quelques esquisses imparfaites.

En 1805, le capitaine Dupaix fut envoyé, avec une escorte, et avec les moyens nécessaires pour recueillir des observations plus complètes. Ce sont les matériaux qui furent réunis alors avec beaucoup de zèle et de succès par ce voyageur, pendant ses trois expéditions qui se sont succédées en 1805, 1806 et 1807, que M. Baradère et ses collaborateurs se proposent aujourd'hui d'offrir au public. Ils consistent principalement en cent vingt-cinq dessins de M. Castañeda, dessinateur de l'expédition. Les relations du capitaine Dupaix seront aussi jointes à l'ouvrage; elles contiennent des descriptions topogra-

phiques et géographiques, indépendamment des antiquités. La Société de Géographie avait témoigné le desir de posséder de tels documens à l'appui des dessins, comme un éclaircissement indispensable. (1)

Il suit de ce court exposé que l'ouvrage commencé par M. Baradère promet un recueil très précieux et authentique, tout-à-fait digne de l'intérêt et de l'attention du public. La première livraison renferme, avec le frontispice, neuf planches bien exécutées : elles offrent des sujets variés dont les plus importans sont le plan du monument principal de Palenqué; trois bas-reliefs du même édifice sur une assez grande échelle; plusieurs vues pittoresques représentant un pont construit avec des pierres colossales et des pyramides à degrés, etc.; enfin, des fragmens et des instrumens de différentes espèces. Plusieurs de ces sujets étaient déjà connus à Londres ainsi qu'à Paris, et même notre Société en a fait graver quelques-uns dans le second volume de ses Mémoires, à l'appui de l'intéressante dissertation de M. Warden; mais l'exécution des planches, dans le nouvel ouvrage, est à une plus grande échelle, et très soignée. Tous les sujets sont lithographiés, mais avec correction, et l'on peut espérer, si la publication est continuée avec le même soin, que l'ouvrage sera digne de l'attente du public. Il est donc à desirer que l'on encourage cette publication, et que les auteurs soient invités à la continuer. Quand l'ouvrage sera plus avancé, un rapport plus étendu sera présenté à la Société.

17 septembre 1832.

JOMARD, *rapporteur.*

(1) Jusqu'ici ils n'avaient pas été publiés, même dans le vaste recueil de lord Kingsborough, véritable monument élevé en l'honneur des antiquités mexicaines.

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

FRAGMENT DE L'ALBUM D'UN VOYAGEUR.

Coutume de la Bresse.

Située dans une vallée profonde de l'arrondissement de Remiremont, département des Vosges, la commune de la Bresse était autrefois administrée par une coutume particulière qui n'a été écrite que sous le règne de Charles III, duc de Lorraine, en 1595, et qui a subsisté jusqu'en 1789.

La justice était composée d'un maire (*mayeur*), d'un lieutenant du maire, de huit jurés, et d'un doyen ou agent de police (*præcones villæ*), huissier ou appariteur.

On ne pouvait être maire qu'une seule fois dans sa vie; mais rien ne s'opposait à ce qu'on remplît les fonctions de lieutenant du maire après une année d'intervalle.

L'élection du maire, qui avait lieu au mois de mars, se faisait sur un tableau offrant les noms de neuf candidats choisis par les anciens maires, qui entraient en séance à la maison commune, dans l'ordre de leur rang d'ancienneté de la mairie.

Le jour fixé pour cette opération, le maire, son lieu-

tenant, et les huit jurés dont les fonctions allaient cesser, se retiraient dans une salle située au rez-de-chaussée, à la fenêtre de laquelle on avait affiché le nom des candidats dont il vient d'être parlé, et y recueillaient les suffrages qui devaient être donnés verbalement en faveur de l'un d'eux par les chefs de famille, les veufs et célibataires des deux sexes.

La majorité relative suffisait pour la légalité de l'élection. Quand cette opération était terminée, l'ancien maire faisait inviter son successeur à venir prendre séance, et là, il choisissait seul son lieutenant, qu'il ne pouvait prendre que dans la classe des anciens maires. Le doyen était nommé sur une liste de trois candidats qui lui était présentée par les jurés sortans. Ces derniers, au nombre de huit, faisaient le choix de trois nouveaux jurés, le maire remplacé étant de droit le quatrième; les autres étaient ordinairement nommés, par acclamation, par le peuple assemblé sur la place.

Les anciens et les nouveaux fonctionnaires se réunissaient à un souper qui avait lieu le soir même de l'élection, et dont les frais étaient faits par le maire sortant à l'aide d'une rétribution que les plaideurs devaient déposer entre ses mains, afin *de se mettre en droit*, et s'il y avait peu pour fournir au repas, dit la coutume, le reste se prenait sur les habitans. Cette rétribution, qui consistait dans la médiocre somme de trois sous, était exactement remboursée aux plaideurs qui avaient gagné leurs causes. C'était, comme on voit, les battus qui payaient le repas, encore ils avaient plus tard l'espoir d'être admis à l'honneur de le partager.

Avant leur entrée en fonctions, le maire, son lieutenant et le doyen, devaient prêter serment entre les mains du lieutenant du baillage de Remiremont, qui se rendait

à cet effet à la Bresse; le premier le recevait ensuite des jurés, auxquels les officiers du chapitre de la même ville remettaient immédiatement à chacun *une petite bûche de bois* ou *buchette*, qui vraisemblablement n'était autre chose qu'un petit bâton blanc

Les jurés ne pouvaient être parens entre eux; si l'un d'eux était allié aux parties, il devait se retirer et être remplacé par un ancien juré, qui était tenu, avant de siéger, de prêter serment. Il en était de même du maire, qui se faisait représenter par un ancien maire; celui-ci prêtait aussi serment avant de présider le plaid.

L'audience, qui avait lieu tous les samedis, était ouverte par une sorte de proclamation du doyen, qui disait à haute et intelligible voix : « Il est défendu de jurer, comme aussi de parler sans avoir obtenu permission ». L'amende du plus léger jurement, même des mots de *ma foi*, était de cinq francs.

« Il n'était loisible à personne, dit l'article XXXII de la coutume, plaidant par-devant ladite justice, de former ou chercher incidens frivoles et superflus; ains faut procéder au principal ou proposer autres fins pertinentes, afin que la justice ne soit prolongée. »

Le maire, son lieutenant et les huit jurés, étaient assis sur des bancs de pierre grossièrement taillés, rangés circulairement sous un orme séculaire planté au centre de la place dite le Champtel.

Le maire avait son lieutenant à sa droite, le doyen derrière lui, les quatre jurés nommés par les anciens jurés d'un côté, et de l'autre côté les autres jurés qui avaient été choisis par les habitans. Il recueillait les opinions en commençant par prendre celle du juré qui était le plus près de lui, et en ayant soin d'alterner. Les jurés pouvaient connaître les avis de leurs collègues, mais le

public, qui se tenait à une certaine distance, les ignorait toujours. Le maire n'émettait pas d'opinion, ni son lieutenant non plus; seulement, en cas de partage, le doyen pouvait être appelé à donner la sienne.

Il n'existait devant ce tribunal agreste et patriarcal ni table ni écritoire. Si on demandait, ce qui était fort rare, une expédition du jugement, un juré s'empressait, à l'issue de l'audience, de la remettre sans frais aux parties après l'avoir fait signer par tous les autres jurés. Dans toute autre circonstance, les jugemens étaient toujours signifiés verbalement pendant la durée du plaid, ou au plus tard dans la huitaine, par le maire, qui avait donné lui-même l'assignation, et qui dans toutes les occasions était aussi cru sur sa parole.

Ce magistrat faisait faire les ventes en sa présence par le doyen; il devait veiller à ce qu'on n'exigeât aucun salaire des parties dans les appositions de scellés, dans les actes d'inventaire, de partage, les nominations de tutelle, et dans tout ce qui avait rapport aux matières fluviales ou forestières, dont la juridiction lui était spécialement attribuée.

Les juges de cette commune, quoique lourds et grossiers en apparence, montraient beaucoup de bon sens, mais surtout un sérieux glacé, sans aucun respect humain, ni pour parens, ni pour amis, ni pour ceux qu'ils devaient craindre, ainsi que le prouve ce qui, en 1789, arriva à un avocat de Remiremont, qui, étant appelé à la Bresse pour y défendre la cause d'un particulier de cette commune, s'était permis de citer dans son plaidoyer quelques textes latins du code et des lois; il fut averti par la justice de se retirer ainsi que les parties, et peu d'instans après rappelé pour entendre prononcer la sentence suivante: « Monsieur l'avocat, la justice remet la

cause à quinzaine, pendant lequel temps vous apprendrez à plaider selon la coutume de la Bresse; elle vous condamne en même temps à cinq francs d'amende pour vous être avisé de nous parler un idiome inconnu ». Le jugement reçut son exécution.

Il existe encore dans la même commune quelques usages particuliers relatifs à la vie privée, qui, par leur singularité comme peinture des mœurs actuelles, nous semblent mériter d'être connus.

Les jeunes filles conduisent la future mariée, huit jours avant la célébration de son hymen, devant l'autel de la sainte vierge, et y chantent des cantiques. Cet honneur n'est jamais accordé qu'à celles qui ont constamment joui d'une réputation sans tache. On sait que chez les Athéniens, les futurs étaient présentés au temple de Diane, protectrice aussi de la virginité, et que cette solennité était toujours accompagnée de prières et de sacrifices.

La veille du jour fixé pour la cérémonie du mariage, la mère et la marraine, et à défaut, les deux plus proches parentes de la jeune future mariée, vont conduire sur un char ses effets et ses meubles chez le futur et y préparer le lit nuptial. Cette soirée est terminée par un repas auquel les devoirs de la bienséance ne permettent pas à la future d'assister; son prétendu va souper avec elle, et lui apporte une assiette de riz au lait, ordinairement très sucré; mets sans aucun doute symbolique, et qui doit indiquer les prémices des douceurs de l'union conjugale.

Quand le prêtre a béni l'anneau nuptial, la sœur du marié, ou une de ses parentes, le reçoit de la main de ce dernier, passe un large ruban noir à travers, et l'attache par un gros flot au doigt de la mariée, en lui di-

sent : « Je vous donne cet anneau au nom de mon frère ; souvenez-vous, ma sœur, que vous lui devez amour et fidélité ». La mariée doit conserver ce flot de ruban noir, qui lui cache presque entièrement la main, jusqu'après l'offrande qui a lieu à la messe paroissiale du dimanche qui suit son mariage ; il est destiné, par sa couleur sévère, à l'avertir fréquemment que, désormais éloignée des frivolités du jeune âge, ses occupations vont devenir plus sérieuses et plus dignes de son nouvel état. Dès ce moment aussi, ses parens et ses amies les plus intimes cessent de la tutoyer, etc. etc.

M. Richard (des Vosges),

Associé correspondant de la société royale des antiquaires de France, de celle d'agriculture, sciences, commerce et arts du département de la Haute-Saône; associé libre de la société d'émulation des Vosges.

Du voyage par mer au Rio do Ouro en 1346.

Dans la courte notice sur *les anciennes navigations des Normands*, insérée au précédent cahier du Bulletin, une omission de l'imprimeur a tronqué l'annotation relative à un rapprochement curieux entre un passage du manuscrit de Gênes, signalé par M. Graaberg de Hemsoe sous le nom d'*Usodimare*, et la carte sur bois de la Bibliothèque royale de Paris.

Cette annotation devait se terminer ainsi :

« Ne semble-t il pas qu'il y ait rapport intime entre cette carte et l'armateur *Joan Ferne*, surtout si l'on re-

marque, près du même point, la mention d'un voyage *par mer* en l'année *m. ccc. xlvj*, avec l'indication (peu lisible sur le fac-simile lithographique que je possède, et que je ne puis actuellement collationner sur l'original) d'un nom qui est celui de *J. de Ferne* même, ou un autre fort approchant. »

Ce doute n'en est plus un ; M. Jomard a eu l'obligeance de faire, à ma prière, la vérification que je regrettais de n'avoir pu effectuer moi-même, et il m'en a transmis le résultat. Voici la légende que présente la carte originale à l'endroit indiqué :

« *Partich luxer dñ J̃ac* (1) *Ferer per mar*
al riu de lor al gorn de sen Lorens qui
es á x. de agost, ifo en l'aỹ m. cec. xlvj. »

Littéralement : « Partit le sieur don J. de Ferer, par mer, à la rivière de l'Or, le jour de saint Laurent, qui est le 10 d'août, et ce fut en l'année 1346. »

Voici maintenant le passage correspondant du manuscrit de Gênes :

« *Recessit de civitate Majoricarum galeatia una* (2) *Joannis Ferne, Catalani, in festo S. Laurentii, quod est in decima die mensis augusti anno domini* 1346, *causa eundi ad Rujaura.* »

Littéralement : « Partit de la cité de Mayorque la galéace du sieur Jean Ferne, catalan, à la fête de saint Laurent, qui est le dixième jour du mois d'août, en l'an du seigneur 1346, pour aller à Rujaura. »

C'est donc bien au même voyage que se rapportent ces deux monumens géographiques.

Paris, le 6 octobre 1832.

* A.....

(1) Les indications du fac-simile me paraissent n'admettre ici d'autre leçon que celle de *J. de* au lieu de *J̃ac*.

(2) Je suppose que *una* est une lecture erronée pour *dñi* (*domini*).

La Guèpe de l'Himalaya.

On lit dans un ouvrage du capitaine Skinner, ayant pour titre : *Excursions dans l'Inde*, les détails suivans sur un des insectes les plus vénimeux de l'Inde :

C'est une guèpe en miniature, de la grosseur d'une petite mouche, et dont les mâchoires forment une paire de forceps avec lesquels elle fait les blessures les plus douloureuses. Impossible de rester en repos devant elle, il faut s'agiter constamment. Les montagnards de l'Himalaya, une fois piqués par la guèpe, abandonnent leurs travaux, bondissent, caracolent, dansent comme des fous, se battent avec la main toutes les parties du corps, et après quelques momens se remettent à leur besogne, jusqu'à ce qu'un autre insecte vienne fondre sur eux et les oblige à recommencer ce pénible exercice. La morsure laisse une marque noirâtre sur la peau, et le corps de l'Indien en est parfois tellement couvert, qu'on aperçoit à peine la couleur naturelle de la peau.

Population de Pétersbourg.

D'après un recensement de 1831 la ville de Pétersbourg renferme 448,221 habitans, répartis ainsi qu'il suit : par sexes, 316,211 hommes, 132,010 femmes; par états et conditions : clergé, 1924; noblesse, 49,901; militaires, 45,829; marchands et négocians, 6,800, dont 3,143 étrangers; bourgeoisie, 44,393; artisans, 11,795;

gens libres, de conditions diverses, 63,119; paysans, 117,426; domestiques de seigneurs, 98,098; habitans d'Okhta, 2,911; étrangers, 13,035.

La capitale comptait alors : 140 églises gréco-russes, 19 églises de cultes étrangers, 20 églises ou chapelles de dissidens, 2 monastères, 4 chapelles, 4 maisons archi-épiscopales, 9 palais, le château des ingénieurs, 2,634 maisons de pierre, 70 de bois, 187 fabriques ou établissemens industriels.

Il avait été, en 1831, amené pour la vente à Saint-Pétersbourg, 140,602 bœufs, vaches et veaux; il en avait été tué 46,100. On avait consommé 428,720 volailles, 212,758 pièces de gibier à plumes, 314,483 douzaines d'œufs, 94,936 pouds (1) de beurre, 1,060,994 pouds de fourrages et 127,551 chariots de paille.

(*Abeille du Nord.*)

LETTRE *de M. le major* D'OESFELD, *directeur du levé trigonométrique des états prussiens.*

J'ai l'honneur d'offrir à la bibliothèque de la Société deux exemplaires d'un petit ouvrage destiné principalement aux officiers de l'armée prussienne, mais qui, je pense, ne sera pas sans intérêt pour les officiers et les ingénieurs des armées étrangères, ainsi que pour les amateurs de cartes géographiques. J'ai donc l'espoir que la Société voudra bien l'accueillir avec une bienveillante indulgence.

(1) Le poud équivaut à 16 kilogrammes.

En traçant ce double tableau, j'avais pour but :

1° De donner dans un si petit volume un aperçu succinct des meilleures cartes, avec le nombre de feuilles dont chacune se compose :

2° D'en présenter les échelles,

a, par rapport à la longueur naturelle,

b, en pouces, lignes et fractions décimales du pied décimal de Prusse,

c, en pouces, lignes et fractions décimales du pied du Rhin ;

3° La grandeur du mille de Prusse (à 2000 verges du Rhin) de ces cartes, par subdivision en verges du Rhin et en pas militaires ;

4° De faire voir :

a, combien de pouces rhinlandiques vont sur un mille ou une fraction de mille prussien,

b, combien de pouces, d'après le calcul décimal, vont sur un mille ou une fraction du mille prussien ;

5° De présenter d'un seul coup-d'œil un tableau de la grandeur respective des milles européens, autant que leur grandeur est déterminée avec exactitude. Les premiers élémens ajoutés facilitent le difficile calcul pour l'application des différens services.

Le catalogue des cartes en indique 340 différentes dont :

242 sont représentées par 56 différentes échelles sous trois formes de rapports et par tableau graphique en milles de Prusse,

98 ; il ne se trouve que le rapport à la longueur naturelle.

Sur ces 340 cartes se trouvent ou en partie ou en totalité :

Pour l'Espagne et le Portugal, 16 ; pour la Grande-Bretagne, 11; la France, 50; les Pays-Bas, 24 ; la Suisse, 17 ; l'Italie, 37 ; la Scandinavie, 12 ; l'Allemagne, 14 ; le Hanovre, le Mecklenbourg, 15 ; la Hesse, le Nassau, 13 ; la Souabe, 10 ; la Prusse, 47 ; la Saxe, 13 ; la Bavière, 12 ; l'Autriche, à l'exception de l'Italie, 44 ; la Russie, la Pologne, 27 ; la Turquie, 5. — Total, 367 ; mais il n'y en a en effet que 340. Ainsi 27 pays se trouvent répartis sur d'autres cartes.

Outre les différens états-majors, les dépôts, etc., on trouve mentionnés 206 auteurs et éditeurs dont environ 107 sont Allemands, 51 Français, et 71 probablement encore vivans.

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 5 *octobre* 1832.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le major d'Oesfeld, directeur du levé trigonométrique des états prussiens, écrit à la Société pour lui adresser un grand tableau gravé mentionnant 340 cartes différentes avec leurs échelles respectives, comparées au mille prussien, aux pieds de Prusse, du Rhin et aux divers milles usités en Europe, de manière à présenter d'un coup-d'œil la grandeur absolue et relative des milles européens. — Renvoi de la lettre et du tableau au comité du Bulletin (Voy. page 229.)

M. Monin écrit à la Société pour lui offrir un exemplaire de son atlas du voyage du jeune Anacharsis; il exprime en même temps le desir d'être admis au nombre de ses membres.

M. Douville donne lecture à la Société de la réfutation qu'il a faite de l'article critique sur son voyage au Congo, inséré dans le *Foreign quarterly Review*, et reproduit par extrait dans le journal *le Temps*.

Après cette lecture, M. le président fait remarquer que la Société de Géographie a déjà exprimé l'opinion qu'elle s'était formée du voyage de M. Douville, lorsqu'elle lui a décerné le prix pour la découverte la plus importante qui venait d'être faite en géographie. Quant à la discussion qui s'est ouverte ensuite, et qui vient de donner lieu aux observations de M. Douville, la Société

pensera peut-être qu'elle n'a pas à intervenir elle-même dans ces explications.

Séance du 19 octobre.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Dezoz de la Roquette, consul de France en Danemark, écrit à la Société pour lui proposer l'admission de MM. le baron de la Salle, chargé d'affaires de France en Danemark; Mac-Gregor, consul d'Angleterre, et d'Ebeling, consul de Russie à Elseneur.

L'Académie royale des Sciences de Berlin adresse à la Société les deux volumes de ses Mémoires pour les années 1828 et 1829.—Remercîmens.

M. Graaberg de Hemsoe écrit à la Société pour lui annoncer un nouvel ouvrage sur l'empire de Maroc, et en rappelant qu'il a fait connaître les travaux de la Société dans l'*Antologia*, il manifeste le desir d'être nommé correspondant étranger.

La Commission centrale décide qu'elle nommera, à la prochaine séance, aux places vacantes de correspondans étrangers.

M. Jomard offre à la Société un rapport général qu'il a publié sur l'état de l'instruction primaire en France et à l'étranger, contenant des notions et des tableaux statistiques sur la population française comparée, à divers âges, sous le rapport de l'instruction élémentaire.

Le même membre annonce que M. Jaubert a achevé la traduction du deuxième climat de la géographie d'El-Edrissi, et qu'elle est prête à envoyer à l'impression.

M. Roux de Rochelle communique à la Société le *Tableau officiel de la population des Etats-Unis* d'après le recensement de 1830 : il est prié de vouloir bien en rendre compte dans le Bulletin.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 5 *octobre.*

M. Charles Monin, géographe.
M. Townsend, de la ville d'Albany.

Séance du 19 *octobre.*

M. le baron de la Salle, chargé d'affaires de France en Danemark.
M. Mac-Gregor, consul d'Angleterre à Elseneur.
M. d'Ebeling, consul de Russie *idem*.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séances des 5 *et* 19 *octobre.*

Par l'académie royale des sciences de Berlin : *Mémoires de cette académie pour* 1828 et 1829. 2 v. in-4°.

Par M. le major d'Oesfeld : *Graphische Darstellung der Europaischen Meilen, etc.; Preussische Meilen zu* 2000 *Rheinlandischen Ruthen, etc.* Berlin, 1831. Une feuille.

Par M. Ch. Monin : *Atlas du voyage du jeune Anacharsis*, in-8°.

Par M. Jomard : *Rapport général fait à la Société pour l'instruction élémentaire sur la situation et les progrès de l'enseignement primaire en France et à l'étranger, etc.* Une brochure in-8° avec plusieurs tableaux. Paris, 1832.

Par M. Rienzi : Réponse à M. le marquis Fortia d'Urban *sur une question importante de manuscrits et d'inscriptions antiques*. In-8°.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahier d'octobre.

Par M. Feathertonhaugh : *The monthly American journal of geology and natural science*, cahiers de mars, avril et mai.

Par M. le directeur : Cahier d'octobre du *Mémorial encyclopédique*.

Par la Société asiatique : *Cahier de septembre de son journal.*

Par la Société d'agriculture du département de l'Aube : *Deuxième et troisième trimestres de* 1832 *de ses Mémoires.*

Par la Société d'agriculture du département de la Seine-Inférieure : *Extrait de ses travaux*, 45e cahier.

Par M. de Monglave : *Des colonies de bienfaisance à établir en France sur le modèle de celles de Hollande et de Belgique.* In-8°.

Bibliographie géographique.

Extrait du catalogue de la foire de Leipsig, année 1832.

§ Ier *Ouvrages généraux.*

Description de la terre, avec des cartes, par Hoffman. 4 premières livraisons. in 8°.

Manuel complet de la géographie moderne, par Gaspari, Hassel, etc. Quatrième livraison du 20e volume. — République argentine, états de Rio de la Plata, d'Uraguay et de Paraguay; publié par J. Frœbel. In-8°. A l'institut géographique de Weimar.

ASIE.

Mémoires sur le Mongol, par le moine Hyacinthe; trad. du russe, avec planches et cartes. In-8°.

AFRIQUE.

Le pays entre les cataractes du Nil, avec une carte astronomique d'après un voyage fait en 1817, par le major Prokesch.

EUROPE.

Manuel de la géographie militaire de l'Europe, avec une carte orohydrographique de cette partie du monde, par F. von Malchus.

Russie.

Esquisses tirées du portefeuille d'un voyageur russe qui a parcouru dans l'été de 1827 une grande partie des provinces de l'ouest et du sud-ouest de sa patrie; avec 2 lithographies. In-8°.

Prusse.

Manuel historique, statistique et topographique pour Berlin et ses environs, avec un plan, par Helhnig.

Autriche.

Mémoires pour servir à la connaissance géographique de la partie de l'Autriche au-dessous de l'Ens, publiés sur l'invitation des états par une société formée spécialement pour cet objet. 1 vol. avec 12 petites cartes gravées sur bois, 4 lithographies et 2 grandes planches gravées sur cuivre. 8 gr. Vienne.

Tableau géographique et statistique de l'empire d'Autriche, par Franz Grœffer. In-folio.

Manuel pour les voyageurs en Autriche, par Jenny. 1 vol. gr. in-8°. Vienne.

Bavière.

Lexicon topographique et statistique de la Bavière. Deuxième édition.

§ 2. *Atlas, Cartes géographiques, etc.*

Atlas d'Europe, en 220 feuilles au 1/500,000, par Weiss et Wœrl. Quatrième et cinquième livraisons. Freibourg.

Carte militaire de l'Allemagne, par Klein. Stuttgard.

Carte de la Courlande, de la Samogitie, de la Lithuanie, de la Podolie et de la Wolhynie.

Carte spéciale du duché de Styrie, 5 feuilles, par Gall. von Gallenstein.

Le Wurtemberg, Bade et Hohenzolhern, en 12 f. au 1/200,000, par Wœrl.

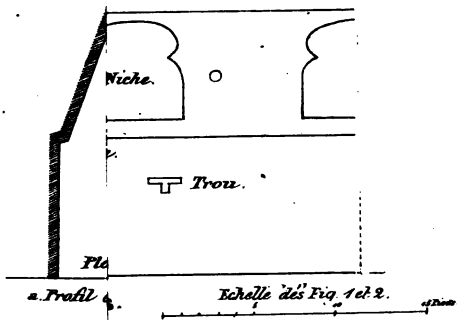
Carte du grand duché de Hesse, publiée par l'état-major général, au 1/500,000.

Carte du grand duché de Hesse, par Glasez.

Carte des montagnes du Hartz.

Plans de Hambourg, de Berlin et de Magdebourg. 3 feuilles.

N° I.



N° 3.

12.

nt dans cette même position rel ive.
dessus de la Fig. N° 12.

Imp. Lithe. de P. Bineteau, rue des Mathurins, N° 18.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

N° 115. — NOVEMBRE 1832.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

CEYLAN.

L'île de *Ceylan*, en anglais *Ceylon*, la *Simundi* des Grecs, la *Taprobane* des Romains, et nommée par les indigènes *Singala* ou *Chingala*, mot qui veut dire *île des Lions;* située à l'extrémité sud-est de la péninsule indostane, à l'entrée du golfe du Bengale, par 5° 56' 4° 46' lat. N., et 77° 16', 79° 42' long. E.; longue de quatre-vingt-quinze lieues, large de trente à cinquante; d'une surface de deux mille cinq cent soixante lieues carrées; aussi belle que riche et fertile, avec un sol adapté à toutes les productions orientales, est habitée par neuf cent mille Indous, peuple soumis, patient et inoffensif, professant en majorité le boudhisme et quelques-uns la religion chrétienne, sous l'influence directe du

gouvernement britannique, maître de cette île depuis 1796, époque où il la prit aux Hollandais.

Le climat comme le sol, les havres comme la situation et les ressources intérieures, font de Ceylan un des points les plus importans de l'Inde pour le commerce européen, s'il n'est même le plus avantageux, à cause de sa température moins dévorante.

Cette île, néanmoins, ne produit pas encore de quoi nourrir tous ses habitans; elle tire du dehors, et principalement du Bengale ou de la côte de Malabar, divers articles de subsistance, comme du riz dont elle ne récolte qu'une faible quantité, bien qu'il soit presque l'unique aliment des indigènes.

Les objets de première nécessité sont plus chers à Ceylan qu'au Bengale, et la main-d'œuvre également plus coûteuse. Il y existe moins de liberté que sur le continent indien, gouverné par la compagnie des Indes, tandis que Ceylan a un gouverneur spécial, nommé directement par le roi d'Angleterre; gouverneur, investi d'un pouvoir absolu dont il use largement, soit en prescrivant au peuple un travail forcé et gratuit, comme pour la construction des routes et autres objets d'utilité publique; soit en exilant qui bon lui semble de la colonie, sans en donner de motif; soit même en confisquant des propriétés particulières. Il a le monopole de la cannelle, du *chank* et de la pêche des perles, et commerce pour le compte du gouvernement, ce qui annule presque ou du moins paralyse tout commerce privé. Les droits d'exportation et d'importation sont extrêmement élevés. Les importations venant de l'Inde, bornées presque à des céréales, paient de 50 à 75 p. 1/0. Les productions anglaises sont de même sujettes à un droit exorbitant, comme les exportations de Ceylan pour

l'Inde, où cependant un système bien plus raisonnable a été adopté par la compagnie en faveur des produits des trois royaumes-unis, produits dont l'entrée est exempte de tous droits, excepté les marchandises en pièces de coton, frappées seulement de 2 1/2 p. o/o.

Par sa position géographique, Ceylan renferme une plus grande variété de climats qu'il n'en existe dans aucun territoire d'égale étendue sur le continent indien. La portion orientale, participant du climat de la côte du Coromandel, est brûlante et sèche; la portion occidentale, analogue à la côte du Malabar, est tempérée et humide. L'île étant traversée dans sa longueur par une chaîne de montagnes, le point culminant appelé le *pic d'Adam*, est élevé de plus de sept mille pieds au-dessus du niveau de l'Océan, et forme le centre de hautes terres singulièrement propres aux productions des pays tempérés. Plusieurs belles rivières descendent des deux versans, et vont se jeter dans la mer des Indes, après avoir traversé quelques plaines où leur cours est plus lent: durant les pluies équatoriales elles sortent de leurs lits et inondent la campagne. La *Mahavelle*, la seule navigable, débouche dans la baie de *Trinquemale* ou *Trincomali*. Toutes ces rivières qui serpentent à travers les districts orientaux et occidentaux, rendaient jadis de grands services en remplissant de vastes réservoirs pour l'irrigation des terres. Les anciens habitans étaient très habiles à exécuter des ouvrages pour réunir et pour distribuer les eaux. Quelques-uns de ces anciens travaux semblent tenir du prodige, notamment celui du géant que l'on voit encore dans les plaines qui s'étendent de Trinquemale à *Anarajpoura*, l'ancienne capitale, outre une digue en pierres, qui fut construite à travers la rivière d'*Aripa*, pour en détourner le cours. Ces diverses constructions

paraissent se rapporter à une période antérieure à l'ère chrétienne, et l'on en trouve de nombreux débris dans la province de *Tangalle* ainsi que dans les districts maintenant déserts du nord et de l'est.

Le sol uni des provinces du littoral a occasioné la formation de vastes lagunes d'eau salée qui facilitent les relations intérieures et les communications avec l'Inde. Les Européens qui se sont emparés de l'île ont commencé à construire, dans les districts de *Columbo* et de *Galle*, des canaux propres à aider à ces relations commerciales.

Sous le rapport du climat, la distinction entre les provinces du nord et du midi est si tranchée, que tandis que, sur un versant de la montagne, la pluie tombe par torrens, sur l'autre, la terre est d'une sécheresse brûlante et la verdure flétrie; de même aussi, pendant que d'un côté les naturels se garantissent contre l'inondation, de l'autre ils distribuent le peu d'eau qu'ils ont pu, dans leurs citernes ou réservoirs, conserver des pluies de la dernière saison. Dans la culture du riz, sur des terrasses pratiquées à travers le flanc des collines, les habitans de la province de *Kandy* déploient beaucoup d'art.

Le sol des plaines méridionales est sablonneux, assis sur une forte marne rouge ou argileuse, dont la base est le granit. La cannelle y prospère aussi bien que dans les terreins plus riches, partout où il y a suffisamment d'humidité. Sur quelques-unes des hautes terres le sol est plus vigoureux, et sur les montagnes, il est granitique et considéré comme fertile. Les provinces d'*Ouwah*, de *Wellase* et de *Bintenne*, à l'est; les districts de *Suffragam* et de *Tangalle* qui se touchent, et les vastes plaines du nord des montagnes, aujourd'hui dépeuplées et dé-

sertes, passent généralement pour fécondes et offrent de belles nappes d'érables et de beaux pâturages. Le sol de la partie septentrionale est un calcaire sablonneux, reposant sur du madrepore. Il est bien cultivé; le district de *Jaffna* est surtout éminemment productif.

Suivant le colonel Colebrooke (1), l'administration civile et militaire de Ceylan coûte à la couronne britannique, environ 4,360 livres sterling ou 10,900,000 fr.; les revenus bruts ne se montent qu'à 330,000 livres ou 7,750,000 francs.

Le gouvernement ne perçoit rien sur les terres qui appartiennent aux temples, et les possessions des temples constituent une grande portion des terres cultivées dans les provinces kandiennes; mais il prélève un droit pour la garde de la relique de Boudha, exposée une fois l'an aux regards superstitieux des dévots, cérémonie qui a lieu dans la ville de Kandy avec une grande pompe, et qui attire une foule immense des diverses contrées de l'île.

Relativement à l'éducation élémentaire, le gouvernement britannique n'a pas encore fait faire beaucoup de progrès aux Singalais; ils n'ont que quatre vingt-dix écoles publiques. Les maîtres sont généralement fort ignorans; ils n'enseignent à lire que dans les idiomes du pays et à écrire qu'avec les caractères indous. Ces écoles dépensent environ 2,000 livres sterling par an. Les maîtres reçoivent la modique rétribution annuelle de 6 livres sterling, mais il se font un petit casuel sur le registre des mariages. Le nombre des enfans instruits dans les écoles publiques ou particulières est d'environ douze mille sur une population de neuf cent mille individus, et le nom-

(1) *Asiatic journal*, juillet 1832

bre de ceux qui apprennent l'anglais ne dépasse pas huit cents, lorsqu'il existe plus de deux cent cinquante mille impubères dans l'île. Quelques missionnaires évangéliques, cependant, ont obtenu des succès isolés dans la partie septentrionale. Dans quatre provinces, celles de *Cotta*, *Kandy*, *Baddagame* et *Nellore*, en 1831, ils avaient cinquante-sept écoles et deux mille cent cinquante-cinq écoliers, ainsi que vingt-et-une congrégations. Suivant le *Missionary Register*, de juillet 1832, qui nous fournit ces derniers chiffres (les précédens étant donnés par l'*Asiatic journal*), les mêmes missionnaires évangéliques ont publié durant ladite année, vingt mille quatre cents ouvrages, dont quinze mille cinq cent cinquante en singalais, onze cents en anglais, et trois mille sept cent cinquante en d'autres langues.

Pour ce qui touche l'administration de la justice, tout encore est subordonné à l'arbitraire du gouverneur. Il nomme, déplace et révoque à volonté les juges provinciaux. Ceux-ci, dans les cas douteux, peuvent recourir au procureur fiscal ou ministère public, par l'entremise du gouverneur, pour en avoir de nouvelles lumières. On avait cru jusqu'à présent que le jury était en vigueur à Ceylan : il n'en est rien. Les juges ou magistrats ne sont assistés par aucun juré ou assesseur. Les naturels qui suivent l'audience peuvent bien donner leur opinion au juge président ; mais elle n'est pour lui d'aucune importance. Il n'existe aucune barre à son tribunal ; aucun auditoire auquel il puisse manifester sa décision. On admet un plaideur pour chaque cause dans toutes les cours de l'île, excepté devant la cour suprême ; il est obligé de payer un droit de timbre qui, sans procurer un revenu considérable, suffit pour détourner de beaucoup de procès ; car le peuple à Ceylan est trop pauvre,

en général, pour payer la justice. Il y a quelques procès gratuits, mais on les a astreints à des règles sévères; les plaideurs insolvables sont censés n'avoir aucun droit aux arrêts d'une cour de justice; les autres, promenés de délais en délais, finissent par se ruiner avant d'avoir été jugés.

Le fiscal, qui est l'officier exécuteur de toutes les cours provinciales, ne reçoit rien pour mettre à exécution les arrêts, et ne peut être puni par elles, s'il néglige de le faire. Dans la cour suprême, au contraire, il a des honoraires et peut être condamné à une amende ou même à un emprisonnement s'il y a lieu : aussi remplit-il bien ses fonctions, tandis que le fiscal provincial s'acquitte fort mal des siennes. La juridiction testamentaire est aussi dans un dédale inextricable à Ceylan.

Chaque cour inférieure a quatre juges; la haute cour d'appel en a cinq, y compris le gouverneur qui de droit la préside, comme la cour suprême. La juridiction de la haute cour ne s'étend point au-delà de la province de *Colombo*, siège du gouvernement; celle de la cour suprême embrasse naturellement l'île entière.

La conclusion à tirer des détails que nous venons d'offrir d'après deux Revues anglaises, c'est que le gouvernement continental de la compagnie des Indes est mieux entendu, dans les trois présidences de Bombay, Calcutta et Madras, que celui de la couronne britannique dans l'île de Ceylan.

Néanmoins, en ces derniers temps, la couronne a fait faire de notables progrès à la civilisation dans cette île. Une malle-poste a été établie de *Colombo* à *Mahu-Hainé*, et cette distance de trente-sept milles et demi est aujourd'hui franchie en six heures. Les lettres également sont remises à *Kandy* trois heures plus tôt qu'au-

paravant. La voiture part à quatre heures de relevée, sans que par conséquent les voyageurs aient rien à souffrir du soleil; elle est d'ailleurs bien pourvue de lampes. Malgré la superstition tenace des indigènes, les missionnaires américains ont encore obtenu quelques succès dans les provinces de l'est. Ces succès seraient bien plus marquans, sans l'influence pernicieuse des institutions locales mêlées et confondues sous la même autorité; institutions connues sous le titre de *shasters*, qui passent pour avoir un caractère divin, et pour être aussi anciennes que l'existence des Singalais eux-mêmes comme peuple; elles règlent la distinction des castes, observée de génération en génération, et l'hérédité invariable du sacerdoce qui exerce une suprématie absolue sur toutes les classes; elles sont remplies de récits extravagans d'exploits des dieux et des héros des premiers âges, comme on le voit surtout dans les *puranas* ou poèmes sacrés; elles enseignent la doctrine de la prédestination et la transmigration des âmes; elles entretiennent non-seulement les goûts impurs ou obscènes du peuple et ses sentimens dépravés, mais aussi la servitude des femmes, en établissant comme principe, qu'être né de ce sexe est un malheur, puisque sa condition, nécessairement inférieure, est de rester l'esclave de l'homme; enfin, les Singalais, généralement légers, imbécilles et crédules, sont élevés par leurs prêtres dans la flatterie, l'hypocrisie, la dissimulation, la fausseté et une foule d'autres vices; ce qui augmente les obstacles que rencontrent les missionnaires pour les convertir au christianisme, et rend les progrès de l'éducation bien plus lents.

ALBERT-MONTÉMONT.

MOEURS ET COUTUMES DES KIRGHIZ.

Ceux qui vantent le bonheur de l'état sauvage modifieraient sans doute leurs idées à cet égard, s'ils allaient observer ou les Dayaks indigènes de Bornéo, qui ne se plaisent qu'à couper les têtes, ou les indigènes de l'Australie, ces hommes de la nature chez qui le rapt est l'unique mode de mariage, en même temps qu'ils dévorent sans pitié leurs semblables; ou bien si, pour ne pas courir au loin chercher nos antipodes, ils pénétraient seulement dans le pays des Kirghiz, autres modèles de la vie brute, et qui, sans se livrer à l'anthropophagie, comme les Australiens de la Nouvelle-Zélande, ne sont pas moins féroces.

Les Kirghiz, sur lesquels nous allons offrir quelques détails extraits d'une relation anglaise toute récente, insérée dans l'*Asiatic journal* d'août 1832, relation qui est peut-être un peu sombre, ou du moins qui n'est point flattée, sont des tribus nomades que rien ne pourrait assujétir à la condition sédentaire. Ils vivent errans au milieu des steppes incultes de l'Asie, qui s'étendent de la mer Caspienne et du lac Aral aux confins de la Sibérie moscovite, et depuis le voisinage de la ville russe d'Orembourg, située vers l'Oural, jusqu'aux frontières de la Tartarie Chinoise; vastes plaines d'une superficie d'environ 50,000 lieues carrées, où l'on rencontre des serpens blancs, des ânes et des chevaux sauvages.

Les Kirghiz ou Kaisaks, forment trois grandes divisions appelées *Hordes*, et qui ensemble réunissent près de 2,500,000 habitans, tous à visage européen, mais

un peu jaune; avec le nez écrasé, les yeux petits, et parlant un dialecte dérivé du turk.

Plongés dans la plus complète barbarie, et jouissant de la liberté la plus absolue, dont ils usent pour mal faire, sans scrupule et sans remords, ils rejettent fièrement tout ce qui tendrait à policer ou adoucir leur caractère violent, dur et jaloux. La rapine est leur élément, le pillage leur occupation favorite (1), la cruauté leur loi. Chez eux, nulle forme de gouvernement, nul chef avoué, car leurs khans ou sultans n'ont guère qu'une autorité nominale; nul congrès, nulle diète, nulle conférence diplomatique; l'anarchie est leur situation permanente (2), et la satisfaction de leurs hideux penchans, leur règle. Ils ignorent ou dédaignent les arts, même agricoles; quelques-uns chassent avec des aigles apprivoisés comme jadis nos faucons. Généralement assoupis dans leur ignoble nonchalance, étendus sous la tente, en été parce qu'il fait trop chaud, en hiver parce qu'il neige autour d'eux, ils ne sortent de leur inaction, de leur *fur niente* stupide, que pour renouveler leurs provisions épuisées, comme le tigre de l'Inde se retire au fond de ses broussailles ténébreuses, jusqu'à ce que la faim le rappelle au carnage (3). Dans ce repos du crime, le Kirghiz s'abandonne à la luxure avec une ardeur effrénée.

(1) Suivant M. de Meyendorff, « Le Kirghiz le plus honnête se « livre à son goût pour le pillage, tant l'esprit de rapine est enraciné « chez lui. » (*Voyage d'Orembourg à Boukhara*, en 1820.)

(2) Seulement, « ils respectent les *anciens* ou chefs de famille, dont ils suivent les conseils. » (*Voyage d'Orembourg à Boukhara*, en 1820, par le baron de Meyendorff.)

(3) « Nous trouvions sur la route des centaines de cadavres qui servaient de pâture à des chiens et à des oiseaux de proie. » (*Voyage à Boukhara.*)

Las de débauches, il lui faut des récits merveilleux, des nouvelles fausses ou vraies; il n'accueille l'étranger dans son camp décoré du titre d'*aoul*, que sous la condition d'en ouïr quelque histoire amusante; et ici, par étranger, nous voulons dire seulement le Kirghiz voyageur, car le Kirghiz n'exerce l'hospitalité qu'envers les siens.

Mélancolique et sombre, le Kirghiz aime la solitude, et s'enferme souvent pour être seul avec ses concubines. Singulièrement crédule, car il n'a point de despote (1) à redouter et de crainte à nourrir; il joint à cette crédulité aveugle une extrême perfidie. Aussi ne peut-on ajouter nulle foi à ses promesses; aussi nulle convention, nul traité n'est praticable avec ce peuple aventurier, l'un des plus sauvages comme l'un des plus vicieux de la terre. Il semble pourtant un peu moins atroce dans les lieux baignés par le Sir ou Sihon, grand fleuve qui va mêler ses ondes à celles du lac Aral, ou mer des Aigles, fleuve dont les beaux rivages forment son paradis (2), pendant qu'à l'instar des mahométans il considère la ville sacrée de Turkestan comme sa Médine.

Borné dans ses besoins, sans luxe dans son intérieur, excepté dans ses chevaux, le Kirghiz n'est pas moins d'une sordide avarice, et d'une cupidité insatiable, au point que souvent d'horribles conflits s'élèvent pour le

(1) M. de Meyendorff dit, toutefois, que le khan a droit de vie et de mort sur les Kirghiz, qui sont, il est vrai, garantis par l'opinion publique, très puissante chez ce peuple nomade. Cette opinion limite le pouvoir du khan, mais ses sujets étant fort inconstans, quoiqu'il la respecte, il n'en est pas moins fréquemment renversé. (*Voyage à Boukhara.*)

(2) « Les Kirghiz sont fiers de posséder un si grand fleuve dans leur territoire; les contrées qu'il arrose forment leur paradis. » (*Voyage à Boukhara.*)

partage des plus chétifs lambeaux; car, après le pillage d'une caravane, on se distribue le butin, et l'on brise les plus petits articles pour que chaque maraudeur en ait sa part : une montre, par exemple, disparaît en fragmens, un rouage d'un côté, un ressort de l'autre; et sous la tente, ces fragmens sont encore partagés entre les parens ou amis que le pillard y trouve assemblés.

Le Kirghiz n'a que la bravoure du lâche, il attaque par surprise, et dévalise ou tue à l'improviste (1). Averti de l'approche d'un convoi, il s'élance à cheval, le sabre au poing, et le cordon tout prêt à enlacer un prisonnier, à la manière des Sud-Américains dans leur chasse aux taureaux ou chevaux sauvages. Son premier choc est impétueux, terrible; mais si on lui résiste, le Kirghiz étonné s'enfuit comme l'éclair. La vue d'un mousquet l'interdit, et le bruit du canon le remplit de terreur. Il ne se bat qu'en escarmouche ou bien en embuscade, jamais en rase campagne; voilà pourquoi il n'ose inquiéter dans leur marche, les caravanes russes qui se rendent à Boukhara, escortées d'une force imposante.

Si le Kirghiz n'était pas tellement avide de gain, il ne ferait point de quartier aux étrangers qu'il parvient à saisir; c'est à cette soif inextinguible de profit qu'ils sont redevables de n'être pas exterminés. Il les réduit en esclavage, et les vend aux Boukhariens, en échange des objets qu'il desire. Pour juger de sa cruauté, il faut le voir dans ses accès de vengeance, envers quelqu'un de sa horde : il le lacère, le torture et le brûle, après s'être

(1) Suivant la relation de M. le baron Meyendorff, « ces brigands font quelquefois des excursions au nombre de quatre à cinq mille ; leurs attaques sont toujours aussi brusques qu'imprévues; ils effraient par des cris et des hurlemens les chameaux des caravanes. » (*Voy. à Boukhara.*)

lavé les mains dans son sang, et s'en être abreuvé : il ne lui manquerait plus que d'en manger la chair. (1)

Si vous demandez à un Kirghiz quelle est sa religion, il vous répond : « je n'en sais rien ». Il n'a pas de temple ; il singe le rite mahométan, mais dans ce qui s'y trouve de mal ; il en profite pour exercer plus à son aise ses brigandages sur le Kafir et sur le Guèbre. Il a quelques prières imitées dn khoran, et quelques idoles ; mélange bizarre de cultes et de superstitions dans lequel surgit cependant une croyance consolante, et qui prouve que la barbarie ne réussit pas à bannir totalement du cœur humain le principe du bien et du mal : cette croyance, assez répandue chez les Kirghiz, c'est que les âmes des morts s'en vont habiter les étoiles, et y sont escortées par de bons ou de mauvais génies, pour les charmer ou les tourmenter, suivant qu'elles ont été vertueuses ou méchantes sur la terre. Cela explique l'attention du Kirghiz à contempler, dans une belle nuit, le firmament et surtout la lune qu'il paraît chérir davantage. (2)

Le Kirghiz est très attaché à ses steppes sablonneuses. S'il en est arraché, comme lorsqu'un détachement de troupes russes emmène des prisonniers à Orembourg ou Astrakhan, rien ne peut lui faire oublier son pays ; et s'il parvient à y retourner, à peine a-t-il dépassé la

(1) Il y a peut-être ici de l'exagération dans le récit anglais; néanmoins, M. de Meyendorff a vu les Kirghuz « lier les bras et vouloir couper la tête à des gens de leur horde. Loin de s'appitoyer sur le sort de quelqu'un, ils en rient. Ils sont très irascibles, la cause la plus légère suffit pour les porter à une vengeance cruelle. » (*Voyage à Boukhara.*)

(2) « Dans leur mélancolie, les Kirghiz passent souvent la moitié de la nuit, assis sur une pierre, à regarder la lune et à improviser des paroles assez tristes sur des airs qui ne le sont pas moins. » (*Voyage à Boukhara.*)

frontière, que dans l'excès de sa joie, il couvre de baisers et mouille de pleurs la terre de ses hordes. Ainsi, partout, l'amour du sol natal est gravé dans les cœurs, et l'homme le plus sauvage paraît encore le sentir plus vivement que l'homme le plus civilisé.

Superstitieux autant que barbare, le Kirghiz a foi à des magiciens ; il est vrai que ces derniers lui promettent force butin et force jolies femmes, double objet de sa convoitise. Il peut avoir autant d'épouses que sa fortune le lui permet ; on se passe de cérémonies nuptiales. Il va, de préférence, chez les Kalmouks, ses voisins, leur enlever des compagnes, parce qu'elles conservent plus long-temps les attraits du jeune âge, et sont d'un caractère plus doux que celles de son pays.

Les femmes kirghizes, du reste, valent mieux que les hommes; on dirait même que ces monstres bipèdes ont accaparé tous les vices, en ne laissant à l'autre sexe que les bonnes qualités. Ce dernier, en effet, montre de la compassion, compte des mères tendres et des épouses dévouées, qui, chargées des soins domestiques, préparent les repas, confectionnent les vêtemens, traient les cavales, sellent les chevaux, et quelquefois suivent leurs maris dans une expédition lointaine (1). S'ils ramènent des captifs, c'est à elles que ceux-ci doivent fréquemment la vie et toujours des adoucissemens à leur captivité. Chacune a sa tente séparée, comme chaque négresse du Bihé, en Afrique, a sa propre cabane, que, tour-à-tour, le nègre favorise de sa visite, comme le

(1) « Les femmes du Kirghiz sont ses uniques ouvriers ; ce sont elles qui font sa cuisine, façonnent ses habits, sellent son cheval ; tandis qu'avec une nonchalance imperturbable, il borne ses soins à garder son troupeau. » (*Voyage à Boukhara.*)

Kirghiz passe alternativement de l'une à l'autre de ses tentes; et il est des Kirghiz, comme des nègres, qui ont jusqu'à deux cents compagnes. Voilà bien des politesses à rendre. Mais le nègre possesseur d'un si intéressant troupeau, est du moins généreux : presque partout, et notamment au Congo ou vers le Monomotapa, il en fait les honneurs à l'étranger qui lui arrive, et celui-ci, qui ne pourrait, sans l'offenser gravement, refuser une consolatrice, la choisit en échange d'un léger présent, et abrège auprès d'elle les lenteurs uniformes de la nuit équinoxiale, tandis que le féroce Kirghiz, au contraire, vous éventrerait sur l'heure, si vous osiez lancer un regard tendre à l'une de ses brebis humaines : jalousie, au surplus, naturelle; car le harem kirghiz, sous des tentes en plein air, est une faible barrière contre les entreprises des lovelaces de ces contrées; et dans les steppes d'Asie, aussi bien qu'en Europe, dès que les maris s'en vont à la maraude, l'amour, à pas de loup, vient marauder également chez eux.

Hâtons-nous d'ajouter, pour la justification des belles Zaïres du pays des Kirghiz, que, nonobstant leur affection pour leurs époux farouches, presque tous les maltraitent jusqu'à la barbarie.

Une seule est à l'abri des fureurs maritales : c'est celle qui a le rang de première épouse et le titre de *baibicha*, mot qui veut dire *femme riche*, parce qu'elle possède un assez riche douaire. Son époux légitime, et qui le devient sans être obligé, comme le Dayak ou aborigène de Bornéo, d'abattre auparavant une ou deux têtes humaines, peut lui donner des ordres, mais non la battre, et encore moins la tuer; elle peut même divorcer, s'il la rebute ou la néglige; alors elle rejoint ses parens pour convoler ensuite à de nouveaux liens : c'est ainsi qu'en

usent exactement les femmes noires du pays de Baka, comme celles également d'une autre province du Congo, qui, plus elles ont d'aventures galantes, plus elles sont recherchées par leurs nouveaux époux; et une jeune baibicha, comme chez nous une riche héritière, ne manque, non plus, jamais de prétendans.

Pour ce qui est de ses autres compagnes, le Kirghiz a sur elles une autorité absolue, un droit de vie et de mort; à son gré, le tyran peut d'un coup de cimeterre abattre une tête charmante, dont le sang coule et reste sans vengeance. En un mot, la servitude la plus affeuse, voilà le destin de ces pauvres femmes, qui envient en secret celui de leur baibicha, ou sultane affranchie, à laquelle, d'ailleurs, elles doivent complète obéissance. Que serait-ce donc si elles venaient un jour à connaître le juste privilège des femmes de nos climats, qu'elles gouvernent par la triple magie de l'esprit, de la grâce et de la tendresse?

ALBERT-MONTÉMONT.

LES KHOLES, PEUPLADES DE L'INDE.

Les *Kholes* ou *Coles* sont des tribus englobées dans les provinces de Bahar et Orissa, au Bengale, à environ trois cents milles de Calcutta. Ce sont, à ce qu'il paraît, des descendans des aborigènes de l'Inde, et les districts occupés principalement par eux sont Chota-Nagpore et Singhboum; mais on en retrouve çà et là dans les montagnes de Chunar.

Le district montagneux de Chota-Nagpore, presque

entièrement couvert de forêts, est situé à l'extrémité sud de Bahar et borné au sud-est et à l'ouest par le Gondwana. Les hautes terres sont entrecoupées par de profondes ravines et partiellement couvertes de jungles ou broussailles, entre lesquelles sont clairsemés les villages.

Le district de Singhboum, dans l'Orissa, est borné de trois côtés par ceux de Chota-Nagpore, Midnapore et Mohurbunge, et au sud par celui de Kunjour.

Les Kholes se partagent en deux classes, entre lesquelles existe une mutuelle antipathie très prononcée : les Lurka-Kholes et les Dhangar-Kholes.

Les Lurka-Kholes habitent le Singhboum, et sont gouvernés par un rajah soumis au pouvoir britannique : c'est un peuple simple et inoffensif, qui redoute les Dhangar-Kholes, regardés par lui comme des démons pleins de cruauté.

Les Kholes ne paraissent avoir aucun système de religion. Leur pays est bien cultivé ; mais ce sont les femmes que les hommes chargent de ce soin, comme de toutes les affaires domestiques, pendant qu'ils vont à la chasse ou se reposent dans l'indolence ou la débauche. Ils aiment passionnément les liqueurs fortes, qu'ils tirent de plantes et de riz fermentés. Ils sont malpropres, et mangent de la chair de serpent ou de tigre.

Les Kholes, en général, se distinguent par une sauvage bravoure que leur inspire le mépris de la vie. Leurs armes consistent en arcs, flèches et haches appelées *tanghies*. Les femmes sont mieux vêtues que les hommes, si l'on peut nommer habillement une nudité presque complète, à l'exception d'un tablier de feuilles d'arbre. Elles portent à leur cou de très lourds chapelets. Les deux sexes sont d'une couleur très noire, comme on en voit balayant les rues de Calcutta.

Les Dhangar-Kholes qui habitent Chota-Nagpore sont paresseux, bas et stupides; gouvernés aussi par des rajahs ou zemindars, vassaux de la puissance britannique. Ils n'ont jamais été complètement soumis. Ils vont tout nus, à l'exception d'une pièce étroite de drap qui leur couvre en partie les reins. Ils sont plus barbares que les Lurka-Kholes; cependant leurs attaques sont précédées d'une sorte de parlementaire. Lorsqu'ils veulent envahir un village, ils envoient une flèche à celui qui y commande. Si elle est acceptée, ils considèrent cela comme une preuve d'amitié, et placent une branche d'arbre à travers le seuil de sa maison. Ce signe la rend inviolable comme les pantoufles d'un Musulman à la porte d'une femme, et personne n'oserait y entrer. Les Kholes alors visitent le village et prennent à leur aise tout ce dont ils ont besoin. Le renvoi de la flèche est considéré comme une déclaration de guerre, et si on la brise, c'est un outrage irrémissible, et que le sang peut seul laver. En ce moment ils harassent les troupes anglaises de la compagnie des Indes, dont quelques détachemens sont occupés à les réduire, comme l'annonce l'*Asiatic Journal* du mois d'août 1832, qui nous a fourni ces détails.

A.-M.

Statistique de plusieurs provinces du Brésil, *de* Pedro Magalès, *extraite par M. Adam de Bauve.*

PROVINCE DE PARA.

M. Adam de Bauve annonce qu'il doit aux temps de troubles dans lesquels le Brésil était plongé, autant qu'à l'amitié de M. Fournier de Choisy, colonel du génie, chargé du dépôt des cartes, d'avoir recueilli les détails qu'il possède sur les provinces de Para, Solimoens, Guyane et Matto-Grosso; ayant voyagé lui-même dans l'intérieur de ces deux dernières provinces, il a été à même de se convaincre de l'exactitude de la relation sur les principaux points. Mais il faut, dit-il, se prémunir contre l'exagération, chaque fois qu'on aperçoit le nom de ville qui n'est souvent qu'un rassemblement de quelques centaines de mauvaises maisons, où se trouvent toujours une ou plusieurs églises et souvent un tribunal ressortissant à la juridiction de Para.

La *province de Para* confine au nord avec l'Océan et le Maranhâo ou Amazone, qui la sépare de la Guyane; à l'ouest avec la rivière Madeira ; au sud avec les provinces de Goyaz et Matto-Grosso ; à l'est avec celle de Maragnâo.

Quatre rivières considérables, le Tocantins, Xingu, Tapazoz et Madeira partagent cette province en autant de districts, qui sont :

Para.	Belem ou Para.
	Bragança.
	Collares.

Xingutania.	Villa-Viçoza. Gurupà. Melgaçâo.
Tapajonia.	Santarem. Souzel. Alter do Chaô.
Mundracania.	Villa-Nova da Reinha. Borba. Villafranca.

PARA (*district*).

Le *district de Para* confine au nord avec l'Océan; au sud avec la province de Goyaz; à l'est avec celle de Maranhâo; à l'ouest avec le district de Xingutania, duquel il est séparé par le Tocantins. Il a cent trente lieues nord et sud, et plus de soixante de l'est à l'ouest. Il présente un pays plat, couvert de bois et coupé d'un grand nombre de rivières. Les fleuves Guama, Acara et Mojù sont les plus considérables de ce district. La partie méridionale est infestée d'Indiens sauvages.

Belem ou *Para*, capitale de la province située sur la rive orientale du Tocantins, dans la baie Guajarà, à l'angle septentrional de la rivière Guajà ou Guamà, en face de l'île das Onças, à vingt-cinq lieues de l'Océan.

Siège épiscopal. Contient une cathédrale, deux belles églises, plusieurs chapelles, cinq couvens d'hommes, deux de femmes, un collège avec des professeurs de latin, rhétorique, philosophie, etc. On entretient dans cette ville un jardin de naturalisation de plantes exotiques et d'un grand nombre de celles des plus précieuses du pays.

Comme dans toutes les relations on s'est principale-

ment appesanti sur la forme du gouvernement et la composition des tribunaux, l'auteur n'en parle pas.

En 1824, lors de son passage à Para, la garnison se composait de trois mille hommes de troupes régulières et de deux mille de milices, tant à pied qu'à cheval, faisant le service de la ville et de la banlieue, conjointement avec la troupe à laquelle elles étaient assimilées pour la solde.

Le port, dans lequel la marée monte de onze pieds, diminue de fond. On exporte de Para, du cacao, du café, du riz, du coton, de la salsepareille, des clous de Maragnâo, des cuirs crus et tannés, du copahu, du bapioca, des clous de girofle, du rocou, de la mélasse, de la gomme élastique, des châtaignes de Maragnâo et des bois de construction. Les orages sont fréquens; il règne tous les matins un vent de terre, et vers midi une brise de mer qui modère l'ardeur du soleil: il est rare aussi qu'il ne tombe pas une petite pluie dans la journée.

Les premiers grains commencent en novembre; à de fortes pluies succèdent plusieurs semaines de beau temps, espèce d'été, appelé *verannico;* les pluies recommencent en janvier ou février et durent jusqu'en juin ou juillet, mais avec de forts intervalles, et jamais on ne voit après une grande *avalanoche* le même temps continuer le jour suivant.

A une demi-lieue nord-ouest de la ville est une chapelle dédiée à nostra-señora de Nazareth, journellement fréquentée par les habitans de tous rangs.

Bragance, anciennement *Cayté*, une des plus anciennes villes et la plus considérable de la province, bâtie sur la rive gauche de la rivière. Cayté est à six lieues de l'Océan, trente est-nord-est de la capitale, vingt-trois est-sud-est de Ponta Tigiocà. Un pont divise cette ville

en deux quartiers; le septentrional est principalement habité par des Indiens. La marée monte, dans le port, de huit à douze pieds, c'est l'escale des embarcations naviguant de Maragnâo à Para.

Sept lieues et demie de Braganoe, est-sud-est, est situé le bourg de *Cerzedello*. Neuf lieues sud-sud-ouest, et vingt-quatre de la capitale, est la petite ville d'*Ourem*, sur la rive droite de la rivière Guama.

Vigia, ville naguère florissante par ses exportations de cacao, café, coton; à quinze lieues de la capitale nord-nord-est, sur le bord de la rivière Tocantins ou Para : il y a deux couvens d'hommes et un de femmes.

Quinze lieues, ouest-nord-ouest de Bragance, vingt-trois nord-est de Para, cinq est de Villanova, est située la petite ville de *Cintra*, à l'embouchure de la rivière Maracanan; la population diminue depuis plusieurs années. Au nord-est de Cintra, *Salinas* où se prend ordinairement le pilote pour entrer dans la rivière de Para.

Collares, autrefois assez importante, à trois lieues nord-nord-est de Para, située dans une île de six milles de largeur, nord et sud.

Quatre sud-est *da Ponta Tigioca*, et dix-huit nord-est de la capitale, *Villanova del Rey*, sur la rive est un peu au-dessus de l'embouchure de la rivière Curuça. Ses habitans, dont beaucoup sont Indiens, cultivent le maïs, coton, café, riz, cacao.

Gurupy, avantageusement située sur la baie de ce nom, était une ville assez importante en 1660. Escale des embarcations naviguant de Maragnâo à Para.

Bayâs, gros bourg, où résident quelques marchands blancs, sur la rive est de Tocantins, onze lieues au-dessus de Caméta, escale des embarcations de Goyaz. Ses habitans cultivent diverses denrées. Sa situation

avantageuse, l'accroissement de sa population et la fertilité de ses environs lui présagent une importance peu éloignée.

Pederneira, habitée par des Indiens civilisés, pêcheurs et cultivateurs sur la même rive du Tocantins, cinq lieues au-dessous du fort d'*Alcobraça;* là, la rivière commence à être semée d'îlots jusqu'à Para. Le village de *Condé*, sis au sud-ouest de Belem, celui d'*Abayté*, de *Béjà*, tous trois dans une île formée par le Tocantins, *Muju* et *Igarapé Mirim*, font aussi partie du district de Para. *Arcòs*, sur la grande anse de *Turyvassu*, l'établissement le plus oriental de la province, n'est point assez peuplé pour obtenir en agriculture les avantages que promettent la fertilité du sol. Sur la même côte sont encore les paroisses de *José*, de *Pirià* et de *Vizeu*, habitées par des Indiens pêcheurs et cultivateurs. Sur les rives ou dans les environs de la rivière Guama, on trouve les paroisses de *Carapara*, *Bajara*, *Anhangapi*, *Trituya*, *San-Miguel da Cachoeira San-Domingos* à l'embouchure de la rivière Capim.

XINGUTANIA (*district*).

Ce district a soixante lieues carrées; il y a au nord l'Amazone, à l'ouest le Xingu qui lui donne son nom et le sépare du Tapajonia; au sud, le Tarapiquia et à l'est, le Tocantins. L'intérieur est peu connu et presque entièrement habité par diverses nations sauvages qui commercent avec les habitans des diverses rivières qui limitent ce district. Les terreins qui sont cultivés sont fertiles et appropriés à toute espèce de culture; les cacaos s'y trouvent en abondance, et les cannes y réussissent parfaitement. Un grand nombre de rivières dont quelques-

unes assez considérables, sortent du centre de ce district. L'*Annapú* qui le traverse du sud au nord débouche en face de l'*île de Marajo;* son cours est considérable et les environs de ses rives produisent le girofle du pays (arvore de cravo).

Le *Pacajaz* ou *Pacaya*, à l'est de l'Annapú, reçoit l'*Iriuanna* et communique avec l'Annapú. Il prend son nom d'une nation indienne qui habite ses rives.

Le *Jacundaz* ou mieux *Hyacunda*, fleuve rapide, débouche à l'est du Pacaya.

L'*Aratica* sort aussi, à l'est, du Ryamuda et se jette dans la vaste baie qui baigne l'île de Marajo au sud.

La rivière *das Aréas* se jette dans l'Amazone, au nord du détroit de Taygipuru; on la remonte pendant vingt jours sans trouver de barres.

La rivière *dos Tacanhunàs*, ainsi nommée des Indiens qui l'habitent, se jette dans le Tocantins, proche de l'Itaboça.

Villa-Viçoza, premièrement *Cameta*, une des plus anciennes villes de la province, grande et commerçante, située sur la rive gauche du Tocantins, vingt-six lieues sud-ouest de la capitale; il s'y est établi plusieurs marchands anglais et français; escale des canots de Goyaz et de ceux de Alto Maragnâo. Le Tocantins a ici dix milles de largeur et est couvert de beaucoup d'îlots, dont quelques-uns assez considérables.

Cinq lieues nord-ouest, qui est la direction de ce fleuve jusqu'à sa jonction à l'Océan est l'île *Ararahy* ou *Aragachy*, de trois lieues d'étendue, qui le divise en deux canaux, dont l'oriental est appelé improprement baie de *Marapatà*, et l'occidental baie de *Limoeiro*. Peu au-dessus de la pointe méridionale de l'île Ararahy, sur la rive orientale du Tocantins est l'entrée de l'*Igarapé Mirim*,

et en face sur la rive opposée, l'embouchure du *Japim*, qui va se jeter dans le canal qui baigne la côte méridionale de l'île de Marajo.

Vingt-six lieues par eau au-dessus de Villa-Viçoza, sur la même rive du Tocantins, est situé le fort d'*Alcobaça* où se fait la visite des embarcations de Goyaz, et trois milles au-dessus celui d'*Arroyos* où se remplit la même formalité. Là, la marée se fait encore sentir.

Gurupa, jolie petite ville sur l'Amazone, douze lieues au-dessus de l'embouchure du Xingu. On y fait de la poterie, des tuiles et des briques. Ses habitans cultivent du cacao, des viores, et recueillent la salsepareille. De ce point on aperçoit, au nord, les vastes chaînes de montagnes de Velha, et plus loin celles de Para, d'une hauteur considérable, les seuls que les navigateurs de l'Amazone reconnaissent depuis Para jusqu'à Borja.

Melgaçaú, ville médiocre sur le côté occidental du lac *Annapú*, traversé par la rivière de ce nom, cinq lieues au-dessus de son embouchure. Ses habitans s'occupent principalement de l'extraction du caoutchou.

Portel, sur le côté oriental du lac Annapú, proche de l'embouchure du canal qui communique avec le Pacaya, deux lieues sud de Melgacâo.

Oeyras, petite ville sur l'*Araticu*, à cinq lieues de son embouchure, trois lieues au nord de Villa-Viçoza, et onze à l'est de Melgaçó. Ses habitans cultivent du riz et du manioc; on y fabrique quelques étoffes grossières de coton. Cette ville fut d'abord établie entre cette même rivière et le *Panauhá* qui court un peu plus à l'ouest, et s'appelait alors *Aldeia dos Bocás*, du nom des *Combocas*, ses premiers habitans, d'où on continue de nommer *baie dos Bocas*, la grande anse qui se prolonge à l'ouest jusqu'à la barre de la rivière Parauhau, qui débouche

près de l'entrée méridionale du détroit de Taygipuru.

Porto de Moz, sur la rive sud du Xingù, quatre lieues de l'Amazone.

Veyros, ville moyenne, sur le Xingu, seize lieues au-dessus de Porto de Moz. Ses habitans cultivent des viores, et recueillent la salsepareille et divers baumes.

Pombal, à cinq lieues au-dessus de Veyros, promet de devenir considérable par l'accroissement journalier de blancs et de nègres.

L'île de *Macajo*, à raison de sa proximité, est considérée comme dépendance de ce district. Cette île, située entre le Tocantins et l'Amazone, a l'Océan au nord et le détroit eu Taygipuru au sud. Son étendue est de vingt-sept lieues nord et sud, et trente-neuf est et ouest.

Ses principales rivières sont l'*Anajas*, qui sort d'un lac et court à l'ouest; il a seize lieues en ligne droite: l'*Araky* ou plutôt *Arary*, un peu plus considérable, et qui sort d'un autre lac et se jette par deux embouchures sur la partie orientale. Le *Mondin* court aussi, à l'est, et l'*Atua* au sud-ouest. Toutes ces rivières navigables pour d'assez fortes embarcations, avec le secours de la marée, sont remplies de caïmans et très poissonneuses.

On trouve dans l'île de Marajo les villes suivantes:

Montforte ou *Villa Juanna*, située sur une éminence, dans la baie de Marajo, à quinze lieues nord de Pára. Son tribunal est présidé par un juiz de lorà.

Monçaraz, premièrement *Cahyà*, trois lieues sud de Monforte.

Salwaterra, située à l'embouchure de la rivière Mondin, deux lieues et demie au sud de Monforte.

Soyrre, trois lieues nord de Montforte, sur le Mondin.

Chaves, *porto Salve*, à l'embouchure de la rivière Marajo-Assu, en face de la ville de Condé. *Ponte de Pedra*,

plus nord, et Villar, sont les paroisses de l'intérieur. Les Indiens ont presque entièrement disparu de cette île, couverte d'immenses troupeaux de gros bétail et de chevaux. Les villages de *Saint-Amaro* et de *Moëri*, établis depuis peu d'années, où se sont établis des marchands blancs, et surtout ce dernier, par la commodité de son port, doivent acquérir une assez grande importance.

TAPAJONIA (*district*).

Ce district confine, au nord, avec l'Amazone, au sud avec le territoire dos Arinos; à l'ouest avec le Mundracania, dont il est séparé par le Tapazoz d'où il prend son nom, et à l'est avec Xingutania. Il a cent lieues nord et sud, et soixante de largeur.

La partie méridionale qui est la seule connue, renferme des mines d'or et d'argent; entre autres nations qui habitent les environs du Tapazoz, on remarque les Mundrucùs et les Hyau-hains.

Souzel, petite ville sur le revers d'une montagne, qui domine le Xingu; ses habitans recueillent le cophu et diverses plantes médicinales. Elle est située à trente-cinq lieues de l'Amazone.

Santarem, ville grande et florissante, à l'embouchure du Tapazoz, escale des canots qui naviguent pour Matto-Grosse et l'Alto-Maragnâo. Dépôt des diverses denrées du pays; habitée presque entièrement par des blancs qui s'occupent de l'éducation du bétail.

Alter-do-Chão, gros bourg, situé sur un lac à peu de distance du Tapazoz, avec lequel il communique presque sur la cime d'une montagne assez élevée, à trois lieues sud de Santarem. Ses habitans cultivent des viores et d'excellent tabac.

Aveyro, à vingt lieues au-dessus d'Alter-do-Chão; sa situation est agréable, ses eaux salutaires et son territoire approprié à la culture du coton, tabac et cacao.

MUNDRACANIA (*district*).

Ce district, qui confine au sud avec celui de Juruenna, et au nord l'Amazone, à l'ouest la rivière Madeira, et à l'est le Tapazoz. Il a quatre-vingt-dix lieues nord et sud, et sa largeur moyenne est de soixante. L'aspect de ce territoire n'offre guère que des marécages qui nourrissent un grand nombre d'oiseaux aquatiques. L'intérieur offre cependant des espaces considérables couverts de bois.

Entre autres rivières qui se jettent dans le Madeira, on remarque l'*Anhangatiny* dont l'embouchure est par cinq degrés et demi, le *Mataura* qui débouche six lieues plus bas et communique avec le *Canoma* dans l'intérieur du district, le *rio dos Marmellos*, voisin du lac Marucula.

L'intérieur de ce district est arrosé par les rivières *Canoma*, *Abacachy*, *Apiuquiribo*, *Maubé-Quassú*, *Mauhé-Mirim*, *Massary*, *Andirá*, *Tupinambara* qui se jettent dans une branche du rio Madeira. La plus considérable est la rivière *Canoma* qui décrit une courbe, et traversant plusieurs lacs, vient se jeter dans l'Amazone, sous le nom de *rio Manhés*, cinquante lieues au-dessous de la principale embouchure du rio Madeira. Ce rio Manhés, ainsi nommé d'une nation qui habite ses bords, a été aussi confondu sous le nom Tupinambâras, d'une aldée de Tupinambas qui existe sur le lac Vyacurapa, sur sa rive est, et à douze lieues de son embouchure.

Dans un espace de douze lieues, de la rivière Canomâ

à la ville de *Borba*, on voit les lacs Annamahá, Guaribas, Cauhintú, Cabocá, Trechal, Macacos et Jatuâranna, qui tous dégorgent dans la rivière Madeira. Douze lieues au-dessus de la même ville, on rencontre encore les lacs Matary et Murucutaba. Entre l'embouchure de la rivière Madeira et celle de Canoma débouche le lac Massurany.

Les principales nations qui habitent ces parages sont les *Junumas*, les *Manhés*, les *Pammas*, les *Parintinnis*, les *Muras*, les *Addiras*, les *Araras*, et les *Mundrucus*. Plusieurs tribus vivent errantes, d'autres se sont jointes aux chrétiens, desquels ils ont appris à cultiver la terre et à faire usage de vêtemens.

Villafranca, bâtie régulièrement sur un lac qui communique avec l'Amazone et le Tapazoz, à huit lieues sud-ouest de Santarem.

Villanova da Reinha, à l'embouchure du rio Manhés, bourg d'Indiens.

Borba, petite ville sur la rive droite de la rivière Madeira, à vingt-quatre lieues de l'Amazone. Sa population est un composé d'Indiens, de mulâtres et d'Européens; le cacao, le tabac qui est renommé et la pêche de tortues sont les sources de sa prospérité.

Villaboim, sur la rive gauche du Tapazoz, à quinze lieues de l'Amazone.

Pinhel, à cinq lieues de Villaboim.

Villanova de Santacruz, à quatre lieues au-dessus de Pinhel. Ses habitans cultivent le tabac; il s'y trouve un assez grand nombre de blancs.

Au-dessus de Villanova de Santacruz, et à une grande distance sur la rive ouest du Tapazoz, sont les Mundrucus, dont plusieurs hordes entièrement sauvages.

(*La suite à un autre numéro.*)

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

NOTES SUR L'ÉGYPTE, *ainsi que sur le caractère, les vues et la politique de Mohammed-Ali* (*communiqué par* M. *le docteur* CLOT-BEY).

Mohammed-Ali est un homme éclairé, réunissant à un génie naturel et rare, des qualités personnelles peu communes chez les princes turcs; il est doué de beaucoup de courage et d'une force de caractère extraordinaire, favorisée par une activité physique plus extraordinaire encore; car à l'âge de soixante ans, il voit et fait tout par lui-même, il passe la journée dans ses arsenaux, dans ses fabriques et ses chantiers, il active tout par sa présence: nouveau Pierre-le-Grand, on le voit toujours le premier à son poste; il est sur pied depuis quatre heures du matin jusqu'à onze heures du soir; il lit chaque jour les rapports qui lui parviennent de chaque province et des diverses administrations; entend la lecture de toutes les pétitions qui lui sont adressées; répond à tout; et en même temps qu'il s'occupe du gouvernement civil, de l'armée, de l'agriculture, de l'industrie et du commerce de l'Egypte, il se fait lire tous les articles intéressans des journaux de l'Europe, pour n'être étranger à

rien de ce qui s'y passe de remarquable. En trois ans, il a fait construire cinq vaisseaux à trois ponts, plusieurs navires de second rang, et un arsenal à Alexandrie comme il y en a peu en Europe.

Mohammed-Ali est exempt des préjugés vulgaires, mais il feint de les respecter et les ménage; il dit souvent qu'il faut considérer les préjugés d'un peuple ignorant *comme de la braise qu'il est dangereux de toucher.* Pour ce qui est des réformes, il ne les fait que peu-à-peu; quand on l'engage à opérer tel ou tel autre changement, il répond toujours : *les médecins ne donnent pas tous leurs médicamens à-la-fois.* Les erreurs populaires sont comme ces maladies qu'il faut guérir insensiblement.

Une des qualités qui le distingent encore, c'est la générosité. Il paie largement les services qui lui sont rendus, ceux surtout qui tendent à améliorer l'état de l'Egypte et le sort de ses peuples. Lorsqu'il est mécontent d'un officier, d'un employé quelconque, le plus grand châtiment qu'il lui inflige est de lui enlever ses fonctions sans toucher à ses appointemens, qu'il conserve toujours.

Mohammed-Ali affectionne beaucoup les Européens, notamment les Français; il veut qu'ils soient respectés comme il les respecte lui-même. Il témoigne souvent du regret de ne pouvoir se tenir debout lorsqu'il reçoit des visites : « Ce sont mes bêtes de Turcs, dit-il alors, qui me forcent à être grossier ». Il se trouvait un jour dans son divan des officiers anglais de distinction; comme à son ordinaire, il les invita à s'asseoir et leur fit apporter du café; un des individus qui le servaient, l'ayant, par *fanatisme*, présenté de la main gauche, le pacha, qui s'en aperçut, se contint pour le moment; mais dès que les officiers furent partis, il fit donner la bastonnade

à celui qui avait osé insulter ainsi des étrangers venus pour le visiter dans son palais.

Mohammed-Ali a été souvent trompé par des aventuriers ou des ignorans, et s'est trouvé bien des fois déçu dans ses espérances ou dans ses projets; mais ces contretemps n'ont jamais lassé sa persévérance.

Ce prince n'est arrivé au commandement de l'Egypte que par la force de son épée et de son génie : il n'a pu s'y maintenir que par cette même force. Aujourd'hui encore il serait le premier à marcher au combat, s'il y était obligé.

La grandeur d'âme est une qualité qui a caractérisé presque tous les grands hommes, surtout les conquérans : Mohammed-Ali la possède au suprême degré. Loin d'agir envers les officiers turcs vaincus, comme leurs sultans, qui font stupidement trancher la tête à tout général battu, ou qui, malgré sa bravoure, n'a pu être vainqueur, il a toujours traité avec la plus grande bonté ceux que le sort des armes a fait tomber en son pouvoir pendant sa longue et brillante carrière militaire; il les a traités en frères; il s'en est fait presque toujours des amis, des serviteurs dévoués, qu'il a portés aux places et aux honneurs. Il suffit, parmi des milliers d'exemples, de citer celui de son premier ministre, feu Mohammed Bey, si connu par son dévoûment et sa fidélité; et si l'on en veut un plus récent, quel acte de clémence plus éclatant que celui qu'il vient d'exercer envers Abdallah Pacha?

La réputation que Mohammed-Ali s'est acquise dans toute la Turquie, et son influence auprès de la Porte, ont fait que de toutes parts on est venu réclamer son assistance ou sa protection. Aussi, combien de pachas compromis ont obtenu leur pardon par son intermé-

diaire, alors même qu'il s'agissait de leur vie! Mohammed-Ali a toujours trouvé le moyen de les sauver; il ne se bornait point à une simple médiation; il a souvent acheté leur grâce avec des sommes considérables, entre autres celle d'Abdallah-Pacha lui-même, qui, bloqué depuis long-temps par les armées de la Porte, était sur le point de succomber, lorsque Mohammed-Ali paya plusieurs milliers de bourses afin de le délivrer. En outre, il accorde à tous les personnages réfugiés dans ses états des pensions proportionnées à leur rang, et il s'en trouve beaucoup de ce nombre.

Mohammed-Ali n'est point sanguinaire, comme on a voulu le représenter (1). Le massacre des Mamlouks n'en est pas une preuve, car ils avaient conspiré mille fois sa perte, et l'avaient jurée. Elle eût été inévitable sans cette mesure de rigueur. Avant lui, chaque bey, chaque cachef avait droit de vie et de mort sur un fellah. Aujourd'hui, personne n'a ce droit, si ce n'est les tribunaux, et même leur sentence ne peut être exécutée, s'il ne l'a revêtue de son approbation.

Avant lui, l'Egypte était, comme on le sait, au pou-

(1) Ce n'est qu'après des attentats répétés de la part de ses perfides ennemis, que Mohammed-Ali a cédé enfin aux conseils de ses familiers, prévenu par-là sa perte certaine, et assuré le succès de ses projets de réforme dont aujourd'hui l'on admire les fruits. Nous ne voulons pas justifier cette scène sanglante, mais il est probable qu'elle sera un jour signalée dans l'histoire, plutôt comme un de ces actes de politique trop fréquens dans les annales des nations, que comme un trait d'aveugle barbarie, et qu'il sera jugé moins atroce que le massacre des Strélitz et la catastrophe récente des Janissaires sous le sultan régnant. Consultez sur cette scène et sur les motifs qui ont dirigé toute la conduite de Mohammed-Ali pacha, l'*Histoire de l'Egypte sous Mohammed-Ali*, etc., par M. Mengin, et les notes du 1er volume.

E. Jomard.

voir des braves, mais ignorans et barbares Mamlouks, et sous leur domination, elle ne se serait jamais tirée de l'état de dégradation et de misère où elle était plongée, pas plus que sous celle des pachas, tels du moins, que ceux auxquels les autres provinces de l'Orient sont confiées.

Mohammed-Ali (1) est le premier des gouverneurs de l'Égypte, qui, depuis l'expédition française, ait repris l'œuvre de la civilisation, le premier qui ait songé et réussi à former une armée régulière, à fonder des établissemens, à rétablir l'ordre, à organiser son gouvernement à-peu-près à l'européenne; et pour assurer le succès de ses vues et de ses travaux, pour naturaliser en Egypte les principes mêmes de ces améliorations, il a, le premier des princes arabes, envoyé à grands frais des centaines de jeunes gens en Europe et surtout en France, étudier les sciences et les arts. (2)

Ce n'est qu'à son exemple que le sultan Mahmoud a songé à ces nouveaux moyens d'organisation; mais, n'ayant pas le génie du grand homme qui gouverne l'Egypte, il n'a pas, comme lui, opéré ces réformes graduellement, avec prudence, en respectant les opinions religieuses, en ménageant les préjugés, en persuadant son peuple par cette éloquence naturelle qui caractérise Mohammed-Ali, et en finissant, à force de persévérance, par s'attacher ceux-mêmes qui lui étaient les plus opposés. Le sultan Mahmoud, au contraire, en réformateur téméraire et fougueux, voulait en un seul moment

(1) Depuis l'année 1815, et dès avant, le vice-roi s'est occupé de la civilisation de l'Égypte, et de toutes les réformes qui étaient propres à l'introduire par degrés (Voy. l'ouvrage cité ci-dessus, et les notes sur le 1er et sur le 2e vol.) (E. J.)

(2) Voy. la note (1), pag. 277.

changer la face de la Turquie, s'attachant plutôt aux réformes promptes et saillantes qu'aux modifications essentielles et profondes, croyant que toute civilisation consiste à faire porter aux musulmans des souliers, des pantalons à la franque, et à leur apprendre à boire du vin. Le sabre est le seul argument qu'il a employé; quatre cent mille têtes d'hommes plus ignorans que coupables, sont tombées à ses pieds par la force de cette *raison suprême;* aussi a-t-il mis en quelque sorte l'empire entier en état de révolte contre lui.

L'ordre et la sécurité ont été rétablis en Egypte par Mohammed-Ali. Avant lui, on n'était pas sûr chez soi, on ne pouvait pas s'éloigner des villes sans craindre d'être dépouillé ou assassiné par les Bédouins, qui venaient jusque dans les faubourgs. Les chrétiens surtout avaient à redouter ces ennemis, et d'autres plus voisins encore. Les Mamlouks ont souvent enlevé et violé impunément, des femmes chrétiennes ou juives.

Il a plus fait encore, il a soumis les hordes de Bédouins indomptées jusqu'alors, qui infestaient les déserts, depuis les Pyramides jusqu'au Sennar : ces déserts peuvent de nos jours être parcourus en toute sûreté par des Européens, même vêtus à la franque, costume si abhorré par les mahométans.

Dans toute la Turquie, les Européens ne peuvent voyager qu'avec difficulté; les firmans et les escortes ne les mettent pas toujours à l'abri des insultes; ils paient souvent de leur tête la plus légère voie de fait sur un musulman; ils sont condamnés au même sort pour la moindre licence envers les femmes turques; ils ne peuvent avoir ni esclaves, ni domestiques musulmans. En Egypte, au contraire, toutes ces fautes sont tolérées : les Européens ont des esclaves et des domestiques du pays; en

un mot, il n'y a pas de différence entre eux et les Arabes. Il suffit même d'être Européen pour avoir plus de privilèges que les autres. Cette liberté va malheureusement jusqu'à la licence; car les aventuriers y abondent, et les voyageurs de cette sorte honorent fort peu les nations auxquelles ils appartiennent.

On crie beaucoup contre l'administration de Mohammed-Ali, prétendant qu'il ruine son pays, en enlevant l'argent et les hommes. Ceux qui ont connu l'Egypte avant qu'il s'en emparât sont convaincus que les Arabes n'ont jamais été ni plus riches ni mieux habillés. Si les revenus de l'Egypte sont aujourd'hui considérablement augmentés, ce n'est point en pressurant davantage le peuple, mais en augmentant l'étendue de ses possessions par la conquête du Sennar et du Cordofan; en cultivant une beaucoup plus grande quantité de terrein; en introduisant de nouveaux produits, tels que le coton à longue soie surtout, le maha, l'indigo, etc., etc.

Si l'on compare le commerce d'importation et d'exportation qui se fait actuellement en Egypte avec celui qui se faisait anciennement, on verra qu'il est au moins comme cinquante est à un. Année commune, il s'exporte en coton seulement, de cent à cent cinquante mille balles; les importations y sont considérables, surtout en métaux, bois de construction, armes, draps manufacturés, etc.

Cette prospérité, ces produits et ce commerce ont leur première source dans le génie et l'activité de Mohammed-Ali; les Fellahs, abandonnés à eux-mêmes, ne creuseraient jamais de canaux, ne feraient des sakiéhs que pour arroser le doura (millet), qui leur est nécessaire pour vivre, et l'Egypte ne fournirait que quelques quintaux de mauvais coton. Ses nouvelles manufactures deviendraient inutiles, et l'importation du numéraire, qui est à pré-

sent de quelques millions, n'excéderait pas, dans ce cas, quelques centaines de mille francs.

Mohammed-Ali ne peut être comparé à ces pachas avares du reste de la Turquie, qui pressurent le peuple et extorquent les revenus pour entasser des trésors. Ceux de l'Egypte sont employés à entretenir l'armée, à construire des fabriques, des manufactures de tout genre, à fonder des établissemens utiles, à envoyer, à grands frais, des sujets s'instruire en Europe. En conséquence, tout le revenu du pays est dépensé au profit du pays, et il résulte de cette généreuse administration, que Mohammed-Ali forme dans tous les arts et toutes les sciences des hommes qui bientôt viendront ou sont déjà venus concourir à la civilisation de leur patrie.

Il est vrai pourtant que la force militaire qu'entretient sur pied Mohammed-Ali n'est point en rapport avec la population, et que les frais de cette armée exigent des contributions qui surchargent le peuple; mais, quelles que fussent ses bonnes intentions et le bien qu'il eût pu faire à l'Egypte, tout cela ne le mettait point à l'abri des intrigues et des injustices de la Porte, qui a souvent mis le gouvernement de l'Egypte à l'enchère, en envoyant des sicaires à cordon, pour attenter à la vie d'un homme qui avait déjà rendu des services à l'empire, surtout celui de la conquête de la Mecque et de la destruction de la ceste des Wahabites, qui ne menaçaient rien moins que d'envahir la Syrie après l'Arabie. C'est donc pour sa propre conservation, et pour assurer à l'Egypte la durée et l'heureuse influence de ses réformes, que Mohammed-Ali a dû songer à former une armée redoutable, pour se mettre en mesure de résister.

Mohammed-Ali n'avait jamais songé à se révolter contre la Porte; bien loin de là, il lui avait toujours montré la

plus grande soumission, payé annuellement un tribut considérable et excédant de beaucoup celui de ses prédécesseurs, envoyé des subsides pécuniaires toutes les fois qu'elle en a eu besoin, et plus que tout cela, il avait entretenu une armée en Grèce pendant long-temps, défendu l'empire du Croissant épuisé, contre ses plus mortels ennemis, et soumis à son autorité les îles de Chypre et de Candie.

Mohammed-Ali était donc, par le fait, le plus fidèle et le plus ferme soutien de la Porte, celui même dont elle retirait le plus d'avantages. Néanmoins la Porte ne pouvait lui pardonner sa puissance. Mohammed-Ali ne l'ignorait pas, car il a de puissans amis à Constantinople comme dans tout le reste de la Turquie.

Plusieurs motifs devaient engager Mohammed-Ali à s'emparer de Saint-Jean-d'Acre : d'abord parce que là était un ennemi que la Porte armait contre lui, et puis parce qu'il avait essuyé de la part d'Abdallah-Pacha des insultes que son honneur ne lui permettait pas de laisser sans vengeance, la Porte n'ayant pas voulu lui en faire avoir satisfaction.

Mohammed-Ali, dans son expédition de Syrie, n'avait pas eu d'abord d'autre intention que de châtier Abdallah-Pacha, et remettre Saint-Jean-d'Acre au pouvoir de la Porte. La Porte, loin d'intervenir amicalement et d'une manière honorable pour Mohammed-Ali, le menace et envoie une armée pour le combattre; elle fait plus, elle nomme des gouverneurs pour le remplacer lui et son fils; elle emploie en même temps l'anathème et l'excommunication contre lui. Mohamed-Ali doit déployer des forces pour se défendre; Saint-Jean-d'Acre tombe enfin en son pouvoir, il l'annonce à la Porte; il fait encore un dernier acte de soumission, en déclarant qu'ayant eu sa-

tisfaction de l'injure qu'il avait reçue, il était prêt à remettre la place.

Comment cette proposition a-t-elle été accueillie par l'aveugle et orgueilleux divan? Il a préparé de nouvelles troupes, fait des proclamations injurieuses contre Mohammed-Ali et son fils, qu'il espérait intimider par des menaces, et qu'il n'a pu que s'aliéner davantage.

Mohammed-Ali est considéré par les musulmans comme un guerrier, libérateur des lieux saints. Quant aux forces militaires du Grand-Seigneur, Mohammed-Ali savait parfaitement à quoi s'en tenir, il n'a jamais douté de la victoire. Il a souvent dit que toutes les menaces du sultan étaient des fanfaronnades, et que son armée d'*enfans*, sans discipline, sans expérience et mal commandée, ne résisterait point devant de braves Arabes dirigés par son fils.

En effet, sa fameuse armée de quatre-vingts ou cent mille hommes, commandée par le feld-maréchal Hussein-Pacha, a été détruite, comme l'avait prédit Mohammed-Ali; son artillerie, ses munitions, etc., sont tombées au pouvoir d'Ibrahim-Pacha.

Le sort d'Ibrahim Pacha se trouve lié à celui de son père; d'ailleurs, il professe les sentimens du fils le plus soumis et le plus dévoué.

Ibrahim-Pacha a le goût et le génie militaire; il est doué d'une intrépidité et d'une bravoure à toute épreuve. dans les campagnes de l'Hegiaz et de la Morée, il a acquis l'habitude de la guerre et l'affection des soldats arabes; il exerce sur leur esprit l'influence magique que Napoléon avait sur les Français.

Les officiers de l'armée sont exercés depuis plusieurs années; la plupart ont fait les campagnes de l'Hegiaz, du Sennar et de la Morée; les principaux chefs sont

dévoués, la plupart des généraux et des colonels sont des parens de Mohammed-Ali ou des esclaves élevés dans sa maison, dont le dévoûment est égal à celui de son propre fils. Les autres sont aussi des hommes éprouvés.

Les Arabes sont de très bons soldats, courageux, sobres, obéissans, supportant sans murmurer les fatigues de la guerre. La séduction ne pourrait rien sur eux, car ils aiment leurs chefs; en un mot, l'armée de Mohammed-Ali forme un corps homogène bien organisé, et animé du meilleur esprit.

Quant à l'armée navale de Mohammed-Ali, elle se compose de cinq superbes vaisseaux et de quelques frégates, sans compter un assez grand nombre d'autres bâtimens, tels que corvettes, bricks et goëlettes.

Tous ces navires sont neufs, bien armés, bien équipés, et montés par des marins exercés. Les navires de haut bord sont commandés la plupart par d'habiles officiers, parmi lesquels se trouvent plusieurs Français et Anglais.

L'amiral qui la commande, Osman-Pacha (1), est un personnage distingué par son instruction et ses lumières,

(1) Osman-Pacha, aujourd'hui amiral de la flotte égyptienne, est ce même Haggi-Osman Nouréddin qui vint à Paris en 1820. Il est le premier Egyptien qui soit venu s'instruire en Europe, et qui en ait rapporté une instruction solide. C'est lui qui, aidé du consul général de France, le chevalier Drovetti, fit agréer au vice-roi notre projet, tendant à faire instruire à Paris, des indigènes, dans toutes les branches des arts, et à les mettre en état de propager ces arts dans leur patrie. En effet, peu d'années après, une centaine de jeunes élèves, Arabes ou Osmanlis, Effendis, Cheykhs ou Fellahs, ont été envoyés en France succesivement. La moitié est déjà retournée, et une partie d'entre eux rend déjà à l'Égypte des services signalés. (Voir *Abrégé de Géographie*, etc., par Adrien Balbi, pag. 854-859, le nouveau *Journal asiatique*, tom. II, pag. 96-116 et divers documens publiés dans le *Moniteur* depuis 1826 jusqu'à ce jour. (E. J.)

ayant vécu long-temps en Europe, possédant bien le français et plusieurs autres langues, entendant parfaitement la marine, qu'il a organisée et en quelque sorte créée en Egypte, homme d'une bravoure et d'un sang-froid imperturbables. (1)

Aussi l'armée navale du vice-roi d'Egypte, quoique inférieure en nombre à celle du sultan, peut se mesurer avec elle; il est même presque certain que si elle la rencontre réunie, elle la battra, et probablement la détruira tout-à-fait; car la flotte du Grand-Seigneur est composée de mauvais bâtimens mal armés, mal équipés; les équipages ont été formés d'un ramassis de misérables, de vagabonds, d'ouvriers, de boutiquiers pris dans des presses faites dans les rues de Constantinople : aussi le capitan-pacha et les autres chefs ont tellement la conscience de leur faiblesse, qu'ils évitent la rencontre de la flotte de Mohammed-Ali. Que peut-on attendre de marins de l'espèce de ceux qui se sauvaient avec tant de précipitation et de peur devant les brûlots grecs? Les bâtimens du vice-roi ont déjà capturé une corvette, un brick et plusieurs autres navires qui se sont rendus sans tirer un seul coup de canon; en sorte que les succès de l'armée navale ne sont pas plus douteux que ceux de l'armée de terre.

Mohammed-Ali est le seul homme de la Turquie capable de relever l'empire désorganisé, qui croule et se démembre. Tous les actes qui ont signalé son gouvernement en Egypte sont, il nous semble, des assurances

(1) Un des vaisseaux de la marine égyptienne est commandé par Hassan-Effendi, l'un des officiers envoyés en France pour s'instruire, et qui, après avoir étudié à l'école navale de Brest, a fait plusieurs campagnes dans les deux océans, à bord des vaisseaux de la marine royale.

non équivoques que l'empire florirait et se consolide-rait, s'il en prenait les rênes.

Mohammed-Ali ne voudra pas probablement profiter des avantages de sa position; il se limitera, selon toute apparence, à la conquête de la Syrie (1). Cette province convient à celui qui possède déjà l'Egypte. Il le sentira trop bien pour jamais se résoudre à l'abandonner. La Porte ne sera jamais en état de l'en déposséder, surtout depuis qu'il est devenu maître de Saint-Jean-d'Acre, qui, entre ses mains, sera inexpugnable, et beaucoup plus qu'il ne l'était avant, si, en réparant les fortifications, il les fait rétablir d'après de meilleurs plans.

Pendant que la Syrie, au pouvoir de Mohammed-Ali, deviendra un nouveau débouché de commerce pour l'Europe, ce prince domptera les mœurs barbares des habitans, qui, jusqu'à présent, ont étouffé tout germe de civilisation. Ce n'est qu'avec la plus grande difficulté, et jamais sans danger, que les voyageurs peuvent la parcourir. Tout le monde connaît la destruction des comptoirs français par Djezzar-Pacha, les vains efforts qu'a faits de nos jours une des premières puissances du monde pour parvenir à placer un consul à Damas; enfin les vexations et les avanies que supportent les chrétiens de la Terre-Sainte. La conquête de Mohammed-Ali est donc un véritable bienfait pour le commerce, les sciences et l'humanité.

Marseille, 24 septembre 1832.

(1) La question politique a été traitée dans un écrit composé, en janvier dernier, dès la première nouvelle de la rupture entre la Porte et l'Égypte. Les vues qui précèdent sont parfaitement d'accord avec l'écrit dont il est question, et auquel nous nous contentons de renvoyer le lecteur. (Voy. *France littéraire*, tome III, pages 275-298.)

(E. J.)

Remarques *sur la population des Etats-Unis d'Amérique.*

Le premier dénombrement de la population des Etats-Unis d'Amérique eut lieu en 1790. Ce pays renfermait alors 3,929,325 habitans. Le cinquième recensement, qui n'a été officiellement publié que le 10 juillet dernier, s'est commencé en 1830, et il a montré que, dans cet intervalle de quarante ans, la population s'était presque quadruplée; elle s'élève aujourd'hui à 12,866,020 habitans. Ce nombre se compose de 10,526,248 blancs, de 2,009,043 esclaves, de 319,599 personnes libres de couleur.

Les progrès de la population n'ont pas été les mêmes dans les différens états de l'Union : on remarque un accroissement beaucoup plus rapide dans les nouveaux états que dans les anciens, plus sensible surtout dans les contrées au travers desquelles se sont ouvertes de grandes lignes de communication.

Les pays arrosés par l'Ohio, le Sciotto, et leurs affluens, en offrent un frappant exemple. Ce n'étaient en 1791, que d'immenses forêts où la hache pénétrait à peine : on essaya d'y transplanter alors quelques colonies; et le marquis de Marnésia, l'un de leurs plus honorables chefs, dut renoncer à ses projets d'établissement. Mais depuis cette époque, les nations sauvages ont été rejetées sur d'autres territoires; le sol qu'elles occupaient a été soumis à la culture : de plus heureuses colonies s'y sont formées; et l'état de l'Ohio, qui n'a encore que trente années d'existence, renferme déjà près d'un million d'habitans. Aussi quels avantages il assure, par sa situation territoriale, au commerce et à l'agriculture; et

que de richesses trouve à y mettre en œuvre l'industrie de ses habitans! Ce pays est devenu le centre, le foyer d'une immense circulation; les grands fleuves qui le traversent sont encore liés, par des canaux artificiels, au bassin du lac Erié, qui, à son tour, communique, soit avec les autres lacs de cette région centrale, soit avec l'océan Atlantique, par d'autres cours de navigation.

Les états du Kentucky et du Tennessée, bornés, comme celui de l'Ohio, par le Mississipi, et traversés par d'autres grands fleuves, participent du même mouvement progressif. La fécondité de leur territoire, et les facilités qu'il offre au commerce, y attirent tous les ans de nouveaux essaims de cultivateurs et d'ouvriers; et, sans multiplier ici les exemples, la même remarque peut s'appliquer à d'autres états nouvellement formés.

Si la population de quelques parties du littoral atlantique n'a pas fait les mêmes progrès, si celle du Connecticut s'est à peine augmentée, si celle du Newhampshire du Massachusetts, du Rhode-Island, du New-Jersey, de la Delaware, du Maryland ne s'est pas doublée, on peut trouver dans leur situation même la cause de cette disproportion. Les Etats-Unis, circonscrits dans leur territoire, ressemblent à la vieille Europe, où toutes les places sont mises en culture, où il faut chercher sa subsistance dans d'autres moyens de travail, et où la concurrence de l'industrie en rend les résultats moins productifs. Le nombre d'habitans qui excéderait les ressources de ces contrées, deviendrait une charge pour elles, et cette population surabondante va chercher de nouveaux établissemens au-delà de la chaîne des Alléghanys.

Les anciens états de New-York, de la Pensylvanie, de la Géorgie, des deux Carolines, n'étant pas également

limités dans leur territoire, se trouvaient placés dans des circonstances plus favorables à l'accroissement de leur population. A mesure que les nations indiennes se sont repliées vers l'occident, ils ont pu hériter de leurs possessions, et livrer d'immenses domaines à la culture.

On a observé que les émigrations des Européens pour les Etats-Unis ne contribuaient que pour la huitième partie à l'accroissement de cette population : c'est dans l'étendue et la fertilité du pays, c'est dans la fécondité des familles qu'elle trouve les principaux élémens de sa progression.

La population des esclaves ne s'est pas augmentée dans la même proportion que celle des blancs : elle ne s'est accrue, d'un recensement à l'autre, que dans le rapport de 29 à 30 pour cent, lorsque celle des blancs s'élevait de 33 à 36. Cette différence d'accroissement entre l'une et l'autre classes résulte sans doute de celle de leur situation politique et civile; car la première source de tous les progrès est dans la propriété et la liberté; mais il faut aussi tenir compte de l'abolition de la traite, qui, malgré les tentatives du commerce interlope, a cessé de suppléer à une partie des pertes de la population.

Le nombre des hommes libres de couleur s'était d'abord accru dans une proportion beaucoup plus grande, par l'effet des affranchissemens successifs; mais cette augmentation n'a plus été que de 19 pour cent dans le recensement de 1820.

Une telle diminution s'explique surtout par la fondation de la colonie de Libéria, sur les côtes de Guinée. Les Etats-Unis y ont transporté une partie de leurs hommes libres de couleur, et ces nouveaux habitans reviennent comme citoyens dans les contrées où leurs

pères avaient été vendus comme esclaves : philanthropique établissement, placé sur les rivages d'Afrique, comme un monument expiatoire que les voyageurs européens visiteront plus d'une fois!

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de la population soumise à des lois ou à des maîtres. Celle qui jouit encore de toute l'indépendance de la vie sauvage, bien loin d'éprouver une augmentation progressive, s'affaiblit et décroît graduellement. Les Indiens établis dans les limites des Etats-Unis ne sont qu'au nombre de 98,000; et l'on évalue à 215,000 ceux dont les tribus, dispersées à l'occident et au nord-ouest de ce territoire, occupent les deux versans des montagnes Rocheuses, d'un côté jusqu'à l'état du Missouri, d'un autre côté jusqu'à l'océan Pacifique. Une région presque égale à celle que la civilisation a conquise est donc encore le domaine de ces nations aborigènes, autrefois si terribles et si renommées, auxquelles appartenait toute cette zone du continent américain; mais l'action du temps les consume; elle n'est favorable qu'à leurs vainqueurs; et cette différence de destinée entre les nations sauvages et policées nous offre la preuve éclatante des bienfaits de l'association et de la salutaire influence des lois. Les forêts ont couvert le berceau des sociétés; mais elles les retiennent dans l'enfance : il faut à l'homme un champ plus libre, plus fécond, plus ouvert au grand jour; c'est là qu'il se développe, qu'il étend sa raison, multiplie ses forces, et agrandit incessamment son empire.

Nous joignons à ce mémoire un tableau explicatif, où l'on a rapporté dans cinq colonnes différentes la population de chacun des états de l'Union, telle qu'elle a été successivement déterminée par les recensemens de 1790, 1800, 1810, 1820 et 1830. Ces nombres, rapprochés les

uns des autres, permettent de suivre avec exactitude, et d'époque en époque, la marche constamment progressive de cette population.

Une sixième colonne indique, d'une manière approximative, le nombre d'Indiens qui se trouvaient encore enclavés, en 1830, dans le territoire de la plupart des états de la Confédération, et le nombre de ceux qui occupaient au-delà de ces limites, les régions occidentales et celles du nord-ouest.

R.

	ÉTATS et TERRITOIRES.	POPULATION DES ÉTATS-UN		
		en 1790.	en 1800.	en 1810.
1	Maine	96,540	151,719	228,705
2	New-Hampshire	141,885	183,858	214,460
3	Massachusetts	378,787	422,845	472,040
4	Rhode-Island	68,825	69,122	76,931
5	Connecticut	237,946	251,002	261,942
6	Vermont	85,539	154,465	217,885
7	New-York	340,120	586,050	959,049
8	New-Jersey	184,139	211,149	245,562
9	Pensylvanie	434,373	602,545	810,091
10	Delaware	59,094	64,273	72,674
11	Maryland	319,728	345,824	380,546
12	Virginie	747,610	880,200	974,622
13	Caroline du nord	393,951	478,103	555,500
14	Caroline du sud	249,073	345,591	415,115
15	Géorgie	82,548	162,686	253,433
16	Alabama. }	.....	8,850	40,352
17	Mississipi }			
18	Louisiane	.....	.....	76,556
19	Tennessée	.....	105,602	261,727
20	Kentucky	73,677	220,959	406,511
21	Ohio	.....	45,365	230,760
22	Indiana	.....	4,651	24,520
23	Illinois	.....	215	12,282
24	Missouri	.....	.....	19,783
1	Michigan	.....	551	4,762
2	Arkansas	.....	.....	1,062
3	Floride	.....	.....	.....
4	District de Colombia	.....	14,093	24,023
	TOTAL	3,929,326	5,309,578	7,239,903

(1) Ce nombre représente quelques articles qui avaient été d'abord o

ERIQUE.		POPULATION DES TRIBUS INDIENNES		
en 1820.	en 1830.	ENCLAVÉES dans les différens états.	HORS DES LIMITES.	
298,335	399,455		Territoire Huron ou Nord-Ouest .	20,200
244,161	269,328			
523,287	610,408			
83,059	97,199	2,583	Entre le Mississipi et les montagnes Rocheuses.	94,300
278,248	297,675			
235,764	280,652			
1,372,812	1,913,006	4,820		
273,575	320,823		Dans les montagnes Rocheuses.....	20,000
1,049,315	1,348,233	300		
72,749	76,748			
407,350	447,040		A l'ouest de ces montagnes.....	80,000
1,065,366	1,211,405			
638,829	737,987	3,100		
502,741	581,185	300		
340,999	516,823	5,000	TOTAL.....	214,500
127,901	309,527	19,200		
75,448	136,621	23,000	D'autre part	98,239
153,407	215,629	939		
420,813	681,904	1,000		
564,317	687,917			
581,437	937,903	1,877	TOTAL GÉNÉRAL.	312,739
147,178	343,031	4,050		
55,211	157,445	5,900		
66,586	140,455	5,631		
8,896	31,639	9,349		
14,273	30,388	7,200		
.....	34,730	4,000		
33,039	39,834			
	(1) 11,130	98,239		
9,638,166	12,866,020			

: dénombrement de 1830.

BANGALORE.

La ville de *Bangalore* est située par 13° 0′ lat. N., et 77° 42′ long. E. du méridien de Greenwich, dans le territoire du rajah de Mysore, à une distance d'environ 215 milles de Madras, et à 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Cette situation élevée rend le séjour de Bangalore très salubre, le froid n'étant pas trop aigu la nuit, ni la chaleur trop grande le jour pour les Européens. Le pays est agréablement boisé et entrecoupé de collines et de ravins. Bangalore est un des plus vastes cantonnemens militaires de la péninsule indienne, et cette ville, qui a des fortifications remarquables, fut fondée par le célèbre Hyder-Ali. Sa population agglomérée est de 50 à 60,000 âmes, dont la moitié habite le *Pettah*, et le reste la ville malabare. Les habitans de Pettah, dont un petit nombre sont mahométans, parlent la langue canarèse; et ceux de la ville malabare, principalement le tamul : les mahométans, entre eux, parlent d'ordinaire l'indoustani, mais ils comprennent également les idiomes des indigènes au milieu desquels ils demeurent.

Une vingtaine de villages qui environnent Bangalore et qui contiennent ensemble au moins 7,000 habitans, sont depuis quelques années visités par des missionnaires anglicans, qui cherchent à y introduire le christianisme; quelques succès partiels en font espérer de plus décisifs pour l'évangile; mais il faut reconnaître que les préjugés du peuple sont de puissans obstacles au progrès desiré, et ce progrès est encore moins sensible chez les filles que chez les garçons, à cause de la répugnance presque invincible des Indous à instruire leurs femmes.

(*The Missionary Register*, octob. 1832.)

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 2 novembre 1832.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le secrétaire de la Société royale asiatique de Londres transmet à la Société huit volumes de la collection des Recherches de la Société de Calcutta, dont l'envoi avait été annoncé dans une des dernières séances.

M. Townsend, admis récemment, adresse ses remercîmens à la Société.

M. Warden recommande à la Société plusieurs savans américains, qui lui paraissent avoir des titres pour obtenir les places vacantes de correspondans étrangers.

M. Douville, en signalant à la Commission centrale une nouvelle attaque dirigée contre lui, au sujet de son voyage au Congo, dépose sur le bureau plusieurs lettres du gouverneur de Loanda, datées du mois d'avril 1828, comme attestant qu'il était en Afrique à cette époque.

M. Dubeux, employé à la bibliothèque du roi, adresse une proposition tendant à insérer dans les mémoires de la Société, une relation du royaume d'Angola, inédite, par Antonio de Oliveira de Cadornega, capitaine portugais, manuscrit de la bibliothèque royale, composé de 3 vol. in-fol. de 1680. A sa lettre est jointe la liste des chapitres

dont cette relation est composée, ainsi qu'un *specimen* en portugais et en français, relatif à quelques coutumes et usages des gens d'Angola.

M. Dubeux offre ses soins pour la surveillance de l'impression. Cet ouvrage ayant été demandé dans un pays voisin, pour y être publié, M. Dubeux a cru devoir s'adresser d'abord à la Société française.

La Commission centrale accueille avec intérêt cette proposition, et elle charge la section de publication de prendre connaissance du manuscrit et de faire un rapport à la prochaine séance.

M. Albert-Montémont donne lecture de trois notices sur l'île de Ceylan; sur les mœurs des Kirghiz, et sur les Kholes, peuplades de l'Inde. Ces notices sont traduites de l'*Asiatic journal.* (Voy. pag. 237, 245 et 252.)

La Commission centrale procède à l'élection aux places vacantes parmi les *correspondans étrangers;* ces places sont au nombre de cinq d'après le réglement.

MM. le capitaine Graah, à Copenhague, chargé de la dernière exploration du Groënland; Ainsworth, directeur de l'*Edinburgh journal;* Adrien Balbi, à Padoue, auteur du nouvel Abrégé de Géographie; Graberg de Hemsó, à Florence, ancien consul général de Suède à Tripoli, et le major Long, à Washington, chef des deux expéditions aux *montagnes Rocheuses*, sont nommés membres correspondans étrangers.

M. C. Moreau dépose sur le bureau, pour être discutées dans une prochaine séance, deux propositions relatives au nombre des correspondans et aux conditions qu'ils ont à remplir.

Séance du 16 novembre.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Balbi écrit à la Société pour lui offrir un exemplaire de son Abrégé de Géographie, et, d'après son desir, la Commission centrale invite un de ses membres, M. Albert-Montémont, à vouloir bien lui rendre compte de cet ouvrage.

La Société philosophique américaine de Philadelphie adresse le volume IV (2e partie) de ses *Transactions*.

M. Warden dépose, sur le bureau, le cahier de juillet de la *North american Review*.

M. Sueur-Merlin adresse un résumé du tableau du commerce de la France avec ses colonies et les principales puissances, pendant l'année 1831.

M. Eyriès, au nom de la section de publication, rend compte de la réunion de cette section, ayant pour but l'examen de la proposition faite par M. Dubeux d'insérer, dans le Recueil des mémoires de la Société, une relation inédite du royaume d'Angola, qui se trouve à la bibliothèque du roi.

Il est fait plusieurs propositions : la première de publier le texte original portugais.

La deuxième, de publier une traduction française de l'ouvrage.

La troisième, de publier le texte portugais avec la traduction en regard.

Après diverses observations sur les avantages et les inconvéniens que présentent ces trois modes de publication, la Commission centrale décide en principe que la relation sera publiée, et elle invite les sections de comptabilité et de publication réunies à se concerter avec

l'auteur de la proposition pour évaluer les frais de copie, de traduction et de corrections d'épreuves.

M. Jomard annonce, en même temps, qu'il a fait les démarches nécessaires auprès de la bibliothèque royale pour obtenir l'autorisation de publier le manuscrit.

M. Roux de Rochelle lit quelques remarques sur les progrès de la population des États-Unis; elles sont renvoyées au Comité du bulletin. (Voy. pag. 279.)

M. Albert-Montémont communique un fragment de son voyage à Londres, en 1830.

M. Jomard dépose une notice de M. le docteur Clot-Bey, au sujet du vice-roi d'Egypte, et ensuite il annonce que l'examen de douze élèves égyptiens nouvellement arrivés, instruits dans l'établissement, aura lieu le 18 novembre prochain, devant l'Académie royale de médecine; MM. les membres de la Société qui desireraient être témoins des progrès de ces jeunes élèves, sont invités à assister à l'examen. (Voy. la notice pag. 266.)

Sur la proposition de l'un de ses membres, la Commission centrale fixe au 14 décembre l'époque de sa prochaine assemblée générale.

M. le président signale diverses communications qui pourront faire l'objet de lectures intéressantes, entre autres, 1° un fragment du deuxième climat de la géographie de l'Edrisi, dont M. Jaubert a achevé la traduction; 2° un fragment de la relation d'Angola; 3° un document proposé par M. Menzikoff relatif aux voyages des caravanes de Russie en Chine.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 16 *novembre.*

M. Cazeaux, ingénieur hydrographe.

M. le docteur Clot-Bey, inspecteur du service de santé des armées du vice-roi d'Egypte, directeur de l'Ecole de Médecine d'Abou-Zabel, membre de plusieurs sociétés savantes.

M. le baron de Ladoucette, ancien préfet.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séances des 2 *et* 16 *novembre.*

Par la Société Asiatique de Calcutta : *Recherches asiatiques*, tomes 6, 7, 8, 12, 13, 14, 15 et 16.

Par MM. Lapie père et fils : 21e livraison de leur *Atlas universel.*

Par M. Dufour : *Carte administrative, physique et routière de la France*, *etc.*, dédiée au roi par H. Dufour.— 9e *livraison de son Atlas universel de géographie ancienne et moderne.*

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*, cahier de septembre.

Séance du 16 *novembre.*

Par la Société philosophique américaine de Philadelphie : *Volume* 4, 2e *partie de ses Transactions.*

Par M. Adrien Balbi : *Abrégé de Géographie, rédigé sur un nouveau plan, d'après les derniers traités de paix et les découvertes les plus récentes, etc.* Un vol. in-8°.

Par M. Sparks : *The North American Review*, trimestre de juillet 1832.

Par la Société des Missions Évangéliques : Cahier d'octobre de son *Journal.*

Par M. César Moreau : *Résultats de la valeur officielle du commerce général et de la navigation entre la France et l'étranger, depuis* 1825 *jusqu'à* 1831 *inclusivement.* Une feuille.

Par l'Académie de l'industrie : *N°* 23 *du Journal de ses travaux.*

Par la Société française de statistique universelle : *N°* 4, *octobre, du Journal de ses travaux.*

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

N° 116. — DÉCEMBRE 1832.

DOCUMENS

LUS DANS LA SÉANCE GÉNÉRALE DU 14 DÉCEMBRE 1832.

NOTICE *sur les travaux de la Société de Géographie pendant l'année* 1832, *par M.* ALEXANDRE BARBIÉ DU BOCAGE, *secrétaire général.*

Messieurs,

Voici la onzième année que votre secrétaire général vient vous soumettre le compte rendu de vos travaux. Pour la première fois, cette tâche m'est échue; votre bienveillant intérêt, en m'appelant à l'honneur de la

remplir, m'a imposé un devoir que le talent de mes devanciers a rendu difficile. Je me serais récusé, messieurs, si je n'avais pensé que l'indulgence qui m'a placé dans la position où je suis, daignerait m'y accompagner et m'y soutenir.

Instituée dans la seule vue de hâter les progrès de la géographie, et de répandre, par son aide, les bienfaits de la civilisation partout où l'homme peut pénétrer, votre société n'a cessé, malgré les obstacles que les circonstances ont fait naître sous ses pas, de marcher vers son but; et cette année encore, votre correspondance, recherchée par les sociétés savantes et les académies nationales et étrangères les plus renommées, l'échange respectif des publications des unes et des autres, des prix distribués, avec non moins de libéralité que par le passé, aux travaux utiles et vraiment recommandables, sont des faits qui prouvent combien vos louables efforts ont obtenu de succès. Sa majesté a daigné prendre un intérêt direct et particulier à vos travaux; et si nous jetons les yeux sur les noms qui sont venus successivement grossir la liste de vos membres, nous y voyons figurer non-seulement ceux de savans ou d'amis de la science, appartenant à tous les pays, mais encore ceux de quelques Orientaux de marque, plus disposés à concourir aux progrès de la civilisation qu'on ne le croit généralement dans l'Occident. Parmi eux, nous distinguons le prince Malek-Kassem-Mirza, frère puîné du prince royal de Perse, et Ahmed-Efendi, membre de la Mission égyptienne à Paris. Notre gouvernement, juste appréciateur de vos travaux, MM. les ministres des affaires étrangères et de la marine, et M. le directeur général de la guerre, vous ont fait des dons d'une haute importance. En outre, M. le ministre de la marine, à qui vous devez

plusieurs communications scientifiques intéressantes, a souscrit à vos publications; et son collègue, M. le ministre de la justice, vous a fait espérer que les presses de l'imprimerie royale pourraient être employées pour l'impression de votre recueil de mémoires.

Ce court préambule doit vous faire bien augurer, messieurs, de l'avenir de la Société, et accroître encore davantage, s'il est possible, le dévoûment de tous ses membres à ses intérêts.

Afin d'atteindre le but que vous avez sans cesse devant les yeux, vous employez deux moyens dont le succès a prouvé l'efficacité : vous fondez et distribuez des *prix*, et vous faites des *publications*. Vos prix excitent partout une noble émulation; vous appelez, avec la plus constante impartialité, à vos concours les amis de la science dans tous les pays du globe, et vous mettez ainsi dignement en pratique ce principe énoncé par vous dès les premiers momens de l'existence de la Société, qu'elle est *universelle*. Aussi, messieurs, si, se reportant vers le passé, on suit la marche que vous avez adoptée depuis les onze années que la Société existe, on verra avec surprise peut-être que nulle association ne peut se féliciter d'avoir, dans un espace de temps aussi court et avec d'aussi faibles moyens que la cotisation annuelle de chacun de vous, produit des résultats aussi éminemment utiles, aussi étendus, et qui répondent mieux à ses vues. Vos programmes ont porté l'infortuné Pacho, enlevé trop tôt à la science et à notre amitié, dans la *Cyrénaïque*, où tant de tentatives avaient déjà échoué, quoique payées un haut prix. Son ouvrage subsiste; il nous a ouvert une mine féconde, vous l'avez couronné. M. Caillié a parcouru l'Afrique, et le premier des Européens qui se sont avancés au centre de cette contrée, il a vu *Tem-*

boctou, et en est revenu. Son ouvrage est entre vos mains. Qui l'a couronné? c'est vous encore. D'où avait-il reçu son impulsion? de vos programmes. Ainsi, grâce au dévoûment de ces généreux compatriotes et à l'honneur que confèrent les palmes que vous distribuez, la carte de l'Afrique se meuble insensiblement, et chaque année le champ des découvertes géographiques s'y resserre. Certes, ce sont là des résultats positifs et d'une véritable importance. Plût à Dieu que des encouragemens plus nombreux que ceux que vous recevez, vinssent soutenir vos propres efforts, et qu'enfin votre utile association pût jouir d'une dotation annuelle qui, si faible qu'elle fût, vous permettrait du moins de vous étendre plus largement encore dans la voie que vous vous êtes tracée. Messieurs, en récompensant des compatriotes, vous n'avez point dédaigné la gloire étrangère : le nom du capitaine Franklin, couronné pour son voyage sur les rivages de la mer Polaire, celui du major Laing, qui le fut pour son voyage à Temboctou, où cet infortuné périt si malheureusement; ceux du capitaine Graah, de la marine danoise, et du professeur Rafinesque, de Philadelphie, qui le furent aussi, le premier, pour son exploration des côtes du Groënland, et le second, pour son Mémoire sur l'origine des nègres asiatiques ; enfin la mention honorable de l'important voyage des freres Lander sur le cours et à l'embouchure du Niger, et de la belle exploration des côtes de l'Amérique méridionale par le capitaine King, n'attestent-ils point l'impartialité qui règne dans vos jugemens? A présent encore la lice reste ouverte, et indépendamment du prix que vous décernez à la découverte la plus importante en géographie, vous appelez l'attention des voyageurs et des savans sur plusieurs points particuliers du globe, tels sont, en Afrique,

les *lieux connus sous le nom de Marawi;* en Asie, la *partie méridionale de la Caramanie;* en Amérique, les *antiquités américaines,* et *la Guyanne;* et, en outre, vous portez celle de nos compatriotes sur une *région naturelle quelconque du territoire français*, et sur les *opérations de nivellement;* enfin vous proposez un prix pour l'*histoire mathématique et critique des mesures de degrés.* (1)

Un généreux anonyme vous avait offert un somme de 1000 francs, pour être appliquée à un *voyage dans le Darfour.* Cet anonyme a, comme vous en avez reçu l'annonce de la bouche de M. Jomard, reporté cette somme sur un voyage aux *sources du Bahr el-Abiad* et aux *rives orientales du lac Tchad.* M. le baron Benjamin Delessert a bien voulu se joindre à cet anonyme pour une somme de 500 francs; d'autres souscriptions ont été également offertes. Nous devions, messieurs, vous signaler ce fait, parce qu'il prouve le noble désintéressement avec lequel quelques esprits élevés favorisent les découvertes géographiques.

Cette année, à la suite de savans rapports, vous avez couronné les travaux de M. Douville, honorablement cités ceux de MM. King et Lander, et encouragé, par le don d'une médaille d'or, ceux de M. Rafinesque. Un seul mémoire vous a été envoyé pour le concours relatif au nivellement de la France; ce mémoire est celui de M. le baron d'Hombres-Firmas, à qui vous avez, sur le rapport de M. le général Bonne, décerné également une médaille d'or.

Si on en vient à l'examen de vos publications, on les voit, quoiqu'elles ne soient point encore ce que l'on

(1) Bulletin de la Société, tome XVII, n° 108, avril 1832, page 251 *et seq.*

doit espérer qu'elles seront un jour, concourir avec succès au même but. En admettant dans votre *Recueil de mémoires* l'*Orographie de l'Europe*, par M. Bruguière, ouvrage d'une haute importance, et que vous avez vous-mêmes couronné en 1826, vous avez rendu à la science un véritable service. La traduction de la *Géographie de l'Edrisi*, dont s'occupe l'un de nos orientalistes les plus distingués, M. Amédée Jaubert, qui doit y joindre les parties récemment découvertes et non encore éditées, du même auteur, et celle de la *Description manuscrite de la Perse et des pays voisins*, du *persan Hamd-Allah*, par le savant M. Etienne Quatremère, donneront à vos Mémoires une importance qui les fera rechercher avec avidité de tous ceux qui aiment à s'occuper des progrès de la géographie.

Outre votre *Recueil de mémoires*, qui constitue réellement la partie savante de vos publications, il est un autre Recueil que quelques-uns d'entre vous sont peut-être trop portés à considérer comme étant d'une importance secondaire, et qui nous paraît cependant devoir mériter, dans les intérêts de la société, la première place en quelque sorte parmi les objets dont vous vous occupez. Le *Bulletin de la Société* est un véritable moyen de correspondance entre vous et ceux de vos confrères qui sont éloignés, entre vous et les diverses sociétés savantes et corps littéraires avec lesquels vous entrez en relation, entre vous, les voyageurs et savans épars sur tous les points du globe. Sans lui, nous osons le dire, plus de Société; il est le lien qui nous unit tous. Mais, pour que cette publication soit digne de son but, il faut qu'elle ait tous les moyens possibles de se soutenir; qu'elle soit abondante, nourrie de bonnes choses, et toujours bien présentée; qu'elle offre enfin tous les avantages des re-

cueils du même genre, sans en avoir les défauts. Ce bulletin sera dès-lors pour la Société un moyen puissant d'action. Ne nous le dissimulons pas; malgré tous les changemens et toutes les améliorations que vous avez introduits dans sa rédaction, il reste encore beaucoup à faire. Permettez-nous d'exprimer à ceux qui ont bien voulu se charger de la tâche pénible et laborieuse de rédacteur les remercîmens de la Société entière.

Parmi les personnes qui ont bien mérité de vous, messieurs, soit par les *communications* qu'elles vous ont faites, soit par les *rapports* qu'elles vous ont lus, vous devez surtout distinguer MM. Jomard, Warden, Dumont-d'Urville, Roux de Rochelle, le baron Walckenaer et Quatremère, Bouvard, le général Bonne, Eyriès, de Larenaudière, d'Avezac, Barbié du Bocage, Daussy, Albert-Montémont, Sueur-Merlin, Coulier, Peytier, Jouannin, Denaix, Huerne de Pommeuse, Morin, Paravey, de la Roquette, C. Moreau, de Couessin, de Rienzi, savant voyageur; le chevalier de Wiebœking et Rafn, savans hollandais et danois; Van der Maelen, et nos confrères MM. Fontanier et Guys en Asie, Mimaut en Egypte, et Gochelet dans l'Amérique du nord. La plupart de ces communications ou rapports, insérés en entier ou par extrait dans votre Bulletin, ont contribué à y répandre de la variété et de l'intérêt.

Ce sont là vos travaux intérieurs; pour vos rapports avec l'extérieur, ils n'ont pas été moins actifs dans l'année qui vient de s'écouler que dans l'année précédente. L'échange de vos recueils contre les publications des *Académies ou Sociétés savantes nationales et étrangères*, montre que partout on apprécie vos travaux. En Amérique surtout on les juge importans. Indépendamment des nombreux ouvrages que vous ont adressés des particu-

liers de ces contrées, vous avez reçu de la Société philosophique de Philadelphie ses doctes *Transactions*. En Europe, l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, la Société royale des antiquaires de Copenhague, la Société royale de Londres, les Sociétés asiatique, de géographie et médico-botanique de la même capitale, l'Académie royale de Turin et autres, vous ont transmis des *Recueils de mémoires* qui ont considérablement enrichi votre bibliothèque. Les Académies de Rouen, de Lille, de Dijon; les Sociétés d'agriculture, sciences et arts des départemens du Var, de la Charente, de l'Aube, de Seine-et-Oise, etc., sont aussi entrées en rapport avec vous. Les communications que vous en avez reçues vous ont souvent paru dignes d'intérêt. A Paris, vos relations ont continué avec la plupart des sociétés existantes. Toutefois, s'il en est ainsi particulièrement des Sociétés asiatique et géologique, je dois faire ressortir à vos yeux, et d'une manière toute spéciale, les services que vous pouvez attendre de la Société des missions évangéliques et de la Société coloniale de l'état d'Alger. La première envoie des missionnaires dans les diverses parties du globe, et publie un Recueil qui renferme des pièces descriptives d'un haut intérêt. L'Afrique méridionale est surtout en ce moment le théâtre que parcourent ses missionnaires. En entrant en rapport avec vous, elle espère des communications, des instructions qui facilitent l'extension de ses honorables travaux; en échange, elle vous offre le partage des connaissances géographiques qu'elle acquiert. Votre Bulletin renferme plusieurs renseignemens dus à cette société; vous aurez pu juger par vous-mêmes de leur importance. La Société coloniale de l'état d'Alger commence; elle vous a transmis ses statuts et réglemens, et elle se fera

un devoir de répondre à toutes les questions scientifiques que vous lui adresserez. Ainsi félicitez-vous, messieurs, du concours actif que vous offrent ces associations, puisque leurs travaux doivent venir accroître le domaine de la géographie, et puisque elles-mêmes semblent attendre de leurs rapports avec vous une sorte d'impulsion que vous ne pourriez leur refuser.

Des demandes d'*instructions spéciales* vous ont été également adressées par divers voyageurs; en les rédigeant, vous avez répondu à leurs desirs. M. David, notre consul à Cuba, en a reçu de vous sur l'Amérique; M. Carr, consul général des Etats-Unis à Maroc, sur le nord de l'Afrique; M. le chevalier d'Erco, sur l'Orient, et M. H. Ternaux, sur les contrées du nord de l'Europe. Vous devez penser qu'ainsi munis de vos instructions, ces voyageurs vous entretiendront de leur marche et des observations qu'ils feront. Ces demandes d'instructions spéciales font naturellement desirer une série de *questions générales* sur la géographie. Mais qui de vous ignore les difficultés d'un semblable travail?... La Société de géographie de Londres l'a jugée d'une assez grande importance pour le mettre au concours. Pourquoi ne tenteriez-vous pas d'arriver au même but par la même voie?

Votre *bibliothèque* s'est enrichie d'ouvrages importans; plusieurs vous ont été offerts par des ministres, un grand nombre l'a été, soit par vous, soit par des étrangers, et ses derniers lui donnent, nous devons le dire, un intérêt particulier. Elle renferme en effet des ouvrages que l'on ne rencontre dans aucune autre bibliothèque de la capitale. C'est là un avantage précieux dont l'importance se concevra mieux à mesure que la Société prendra les accroissemens auxquels sa destinée l'appelle. Il est à re-

gretter cependant que des fonds spéciaux ne puissent être consacrés en assez grande quantité à l'achat des ouvrages géographiques dont le don ne vous est point fait ! Nous ne vous parlerons point des recueils scientifiques que MM. Bajot, de Férussac, Gide et Eyriès, Bailly de Merlieux, Arthus Bertrand, de Moléon, D. Ramon de la Sagra, de Cuba ; J. Sparks et Featherstonhaug, de Philaphie ; Blaque, de Smyrne, et autres auteurs ou éditeurs continuent à vous envoyer, non plus que ceux des corps savans dont nous vous avons déjà entretenus ; nous ne voulons rappeler ici à votre attention que les plus importans des ouvrages que vous avez reçus. M. le directeur général du dépôt de la guerre vous a remis un nouveau volume du *Mémorial topographique*, et vous avez reçu, soit de M. le ministre de la marine, soit de M. le ministre des affaires étrangères, la suite des ouvrages dont le commencement vous avait été déjà adressé. Tels sont, entre autres, les deux beaux *voyages* des corvettes *la Coquille* et *l'Astrolabe*, rédigés, l'un par M. Duperrey, et l'autre par M. Dumont-d'Urville, chefs des deux expéditions ; le *Pilote français*, plusieurs autres *cartes hydrographiques*, avec les *Instructions nautiques*, publiées par le dépôt de la marine ; les *Monumens de la France*, par M. Delaborde ; le *Voyage pittoresque et romantique dans l'ancienne France*, par MM. Ch. Nodier, Alphonse de Cailleux et Taylor ; et la collection des *Classiques latins*, de Lemaire. Enfin vous devez au Bureau des longitudes le don de ses publications annuelles. En outre, votre bibliothèque a reçu les livraisons successives des *Atlas universels* de MM. Lapie père et fils, et Dufour, et des *Atlas de l'Europe*, de MM. Denaix et Van-der-Maelen, et de plusieurs autres ouvrages dont la publication n'est point sans importance. Vous en êtes redo-

vables à MM. d'Urville, Jomard, Warden, Coraboeuf, Douville, Delavau, Bianchi, Pankoucke, Girard, Delacroix, Coulier, Morin, Huerne de Pommeuse, Virlet, Pascal-Marius, Lavallée, Jodot, de Rienzi, Ermann, Grœberg de Hemsö, de Hosack, Rafn, Spencer Smith, Worcester et autres.

Vous avez encore présent à l'esprit, messieurs, le savant rapport de mon prédécesseur, M. Jouannin. Vous transportant successivement dans les diverses régions du globe, il vous retraçait sur chacune la marche de vos travaux : je vais chercher à l'imiter ; heureux si, comme lui, je puis mériter vos suffrages !

L'Europe n'est généralement le théâtre que d'un petit nombre d'explorations géographiques ; on s'y livre plutôt à des recherches locales ou à des travaux de cabinet, qui ne sont point sans intérêt sans doute, mais qui tout en apportant quelques faits de plus à la science, n'en ont point changé la face d'une manière notable.

L'apparition soudaine de *l'île qui s'éleva du sein de la mer, à peu de distance de la côte de Sicile*, et les phénomènes qui l'accompagnèrent, fixèrent l'attention universelle. Les nations livrées à la navigation eurent intérêt au moins à connaître son véritable gisement ; la sûreté de leurs marins leur en faisait une loi. Ce fut dans cette vue que le gouvernement français expédia un bâtiment sous le commandement de M. Lapierre, et dans le même temps, afin de rendre cette expédition plus complète, M. Constant Prevost était choisi par l'Académie des sciences, pour faire l'examen de cette nouvelle terre sous le rapport géologique. Déjà l'île avait été vue, et divers rapports avaient été faits. M. le ministre de la marine, déférant à votre demande, messieurs, voulut bien vous les communiquer. De celui de M. de Saint-Laurent,

commandant provisoire de la frégate *l'Armide*, rapport daté du 25 octobre 1831, il résulte que cette île était située par 37° 11′ 8″ 00 lat. N., et 10° 24′ 23″ 70 long. E. de Paris, déduite des montres marines réglées à Toulon le 25 septembre. On l'apercevait à la distance de cinq lieues en mer, et une colonne épaisse de fumée en signalait encore l'approche. Due à la masse des matières calcinées, soulevées par une force volcanique très active, ainsi que le banc qui s'étendait, dans le N.-E., un mille au large, cette île pouvait n'avoir elle-même, au plus, qu'un demi-mille de tour, et présentait l'aspect d'une terre couverte de cendres, de laves et de scories. La frégate put facilement la contourner; elle s'en est presque toujours tenue à un mille de distance. A cette époque, la face de l'île avait déjà changé de ce qu'elle était primitivement, car le cratère du volcan s'était affaissé, et n'offrait plus qu'un bassin rempli d'eau d'une température variée, tiède dans le N.-E., et bouillante dans le S.-O., dégageant une quantité considérable de vapeurs sulfureuses. Envahi par la mer, le volcan n'avait plus d'action que dans le S.-O. de l'île, mais sans détonnation, sans jets de flamme, sans même aucune émission nouvelle de matières incandescentes; et le sol, quoique très chaud encore, et parsemé de larges fentes d'où sortait une fumée sulfureuse très épaisse, permettait l'abordage et la marche. A l'examen, la plupart des matières recueillies ont paru à l'auteur du rapport très riches en fer sulfuré mêlé d'alumine; il y avait aussi quelques carbonates de chaux légèrement sulfurés, contenant de l'alumine et du fer. Point de végétation. D'après les observations faites à bord et sur le rivage, la hauteur du plus élevé de ses deux mornes était de 90 pieds. Le cratère du volcan avait 480 pieds de circonférence et 40 de profondeur.

De ces 40 pieds, il y en avait 13 qui étaient alors remplis par les eaux de la mer. Depuis ce rapport curieux, l'île a disparu ; comme il arrive à la plupart des îles volcaniques, elle s'est affaissée, et à sa place on ne trouve plus qu'un banc qui prépare de nouveaux dangers au marin malhabile.

Les travaux de M. le professeur *Rafn* sur les *îles Féroë* l'ont mis à même de dresser de ces îles une carte digne d'un véritable intérêt, de même que les observations de M. le chevalier *Wiebœking* sur le *Cours des fleuves de la Hollande* ont donné à ce savant le moyen de construire un *Atlas de la plus grande partie du cours navigable du Rhin et des ramifications de ce fleuve jusqu'à la mer et au Zuyderzée, ainsi que de la Meuse en aval de Boxmeer.*

En 1829, l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg envoya, sous la direction de M. *Stroieff*, une *expédition archéologique*, dans le but de visiter les anciennes bibliothèques et archives de la Russie, et d'en extraire, ou du moins de faire connaître les matériaux qu'elles pourraient offrir pour toutes les branches de l'histoire nationale. Depuis lors, M. Stroieff, accompagné de M. *Berednikoff*, a visité les gouvernemens d'Arkhangel, de Vologda, de Nowogorod, de Kostroma, de Jaroslaïf et de Moscow. Ces travaux ont dû continuer; les résultats déjà obtenus sont immenses, si l'on en juge d'après la note des volumineux matériaux déjà recueillis par M. Stroieff au milieu de difficultés de toute espèce.

Vous distribuez annuellement, messieurs, à titre d'encouragemens, des médailles d'or aux opérations les plus remarquables du *nivellement d'une partie quelconque du territoire français*. De cette manière, la représentation du relief d'une portion plus ou moins étendue de notre

sol se perfectionne chaque année. Au dernier concours, vous n'avez reçu qu'un mémoire intitulé : *Supplement au nivellement barométrique des Cévennes*. Ce mémoire faisait suite à celui qui vous avait été adressé en 1831, et auquel vous aviez accordé une mention honorable. Son auteur, que vous avez couronné à la suite de l'intéressant rapport de M. le général *Bonne*, est M. le baron d'*Hombres-Firmas*. Les tableaux produits par M. d'Hombres présentent un ensemble de 175 cotes portant sur autant de points différens, et embrassant les départemens du Gard, de l'Ardèche, de la Haute-Loire et de la Lozère. La *Nouvelle Carte de France*, dressée au dépôt général de la guerre, doit avoir ce précieux avantage, qu'elle offrira un relief à-peu-près complet du sol de la France, formé sur six à sept cent mille cotes de nivellement qui pourront servir utilement à établir des avant-projets de routes, de canaux et autres travaux d'art. En encourageant les opérations de nivellement, vous ne faites donc que devancer une opération utile sous tous les rapports. L'un des officiers les plus distingués du corps des ingénieurs-géographes, auquel est due la confection de cette grande carte de France, M. le colonel Corabœuf, si activement employé aux travaux qui la concernent, vous a fait part de son *Mémoire sur les opérations géodésiques des Pyrénées*, et *la Comparaison de la hauteur des deux mers*. Vous avez avec raison considéré ce mémoire comme étant de la plus haute importance.

Nos richesses territoriales ont droit à votre intérêt. M. *Roux de Rochelle* vous a fait, sous ce rapport, des communications précieuses. Il vous a appris que près de Montmorot, après divers sondages entrepris sur plusieurs points, dans le but de rechercher la *mine de sel gemme* dont on soupçonnait l'existence dans cette loca-

lité, on avait atteint enfin, à la profondeur de 397 pieds, la couche supérieure de la mine, et que cette couche avait été sondée elle-même jusqu'à la profondeur de 108 pieds, sans que l'on eût dépassé le banc de sel qui la forme. On crut inutile de franchir cette limite; l'importance de la découverte paraissait suffisamment constatée par l'épaisseur de la couche que l'on avait rencontrée. Ce brillant succès fit entreprendre de semblables opérations aux environs de la ville de Salins; mais il a fallu sonder la terre jusqu'à 727 pieds de profondeur avant d'atteindre la mine de sel gemme, à laquelle on est parvenu le 17 juin de cette année.

Les travaux relatifs aux antiquités vous occupent moins directement, messieurs, que ceux qui ont trait à la géographie proprement dite. Cependant vous avez applaudi à la communication des curieuses recherches faites à ce sujet par M. *de la Pylaie* en *Bretagne*. Les études géographiques et historiques tirent en effet un grand parti de toutes les recherches locales qui ont pour but, non-seulement la connaissance des villes et des lieux habités par les anciens, mais encore celle de leurs monumens, qui sont les véritables indices de la marche des peuples dans la carrière de la civilisation.

Si de l'Europe nous passons à l'Asie, nous voyons que cette immense division du globe a été l'objet de communications non moins instructives. Une des plus importantes par les faits nouveaux qu'elle renferme, est celle des *positions géographiques de l'Oby depuis Tobolsk jusqu'à la mer Glaciale, corrigées par M. Ermann*, secrétaire de la section de physique de l'Académie royale des sciences de Berlin. Vous avez reçu de notre compatriote et confrère, M. *Fontanier*, une *Notice sur la côte de la mer Noire appelée Lazistan*. Cette partie de la mer Noire est

moins connue que les autres, parce que les voyageurs ne peuvent y péné rer sans dangers. Placé à Trébizonde, et par conséquent dans une position rapprochée de ce pays, M. Fontanier pouvait mieux que personne servir les intérêts de la géographie. Il a visité lui-même tout le littoral depuis Trébizonde jusqu'à Batoum. Il compte dans cet intervalle trois ports, Héraclée ou Surmènè, Soouk-Sou et Bataoum. Point d'autre rivière considérable que le Tchuruck-Sou; point de ville à citer, si ce n'est Rizè. Après la population turque et mélangée de Trébizonde et de Surmènè, se trouvent les Grecs de Off, puis les Turcs de Rizè, enfin les Colchiens, divisés en Lazes et en Géorgiens. Le pays offre partout à-peu-près le même aspect : impénétrables forêts et maisons éparses çà et là. Ces maisons sont assez vastes quand on sort de Trébizonde, mais à mesure qu'on s'éloigne, elles dégénèrent en chaumières, et enfin en cabanes placées sur des arbres. La misère du peuple augmente graduellement, et graduellement aussi la forme des vêtemens passe du turc au géorgien. Indépendamment de cette notice curieuse, vous devez à M. Fontanier des nouvelles d'un voyageur, M. *Tchesny*, qui a visité l'Egypte, la Perse et une partie de la Turquie, et qui a recueilli par lui-même plusieurs sondes dans le cours de l'Euphrate, dont il a préalablement reconnu le cours, aussi bien que celui du Tigre.

Quels que soient les succès des voyageurs modernes, on ne saurait négliger les auteurs et les voyageurs qui les ont précédés. Aussi avez-vous accueilli avec empressement et reconnaissance l'offre faite par M. *Et. Quatremère*, membre de l'Institut, de sa traduction d'une *Description manuscrite de la Perse et des pays voisins, écrite en persan par Hamd-Allah, fils d'Abou-Bekr*, qui vivait dans le VIIIe siècle de l'hégire. Cette traduction doit entrer

dans votre *Recueil de Mémoires*. Les auteurs orientaux offrent au géographe une mine féconde; ce n'est que là, en effet, qu'il peut rencontrer, sur des pays à peine connus de lui aujourd'hui, des renseignemens satisfaisans et utiles.

MM. *Stamaty* et *Caillier*, compagnons de M. *Michaud* dans son voyage en Orient, ont aussi parcouru avec fruit l'*Asie-Mineure* et la *Syrie;* mais faut-il que nous ayons à déplorer la perte de M. Stamaty. Ce jeune voyageur succomba aux privations et aux fatigues qu'il avait endurées. Dans le même temps, la même expédition perdait un autre de ses membres, M. *Carcel*. Avant de se rendre à Smyrne, où ils devaient rejoindre M. Michaud, MM. Stamaty et Caillier parcoururent les contrées qui formaient autrefois la Phrygie Epictète, la Lydie, la Mysie et la Bithynie, tandis que M. Michaud, accompagné de M. Poujoulat visita les points les plus importans de la côte asiatique, depuis Cyzique jusqu'à la Troade. Ce voyage de MM. Stamaty et Caillier, utile à la géographie, ne le fut pas moins à l'archéologie; car ils recueillirent un grand nombre d'inscriptions et de médailles. De Smyrne, où ils revirent M. Michaud, qui se sépara encore d'eux, pour se rendre en Syrie, ils s'étendirent au S. E. des pays qu'ils venaient de parcourir, et poussèrent leurs investigations depuis les chemins du Tmolus, du Messoys et du mont Dindymène jusqu'au mont Emich-Dagh et aux vastes bassins qui s'étendent sur le plateau de l'Asie-Mineure. De là ils gagnèrent le mont Adoreus et les affluens du Sangarius, qui les conduisirent à Engori. Leur principal but était alors de visiter les parties inexplorées de la Phrygie et de la Cappadoce, de Kara-Hissar à Césarée; mais tout dut leur faire considérer la chose comme impossible. En effet les Kurdes,

établis depuis le mont Emich-Dagh jusqu'au Kizil-Irmak, répandaient la terreur dans toute la contrée. Malgré cela les voyageurs tentèrent de pénétrer dans le pays; mais ce fut moins de leur part un voyage qu'une véritable opération militaire. Ils vinrent ensuite à Alep: ce fut là que M. Caillier fut obligé de rendre les derniers devoirs à son ami et au compagnon de ses travaux. Pour M. Michaud, s'étant embarqué à Smyrne pour la Syrie, il s'arrêta sur une multitude de points tant dans les îles que sur le continent, et laissant M. Poujoulat dans le Liban, il visita la Basse-Egypte, d'où il reprit la mer, pour revenir en France. Un autre Français, M. *Ed. de Cadalvène*, a, pendant ces trois dernières années, voyagé dans l'Orient; mais, plus heureux que M. Stamaty, il a pu du moins revoir sa patrie. M. de Cadalvène a parcouru la Grèce, remonté le Nil jusqu'à la cinquième cataracte, et traversé l'Asie-Mineure et la Syrie. Parmi les objets qu'il a rapportés, vous apprendrez, messieurs, sans doute avec plaisir, que ce voyageur archéologue compte près de cent cinquante médailles en or de la plus grande importance. — Vous avez encore reçu de M. Barbié du Bocage aîné la communication d'un *Itinéraire circonstanoié de Constantinople à Siwas, recueilli par M. Th. de Lesseps*, et de M. *Ch. Ed. Guys*, consul en *Syrie*, plusieurs détails intéressans sur les lieux de sa résidence et sur le Liban.

Relativement à l'*Inde*, vous avez dû prendre connaissance des travaux de M. *Lamarre-Picquot* dans cette contrée et surtout des collections considérables et précieuses que ce savant voyageur a recueillies dans les courses qu'il y entreprit successivement de 1825-1829. De retour dans sa patrie, après quatre années d'absence, M. Lamarre-Picquot rapporte avec lui près de cent

caisses de toute grandeur. Antiquités, culte, histoire naturelle, objets d'arts, meubles, ustensiles, ses recherches ont tout embrassé : ses collections en font foi. Dans son savant et lumineux rapport, M. *Jomard* vous signale l'importance des résultats obtenus par M. Lamarre-Picquot, surtout sous le point de vue de l'*origine* et de la *manière d'être des différentes branches et tribus de la famille humaine*, partie de la science géographique, qu'il nomme *ethno-géographie*. Il démontre à cette occasion la nécessité, déjà exposée par lui dans un écrit dont il vous a fait hommage (1), de former des divers objets qui se rattacheraient ainsi à la connaissance de l'ethno-géographie, une collection qui s'accroîtrait sans doute avec le temps, mais dont un grand nombre des pièces rapportées par M. Lamarre-Picquot formerait la base. M. Jomard et la commission, dont il était l'organe, ont en effet pensé que cette collection devait être placée au premier rang parmi celles qu'il est desirable de posséder, pour en faire jouir la science, et vous avez vous-mêmes donné à cette opinion, en l'approuvant, tout le poids de votre autorité.

M. Victor *Jacquemont*, dont la mission se rattachait spécialement à l'histoire naturelle, a de son côté franchi la grande chaîne de l'Himalaya indien, pour arriver dans la haute et grande vallée qu'arrose le Setledgè supérieur, vallée parallèle à la direction des montagnes, et qui appartient au bassin de l'Indus. Notre compatriote a reconnu, à la partie des montagnes qui bordent la vallée du côté du Thibet, une élévation plus considérable qu'à celle qui fait face à la presqu'île de l'Inde. Se frayant un chemin dans des contrées presque inconnues, il est allé

(1) *Considérations, etc.*

à six journées, au-delà du trente-deuxième parallèle, dans la chaîne Thibétaine, en remontant le Spiti, affluent du Setledgè. Il s'est également avancé vers la frontière occidentale du Haut-Kanaor, et il l'eût franchi sans doute, si les postes chinois ne lui eussent barré le passage. La hauteur moyenne des villages du Kanaor est, le long du Setledgè, de trois mille mètres au-dessus de la mer, et dans le bassin du Spiti de quatre mille. Sur plusieurs points de ce bassin, les cultures et les villages s'élèvent à cinq mille mètres environ, hauteur équivalant à celle du Mont-Blanc, dans les Alpes, et prospèrent sous une pression qui n'est que les quatre septièmes de celle à laquelle nous sommes soumis dans nos plaines. L'air y est habituellement d'une grande sécheresse. A son retour, M. Jacquemont repassa l'Himalaya indien par le Bouronne-Ghanti, un des cols les plus bas de la chaîne, quoiqu'à une élévation de cinq mille mètres, et revint à Delhi, pour gagner de là le Pendjab. Tout en félicitant ce jeune voyageur des succès que son dévoûment a obtenus, faisons des vœux pour le voir bientôt revenir dans sa patrie, et enrichir le monde savant des connaissances précieuses que de semblables excursions l'ont mis à même de recueillir. M. *Albert-Montémont* vous a communiqué sur une partie de l'Inde, autre que celle vue par M. Jacquemont une notice intéressante, bien que déjà un peu ancienne. Nous voulons parler de la *Description des Aborigènes des Neil-gherrys ou montagnes Bleues du Coimbetour,* province située dans le sud de la péninsule indienne, par M. *Hough*, de Madras, qui parcourait cette contrée en 1819. Le même membre vous a également présenté quelques détails nouveaux et curieux sur l'île de *Ceylan* et sur les *Kirghiz* des grandes steppes de l'Asie. Si les voyageurs s'exposent ainsi sur terre à des

milliers de dangers, les marins n'épargnent rien, pas même leur vie, pour accroître ou rectifier nos connaissances. Les expéditions scientifiques les plus périlleuses de toutes, entreprises depuis plusieurs années, le prouvent surabondamment, et, sous ce rapport, la marine française s'est acquis une véritable gloire. La corvette *la Favorite* a, sous le commandement de M. le capitaine *Laplace*, fait son voyage de circumnavigation comme *l'Uranie*, *la Coquille*, *l'Astrolabe* et *la Thétis*. Elle a visité les côtes de l'Inde transgangétique, et, ainsi que vous l'apprit M. d'Urville, d'après M. *Ed. Paris*, officier attaché à cette expédition, et précédemment à la sienne, il a été fait un plan détaillé de la baie de Touranne. De là on a remonté la côte de la Cochinchine au N.-O. et une partie de celle de Tonkin. Il résulte de cette navigation que toute la partie de la carte de Dayot, au N. de Touranne, est très fausse, et que le sud est au contraire très bon. De retour à Touranne, l'expédition fit voile pour les Naturas, dont la partie orientale a été bien reconnue par Ross, tandis que la partie occidentale était restée inconnue, peut-être à cause des dangers auxquels la navigation y est exposée. Quant aux Anambas, toutes les parties qu'on en avait étaient erronées. Il y a beaucoup moins de dangers au surplus dans cet archipel que dans les Naturas, et les habitans en paraissent beaucoup plus doux.

Enfin, tandis que les voyageurs et les marins font leurs explorations, les géographes, mettant à profit les observations des uns et des autres, construisent les cartes ou les rectifient. Maîtresse de la plus grande partie de l'Inde, la compagnie anglaise est surtout intéressée aux travaux de ce genre qui doivent lui faire successivement connaître toutes les parties du pays qu'elle possède-

aussi est-ce elle qui publie la grande *carte de l'Hindostan, de Hall*, dont la cent trente-huitième feuille vient de paraître, comme vous l'annonçait dernièrement M. Jomard. Peu de jours auparavant, vous aviez reçu de ce savant confrère le nouvel *ouvrage publié par M. Carl. Ritter de Berlin, sur l'Asie.* Cet hommage, accueilli comme il devait l'être, prouve l'estime que possède pour votre société l'un des plus profonds géographes de l'Allemagne.

M. *Louis Lamiot*, lazariste qui a vécu très longtemps en Chine, a, pendant son séjour, extrait de la Géographie officielle de la dynastie impériale actuellement régnante, l'*analyse descriptive des diverses provinces du céleste empire.* M. Paravey, possesseur de dix-sept de ces analyses, vous en a fait hommage, espérant de vous une publicité qui devait mettre au grand jour des descriptions importantes d'un pays où tout est fait pour exciter l'intérêt. Vous avez compris son desir, et une partie de ce travail a déjà été publiée dans votre Bulletin. Outre cela, M. Paravey vous a encore remis un autre travail de M. Louis Lamiot sur la contrée désignée par les Chinois sous le nom de *Sy-Yu.* Ce second travail a également paru.

Une question que vous avez jugée digne d'intérêt, puisque vous en avez fait le sujet d'un prix, c'est l'*origine des nègres asiatiques*, question immense et pour la solution de laquelle, ainsi que le pense M. le rapporteur de la commission chargée de l'examen des mémoires envoyés au concours, les matériaux recueillis par la science ne sont point encore assez nombreux. Toutefois vous avez cru, avec le rapporteur, M. *Dumont-d'Urville*, devoir reconnaître les recherches auxquelles s'est livré M. le docteur *Rafinesque*, professeur à Philadelphie, auteur du seul mémoire qui vous ait été envoyé,

en lui décernant, à titre d'encouragement, une médaille d'or.

L'Afrique attire à présent nos regards. Jaloux d'y hâter, autant qu'il dépend de vous, les progrès des connaissances géographiques, vous l'avez traitée dans vos programmes avec une sorte de prédilection. M. *Jomard* vous a, messieurs, communiqué une lettre extrêmement intéressante d'un voyageur français, M. *Linant*, qui a parcouru, pendant quatorze années, les contrées voisines du Nil. Dans cette lettre, M. Linant annonce le projet d'exécuter un grand *voyage dans la partie supérieure de la vallée du Nil jusqu'aux régions centrales de l'Afrique.* Le plan que trace de ce voyage M. Linant a fixé votre attention d'une manière toute spéciale, et vous avez en conséquence chargé deux de vos membres, MM. Jomard et Eyriès, de prendre toutes les informations convenables. Vos commissaires se sont associés M. le baron Walckenaer. Vous avez appris avec satisfaction que ce comité a examiné le projet de M. Linant, et s'est ensuite occupé de rédiger à son tour un projet. Présenté au roi, ce projet a été accueilli par sa majesté, qui a daigné promettre son appui pour le succès du voyage.

On a quelquefois mis en doute l'*aptitude des Orientaux pour les études scientifiques.* Cependant vous avez pu juger combien cette aptitude est grande, du moins chez quelques-uns d'entre eux; vous l'avez vous-mêmes reconnue dans plusieurs de ces jeunes gens venus d'Egypte à Paris pour y acquérir de l'instruction. Provoqué sur cette question par un de nos savans confrères, dont le nom se lie désormais d'une manière indestructible à tous les travaux entrepris sur l'Afrique, M. le docteur *Clot*, directeur de l'hôpital d'Abouzabel et de l'école de

Médecine, établissemens situés à cinq lieues du Caire, trouve une grande aptitude, pour l'étude des sciences, dans les Arabes, mais beaucoup moins dans les Turcs et les Mamelucks. Pour lui, il n'est presque entouré que d'Arabes; et, au collège de Casr-el-Aïn, les Arabes seuls ont réussi dans l'étude des mathématiques; il en est de même pour le génie et l'architecture. Dans les fabriques, on ne voit que des Arabes; dans l'armée et la marine, les meilleurs officiers sont de cette nation. Et cependant, il est à remarquer que les musulmans de la Turquie d'Europe sont très intelligens, tandis que ceux de l'Anatolie sont les plus ignorans de tous, après toutefois les Mamelucks de la Circassie et de la Géorgie! Puissamment aidée par la population arabe, qui ne laisse pas d'y être nombreuse, la civilisation de l'Egypte doit donc marcher d'un pas rapide. Chaque branche de connaissances y a pour ainsi dire ses adeptes. Vous-mêmes, messieurs, n'avez-vous pas pu en juger par les travaux qui vous ont été soumis. Pour ce qui concerne la géographie, M. Jomard vous a présenté trois feuilles de la *carte de l'océan Atlantique et la carte du Grand-Océan*, sur lesquelles M. *Hassan-Efendi*, officier de la marine égyptienne, a tracé ses routes, en même temps qu'il a tenu son journal; c'était chose nouvelle; et le *Defterdar-Bey*, gendre du vice-roi, est lui-même l'auteur d'une *carte du Kordofan*, la seule que l'on ait de cette contrée! Il l'a tracée lors de l'expédition d'Ismaïl-Pacha, fils du vice-roi dans la Haute-Nubie.

La conquête d'Alger impose aux vainqueurs de grandes, d'immenses obligations; c'est pour eux une nécessité de rendre ce pays à la civilisation. Beaucoup d'ouvrages ont été publiés sur ce sujet; beaucoup de vues ont été exposées, mais nul moyen ne peut réussir,

ce semble, sans colonisation. En formant les populations à d'autres mœurs, à des habitudes sédentaires, on change leurs dispositions hostiles en dispositions bienveillantes et amicales, car la puissance de l'exemple est prodigieuse. Vous l'avez parfaitement senti, lorsque vous fîtes accueil aux *statuts et réglemens de la Société coloniale de l'état d'Alger*. Cette société a des vues élevées, elle s'est imposée une grande tâche, et si elle vous a demandé votre concours, vous ne devez pas hésiter à répondre à ses desirs. Il serait à souhaiter que l'on recueillît l'idiome de chacune des populations avec lesquelles on entre en relation, les communications n'en seraient ensuite que plus faciles et plus sûres. C'est dans cette vue que travaille M. *Muller*, secrétaire-interprète attaché à l'expédition, qui s'occupe, ainsi que vous l'a appris M. Jomard, d'un *vocabulaire de l'idiome des Beni-Mozab*. A ces travaux, il faut en joindre d'autres auxquels se livrent activement MM. les officiers d'état-major; c'est le *lever du pays* dans les parties où l'on peut arriver sans trop de dangers. Notre marine partage cette activité. Vous savez en effet par M. d'Urville que M. *Berard*, lieutenant de vaisseau, a fait diverses *expériences de température sous-marines* d'un grand intérêt. Déjà les mémoires de M. d'Urville vous ont appris tout l'intérêt qui s'attache à des expériences de cette nature, non-seulement pour la physique, mais encore pour la géographie elle-même. Les expériences de M. Berard ont eu lieu entre les côtes de l'Espagne et celles de l'état d'Alger. Il en résulte que, dans presque toute la partie occidentale de la Méditerranée, la température des eaux, au-delà de deux cents brasses de profondeur, reste uniformément fixée à 13° centigrades du thermomètre, du moins jusqu'à la profondeur de douze cents brasses, ou six cents pieds, li-

mite des efforts tentés par M. Berard. Les faits recueillis par M. Berard viennent à l'appui de l'opinion de M. d'Urville sur la cause du refroidissement des couches sous-marines, dans toutes les mers libres, que ce savant explorateur attribue au transport continuel des eaux polaires, vers l'équateur, dans les couches inférieures de l'Océan. Les dimensions rétrécies du détroit de Gibraltar, ne donnant accès qu'à une très petite quantité de ces eaux, il s'ensuit naturellement que les couches inférieures de la Méditerranée ne peuvent jamais atteindre la basse température qui paraît exister dans toute l'étendue de l'Océan, au-delà de trois ou quatre cents brasses. M. Berard se propose de poursuivre ces importantes expériences.

Vous avez reçu avec un vif intérêt la communication d'une *Notice géographique sur l'empire de Maroc*, rédigée par M. *Washington*, et publiée par la Société géographique de Londres. Vous la devez au traducteur, M. *Albert-Montémont*, qui, par son zèle actif à vous tenir au courant des publications étrangères, seconde puissamment vos efforts. Cette notice semble, au premier abord, répondre à toutes les questions que l'on peut faire sur le pays, et cependant un autre de nos confrères, M. *d'Avezac*, a rédigé avec un soin tout particulier une série d'*instructions* qui, remises à M. Carr, auront sans doute une prompte et heureuse solution. On ne saurait trop insister, avec M. d'Avezac, sur l'importance qu'offrent les itinéraires, et surtout sur la nécessité de s'en procurer le plus possible. Notre confrère semble être en Afrique sur son domaine. Outre ce travail, vous lui êtes en effet redevables de plusieurs communications importantes sur cette contrée. Vous connaissez, comme étant de lui, un mémoire intitulé : *Examen et rectification des observations astronomiques déterminées en Afrique*

par Mungo-Parck, mémoire qui fait partie d'un grand travail sur la géographie critique de l'Afrique; un autre ayant pour titre : *Examen critique du voyage des frères Lander sur le Niger, et de ses résultats géographiques;* et un autre *sur le voyage de M. Mollien dans la Sénégambie.* De plus, M. d'Avezac vous a offert sa traduction de la *Relation du voyage fait à Mely et à Ten-Boktoue, dans l'intérieur de l'Afrique, pendant les années* 1352 *et* 1353, *par Mohammed-Ebn-Bathoutah*; et enfin plusieurs *Notes sur les établissemens anglais de la Gambie;* sur la *troisième expédition de Lander*, et des *Instructions sur l'Afrique méridionale.* Ces communications ont été accueillies avec le plus constant intérêt. Toutefois, avant son examen critique du voyage des frères Lander, vous aviez déjà connaissance des judicieuses *Remarques de M. Jomard sur les découvertes de ces deux voyageurs, et les conséquences probables qui doivent en résulter*, et de la partie du savant *rapport de M. Eyries* (sur la découverte géographique la plus importante faite en 1830), qui renferme l'analyse succincte de ce voyage si intéressant à tant de titres. Dans ses remarques, M. Jomard s'est plutôt attaché aux considérations générales qui tiennent à l'ensemble de la question, qu'à ses détails; M. d'Avezac a, au contraire, appuyé sur les détails; et, tout en rendant justice au rédacteur de la carte du voyage de M. Becher, il ne laisse cependant pas d'y relever, en habile critique, des incohérences que les travaux exécutés par la marine anglaise elle-même eussent dû faire éviter. Sans entrer dans aucun détail, nous nous contenterons ici de faire ressortir l'importance de la solution que donne ce voyage du problème qui occupait depuis si long-temps les géographes. Les deux rives du Dioliba ou Kouârâ sont aujourd'hui connues depuis Yaouri, ville située un

peu au-delà du 11e parallèle nord, jusqu'au golfe de Benin, où il forme un delta dont on doit espérer que les divers bras seront bientôt connus. Le Rio Nun en est la bouche principale. Depuis Boussa, lieu où périt l'infortuné Mungo-Parck, le fleuve reçoit, à droite et à gauche, plusieurs affluens; mais les plus considérables tombent sur sa rive gauche: ce sont la Gouba, la Kondonia et la Tchadda ou Schary.

Les succès des frères Lander ont produit leur fruit. Une *expédition nouvelle*, dont Richard Lander est le guide, est partie de Liverpool pour l'Afrique. Elle se compose du brick *Columbine* et de deux bâtimens à vapeur, spécialement construits dans cette vue, *le Kouârâ* et *l'El-Barka*. Le but immédiat de cette expédition est de remonter le Niger ou Kouârâ, d'établir un commerce d'échange avec les naturels, et d'étendre les connaissances géographiques dans ces contrées. C'est ainsi que nos voisins savent mettre à profit une science à laquelle on n'est pas encore toujours disposé à rendre en France la justice qu'elle mérite! L'expédition est pourvue d'officiers instruits, qui ne laisseront échapper aucune occasion de servir les intérêts de la science, et elle emporte de nombreux exemplaires d'une sorte de manifeste adressé aux chefs et princes des contrées africaines, pour leur expliquer le but de la visite qu'ils vont recevoir. Antérieurement au départ de cette expédition, vous aviez appris que deux voyageurs anglais, MM. *Cotthurst* et *Tyrwhitt*, s'étaient embarqués pour le même pays, avec l'espoir de pénétrer dans l'intérieur. D'un autre côté, un de leurs compatriotes, M. *Wolf*, missionnaire, se dirige vers Temboctou, tandis que M. *Linant*, dont nous vous entretenions à l'instant, doit, après avoir vu les sources du Bahr-el-Abiad, visiter le pays à l'orient du lac Tchad,

et revenir en Europe à travers le grand Désert. Espérons, messieurs, que de tant d'efforts et de dévoûment réunis, résulteront quelques connaissances positives, propres à dissiper une partie des nuages qui, malgré tous nos progrès, nous dérobent encore la vue de la plus grande portion de l'Afrique centrale.

Tout-à-fait au sud de l'Afrique, deux frères, MM. *Verreaux*, ont fait quelques excursions lointaines, dont les résultats principaux paraissent avoir été une ample moisson d'objets d'histoire naturelle. Un fait d'une plus grande importance pour les connaissances géographiques dans cette partie de l'Afrique, c'est le concours que vous a si généreusement offert, par l'organe de son directeur, M. Grandpierre, la *Société des missions évangéliques*. Répondant au desir de M. le directeur de la Société, vous lui avez transmis quelques *instructions* qui auront sans doute le résultat que vous en attendez; vous devez le présager, messieurs, d'après la connaissance que vous avez acquise des rapports de MM. les missionnaires. En mai et juin 1831, M. *Roland*, l'un de ces généreux apôtres de la mission, s'était avancé jusqu'à la capitale des *Baharutzi*, tribu kaffre, à environ 76 lieues au nord de la ville de Lattakou, la plus éloignée vers l'intérieur que l'on connût alors. Il était parti de la station fondée par les missionnaires au Kuruman, dans le pays des Béchuanas. En octobre, il y retourna, dans le but d'y fonder une mission nouvelle.

Les deux Amériques offrirent aussi un vaste champ à vos travaux. Ici se montre surtout le nom de M. *Warden*, à qui vous êtes redevables de nombreuses communications. Vous tenez de lui, entre autres objets, les *Mémoires sur Sébastien Cabot, publiés à Londres en* 1831 *par un citoyen des Etats-Unis*. Les voyages de ce navigateur

sont devenus pour M. *Roux de Rochelle*, le sujet d'une *dissertation* pleine d'intérêt. Le nom de Cabot se rattache en effet aux premières découvertes faites en Amérique; son histoire, ou plutôt celle de ses navigations, mérite donc à juste titre de vous occuper. C'est le même intérêt qui vous a fait recevoir avec reconnaissance de M. le baron *Walckenaer* des détails sur la *carte originale de Juan de la Cosa*, le meilleur des pilotes de Christophe Colomb et le véritable guide de l'expédition d'Ojeda. De ce premier document géographique, l'on peut tirer une connaissance certaine des découvertes de Jean et de Sébastien Cabot, et de leur étendue. Vous espérez, et avec raison, messieurs, que M. Walkenaer complétera les détails dont il ne vous a été aussi transmis qu'un aperçu fort léger.

Une médaille d'or fut décernée par vous, l'année dernière, à M. le capitaine *Graah*, pour son *exploration de la côte du Groënland*. M. de la Roquette, notre collègue, consul à Elseneur, s'est empressé de la lui remettre. Depuis, M. le chevalier d'Abrahamson vous a annoncé que M. Graah était de retour du second voyage qu'il avait fait dans les mêmes parages, sans avoir été assez heureux pour avancer beaucoup dans le nord, mais qu'en revanche, il s'était livré à plusieurs recherches importantes. M. d'Abrahamson ajoutait que, pour donner suite aux recherches déjà tentées au Groënland, la *Société des antiquaires du nord* avait alloué une somme annuelle destinée à payer les frais des fouilles faites ou à faire partout où sont des ruines. Cette résolution produira, avec le temps, des résultats curieux. Vous savez, en effet, que c'est dans le Groënland que l'on a trouvé un des monumens les plus précieux pour l'histoire des découvertes géographiques dans le nord.

A la suite de la dernière expédition de M. le capitaine Edw. Parry, au nord de l'Amérique, expédition tout-à-fait infructueuse, M. le capitaine *Ross* partit avec deux bâtimens vers les mêmes parages, il y a trois ans environ. Depuis lors, aucune nouvelle. Qu'est devenue cette expédition? Aura-t-elle été écrasée par le poids des glaces, ou bien est-elle ensevelie dans les abîmes de la mer? L'inquiétude est générale, mais l'espoir reste encore. En ce moment, messieurs, une expédition s'arme en Angleterre, par voie de souscription, pour aller à sa recherche. Elle devra pénétrer, à travers les possessions de la compagnie d'Hudson, jusqu'à la mer Arctique.

Les pays au nord de l'Amérique sont parcourus par une foule de chasseurs à la poursuite des animaux à fourrure, ceux à l'occident des Etats-Unis le sont également, surtout au-delà des monts Rocheux. Ces expéditions de chasse sont un excellent moyen de couvrir des expéditions scientifiques, ou de réunir les unes aux autres. C'est ainsi qu'on vit en 1830 MM. *Smith* et *Jackson* revenir de leur *voyage dans les monts Rocheux* avec une grande quantité de fourrures. M. Smith avait été absent pendant cinq années, et mettant ce laps de temps à profit, il avait exploré tout le pays depuis le golfe de Californie jusqu'à l'embouchure de la Colombia. M. *Warden*, qui vous a communiqué ce fait, vous a présenté lui-même un rapport sur un autre voyage du même genre : c'est le récit d'une *navigation dans les eaux de la Colombia, et d'un séjour de six années sur le versant occidental des monts Rocheux par M. Ross Cox*. La lecture de ce rapport, écoutée avec une attention soutenue, a été suivie des observations de M. *Roux*, sur l'importance à venir du fleuve Colombia. Déjà un négociant de l'état de New-York, M. Astor, y est devenu le fondateur d'un

établissement nommé *Astoria*, le premier qui ait été fondé sur les rives de ce fleuve. Il appartenait à M. Roux de Rochelle, naguère notre ministre plénipotentiaire aux Etats-Unis, de vous entretenir de cette partie du Nouveau-Monde, comme il vous entretint de l'*état de New-York*, qu'il a parcouru jusqu'au lac Erié, et sur lequel vous lui êtes redevables de Mémoires réellement dignes de l'accueil que vous leur avez fait. Au sujet des voies de communication, soit par la navigation, soit par les chemins en fer dont vous a entretenus, d'une manière générale M. *Warden*, vous avez su de M. *Latour-Allard* qu'un *canal* d'un immense intérêt se construisait à *la Nouvelle-Orléans*, et que, large de 60 pieds, ce canal, qui doit joindre le faubourg Sainte-Marie au lac Pontchartrain, aura toujours sept à huit pieds d'eau à marée basse. C'est encore à M. Warden et à M. Roux que vous devez des tableaux curieux de la population américaine en 1790, 1800, 1810, 1820 et 1830, par lesquels on voit dans quelle énorme progression cette population s'accroît; de 3,929,827 en 1790, elle était, en 1830, de 12,856,407. L'accroissement pour cent, depuis 1820 seulement, donnait 32,392.

Une note curieuse, malgré son peu d'étendue, c'est celle que vous a encore communiquée ce même confrère, de la part de M. le docteur Dugas, sur la *montagne de Pierres*, rocher situé sur le territoire des Indiens Creeks, dans l'état de Géorgie. D'environ deux milles de circonférence à sa base, ce rocher a plus de 1500 pieds de hauteur. Au sommet, il forme une saillie de 60 à 80 pieds sur l'un de ses côtés, tandis que sur les autres sa pente est graduelle jusqu'aux trois quarts de la hauteur. Là, règne au pourtour de la montagne, excepté du côté formant avant-corps, une espèce de galerie de 50 pieds

de large, et d'un mille de développement. Cette galerie est garnie d'un parapet ayant 6 pieds d'épaisseur et 12 pieds de haut. Cependant ces fortifications sont aujourd'hui démolies sur plusieurs points par les curieux visiteurs, qui s'amusent à en jeter les fragmens du haut en bas de la montagne. Qu'est-ce que ce monument extraordinaire? A qui attribuer ces fortifications? M. Dugas paraît avoir vainement questionné les habitans sur ce point.

M. *Jomard* vous a transmis, messieurs, d'après M. *Cochelet*, consul général au Mexique et nommé chargé d'affaires à Guatemala, quelques détails géographiques sur le *pays compris entre Mexico et Guatemala*. M. Cochelet parle aussi de M. *Nebel*, qui, dans ses excursions vers le nord de l'état de Vera-Cruz, a découvert au milieu des forêts vierges, quelques antiquités qu'il se propose de faire connaître, et de M. *Waldeck*, peintre allemand, qui a le projet de se rendre aux ruines de Palenqué. MM. *Nebel* et *Rugendas*, autre peintre allemand, ont les mêmes intentions. M. Cochelet décrit particulièrement Peten, l'un des quarante-six districts de l'état de Guatemala. Ce district intéressant peut avoir dix lieues de long sur deux de large : il compte 11,214 habitans, en comprenant dans ce nombre quinze cents Anglais environ et leurs ouvriers, qui se livrent à l'exploitation du bois d'acajou, si abondant dans ce pays. Ils lui font descendre la rivière Balize. Tout le Yucatan fixe également l'attention de M. Cochelet, qui donne en outre l'itinéraire de Flores, capitale du Peten, à Guatemala, espace de deux cent vingt-huit lieues. Dans une autre lettre, qui vous fut aussi communiquée par M. *Jomard*, M. *Corroy* fils vous apprend qu'il est resté trois mois à Palenqué, dans l'état de Chiapas. M. Juan

Galindo nous a adressé un document curieux et d'autant plus précieux, qu'il est daté des environs même de Palenqué. L'intérêt de cette description nous a engagé à lui donner une prompte publicité. Palenqué est une ville de 4,000 âmes : elle doit toute sa renommée à l'étendue et à la beauté de ses ruines. M. Corroy vous entretient de la manière la plus intéressante de tout ce qui s'y rapporte. Le palais, fort ou temple, car il y a encore incertitude sur la destination du monument, est tellement vaste avec tous les bâtimens qui le composent, qu'on pourrait y loger dix mille hommes. Ses souterrains; sa grande tour, dont la majeure partie est écroulée; ses figures colossales de douze à quinze pieds de haut, sculptées en pierre, tout cela pique vivement la curiosité. Le climat de Palenqué est très sain, et nulle part, dans ses ruines, ne se trouve, comme on l'a dit, un animal féroce ou seulement même dangereux. Ces détails intéressans sont le prélude, sans doute, de ceux que vous promet la connaissance de votre programme, portée, comme vous l'annoncent les lettres de MM. Cochelet et Corroy, dans le pays, où il a excité le zèle de plusieurs voyageurs prêts à se rendre sur les lieux.

La partie de votre programme relative à la *Guyanne* n'a pas excité moins vivement l'attention des voyageurs. M. *Jubelin*, gouverneur de la Guyanne Française et membre de la société, vous annonce en effet, dans une lettre adressée à M. *Jomard*, le départ de deux voyageurs, MM. *Leprieur* et *Adam de Bauve*, pour l'intérieur du pays. M. de Bauve a même sollicité vos instructions, messieurs, dans le même moment qu'il vous adressait divers documens sur les provinces du Para, sur celle de Guyanne, de Mato-Grosso, sur un voyage dans l'intérieur de la Guyanne Française, et enfin une carte de la

province de Marañao, dressée en 1824, et que vous avez vivement accueillie.

Cette année est rentrée, après une absence de plusieurs années, dans le port de Toulon la corvette *l'Emulation*, placée sous le commandement de M. *Barral*, lieutenant de vaisseau, et employé à continuer les *travaux hydrographiques* commencés par M. le vice-amiral Roussin sur *la côte du Brésil*. M. Barral s'est acquitté de sa tâche avec le plus grand succès. Les côtes du Rio Grande, de San Pedro, étaient inconnues aux navigateurs. On les croyait inabordables. *L'Emulation* a pu en approcher à trois et quatre milles, et n'a rencontré qu'un seul banc, qui ne s'étendait qu'à sept et huit lieues de terre. Ces côtes ont été relevées avec la plus grande exactitude. Il en est de même de l'île Sainte-Catherine et du rio de la Plata. Ces travaux, dont bientôt le public sera appelé à jouir, doivent acquérir à vos yeux une importance d'autant plus grande, que peu de chose reste à faire pour les lier à la belle exploration de la partie sud de l'Amérique méridionale, dont aujourd'hui, grâces aux soins et à l'habileté de M. le capitaine anglais King, commandant du brick *le Beagle*, précédemment employé à des travaux du même genre sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, nous connaissons exactement la configuration. Cette exploration de M. King a duré quatre années, de 1826 à 1830. Elle peut être comparée, vous a dit M. Eyriès, à celle de la côte nord-ouest du continent américain, qui fit tant d'honneur à M. Vancouver.

M. *de Rienzi*, à qui vous êtes redevables d'une grammaire et d'un vocabulaire de la *langue thai* (siamoise), imprimé à Calcutta en un vol. in-4°, vous a lu, lors de son passage à Paris, un *aperçu sur la cinquième partie du monde*. Dans cet aperçu, semé de vues ingénieuses,

l'auteur propose non-seulement une classification nouvelle des terres, mais l'application de noms encore inusités. Vous vous êtes, messieurs, félicités avec d'autant plus de raison de cette communication de M. de Rienzi, qu'elle a été suivie d'une autre, non moins intéressante, de M. d'Urville, sur le même sujet. *Océanie* est le nom que M. d'Urville adopte pour cette partie de monde, dont il trace les limites. Tout en considérant la race noire comme étant celle des véritables indigènes, de ceux du moins qui ont les premiers occupé les terres océaniques, M. d'Urville reconnaît dans leurs habitans deux races distinctes; quant aux divisions des terres, il en propose quatre, qu'il nomme principales ou fondamentales, et qui sont fondées non-seulement sur la différence existant entre les traits caractéristiques extérieurs de chaque partie de la population, mais encore sur celle qui provient du langage et de la religion. Cette classification nous paraît satisfaire aux besoins de la science.

Une lettre écrite à bord de la frégate anglaise *la Thétis*, par M. *Sayer*, et dont vous devez la communication à M. *Warden*, vous donne plusieurs détails importans sur les îles *Easter* et ses habitans, *Pitcairn* et *Nookahevah*, et sur *Otahiti*. Dans cette dernière, les missionnaires sont parvenus à détruire les anciens usages des habitans, et à élever des églises et des temples qui sont très fréquentés. Aujourd'hui, presque tous les enfans et les gens du peuple savent lire et écrire! Quel est, nous le demandons, le pays d'Europe dont on puisse dire la même chose?... Après avoir visité plusieurs autres îles du même groupe, où la religion a également fait des progrès étonnans, *la Thétis* s'est dirigée vers Tongatabou, l'une des îles des Amis, dont les habitans, empressés à accueillir l'équipage, ont, par leur affabilité et leur humanité, jus-

tifié le nom d'*amis* qui leur a été donné. — M. *Daussy* vous a remis l'extrait d'un rapport fort curieux de M. le capitaine *Ireland*, commandant le brick anglais *l'Adhemar*. Cet extrait vous fait connaître dans l'archipel des îles Pomotou ou Dangereux, une *île nouvelle*, située non loin de celle de Carlshoff, et donne plusieurs rectifications importantes quant à la position des îles *Carlshoff* et *Greigh*, et à la délinéation de la côte occidentale de l'*île Wittgenstein*. L'île nouvellement vue n'est portée sur aucune carte; et cependant, d'après ce que le capitaine a appris à Otahiti, elle est fréquentée par les Indiens qui y font la pêche de la nacre, et la nomment *Zaraka*.

D'autres îles encore ont été vues pour la première fois par M. le capitaine *Morell*, de la goëlette américaine *l'Antarctique*, destinée primitivement au commerce des fourrures. Cette goëlette, partie de New-York et faisant voile vers la mer du Sud, vint toucher les îles du Cap-Vert, et de là se rendit à la Nouvelle-Zélande, puis à Manille. Dans cette traversée de la Nouvelle-Zélande à Manille, M. Morell signale plusieurs îles isolées et en groupes; il les nomme *groupe de Westerfield*, *groupe de Barght* et *île Livingston;* cette dernière inhabitée. Il est à regretter que la note qui vous a été remise ne précise point leur position. De Manille, le bâtiment vint aux îles Fidji, voyage pendant lequel fut découverte une autre île que l'on appela *Ile du Massacre*. Les habitans y massacrèrent en effet une partie de l'équipage qui était descendue à terre sans prendre toutes les précautions indispensables en pareille circonstance. Malgré tous ses efforts pour apaiser cette population fière de son succès, le capitaine fut obligé de lever l'ancre sans pouvoir même y faire le chargement de poisson qu'il y était venu chercher. Cependant il a emmené avec lui deux sauvages

avec lesquels il a l'intention de retourner dans ces îles. La note promet la publication du voyage de M. Morell; il est à desirer qu'elle ait promptement lieu.

Au sujet des rochers nommés *Mangs*, et situés dans l'archipel des Mariannes, rochers dont la position a été différemment indiquée par MM. de Freycinet et Beechey, il vous fut remis une note d'après laquelle, au lieu de les placer au S. de l'île de l'Assomption, il faudrait, suivant l'auteur même, les indiquer au N. O.

La *Nouvelle-Hollande*, où il reste tant à faire, a été aussi l'objet de plusieurs communications intéressantes. Ainsi vous avez appris de M. *d'Urville* qu'un de ses amis, M. *Cunningham*, botaniste distingué qui a résidé dix ans à Port-Jackson, avait terminé un *Mémoire accompagné d'une carte sur les progrès de la géographie dans l'intérieur de l'Australie*, travail qui doit bientôt paraître. Cette annonce ne pouvait manquer de recevoir de vous l'accueil le plus favorable, car elle vous promettait le tableau des découvertes faites jusqu'à ce jour dans cette immense région et l'exposé des résultats que l'on en avait obtenus. Dans le même moment à-peu-près, M. *Warden* vous présentait un rapport d'un grand intérêt *sur l'histoire des colonies pénales de l'Angleterre dans ces contrées, par M. Ern. de Blosseville*. M. de Blosseville donne aussi, dans cet ouvrage, un aperçu des progrès de la géographie; mais son but est de s'occuper plutôt de ceux qu'ont faits ces colonies, où sont transportés tous les individus que les tribunaux anglais condamnent à la déportation. Il les suit pour ainsi dire pas à pas, depuis le premier moment de leur établissement jusqu'à l'époque actuelle. Les développemens qu'ont pris ces colonies sont immenses : l'agriculture et le commerce y reçoivent chaque jour une extension plus considérable,

et contribuent activement à l'amélioration des condamnés qui y sont transportés. Cet ouvrage appelle les méditations du véritable philosophe.

Les découvertes géographiques marchent aussi dans la Nouvelle-Hollande, mais d'un pas moins rapide. Vous avez reçu cette année la nouvelle de la découverte d'*un fleuve au nord de Liverpool*, lequel prend son cours au N. O. et va se perdre dans le golfe de Van-Diemen. M. *Albert-Montémont* a aussi attiré votre attention sur un autre point en vous donnant une traduction abrégée et substantielle de la *description des naturels de la terre du roi Georges*, résultat d'observations recueillies de 1827 à 1829, et publiées dans le journal de la société de Géographie de Londres.

Je ne veux point terminer ce compte-rendu, messieurs, sans rappeler votre attention sur la *Note* de M. Coulier relative à l'*attraction des vaisseaux en mer*, note traduite de l'anglais de M. Barlow; sur la notice relative à la fertilité comparative de l'Ancien et du Nouveau-Monde, également traduite de l'anglais par M. *Albert-Montémont;* et enfin sur le rapport étendu de M. *Jomard* sur le système de gravure adopté par M. *Caplin*, graveur pour la carte de Vanicoro que M. d'Urville vous a présentée. Organe d'une commission spéciale, M. Jomard considère la gravure de cette carte comme un véritable progrès dans l'art d'exprimer sur les cartes les formes et les accidens du sol, ainsi que la nature de sa superficie. Ce rapport fort développé est important relativement à cette partie de l'art.

Tels ont été, messieurs, vos travaux dans le cours de cette année; leur ensemble doit vous paraître satisfaisant, car votre attention s'est successivement portée sur tous les points du globe. J'aurais pu vous entretenir égale-

ment des publications qui ont eu lieu, mais les limites de ce rapport ne me le permettent pas.

Je regrette bien vivement, messieurs, qu'une plume plus exercée que la mienne ne vienne point en ce moment retracer à vos esprits les pertes douloureuses que vous avez éprouvées. L'épouvantable fléau auquel la capitale vient d'être en proie, réuni à tout ce que les autres maladies ont de plus cruel, nous ont enlevé des hommes précieux, des hommes que leur haute renommée, fondée sur un véritable mérite, avait fait nos maîtres et nos guides. En vain nos regards cherchent l'illustre Cuvier, la mort l'a ravi à notre juste admiration ! Bien surnommé l'Aristote des temps modernes, Georges Cuvier posséda l'esprit le plus étendu, le génie le plus fécond, l'instruction la plus vaste et le jugement le plus sûr qui ait distingué aucun érudit moderne. Son nom, désormais acquis à la postérité, est devenu une des illustrations les plus glorieuses de notre patrie. Honneur à ses mânes ! les portes du Panthéon doivent s'ouvrir devant elles. Recevez, ombre vénérée, recevez nos modestes hommages; ils sont l'expression de nos vifs et sincères regrets, et du souvenir que nous garderons de votre mémoire !...

M. *Adrien-Hubert* Brué n'est plus; qui de vous, messieurs, n'en est profondément affligé? Il vous souvient encore de cette modestie, compagne habituelle de son vrai savoir. Si dans vos réunions il prenait la parole sur un fait scientifique, c'était avec un vif intérêt que vous l'écoutiez, car vous connaissiez le mérite qui le distinguait. Ses conseils vous éclairaient toujours. Habile à mettre en œuvre les matériaux souvent incohérens, contradictoires, rapportés par les voyageurs, il a élevé un monument, construit un *atlas* qui porte le cachet d'un talent réel. Depuis douze ans surtout, M. Brué

avait fait preuve en géographie d'une critique rarement en défaut.

Les travaux de M. le colonel Béraud, frappé en même temps qu'une épouse chérie par l'affreuse épidémie, n'ont pas eu sans doute cette publicité qui doit les recommander à l'attention de tous; mais pour avoir été plus intérieurs, ils n'en ont pas été moins importans. M. Béraud a pris une part très active aux grandes opérations relatives à la carte de France dressée par MM. les ingénieurs géographes du dépôt général de la guerre.

Jeune officier d'état-major et donnant de hautes espérances, M. Stamaty nous a été enlevé, messieurs, dans un âge où il devait compter encore bien des années devant lui. La mort l'a atteint dans l'Orient, au milieu de ces excursions, dont les résultats précieux pour la science ne sont malheureusement presque jamais acquis sans les plus grands sacrifices. Notre confrère, M. l'abbé Servois, grand-vicaire du diocèse de Cambrai, fut aussi enlevé à nos espérances et à notre amitié. Vous vous rappelez, messieurs, les nombreuses dissertations géographiques et les traductions de voyages dont nous lui sommes redevables. Lui aussi avait traduit le *Code de Menou;* il comptait le livrer à la publication quand la mort l'a frappé au sein d'un diocèse où il était chéri de tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître. M. le docteur Mitchill, de Philadelphie, votre correspondant, a aussi payé son tribut à la nature. Dans une courte notice, M. Warden vous a retracé tous ses titres à l'estime et aux regrets de tous les amis de la science. Homme public, le docteur Mitchill était en même temps un savant recommandable. Ce fut lui qui, en 1804, présenta à la chambre des représentans des Etats-Unis, le rapport d'après lequel fut décidée et organisée l'expédition de

Lewis et Clarke, qui franchit les monts Rocheux, et descendit jusqu'au rivage de l'océan Pacifique. Il prit aussi une grande part aux encouragemens accordés au célèbre *Robert Fulton*, dont les heureux succès influent si prodigieusement aujourd'hui sur la fortune publique de l'Union-Américaine.

Nous comptions parmi nous MM. de Martignac, Chabaud-Latour, *Edward* Dodwell, l'amiral comte de Rosily-Mesros, à titre de membres, d'amis ou de protecteurs de la science ; nous leur devons des regrets d'autant plus vifs, qu'ils auraient puissamment secondé nos efforts et nos travaux.

Ici, messieurs, je termine ma tâche ; j'aurais voulu la remplir d'une manière plus digne de vous ; mais les circonstances au milieu desquelles je me suis trouvé, et qui m'ont forcé à un éloignement momentané, en me laissant peu maître de moi, me serviront, je l'espère, d'excuse auprès de vous (1) ; je serai heureux si j'ai pu du moins faire ressortir l'importance des travaux de la Société, et la nécessité pour elle de jouir d'une protection qui lui permette d'étendre ses investigations et de multiplier des recherches qui non-seulement sont dans l'intérêt de la science, mais encore dans ceux de la civilisation et du commerce.

Nice, le 15 novembre 1832.

(1) La santé de l'auteur l'a obligé de quitter subitement Paris et de chercher momentanément sous le ciel du midi une température plus douce.

Mémoire

Sur une traversée de l'océan Atlantique, lu à la Société de géographie dans sa séance générale du 14 décembre 1832, par M. Roux de Rochelle.

Les navigateurs qui partent de New-York, pour traverser l'océan Atlantique, aiment à détourner encore leurs regards vers cette belle et grande cité, où afflue le commerce du monde. New-York se déploie sur la pente du rivage, au fond d'une baie dont plusieurs forts dominent et protègent le vaste bassin. Les rivières de Hudson et de Rariton y versent leurs eaux : l'une vient du nord, et traverse l'état de New-York; l'autre vient du sud, et sépare le New-Jersey et la Pensylvanie; un canal maritime s'étend au nord-est de la baie, entre Long-Island et les côtes du Massachusetts. Ces trois rayons divergens tracent autant de routes à la navigation, et assurent les communications de la rade avec les diverses contrées des États-Unis.

Les différens cours d'eau, dirigés vers la baie de New-York, y entraînent des dépôts de sable qui ne sont pas tous stationnaires; ils exigent que l'on navigue vers l'entrée avec quelques précautions, afin de se maintenir dans la passe principale. Du reste, on n'a jamais besoin de la haute mer pour sortir de la baie ou pour y pénétrer : aucune barre n'en rend les approches périlleuses, et l'on

ne cherche à s'aider du mouvement alternatif de la marée que comme d'un moyen favorable à la direction du navire.

Nous sortons de la baie, entre les forts Richemont et Lafayette qui en défendent l'entrée, et nous dépassons ensuite les phares de Sandy-Hook et les terres élevées du New-Jersey; celles de Long-Island sont les dernières qui disparaissent, après s'être long-temps dessinées sur l'horizon; et l'on n'est enfin environné que de l'Océan.

Un large plateau maritime se développe en avant des côtes d'où nous sommes partis. Il règne depuis la Floride jusqu'aux bancs de Terre-Neuve, et il forme au-dessous des eaux un des premiers plans de cette chaîne de hauteurs qui dominent enfin le niveau de la mer, et deviennent le littoral des États-Unis. Ces rivages s'élèvent à leur tour, comme les degrés d'une suite de plateaux ou de collines qui conduisent au sommet des montagnes Blanches et des Apalaches. Le système des hauteurs sous-marines se trouve ainsi lié à celui des hauteurs terrestres, et les ondulations du sol sont les mêmes sur la surface que nous découvrons et sur celle que baignent les flots de l'Océan.

Tant que l'on navigue dans ces parages où le lit des mers s'incline insensiblement, des plantes marines flottent souvent autour du vaisseau, et nous en recueillons quelques-unes dont les tiges verdâtres sont renflées par intervalles comme celles du *fucus nodosus;* de petites coquilles à deux valves sont adhérentes à leurs extrémités; elles y forment, par leurs groupes et par la variété de leurs couleurs, une espèce de floraison. Nous reconnaissons, à ses rameaux aplatis et comprimés, le *fucus disticus*, et des grappes de mer nous apparaissent les jours suivans; de petits crabes y sont attachés. Ces ra-

meaux et les grains qu'ils portent noircissent quand la végétation a cessé; une légère couche de sel marin se dépose à leur surface.

Les fucacées, à la famille desquelles ces plantes appartiennent, germent au fond de la mer ou sur ses humides plages. Les vents ou l'agitation des eaux les arrachent de leur lit et les portent à la surface des vagues. Leur tige y surnage; elle acquiert son développement par l'effet de l'air atmosphérique, de la lumière et de la chaleur : elle fructifie; les flots la poussent ensuite vers le rivage, où ses débris vont se consumer.

Les plateaux ou battures maritimes que nous parcourions ont leurs bassins et leurs éminences. On évite de se jeter vers le nord sur le haut-fond de Natchès, et l'on cingle vers le sud-est, pour éviter aussi le banc de Saint-Georges, où le brassiage est beaucoup moins considérable. Nous suivions d'ailleurs cette direction, dans la vue de gagner le *Gulf-Stream*, et de profiter de ce courant, qui sort du golfe du Mexique, s'engage dans le détroit de Bahama, et décrit, en pénétrant dans l'Atlantique, une courbe qui se prolonge et se dirige vers les côtes de l'ancien Monde.

Dans la ligne maritime que parcourt le Gulf-Stream, la mer a beaucoup plus de profondeur que dans les parages plus rapprochés du littoral. Ce courant suit un lit particulier, qui fut insensiblement creusé par l'action continue et uniforme de ses eaux; et comme il a un cours régulier, il doit s'expliquer par une cause qui soit elle-même invariable : on la trouve dans le mouvement de rotation diurne de notre globe, et dans la chaleur solaire qui agit successivement sur tous les points de sa circonférence entre les tropiques. Cette chaleur y prolonge d'orient en occident la raréfaction de l'air et la

circulation des vents alisés; elle occasionne aussi dans la mer une évaporation locale, progressive, continue, dont la direction est la même, et il en résulte un courant maritime qui se porte constamment vers les passes du golfe du Mexique. L'eau engagée dans cette mer intérieure y conserve l'impression qu'elle avait reçue; mais elle est forcée par la forme des rivages à prendre une direction demi-circulaire. Elle s'échappe ensuite du golfe par le détroit de la Floride; et cette suite de mouvemens qui l'emporte vers le nord-est n'est que la continuité de celui qui l'avait primitivement entraînée vers les côtes d'Amérique. Dans quelque bassin que l'eau soit agitée, elle éprouve, lorsqu'elle en frappe les bords, ces effets de réaction; souvent c'est un simple remous, un tournoiement qui suit la courbe du rivage : ici c'est un fleuve immense qui garde son mouvement au milieu des mers, se fait jour à travers les autres vagues, et n'amortit sa force qu'après avoir long-temps sillonné l'Océan. On en reconnaît quelquefois les limites à un contre-courant formé sur ses bords, au clapotage de l'eau, à la rencontre de quelques varechs, surtout de celui que les navigateurs nomment roseau du golfe, et qu'on trouve plus fréquemment sur sa lisière qu'au milieu de son lit. Les eaux du Gulf-Stream parcourent plus de cinq milles par heure dans le détroit de Bahama; elles ont déjà perdu la moitié de cette vitesse vers le 41° parallèle.

La direction première du courant équinoxial, et la courbe qu'il suit en sens contraire quand il sort du golfe du Mexique, ont été constatées l'une et l'autre par quelques expériences dont nous nous bornerons à citer deux exemples. Une bouteille fut jetée en mer dans les parages de Guinée le 28 mars 1820; le courant la porta vers l'ouest, et la fit attérir dix mois après sur les côtes

de la Martinique. Un flotteur semblable avait été jeté, le 20 juin 1819, dans le lit du Gulf Stream, vers la latitude du 39e degré; il fut entraîné d'occident en orient, et parvint, après un an de trajet, sur le rivage d'une des îles Açores.

Ce grand fleuve maritime se distingue à l'élévation de sa température; et ce caractère est la conséquence nécessaire des causes qui lui ont imprimé son mouvement et sa direction. Formé dans la zone torride, il doit conserver, après l'avoir quittée, une partie de la chaleur de ses eaux. Franklin en avait fait la remarque, dans ses traversées d'Amérique en Europe; et les expériences qu'il renouvela en 1785 pour évaluer cette proportion furent répétées quatre ans après par Jonathan Williams. Des observations semblables furent faites en 1821, à bord de la frégate *la Junon* et de la gabarre *le Chameau;* elles constatèrent le même fait; et nous-mêmes nous avons reconnu, à la fin du mois d'avril, que cette température s'élevait à 18 degrés de Réaumur, lorsque celle des mers environnantes n'était que de 14 degrés, et lorsque celle des bancs de Terre-Neuve n'en avait que 7 à 8.

Les navigateurs ont remarqué que, vers les parages du Gulf-Stream, mais plus fréquemment sur sa lisière que dans le courant même, la mer était plus orageuse; elle le devint en effet davantage, et nous eûmes un très gros temps le 25 avril et les jours suivans. Dans la nuit du 25, le vent augmentait; il chassait devant lui avec violence les nuages qui occupaient une moitié du ciel; et nous aperçûmes, à dix heures du soir, à la clarté de la lune qui était dans son plein, une trombe formée vers le nord. On voyait, sur un fond d'azur, la colonne d'eau s'élever directement vers le ciel comme un long et noir tourbillon. Un sombre nuage s'étendait, se développait

sur la tête de ce météore, qui paraissait le soutenir. Les vents le poussaient vers le sud-est, et cette épaisse vapeur se résolut en pluie abondante. Pendant la durée de cet orage, plusieurs éclairs sortirent des flancs de la nue et de toute cette partie du ciel. Une seconde trombe s'éleva dans la même direction, un quart d'heure après que la première se fut dissipée : elle offrait des accidens semblables.

Ces phénomènes supposent la rencontre et le froissement de deux vents opposés, qui, en rasant la mer, en soulèvent tumultueusement les flots. L'eau qui vient à tourbillonner entre ces courans aériens prend, en s'élevant, la forme d'une colonne que l'action continue des vents exhausse et prolonge encore, jusqu'au point où, arrivée dans la région des nuages, elle se vaporise un instant, devient bientôt plus condensée par l'addition des nouvelles eaux que la trombe a soulevées, et, cédant enfin à son propre poids, rend à la mer, sous la forme d'une pluie qui tombe à torrens, le tribut qu'elle en avait reçu.

Quelles que soient les causes locales qui aient ébranlé un point de l'atmosphère, en y exaltant tout-à-coup la température de l'air, et en y produisant une évaporation, si instantanée que l'équilibre en est subitement rompu, il nous suffit de reconnaître la réalité de ce fait, pour concevoir l'impétuosité des courans atmosphériques qui viennent de toutes parts se précipiter dans cet espace.

Les mêmes remarques pourraient s'appliquer aux trombes de terre, aux ouragans qui ravagent fréquemment diverses contrées d'Amérique, et dont nous avons reconnu les dévastations à travers les forêts voisines du lac Erié. On ressent dans les pays que vont atteindre ces

fléaux une élévation extrême de la température; elle fatigue tous les organes de la vie : l'air n'est plus respirable; il est subitement décomposé, raréfié, par l'expansion de ces vapeurs brûlantes, de ces gaz inflammables qui s'exhalent des lieux marécageux et des eaux croupissantes, où les arbres tombent et se décomposent, et où le sol n'a point encore été assaini par le travail des hommes.

Franklin, qui portait le coup-d'œil du génie sur toutes les questions physiques qu'il a traitées, avait déjà remarqué que ce n'était point par un vent d'impulsion, mais par un vent d'aspiration, qu'étaient produits ces grands ébranlemens atmosphériques dont les ouragans offrent l'exemple : il avait reconnu que la violence de ceux qui se dirigeaient du nord-est au sud-ouest, en longeant la chaîne des Apalaches et des côtes orientales d'Amérique, éclatait d'abord à l'extrémité sud-ouest. L'air n'obéissait pas à une force impulsive qui le pressât et le chassât devant elle; mais entraîné vers un point sans résistance, il s'y jetait, comme un torrent qui rompt sa digue. Les bourrasques occasionées par ce vent d'aspiration ont dans leur foyer même une force irrésistible; d'autres colonnes d'air suivent les premières, et cet entraînement peut se communiquer à de longues distances par un mouvement successif.

Nous arrivâmes, le 30 avril, aux bancs de Terre-Neuve, dont le côté méridional se partage en deux bras, séparés par une baie où la mer a gardé sa profondeur. Ils occupent cinq degrés de longitude dans leur plus grande largeur, et ils forment la limite septentrionale du Gulf-Stream, qui, après les avoir atteints, se détourne vers l'orient.

Le banc de Terre-Neuve ne s'élève nulle part au-des-

sus de la surface des eaux; il est formé par un vaste groupe de hauteurs et de plateaux sous-marins, dont les différens plans sont abaissés de trente à cinquante brasses au-dessous du niveau de l'Océan. Le brouillard que nous y rencontrâmes y règne habituellement, surtout par les vents d'est. Nous l'avions déjà remarqué l'année précédente, à l'époque même du solstice d'été. Une vapeur semblable couvrait les parages du banc du Have et de celui de Saint-Georges; et nous fûmes portés à regarder comme une règle générale, ou du moins comme une remarque applicable aux latitudes où nous nous trouvions, que la présence des brouillards au-dessus des hauts-fonds de la mer y est la conséquence et la preuve de l'abaissement de la température.

Jonathan Williams, déjà cité dans ce Mémoire, fut conduit, par une longue série d'observations, à reconnaître que l'eau de la mer est beaucoup plus froide sur les bancs que dans les parages plus profonds; il remarqua que ce froid était plus sensible quand les bancs ne tenaient pas immédiatement à la terre, et qu'il l'était encore davantage lorsque ces hauts-fonds occupaient un plus grand espace.

Après avoir traversé les bancs de Terre-Neuve, nous entrons dans les parages où l'on est le plus exposé à rencontrer des glaces. L'approche en est annoncée par le refroidissement de l'air et de l'eau; mais cette règle n'est pas constante dans ses proportions; et la direction du vent a une influence marquée sur la température atmosphérique, qu'il rend plus ou moins froide, selon qu'il vient du nord ou du sud. La température de l'eau est moins soumise à l'action du vent, et les glaces la modifient d'une manière plus absolue; elles refroidissent toujours l'eau qui les environne. Ce froid dure long-

temps, et il se communique à de longues distances. L'intensité qu'il avait alors fit présumer au capitaine Peel, commandant du paquebot *le Sully*, et honorablement connu dans la marine américaine, que nous étions très près des glaces. Le voisinage en est d'autant plus redoutable, qu'elles voyagent sur les mers comme d'immenses rochers, comme des montagnes flottantes, détachées des régions polaires. Aucun navire ne résisterait à leur choc. On n'assure sa marche qu'en les évitant; et comme les deux tiers de leur volume restent plongés dans la mer, on ne peut les apercevoir qu'à une faible distance, lorsqu'elles n'ont pas de très grandes proportions.

Vers la fin du mois d'avril, le capitaine américain Skiddi avait rencontré dans les mêmes parages des glaces de trois cents pieds de longueur sur cent pieds de hauteur. Il avait remarqué que, à un mille de distance, la température de l'eau était tombée de 47 degrés de Fahrenheit jusqu'à 34, et que, à un demi-mille, elle n'était plus que de 31 degrés.

A l'orient de ces parages, vous jouissez d'une libre navigation; et si les vents d'ouest cessent de vous renvoyer les brouillards du banc de Terre-Neuve, un océan sans limites vous apparaît dans toute sa magnificence: la vie y est répandue comme elle l'est sur la terre, et vous êtes environné de peuplades sans nombre. Nous ne pourrions pas entrer ici dans les détails d'un tableau si riche et si divers, mais nous allons du moins chercher à en esquisser quelques traits.

Si nous étendons nos regards sur cette immense circulation qui s'établit dans toutes les régions maritimes entre leurs différentes espèces d'habitans, nous remarquons que leurs croisières, leurs émigrations, semblent

avoir néanmoins certaines limites. La distinction des espèces attachées à différentes parties du globe se retrouve dans les mers comme sur le continent, quoique les démarcations y soient plus indécises; et la distribution géographique de la plupart des poissons de mer a pu frapper les hommes qui ont fait de longues navigations. Chacune des mers australes et boréales garde ses tribus, et les excursions passagères qu'elles font dans les zones tempérées ne les éloignent pas sans retour de leurs stations premières.

Nous voyons, pour commencer par les puissances de l'Océan, une espèce de baleine qui fréquente la baie de Baffin et les autres régions de la mer Glaciale, arriver, vers le milieu d'octobre, dans les parages de Terre-Neuve, où elle trouve une nourriture plus abondante. Ces cétacés, quand la saison devient plus rigoureuse, descendent aux Açores et jusqu'aux îles du cap Vert; de là, ils se rendent dans la mer des Antilles, vers les parages de la Barbade; ils séjournent dans cet archipel jusqu'au printemps, remontent ensuite vers les côtes des États-Unis, paraissent au mois de mai sur le banc de Saint-Georges, vont regagner les parages de Terre-Neuve, ceux du Labrador, retournent en été vers le Groënland, et s'engagent sous les glaces des mers polaires. Ces courses périodiques sont bien connues des pêcheurs américains, et depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de juin, ils suivent la baleine dans ses voyages successifs.

La morue qui habite le nord de l'Atlantique ne se trouve point aux mêmes époques dans ses différens parages: elle abonde, aux mois de février et de mars, sur les côtes de Lofoden en Norwège, gagne, au mois d'avril, le banc qui se prolonge entre les îles Schetland et

Faroer, et se rend ensuite vers les côtes d'Islande. Avant le seizième siècle, nous ne la cherchions que dans ces parages et dans ceux de l'Irlande, des Orcades et de la mer du Nord; mais depuis que Sébastien Cabot eut découvert de nouvelles régions maritimes, fréquentées par une multitude innombrable de morues, cette pêche attira les Européens vers le grand banc de Terre-Neuve, d'où elle s'étendit autour de cette île, dans le golfe de Saint-Laurent, et le long des rivages du Labrador.

Les harengs que l'on trouve aussi dans ces mers sortent, chaque année, de la région des glaces polaires, et ils se partagent en deux colonnes principales qui se rapprochent de l'un et de l'autre continent. On les rencontre successivement dans les eaux de l'Islande, du Groënland, du Labrador et de Terre-Neuve, dans celles de Norwège et de la Baltique, sur les bancs qui environnent les îles Britanniques, et particulièrement sur ceux de la mer du Nord.

Ces divers exemples, que nous pourrions multiplier davantage, prouvent que plusieurs familles fréquentent habituellement, et tour-à-tour, des parages spéciaux, où elles trouvent le genre de subsistance et les degrés de température et de lumière qui leur conviennent. C'est principalement sur les hauts-fonds et dans le voisinage des côtes que ces espèces abondent : les bancs sous-marins leur offrent des abris pour y déposer leurs œufs, et ils doivent en faciliter le développement et la fécondation; on y reçoit mieux l'action du soleil et de la lumière que dans les grandes profondeurs de l'Océan, où les rayons du jour cessent de pénétrer.

Les classes de poissons les plus vagabondes, les moins limitées dans leurs excursions, sont généralement celles

qui ne vivent que de chasse, et qui font incessamment la guerre aux plus faibles. De ce nombre est l'espèce vorace des requins, appartenant au genre des squales. On les voit errer dans toutes les mers; il est même des régions de l'Océan qui ne sont passagèrement traversées que par ces tribus nomades et par celles qu'elles poursuivent, et dont elles font leur proie.

Si l'Océan a ses régions peuplées, il renferme aussi d'immenses déserts. Quelquefois les espèces tendent à disparaître, lorsqu'elles rencontrent dans les flots des substances délétères; quelquefois les poissons dont elles se nourrissaient ont changé de contrée, et le besoin détermine leurs émigrations.

Il est quelques époques de l'année où toutes ces peuplades de l'Océan sont douées de plus de vie et d'activité, et où leurs rapides mouvemens se croisent, se multiplient, se prolongent dans de plus grands espaces. Les parages que sillonnait notre navire nous avaient paru plus animés, plus poissonneux dans une première traversée. Nous arrivions alors vers l'été : c'était la saison du frai; elle mêlait ces tribus errantes, les attirait des profondeurs de la mer jusqu'à sa surface, les attroupait et les faisait bondir sur les flots. Nous avions vu, du 19 au 29 juin 1830, plusieurs essaims de dorades jouer près du vaisseau, entrer dans son sillage écumeux, présenter aux rayons du soleil leurs nageoires d'un beau vert doré, et leurs écailles nuancées de mille couleurs. Des mollusques flottaient autour de nous; des dauphins, des souffleurs, dispersés sur les vagues, enlevaient et rendaient à la mer leurs jets d'eau intermittens. D'innombrables poissons venaient escorter le navire et se pressaient autour de sa poupe : on leur a donné le nom de poissons du gouvernail. A cette époque, le soleil accom-

plissait sa plus longue carrière; il pénétrait de ses feux le vaste Océan, et allait enflammer de ses derniers rayons les nuages du soir. Sur quel plus grand tableau pourraient s'arrêter les regards du voyageur! il ne voit que la mer et le ciel; néanmoins cette image qui reparaît tous les jours n'a rien de monotone. La pompe du soleil diffère, la forme des nuages a changé; les brouillards, l'orage, les éclairs, le retentissement de la foudre, métamorphosent la scène qui vous environne. Et combien de variétés vous offrent les mouvemens de la mer et tous les accidens de sa lutte avec l'atmosphère, depuis les légères ondulations des vagues jusqu'aux bouleversemens de la tempête! La nuit même a ses spectacles; et sous cette voûte azurée du ciel où scintillent d'innombrables flambeaux, vous voyez les ondes se parsemer d'étincelles. Si vous avez jeté la sonde, la corde que vous retirez des flots forme une traînée de lumière; le brillant sillage du navire en éclaire la marche, et la nappe d'eau que vous traversez est toute resplendissante.

Quelle est la cause de cette clarté qui court à la surface de l'Océan, qui appartient à la mer elle-même, et qui n'est point, comme au milieu du jour, le reflet, mille fois répété, des rayons du ciel? La plupart des naturalistes attribuent cette phosphorescence à une multitude infinie d'animalcules, devenus accidentellement lumineux; ils croient que cet effet ne peut être produit que par des êtres organisés, doués d'un mouvement volontaire, sensibles à l'agitation de l'eau, irritables par la douleur, brillant d'une vive lumière aux premières atteintes de la souffrance, et perdant cette propriété avec la vie. Ces espèces de mollusques sont d'une grande ténuité: la moindre pression les réduit en liquide mucilagineux; ils exhalent ce fluide phosphorique, et ils s'é-

teignent, pour faire place à d'autres myriades de corps organisés, doués comme eux d'une vie éphémère, et qui vont aussi briller un instant.

Ainsi se manifestent sous un nouvel aspect les phénomènes de la vie : elle animait les colosses de l'Océan; elle descend de classe en classe jusqu'à ses êtres microscopiques : pour les premiers, elle était un principe de force et de puissance; pour ceux-ci, le flambeau de la vie se réduit à une faible étincelle.

Au retour de l'aurore, cette phosphorescence disparaît comme les étoiles de la nuit; mais d'autres images font naître des observations nouvelles. Ces oiseaux qui parcourent les vastes régions de l'atmosphère, et qui suivent, en les effleurant, toutes les oscillations des flots, ont-ils adopté de préférence quelques parages, ou parcourent-ils dans leurs erreurs la vaste étendue des mers? Et ceux qui s'égarent au loin sur l'Océan sont-ils semblables à ceux que vous aperceviez plus près des rivages?

Les oiseaux de terre ne se rencontrent que vers le commencement et vers la fin de la traversée; on n'en découvre plus dans les régions intermédiaires. Nous avions vu, avant d'atteindre le banc de Terre-Neuve, un *bec-en-ciseaux*, dont l'espèce appartient à l'Amérique, venir se poser sur nos mâts; et nous vîmes, lorsque nous approchâmes des parages d'Europe, une hirondelle qui voltigea long-temps autour du vaisseau, s'y reposa, et devint notre prisonnière.

On trouve quelquefois en mer des oiseaux de terre, à deux cents et jusqu'à trois cents lieues du rivage, lorsque le vent les a chassés devant lui; mais au-delà d'un si grand espace, leurs forces succombent, et ils périssent dans les flots. C'est ainsi que le vaste Océan établit une

barrière entre les oiseaux de l'ancien et du nouveau Monde qui appartiennent à notre zone tempérée ou aux latitudes plus méridionales. Chaque continent garde les espèces qui lui sont propres; elles ne peuvent se mêler et devenir communes que dans les régions du nord, où les terres sont plus rapprochées, et où les glaces peuvent offrir des points de relâche et de communication entre ce double rivage.

On peut partager en deux grandes classes les oiseaux, devenus communs aux deux continens, par la facilité de passer de l'un à l'autre vers leurs extrémités septentrionales. Les uns, accoutumés aux régions arctiques, sont à portée de faire habituellement ce trajet; tels que plusieurs espèces d'aigles, d'oiseaux de proie, d'oiseaux de nuit, de goëlands. Les autres, considérés comme oiseaux de passage, changent périodiquement de climats : on les voit, en Amérique comme en Europe, arriver des contrées du midi au signal du printemps; continuer leur vol vers le nord, en l'interrompant quelquefois par des stations passagères; disparaître pendant l'été, et ne revenir qu'en automne des régions froides où ils s'étaient rendus. C'est au terme de leur voyage vers le nord qu'ils ont pu changer de continent; mais on remarque que ces émigrations accidentelles ont peuplé beaucoup moins les nouveaux pays qui les ont reçues. Plusieurs espèces, très nombreuses d'un côté de l'Océan, sont plus rares sur son autre rive : il semble qu'on puisse distinguer par cette différence de population leur contrée originelle, et la terre étrangère où leurs colonies se sont réfugiées.

Les oiseaux d'eau, qui ne vivent que de pêche, et qui peuvent se reposer long-temps sur les flots, ne fréquentent pas néanmoins toutes les parties de l'Océan; ils ont

leurs régions maritimes, plus ou moins voisines de la terre. Les mouettes sont nombreuses vers les côtes orientales d'Amérique, et les mauves près des côtes occidentales de l'Europe. Les pétrels gagnent des parages plus éloignés; ils aiment le tumulte des vagues; et leur apparition, l'inquiétude de leur vol, deviennent souvent pour les matelots l'augure de la tempête. Ces oiseaux cherchent la haute mer; ils s'y rencontrent, ils y égarent leurs amours; mais avancent-ils vers l'époque de la ponte, un instinct naturel les porte à rétrograder vers le rivage; ils s'en rapprochent, vont y déposer leurs œufs et y nourrir leurs petits. Souvent l'abri qu'ils cherchent n'est qu'un îlot, un récif, un rocher qui s'élève au milieu de l'Océan. Le vol des oiseaux vous avertit du voisinage de ce lieu d'asile; mais quelques-uns de ces écueils sont tellement à fleur d'eau, que vous n'êtes prévenu de leur approche que par les vagues qui viennent les heurter.

Tous les récifs n'ont pas été signalés sur nos cartes: plusieurs y sont indiqués comme douteux; d'autres n'ont été aperçus qu'une ou deux fois. Il en est qui se sont affaissés; quelques-uns ont pu s'élever plus récemment; et les mers les plus fréquentées par nos marins ont cependant mille et mille sillons qu'aucun navire n'a encore parcourus.

Une petite île est placée, dans plusieurs cartes, au midi de l'Islande, et au 61e degré 40 minutes de latitude; on l'a vue en 1713 et en 1734, mais depuis on en a perdu la trace. D'anciens géographes font mention de l'île de Bus ou de Vrislande, située au 58e degré 11 minutes de latitude et au 28e degré 13 minutes de longitude. Ils ajoutent que les navigateurs du Groënland l'avaient fréquentée, et qu'ils en avaient fait un rendez-vous pour la pêche: des établissemens pour la préparation de l'huile

de baleine y avaient ensuite été formés par les Hollandais : mais cette île a disparu, et sans doute elle s'est engloutie, comme d'autres terres qui n'avaient été soulevées du fond de l'Océan que par des éruptions volcaniques. D'autres observateurs pensent que cette île de Bus correspond à l'Islande, et qu'on n'en a fait une autre île que par une erreur de latitude.

Deux vigies ont été aperçues au midi du banc de Terre-Neuve, l'une en 1816, l'autre en 1824. Les *Cinq-Grosses-Têtes* ont été vues plusieurs fois ; les *Trois-Cheminées* furent reconnues en 1824, et la *Roche du Diable* l'avait été en 1818.

Le rocher du *Brasil* est placé, dans plusieurs cartes, au 51e degré 28 minutes de longitude, et à 150 lieues des côtes d'Irlande. D'autres cartes nous signalent les roches d'*Amplimont*, sur lesquelles un navire a touché ; le rocher d'*Aitkin*, les roches *Nègres*, celles de *Barénéthy*, de *Ramigeau*, de *Breton*, et plusieurs autres dont les positions véritables ne sont pas encore constatées.

Les recherches faites pour vérifier la situation du rocher d'*Aitkin* méritent d'être remarquées. Trois expéditions de la marine anglaise ont successivement exploré les parages où l'on soupçonnait l'existence de cet écueil ; elles n'ont pu en découvrir aucun, et l'on a reconnu que les indications antérieures n'étaient point exactes. Mais un autre but a été rempli, et l'on a mesuré le brassiage de tous les fonds qu'on a parcourus.

Un travail semblable pourrait être tenté sur d'autres points : ce genre de découvertes aurait sa gloire ; et il serait utile à la sûreté des navires, comme aux progrès de la science elle-même, que d'habiles marins fussent chargés de reconnaître tous ces récifs, et de faire évanouir

le doute sur les écueils véritables ou imaginaires, dont on cherche également à s'écarter.

Le 9 mai, nous nous étions élevés jusqu'au 47° parallèle: nous avions atteint le 28° degré de longitude, et nous y rencontrâmes les vents de nord-ouest. On a reconnu, dans un grand nombre de traversées des États-Unis en Europe, que les latitudes comprises dans la région des vents variables étaient plus habituellement exposées à ces vents de nord-ouest qu'à tous les autres : c'est par leur fréquente impulsion, et par celle du Gulf-Stream dont on avait d'abord suivi les eaux, qu'on peut s'expliquer pourquoi cette navigation est ordinairement moins longue que celle d'Europe aux États-Unis.

La direction des vents qui règnent souvent dans ces parages ne dériverait-elle point d'une loi générale, et ne devons-nous pas y reconnaître la tendance de ces grands courans maritimes et atmosphériques, incessamment entraînés vers la zone torride, où ils ont à remplacer les pertes que l'air et l'eau y ont faites par l'effet de la dilatation et de l'évaporation? Ces courans, moins libres dans les mers du Nord que dans celles de l'hémisphère austral, sont plus ou moins embarrassés par la forme des rivages de l'Océan; ils se détournent vers le sud-est ou le sud-ouest, ils dérivent, ils louvoient, sans cesser de tendre, à travers toutes ces oscillations, vers la zone qui les attire, et qui est devenue la cause primitive de leur mouvement progressif.

A cette fréquente impulsion des vents du nord-ouest se joint l'action d'un courant maritime qui suit la même direction. Il est moins fort, moins continu que celui du Gulf-Stream; mais malgré ses intermittences, il entraîne vers le golfe de Gascogne tout ce qui flotte spontanément sur les vagues. On a retrouvé sur la côte de ce

golfe plusieurs billets jetés en mer au-dessous du 49e degré de latitude, et ces expériences sont indiquées dans une note jointe à notre Mémoire. (1)

Tel est cependant l'effet de la mobilité des eaux, que, en venant heurter quelques parties du continent, elles obéissent bientôt à une impulsion contraire : elles sont refoulées par le rivage ; et il se forme un contre-courant qui, après avoir regagné l'entrée du golfe, va se perdre dans les parages méridionaux de l'Irlande.

Le navire se trouva le 20 mai sur le banc de *Hadock*, et nous atteignîmes, le lendemain, le banc d'*Admiralty-Palch*. Une épaisse vapeur, qui ne nous laissait rien apercevoir au-delà de quelques encâblures, s'étendait sur ces deux parages, quoique nous eussions joui, en naviguant de l'un à l'autre, de toute la sérénité du ciel. Le même brouillard reparut le 22 mai, sur un fond de quarante brasses que nous traversions ; et nos remarques sur l'état brumeux de l'atmosphère dans d'autres circonstances analogues, retrouvèrent ici leur application.

Partout où l'on navigue à travers les bancs, on jette souvent la sonde, afin de mieux assurer sa marche ; les

(1) BOUTEILLES JETÉES A LA MER.			RETROUVÉES.	
DATES.	LATITUDE.	LONGITUD.	DATES.	NOMS DES LIEUX.
6 juillet 1821.	47° 41′	7° 51′	15 sept. 1821.	Sables d'Olonne.
26 nov. 1822.	45° 19′	13° 20′	Fin de fév. 1823.	Près La Rochelle.
27 juin 1827.	48° 47′	12° 30′	26 février 1828.	Ile d'Yeu.
4 mars 1827.	44° 53′	31° 30′	16 avril 1828.	Côte d'Insel.
2 févr. 1828.	47° 52′	9°	16 avril 1828.	Quiberon.
18 août 1828.	40° 44′	16° 50′	29 mai 1829.	Cap Breton.
8 juin 1829.	45° 14′	5° 30′	30 juillet 1829.	Cap Breton.

substances qui y restent agglutinées font en même temps reconnaître la nature du fond; et l'on peut, en multipliant ses expériences, préparer une carte, non-seulement du relief des montagnes sous-marines, mais de la variété des couches et des productions de leur surface.

Nous voyons enfin flotter autour de nous quelques-unes de ces plantes marines qui croissent sur les bancs et qui s'en détachent. Cette végétation a quelquefois averti les navigateurs des parages où ils étaient placés, et nous reconnaissons à ce nouveau caractère le voisinage de l'Europe. L'Océan devient moins désert : on signale à chaque instant de nouveaux navires; plusieurs pavillons se montrent à leur tour, et nous voyons parcourir dans tous les sens cet immense domaine, dont la souveraineté n'est à personne, et dont la jouissance appartient à tous. Plus nous approchons des côtes de France, plus ce nombre augmente, et déjà une longue suite de voiles apparaît à l'horizon.

Aucun des spectacles qu'une longue navigation peut offrir n'est sans doute plus grand et plus digne d'admiration que celui de l'homme qui s'est emparé des mers, et dont les vaisseaux traversent l'Océan dans toutes les directions. Ces navires vont-ils étendre les bienfaits du commerce, ou viennent-ils d'explorer des parages et des régions ignorées? La renommée ne vous signale-t-elle pas ces voiles qui cinglent vers la France? Est-ce *l'Astrolabe*, *la Coquille*, *la Favorite*, ou ce navire sauveur chargé des richesses de *l'Uranie?* Ils vous apportent les tributs de l'Océan : la géographie, les sciences naturelles, recueillent les fruits de leurs longues navigations; et ces nobles résultats nous font reconnaître que les conquêtes les plus desirables sont celles qui multiplient les relations

de la grande famille humaine, et qui favorisent les progrès de nos connaissances.

Notre voyage touchait à son terme : le canal de la Manche, où nous étions engagés depuis plusieurs jours, nous avait ouvert une longue avenue vers notre patrie : le voile de brouillards qui nous cachait encore les rives de la France vint à s'évanouir, et le Havre, et le bassin de la Seine, et les rians coteaux qui l'environnent, se développèrent devant nous.

Note *sur la colonie américaine de Liberia, par M.* Warden.

Nous avons rendu compte, dans plusieurs numéros du *Bulletin de la Société de Géographie*, de l'établissement et des progrès de l'intéressante colonie de Liberia. Nous nous bornerons principalement aujourd'hui à donner une idée de son état actuel (en 1832), d'après le rapport du gouverneur et le journal de la colonie, publié par les habitans.

Libéria, située sur la côte de la Guinée supérieure, entre le cap Mount et celui de Mesurado, et entre les 6° 19′ et 6° 46′ de latitude nord, et les 13° 12′ et 13° 42′ longitude ouest du méridien de Paris (1), et à environ 80 lieues à l'est de la colonie anglaise de Sierra-Leone, fut choisie, en 1822, comme lieu d'asile pour les esclaves noirs rachetés ou les gens de couleur libres des États-Unis qui voudraient s'y fixer. Trente-cinq émigrans de cette condition, dont six n'avaient pas encore atteint seize années, s'y établirent d'abord sous la direction de M. Ashmun. Attaqués par une nombreuse tribu de ce pays, ils parvinrent à la repousser au moyen de quelques pièces d'artillerie bien dirigées. L'importance de la colonie s'accrut rapidement par l'arrivée d'hommes de couleur qu'on y transportait chaque année; et maintenant son territoire occupe une étendue de côte de plus de 160 milles en longueur, et s'avance considérablement dans l'intérieur. Le sol est fertile, arrosé par plusieurs rivières, et favorable à la culture de toutes les productions des tropiques.

(1) Observations de M. Le Predour, lieutenant de vaisseau.

En 1824, les colons créèrent une forme de gouvernement et une cour de justice, dont la juridiction s'étend sur toute la colonie, et qui tient ses assises le premier lundi de chaque mois. L'institution du jury y est en vigueur. En général, les délits sont peu fréquens et se bornent à des larcins; il n'y a pas eu encore un seul crime commis, qui ait emporté la peine capitale.

Le chef-lieu de la colonie est Monrovia, située à un quart de mille environ de la rivière Mesurado, et trois quarts de mille de la pointe du cap du même nom. Cette ville contient, outre les maisons particulières et les magasins, trois édifices consacrés au culte, et un palais de justice. Plusieurs de ces bâtimens sont élégans, et tous sont commodes. Les rues ont généralement cent pieds de large, et se coupent à angles droits.

Population. — La population actuelle s'élève à 2500 individus. Le 3 juin dernier, le navire américain *le Jupiter* a encore débarqué 172 émigrans. Les divers états de l'Union ont accordé des encouragemens pour cette colonisation; et l'état de Maryland, entre autres, a voté une somme de 200,000 dollars pour favoriser l'émigration des noirs.

Climat.—On a prétendu que le climat était très malsain; cela est vrai à l'égard des blancs, mais ne peut s'appliquer aux gens de couleur. Ceux des états du nord et du midi prennent ordinairement la fièvre dans le premier mois de leur arrivée; mais cette incommodité a rarement des suites funestes depuis les précautions prises à ce sujet. Ceux de la Géorgie, des deux Carolines et du sud de la Virginie ne souffrent point de cette fièvre, ou en sont légèrement atteints. La moyenne des décès, parmi les colons arrivés depuis le 1er janvier 1831, n'a pas excédé quatre individus sur cent.

Agriculture. — La colonie fait chaque jour de nouveaux progrès sous le rapport de l'agriculture. Les récoltes sont abondantes. Plusieurs citoyens très recommandables ont tourné leur attention sur la culture du café, qui est une plante indigène, et qui croît à merveille sur les bords de la mer. Le coton et l'indigo sont aussi des productions naturelles du sol, et fourniront des articles d'exportation. Un habitant de la colonie est sur le point de faire une plantation de 20,000 plants de cafeyer. La terre se vend à 25 centimes, ou un quart de dollar par acre.

Commerce. — Le commerce de la colonie a surpassé celui de l'année précédente : 59 bâtimens marchands ont visité le port; 32 de ces navires étaient américains, 25 anglais et 2 français. Les exportations se sont élevées à 125,549 dollars, et le montant des produits et marchandises en magasin montaient, au 1er janvier 1832, à 47,400 dollars. Les importations ont été à-peu-près de 80,000 dollars. Les articles d'exportation ont consisté principalement en bois rouge d'Afrique, ivoire, huile de palmier, écailles de tortue, et un peu d'or, livré par les naturels de l'intérieur ou trouvé sur quelques points de la côte. Le commerce avec l'intérieur s'est aussi considérablement accru. Monrovia est devenue le marché des naturels du pays de Condo et de ceux qui confinent au pays de Fouta-Diallon. Les Mandingoes viennent aussi en grand nombre, et donnent des renseignemens sur les nations de l'intérieur.

Education.—Des écoles permanentes ont été établies dans la ville de Monrovia et dans les districts de Caldwell et de Millsburg. On a aussi créé des écoles de filles, qui sont dirigées par deux institutrices, aux frais d'une société de dames de charité de Philadelphie.

Culte.—Les trois églises sont desservies par des méthodistes, des baptistes et des presbytériens.

Guerres et traités. —En avril 1832, les esclaves de *Brumley*, l'un des rois deys conduits pour être vendus aux Espagnols de las Gallinas, trouvèrent moyen de s'échapper, et vinrent chercher un refuge parmi les Africains rachetés. *Kaï-pa*, fils du roi, vint les réclamer auprès du gouverneur, qui refusa de traiter cette affaire autrement qu'avec le roi lui-même, qui mourut peu de temps après. Son fils, qui lui succéda, commença aussitôt les hostilités, aidé de quelques autres rois deys, et de ceux de Gurrah. Le gouverneur, à la tête de la milice et des volontaires, au nombre de 150, soutenus par 120 Africains rachetés et une pièce de campagne, marcha sur la ville du roi Brumley, dont il s'empara sans résistance. De là, il s'avança sur celle du roi Willie, défendue par une barricade de troncs d'arbres et un canon de trois livres de balles. Après une demi-heure de combat, la place fut emportée, avec perte de 15 tués et bon nombre de blessés de la part de l'ennemi; les colons n'eurent à regretter qu'un officier tué et trois hommes blessés. Les rois deys, ainsi battus, demandèrent la paix, et acceptèrent (le 30) les conditions offertes par le gouverneur. Par ce traité, il est stipulé que les rois deys livreront aux nations de l'intérieur, qui voudront venir trafiquer avec la colonie, un libre passage sur leur territoire, privilège que ces rois avaient jusque-là refusé d'accorder, dans le but de monopoliser le commerce.

En janvier 1832, le gouverneur fit une excursion depuis l'embouchure de la rivière Junk jusqu'à Grand-Bassa, à 50 milles de distance de la côte, et eut avec plusieurs chefs des entrevues, où il convint d'arrangemens qui assuraient à la colonie la paisible possession

d'une portion considérable de territoire sur la rive gauche de la rivière Saint-Jean, renfermant quatre grandes îles. *Bob-Gray*, l'un des chefs auxquels ce fertile district a été acheté, a fait de grandes plantations de cassave et de patates pour l'usage des nouveaux colons, et s'est engagé à faire construire pour eux trois vastes cabanes, dans le style de celles des natifs. Par des négociations avec les rois du grand cap Mount, on a également obtenu la cession d'une partie de ce territoire. Ces acquisitions sont d'une grande importance pour la colonie, sous le triple rapport sanitaire, commercial et agricole, en raison de la fertilité du sol, du libre accès du côté de la mer, et de l'abondance des objets de commerce et de consommation.

Dans son voyage à Grand-Bassa, le gouverneur s'occupa à reconnaître le cours et la grandeur des principaux affluens des rivières Junk et Saint-Jean, et il annonce une carte nouvelle et plus exacte de l'établissement.

Africains rachetés. — Les *Eboes* et les *Congoes* occupent deux villages, propres et bien bâtis, à trois milles de Caldwell et près la rive gauche du Stockton-Creek. Chaque tribu a construit, au moyen de souscriptions volontaires et de travaux en commun, un édifice consacré au culte, et une maison de réunion (*palaver*). Ils ont des fermes bien cultivées, et des jardins enclos, où ils cultivent des fèves, des choux, des melons, des ignames (dioscorea), etc.; et ils échangent l'excédant de leur consommation contre les divers articles dont ils manquent.

« J'ai vu, dit le gouverneur dans son rapport, un enclos d'environ 150 acres, planté en cassave entremêlée de touffes de maïs et de patates. » Lorsque ces noirs

n'emploient pas leur terrein en labour, ils y établissent des scieries de bois pour faire du bardeau.

La tribu Congo a établi une école du dimanche, qui est régulièrement suivie par les enfans et même les adultes. La colonie a l'intention d'en établir une par chaque tribu.

Un fait qui n'est pas des moins curieux, est l'établissement d'un journal publié à Monrovia, et rédigé par des indigènes, sous le titre de *Liberia Herald*, et dont nous communiquons plusieurs numéros.

Cette colonie paraît destinée à acquérir une grande importance :

1° En purgeant les Etats-Unis d'un grand nombre d'hommes de couleur affranchis, qui se pervertissent par l'oisiveté des grandes villes, et deviennent l'opprobre des gens de leur condition;

2° En mettant fin à la traite sur cette partie de la côte;

3° En faisant connaître l'intérieur du pays;

4° Et enfin, en amenant la solution du grand problème si long-temps agité, à savoir si les enfans des colons noirs, favorisés par un système régulier d'éducation, peuvent montrer les mêmes facultés intellectuelles que les enfans des blancs du même âge et recevant un enseignement semblable.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Assemblée générale du 14 décembre 1832.

La Société de Géographie a tenu sa séance générale le 14 décembre, sous la présidence de M. le commandant d'Urville, en l'absence de M. l'amiral comte de Rigny, président de la Société.

Le concours nombreux de membres et d'étrangers qui assistaient à cette réunion est une preuve de l'intérêt qu'inspirent les travaux de cette association scientifique, dont les efforts, depuis onze années d'existence, ont été constamment dirigés vers l'extension des connaissances géographiques et le progrès de la civilisation générale.

M. le vice-président ouvre la séance après avoir prononcé les paroles suivantes :

Messieurs, un personnage bien plus haut placé que moi dans les rangs de l'échelle sociale et de la hiérarchie militaire ; bien autrement favorisé des dons de la fortune, avait été appelé par votre choix à présider cette réunion. Il nous a annoncé que ses occupations ne lui permettaient point de se rendre parmi nous, et c'est uniquement à cette circonstance que je dois l'honneur d'occuper ce fauteuil. Certes, je ne puis me dissimuler combien, par ma position et par mes titres particuliers, je me trouve au dessous de cette éminente distinction ; mais je me plais à croire que la même indulgence qui vous a déjà portés à me désigner pour un de vos vice-présidens, m'accompagnera dans les fonctions que je vais avoir à remplir.

Permettez-moi, messieurs, de saisir cette occasion pour vous remercier de la preuve d'estime que vous me donnâtes dans votre dernière séance, en m'appelant au nombre des membres de votre bureau. Croyez que tous mes efforts tendront sans cesse à me rendre de plus en plus digne de vos suffrages, au moins par mon zèle et par mon activité. Comme preuve de ces dispositions de ma part, vous serez peut-être bien aises d'apprendre que la rédaction de l'atlas hydrographique du voyage de *l'Astrolabe* est entièrement terminée; une seule planche, celle de la carte générale de l'Océanie, est encore entre les mains du graveur, qui en finit la lettre; toutefois j'ai cru pouvoir, dès aujourd'hui, mettre sous vos yeux ce grand travail. Je puis aussi vous annoncer que la rédaction de la partie historique du même voyage est très avancée : sur cinq forts volumes dont elle sera composée, il n'en reste plus qu'un à imprimer; à moins d'obstacles imprévus, l'année 1833 verra la fin de cet ouvrage. Alors, seulement, je croirai avoir complètement rempli le mandat que je m'étais imposé, puisque alors, seulement, le public et notamment les géographes et les navigateurs de toutes les nations pourront juger quel rang le voyage de *l'Astrolabe* doit occuper parmi les expéditions du même genre.

M. Jomard, en qualité de président de la commission centrale, fait diverses communications à l'assemblée : 1° Aux termes de son réglement, la Société a nommé aux places vacantes parmi ses correspondans étrangers, et a élu MM. le capitaine Graah, de la marine danoise, à Copenhague; Adrien Balbi, à Venise; Ainsworth, à Edimbourg; Graberg de Hemsö, à Florence, et le major Long, à Washington;

2° La commission centrale vient de voter l'impression, dans le Recueil de ses mémoires de la relation du royaume d'Angola, en langue portugaise, par le capitaine Oliveira de Cadornega, d'après un manuscrit in-f° de notre grande bibliothèque royale, de l'an 1680. Cette relation contient un grand nombre de détails topographiques, la description du cours des fleuves et des rivières, et le tableau des mœurs et des usages des indigènes;

3° La Société royale de navigation, nouvellement formée en Angleterre sous la protection du roi, demande à entrer en correspondance avec la Société de géographie, comme moyen de favoriser le succès des deux institutions.

Dans sa notice annuelle des travaux, M. Alexandre Barbié du Bocage, secrétaire général de la commission centrale, félicite la Société des rapports multipliés qu'elle ne cesse d'entretenir avec les diverses académies et sociétés savantes de toutes les parties du globe; il rappelle aussi les relations de la Société avec les voyageurs, qu'elle dirige par ses instructions, et il présente un aperçu des découvertes géographiques exécutées dans le cours de cette année. M. le secrétaire général passe ensuite en revue les travaux intérieurs de la Société, les différens prix qu'elle propose pour l'encouragement de la géographie, les travaux particuliers de ses membres, et leurs publications; enfin, les dons des sociétés savantes nationales et étrangères, qui viennent chaque jour enrichir sa bibliothèque. En terminant sa notice, M. Barbié du Bocage paie un juste tribut de regrets à la mémoire de plusieurs membres enlevés à la Société et aux sciences géographiques dans le cours de cette année.

M. Warden, dans une intéressante notice, donne le tableau de l'établissement et des progrès de la colonie américaine de Liberia; il présente sur son état actuel, sa population, son climat, son agriculture et son commerce, des considérations d'une haute importance. M. Warden signale un fait qui n'est pas des moins curieux, c'est la publication d'un journal à Monrovia, chef-lieu de la colonie, rédigé par des indigènes, sous le titre de *Liberia Herald.* Ce journal est le septième publié en Afrique depuis un petit nombre d'années. Les résultats probables de l'établissement de cette colonie, d'après M. Warden, seraient, 1° d'éloigner des Etats-Unis un grand nombre d'hommes de couleur affranchis, qui se pervertiraient par l'oisiveté des grandes villes; 2° de mettre fin à la traite sur cette partie de la côte; 3° de faire connaître l'intérieur du pays; 4° enfin, de résoudre un grand problème long-temps agité, celui de savoir jusqu'à quel point les enfans des colons noirs, étant favorisés par un système régulier d'éducation, peuvent développer les mêmes facultés intellectuelles que les enfans des blancs. (Voir page 356.)

M. Roux de la Rochelle a fait lecture d'un mémoire sur une traversée de l'océan Atlantique. L'auteur ne s'est point arrêté aux incidens ordinaires de la navigation; il a cherché, dans chaque région maritime, les sujets qui pouvaient prêter à quelques observations plus générales, et il a successivement porté les siennes sur les hauts fonds qui règnent le long du littoral des Etats-Unis; sur les plantes marines qu'on y rencontre, sur les causes de la formation et de la direction du *Gulf-Stream*, sur la température de ses eaux, sur celle des bancs de Terre-Neuve et de quelques plateaux sous-marins, et sur les parages où l'on trouve quelquefois des

glaces flottantes. L'auteur observe ensuite la circulation et les habitudes de différentes espèces de poissons qui parcourent successivement plusieurs régions de l'Atlantique, ou qui s'y trouvent indistinctement répandues. Il applique ses observations aux oiseaux qu'on aperçoit en haute mer ou près des rivages, à ceux qui sont particuliers à un continent, ou communs aux deux hémisphères. Il rappelle dans son mémoire différens écueils de l'Atlantique, dont il serait utile de déterminer la position, qui n'est encore indiquée dans nos cartes que d'une manière incertaine. Il cite plusieurs expériences, faites dans les parages d'Europe, pour constater l'existence d'un courant maritime dirigé vers le golfe de Gascogne. Enfin, il s'attache, dans le cours de cette dissertation, à faire la peinture de quelques phénomènes maritimes ou atmosphériques, qui lui ont paru propres à intéresser les navigateurs. (Voir page 335.)

On passe ensuite au compte rendu des recettes et des dépenses de l'exercice 1831-1832, présenté par M. Chapellier, trésorier de la Société. (Voir page 367.)

L'assemblée procède à l'élection d'un membre de la commission centrale, en remplacement de M. Brué, décédé, et nomme à la place vacante M. Peytier, capitaine au corps royal d'état-major.

Compte rendu des recettes et dépenses de la Société pendant l'exercice 1831-1832.

RECETTES.

Reliquat du compte de 1830-1831; intérêts des fonds placés; montant des souscriptions renouvelées et des diplômes délivrés aux nouveaux membres; souscriptions du roi et de M. le général Brisbane (comme donateur); vente du recueil des Mémoires et du Bulletin. . . . . 10,618 f. 31 c.

DÉPENSES.

Frais d'administration, d'agence, de loyer; impression du Recueil des Mémoires et du Bulletin; montant des prix décernés en 1832.	10,248	03
En caisse le 14 décembre 1832	370	28
Placement sur le Mont-de-Piété, représentant un capital de.	13,000	00
Total de l'actif.	13,370 f.	28 c.

Certifié par le Trésorier de la Société.

Paris, le 14 décembre 1832.

Signé Chapellier.

Séance du 7 décembre.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Grand-Pierre, au nom du comité de la Société des Missions évangéliques, remercie la Société de la série de questions qu'elle a bien voulu adresser aux trois missionnaires qui viennent de partir pour le pays des Cafres Bechuanas. Il annonce en même temps que la Société des Missions a reçu de l'Afrique des nouvelles d'un grand intérêt.

M. Dumartray, de retour d'un voyage dans l'Amérique centrale, écrit à la Société pour lui offrir un opuscule qu'il vient de publier de concert avec M. Rouhau, sous le titre de : *Coup-d'œil sur la république de l'Amérique centrale et particulièrement sur les états de Nicaragua et Costa-Rica*. Remercîmens.

M. Francœur écrit à la Société pour lui communiquer un tableau des hauteurs des montagnes de la terre, publié à Munich par un Français, M. Desjardins ; il exprime en même temps le desir que la Société veuille bien charger un de ses membres de lui rendre compte de ce tableau.

M. Nell de Bréauté adresse à la Société un exemplaire des Ephémerides des distances à la lune des quatre planètes, Venus, Mars, Jupiter et Saturne, avec leurs positions pour chaque jour, pendant les années 1833 et 1834, publiées par M. le professeur Schumacher, pour être offert au premier voyageur partant pour un voyage intéressant la science.

M. Warden annonce le prochain départ de M. Baradère pour Mexico. Ce voyageur a pour but d'examiner les antiquités de Mitla et de Palenqué, et de faire des

recherches dans les archives du gouvernement des différentes provinces du Mexique.

Le même membre communique une note sur l'exploration des sources du Mississipi, par Henri Schoolcraft. Renvoi au Comité du Bulletin.

M. Boucher, au nom des sections de comptabilité et de publication réunies, fait un rapport sur le mode de publication de la relation manuscrite du royaume d'Angola, dont M. Dubeux a proposé l'insertion dans les Mémoires de la Société.

La commission centrale, d'après les conclusions du rapport, adopte la proposition relative à l'impression du texte portugais, et elle ajourne celle qui a pour objet la traduction du texte portugais en langue française.

M. Jomard lit pour M. Aimé Paris une notice sur le texte primitif de la relation de Marco Polo. L'opinion de l'auteur est que la relation originale a été composée en français. Plusieurs membres émettent le vœu que ce mémoire soit communiqué à l'assemblée générale du 14 décembre. Cette proposition est agréée.

M. Roux de Rochelle dépose sur le bureau un mémoire sur une traversée de l'océan Atlantique, qui doit être aussi lu à l'assemblée générale.

M. Warden est prié de préparer pour la même séance, une notice sur la colonie américaine de Liberia.

M. César Moreau, au nom de la Société de Statistique universelle, propose l'échange de ses Mémoires contre le Bulletin de la Société.

Cette proposition est appuyée par plusieurs membres et adoptée par la commission centrale.

Séance du 21 *décembre* 1832.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Jomard communique deux lettres datées de Tabasco : par la première, M. Corroy oncle fait connaître les difficultés que présente l'exploration des ruines de Palenqué. Il annonce qu'il possède une histoire manuscrite qui traite de ruines semblables, situées à quatorze lieues de cette ville et à deux lieues de la frontière de Tabasco. Il se propose d'aller les visiter et de continuer ensuite jusqu'à Palenqué. Par la seconde lettre datée du 4 août, M. Corroy neveu annonce que son oncle était à Palenqué ainsi que M. de Valdeck, depuis trois mois, et qu'on attendait les résultats de leurs excursions.

M. le commandant d'Urville dépose sur le bureau la proposition suivante :

La commission centrale ayant pris en considération l'espace de temps compris entre la fin de l'année où la découverte la plus utile en géographie doit être faite et l'époque où ce prix doit être adjugé, elle a reconnu que cet espace était insuffisant, d'une part, pour donner le moyen aux découvertes opérées dans les régions lointaines du globe d'arriver à la connaissance de la Société; de l'autre part, pour fixer l'opinion des juges sur le mérite de la découverte. En conséquence, elle a décidé que cet espace serait désormais doublé : en l'année 1833, il n'y aura pas lieu à donner de prix, et ce ne sera qu'au mois de mars 1834 qu'elle décernera le prix relatif à la découverte la plus importante opérée dans le cours de l'année 1831.

Cette proposition, appuyée par plusieurs membres,

est prise en considération par la commission pour être discutée dans la prochaine séance.

M. Daussy rappelle que, dans la dernière séance générale de la Société, le compte-rendu des travaux de l'année n'a point été lu en entier; que des coupures paraissent y avoir été faites dans le but d'en borner l'étendue au temps convenable pour une lecture d'ailleurs assez prolongée, et que l'on n'y a rien remarqué sur le voyage de M. Douville en Afrique. Il demande si le compte-rendu, préparé par M. le secrétaire-général ne sera pas imprimé en entier; il ajoute que l'incertitude qui plane sur l'authenticité d'un voyage auquel la Société a décerné un prix ne doit pas subsister plus long-temps; en conséquence, il propose qu'il soit nommé une commission qui inviterait M. Douville à lui présenter les documens nécessaires pour constater la réalité de son voyage.

M. d'Avezac appuie cette proposition avec d'autant plus de force que, membre de la commission spéciale qui a proposé de décerner le prix au voyage de M. Douville, il se croit personnellement intéressé à l'éclaircissement d'une question aussi grave que celle de l'authenticité ou de la non-authenticité de ce voyage; que la commission spéciale dont il faisait partie n'a point, à la vérité, prononcé son jugement sur la relation publiée par M. Douville, mais seulement sur le compte succinct de son itinéraire, appuyé de cartes routières dessinées à grand point, et que le voyageur énonçait avoir assujéties à des positions observées astronomiquement; que ces observations astronomiques n'ont point été soumises à l'examen de la commission; que toutefois le hasard avait mis M. d'Avezac à portée d'être convaincu que des observations astronomiques, et notamment des obser-

vations de distances lunaires faites à Yanvo, étaient consignées, avec leurs calculs, dans les cahiers manuscrits que M. Douville lui avait montrés; que dès-lors, M. Douville a dans ses mains des documens propres à éclaircir tous les doutes : il demande en conséquence qu'une nouvelle commission spéciale soit chargée de demander à M. Douville une communication complète de tous les élémens sur lesquels est basée sa relation.

Cette proposition est appuyée et combattue.

MM. Corabœuf et Roux de Rochelle croient que la Société de Géographie ayant déjà exprimé son opinion sur le voyage de M. Douville, il n'y a pas lieu de revenir sur la décision qu'elle a prise, et de renvoyer à l'examen d'une nouvelle commission une affaire déjà jugée.

M. d'Urville demande alors que, sans nommer de commission, le président soit chargé d'inviter M. Douville à déposer à la Société les manuscrits originaux qui contiennent ses données et ses observations astronomiques, afin que chacun des membres en puisse prendre connaissance.

MM. Daussy et d'Avezac se réunissent à la proposition de M. d'Urville, leur but étant d'obtenir que tous les élémens des observations astronomiques dont M. Douville n'a publié que les résultats, soient mis à la portée de tous ceux qui desireront les examiner.

M. le président résume les diverses propositions dont le voyage de M. Douville a été l'objet, et les met aux voix : celle qui a pour objet de nommer une commission spéciale est rejetée.

L'ordre du jour pur et simple étant demandé, il s'ouvre une nouvelle discussion, après laquelle il est mis aux voix et rejeté.

Enfin, la proposition de M. d'Urville est adoptée à

une forte majorité. En conséquence, M. le président, au nom de la Société, fait à M. Douville, présent à la séance, l'invitation de déposer sur le bureau, à titre de renseignemens, les manuscrits contenant les observations astronomiques qui ont été faites dans son voyage au Congo.

La Commission centrale décide, sur la proposition de M. C. Moreau, que des démarches seront faites pour qu'une députation de la Société soit admise à présenter ses hommages au roi, à l'occasion du nouvel an.

La Commission centrale, aux termes de son réglement, procède au renouvellement de son bureau pour l'année 1833; elle nomme, à la majorité absolue des suffrages :

Président, M. Roux de Rochelle.

Vice-présidens, { M. le commandant d'Urville.
M. Jomard.

Secrétaire général, M. le colonel Coraboeuf.

M. Roux de Rochelle remercie ses collègues de l'honorable confiance qu'ils viennent de lui témoigner; il espère être toujours secondé par leurs lumières et par leur coopération bienveillante dans l'exercice de ses nouvelles fonctions.

La Commission centrale, sur la proposition de M. d'Urville, vote des remercîmens à M. Jomard, président sortant, pour le zèle avec lequel il a rempli les fonctions de la présidence pendant l'année 1832.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Assemblée générale du 14 décembre.

M. A. Sakakini, traducteur à l'école d'Abouza-Bel (Égypte).

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 7 décembre.

Par M. Alex. Barbié du Bocage : *Traité de Géographie générale.* 2 vol. in-18.

Par M. Huot : *Coup-d'œil sur les volcans et sur les phénomènes volcaniques, considérés sous les rapports minéralogiques, géologiques et physiques.* 1 vol. in-8°, avec un atlas grand in-4°.

Par M. Dumartray : *Coup-d'œil sur la république de l'Amérique centrale, et particulièrement sur les états de Nicaragua et Costa-Rica*, accompagné d'une carte de ces deux états. 1 br. in 4°.

Par M. Constant Prévost : *Voyage à l'île Julia* en 1831 et 1832, in-8°.

Par la Société géologique : *Bulletin de cette Société*, feuilles 25 à 30.

Par M. Bailly de Merlieux : *Mémorial encyclopédique*, cahiers de novembre et décembre.

Par la Société des Missions Évangéliques : Cahier de décembre de son *Journal.*

Assemblée générale du 14 décembre.

Par M. le ministre de la marine : *Voyage autour du monde de la corvette la Coquille*. Historique, 13e et 14e livraisons. — *Voyage de la corvette l'Astrolabe*. Histoire du voyage, tome IV, 1re partie, et 36e, 37e, 38e, livraisons; botanique, 3e et 4e livraisons; zoologie 9e à 12e livraisons; entomologie, 1re partie du texte et 2e livraison.

Par M. Poulain : *Atlas de géographie historique, pour servir à l'intelligence de l'histoire ancienne* (les six premières cartes).

Par M. le marquis de Fortia d'Urban : *Mélanges de géographie, d'histoire et de chronologie anciennes*, avec deux cartes, et un mémoire de M. Barbié du Bocage, destinés à servir de supplément à l'histoire et aux œuvres de Xénophon, et principalement à l'histoire de la Retraite des dix mille. 1 vol. in-8°.

— *Dissertation sur le passage du Rhône et des Alpes* par Annibal, l'an 218 avant notre ère, 3e édition. 1 vol. in 8°, avec une carte.

Par l'académie des sciences de Dijon : *Mémoires de cette académie pour* 1832, 1 vol. in-8°.

Par M. Jodot : *Carte des canaux de la Flandre*, par M. Cordier. Une feuille.

— *Plan de la route en fer de Liverpool à Manchester*. Une feuille.

— *Carte pour la route en fer de Baltimore à l'Ohio*. Une feuille.

Séance du 21 décembre.

Par M. Warden : *The New-York mathematical Diary*, etc. 1 vol. in-8°.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahier de décembre.

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*, cahier d'octobre.

LISTE

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ QUI ONT ACQUITTÉ LEUR SOUSCRIPTION EN 1832.

S. M. LOUIS-PHILIPPE Ier.

S. A. R. LE PRINCE DE DANEMARK.

S. A. LE DUC BERNARD DE SAXE-WEYMAR (membre donateur).

M. le capitaine ARTHUR DE CAPELL BROOKE (*idem*).

M. le lieutenant-général THOMAS BRISBANE (*idem*).

MM.

AGASSE.
ALBERT-MONTÉMONT.
ANSART.
ARGOUT (Comte d').
ARTHUS-BERTRAND.
AUTRAN.
AVEZAC (d').
BAILLEUL.
BAJOT.
BARBIÉ DU BOCAGE (J.-G.).
BARBIÉ DU BOCAGE (Alex.).
BAUDE (Baron).
BAUDRAND (Général).
BEAUTEMPS-BEAUPRÉ.
BECQUEY.

MM.

BÉGIS.
BÉRARD.
BÉRARD DU PITHON.
BÉRAUD (Colonel.).
BEUGNOT (Comte).
BIANCHI.
BINETEAU.
BOIS-MILON.
BOREL DE BRETIZEL.
BOTTIN.
BOUCHER (Secrétaire-général du ministère de la marine).
BOUCHER (Directeur des douanes).
BOUCHER (Inspect. des douanes.

*

MM.

Brandao.
Bresson.
Bruè.
Bruguière.
Bruneau.
Cadet de Metz.
Cailliaud.
Capellen (Baron de).
Cassella.
Cassini (Comte de).
Castellan.
Caussin de Perceval.
Cazeaux.
Chanterreyne (de).
Chanut.
Chapellier.
Chasles.
Chateaugiron (Marquis de).
Chatonney.
Chaudoir (Baron du).
Chaumette des Fossés.
Chemisard.
Clément.
Clément-Mullet.
Clot-Bey (le Docteur).
Cochelet (Adrien).
Colart.
Coraboeuf (Colonel).
Costaz (Baron).
Coussin (Chevalier de).
Courcier.
Cuvier (Baron).
Daussy.
David.
Dechabrefy.
Dejean (Comte).
Delcros.

MM.

Delessert (Baron).
Denaix.
Derfelden de Hinderstein (Baron de).
Desages.
Desjardins-Fontvanes.
Dezoz de la Roquette.
Dinomé.
Donnet.
Duc de Doudeauville.
Duchanoy.
Dufour.
Duperrey.
Dutens.
D'urville.
Epailly (Colonel).
Erco (Chevalier d').
Esquirol (Docteur).
Estève (Baron).
Eyriès (Géographe).
Eyriès (Négociant).
Filhon.
Freycinet (de).
Fririon (Général Baron).
Funchal (Comte de).
Gastebois.
Gauthier d'Arc.
Gérard.
Gérardin.
Giraldez (Colonel).
Giraud.
Gourcuff.
Graberg de Hemsoe.
Guénifey (Baron de).
Guillemin.
Guys.
Hammer (Baron de).

MM.

Hapdé.
Haxo (Général Baron).
Hely d'Oissel (Baron).
Hennequin.
Hombres-Firmas (Baron d').
Hottinguer (Baron).
Houbigant.
Humblot-Comté.
Huot.
Hyde de Neuville (Baron).
Isambert.
Jaubert (Chevalier Amédée).
Jeanne.
Jehannot.
Jomard.
Jouannin.
Jourdain.
Jubelin.
Klingelhoefer.
Knudsen.
Labarthe.
Laborde (Comte Alexandre de).
Ladoucette (Baron de).
Laferrière (Général Comte de).
Labrune (Général Baron de).
Lafont (Général Baron de).
Lanure.
Lair.
Lajard.
Lamandé.
Lanjuinais (Comte).
Larenaudière (de).
Largé.
Larozerie (de).
Las cases (Baron Emm. de).
Lebeau.
Legentil de Quelern.

MM.

Lepère.
Lewchine.
Lemoine.
Liancourt (Duc de).
Lindenberg.
Losh.
Loubens.
Lourmand.
Maffioli.
Malartic (Abel de).
Marcescheau.
Mareuil (Baron de).
Mauger.
Mechain,
Michaux.
Mimaut.
Moll.
Monin.
Montesquiou (Comte de).
Montesquiou (Comte Anatole de).
Montesquiou (Comte Alfred de).
Moreau (César).
Morin.
Mosbourg (Comte de).
Mougeot.
Museux.
Noel-Desvergers.
Noyer.
Panckoucke.
Parceval.
Pastoret (Marquis de).
Pastoret (Comte de).
Percheron.
Peytier.
Picquet.
Pommeuse (de).

MM.

Portal (Baron).
Poulain.
Prony (Baron de).
Puissant (Colonel).
Putot.
Raczynski (Comte de).
Raffetot (Comte de).
Réaume.
Redouté.
Reiset.
Rey.
Rigny (Comte de).
Roger (Baron).
Rosily (Comte de).
Rotschild (Baron de).
Roussin (Baron).
Roux de Rochelle.
Rumigny (Vicomte de).
Saint-Cyr Nugues (Gén. Baron).
Sakakini.

MM.

Salm-Dyck (Prince de).
Salverte.
Saulty (de).
Selves.
Silguy.
Spencer-Stanhope.
Tardieu (P.).
Tardieu (A.).
Taylor (Baron).
Townsend.
Valazé (Général Baron).
Vallès.
Vander Maelen.
Van Wyk Roelandzsoon.
Vauvilliers.
Vidal.
Vindé (Vicomte de).
Walckenaer (Baron).
Warden.
Zollikoffer d'Altinclingen.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME DIX-HUITIÈME.

Nos 111 à 116.

PREMIERE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

Pages.

Examen critique du voyage des frères Lander sur le Niger, et de ses résultats géographiques, par M. D'AVEZAC..... 5

Esquisse du Sy-Yu ou des pays à l'ouest de la Chine, traduite et résumée du chinois, par M. LOUIS LAMIOT, missionnaire lazariste (deuxième article)..... 27

Itinéraire de Constantinople à Sivas ou SEWAS, voyage entrepris en 1807, et de Sivas à Alep; communiqué à la Société de Géographie par M. B. DU B. (première partie) 73

Seconde tentative du missionnaire Rolland pour fonder une mission au milieu de la tribu des Baharutzi. 82

Itinéraire de Sewas à Alep (deuxième partie)..... 125

Récit d'une navigation dans les eaux de la Colombie et d'un séjour de six années sur le versant occidental des montagnes Rocheuses 138

Monumens de Palenqué.— Lettre de M. AD. COCHELET, consul général et chargé d'affaires de France près le gouvernement de la république de l'Amérique centrale..... 189

Mémoire de M. JUAN GALINDO, officier supérieur de la république de l'Amérique centrale, sur les ruines de Palenqué..... 198

PLANCHES DU 18e VOLUME.

Carte d'une partie des îles Pomotou.

Figures jointes au Mémoire de M. le colonel Galindo sur les ruines de Palenqué.

FIN DE LA TABLE DU XVIIIe VOLUME.

ERRATUM DU N° 115, p. 280, lig. 22.

Au lieu de : *les Etats-Unis*, circonscrits dans leur territoire, lisez : *Ces Etats*, circonscrits dans leur territoire.